This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

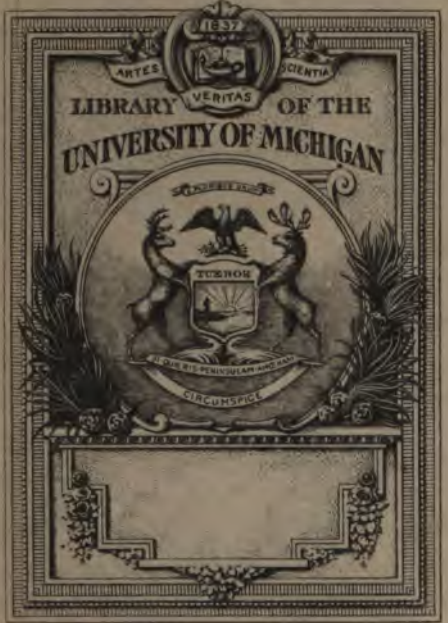
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M. Mentienne, membre de la Commission du Vie
Paris, à Bry-sur-Marne (Sei

D
7
.M
1

M. Mentienne, membre de la Commission du Vieu
Paris, à Bry-sur-Marne (Seine



DC
729
.M55
1782

TABLEAU
DE
PARIS.

Mercier, Louis Sebastian

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Quærens quem devoret.

TOME I.

A AMSTERDAM.

M. D. C C. LXXXII.

17441
4 vols.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Cette édition du Tableau de Paris *en deux volumes in-12, eſt exactement conforme à celle qui vient de paroître en quatre volumes in-8, qui a été imprimée ſous les yeux de l'Auteur, & ne reſſemble point du tout à celle dont le Sieur Fauche pere a répandu, depuis quelques temps, les deux premiers volumes.*

Auſſi-tôt que les tomes 5, 6 & 7 de cet ouvrage qui ſont annoncés ſeront finis, on les préſentera au public en un volume, même format & même caractere que cette édition.

Ce volume contiendra les articles : Les Egoïſtes. Ce qu'on ne voit point. Uſuriers. Tribunal des Maréchaux de France. Du Ton Militaire. Champs-de-Mars. Courſes de Chevaux. Duels. Triomphe de Voltaire. Janot. Journaux. Le vrai Journaliſte. Voitures publiques. Gluck. Révolution muſicale. Petites Affiches. Journal de Paris. Encan. La Saint-Louis. Tréteaux des Boulevards.

Egoïsme des Corps. Luxe, bourreau des Riches. Sibarite. Du Style. Style des hommes de Cour. De ceux qui, parlant bien, écrivent mal. Des petites Filles. Les Marmots. Raretés.

L'Auteur a jugé à propos de corriger ces vingt-neuf chapitres, & de leur donner une plus grande étendue. On prie donc le Lecteur de considérer toute autre édition, & notamment celle du Sieur Samuel Fauche pere, comme subreptice & incomplette.

PRÉFACE.

Je vais parler de Paris, non de ſes édifices, de ſes temples, de ſes monuments, de ſes curioſités, &c, aſſez d'autres ont écrit là-deſſus. Je parlerai des mœurs publiques & particulieres, des idées regnantes, de la ſituation actuelle des eſprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raiſonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de ſa grandeur illimitée, de ſes richeſſes monſtrueuſes, de ſon luxe ſcandaleux. Il pompe, il aſpire l'argent & les hommes; il abſorbe & dévore les autres villes, *quærens quem devoret.*

J'ai fait des recherches dans toutes les claſſes de citoyens, & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloi-

gnés de l'orgueilleuſe opulence, afin de mieux établir par ces oppoſitions la phyſionomie morale de cette giganteſque capitale.

Beaucoup de ſes habitants ſont comme étrangers dans leur propre ville : ce livre leur apprendra peut-être quelque choſe, ou du moins leur remettra ſous un point de vue plus net & plus précis des ſcenes qu'à force de les voir, ils n'appercevoient pour ainſi dire plus ; car les objets que nous voyons tous les jours ne ſont pas ceux que nous connoiſſons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une deſcription *topographique* des places & des rues, ou une hiſtoire des faits antérieurs, il ſeroit trompé dans ſon attente. Je me ſuis attaché au moral & à ſes nuances fugitives ; mais il exiſte chez

Moutard, imprimeur-libraire de la reine, un dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du cenſeur & privilege du roi, où l'on n'a pas oublié l'hiſtorique des châteaux, des colleges & du moindre cul-de-ſac. S'il prenoit un jour fantaiſie au monarque de vendre ſa capitale, ce gros dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire*, ni *catalogue*, j'ai crayonné d'après mes vues; j'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été poſſible; je l'ai peint ſous pluſieurs faces; & le voici tracé tel qu'il eſt ſorti de deſſous ma plume, à meſure que mes yeux & mon entendement en ont raſſemblé les parties.

Le lecteur rectifiera de lui-même ce que l'écrivain aura mal vu, ou

ce qu'il aura mal peint ; & la comparaiſon donnera peut-être au lecteur une envie ſecrete de revoir l'objet, & de le comparer.

Il reſtera encore beaucoup plus de choſes à dire que je n'en ai dites ; & beaucoup plus d'obſervations à faire que je n'en ai faites ; mais il n'y a qu'un fou & un méchant qui ſe permettent d'écrire tout ce qu'ils ſavent ou tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues & la voix de fer dont parlent Homere & Virgile, on jugera qu'il m'eût été impoſſible d'expoſer tous les contraſtes de la grande ville ; contraſtes rendus plus ſaillants par le rapprochement. Quand on a dit *c'eſt l'abrégé de l'univers*, on n'a rien dit ; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il renferme,

étudier l'eſprit & la ſottiſe de ſes habitants, leur molleſſe & leur invincible caquet; contempler enfin l'aſſemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui ſont des loix particulieres, mais qui ſont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

Suppoſez mille hommes faiſant le même voyage : ſi chacun étoit obſervateur, chacun écriroit un livre différent ſur ce ſujet, & il reſteroit encore des choſes vraies & intéreſſantes à dire pour celui qui viendroit après eux.

J'ai peſé ſur pluſieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer, c'eſt préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, ſont tombés. J'en conviendrai avec plaiſir; mais l'époque auſſi en

fenſeur. Heureuſes donc les villes qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur pli! Elles ſeules peuvent aſpirer à des loix unanimes, profondes & ſages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *peintre*, & que je n'ai preſque rien donné à la réflexion du *philoſophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre ſatyrique; je m'en ſuis ſévérement abſtenu. Chaque chapitre appelloit une déſignation particuliere; je l'ai rejettée à chaque chapitre. La ſatyre qui perſonnifie eſt toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurcit, & ne ramene point au droit ſentier. Je n'ai tracé que des peintures générales, & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au delà.

Je me ſuis plu à tracer ce *Tableau* d'après des figures vivantes. Aſſez d'autres ont peint avec complaiſance les ſiecles paſſés, je me ſuis occupé de la génération actuelle & de la phyſionomie de mon ſiecle, parce qu'il eſt bien plus intéreſſant pour moi que l'hiſtoire incertaine des Phéniciens & des Egyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. Je dois vivre au milieu de mes ſemblables, plutôt que de me promener dans Sparte, dans Rome & dans Athenes. Les perſonnages de l'antiquité ont de très-belles têtes à peindre : d'accord ; mais elles ne ſont plus pour moi qu'un objet de pure curioſité. Mon contemporain, mon compatriote, voilà l'individu que je dois ſpécialement connoître, parce que je dois communiquer avec lui, & que toutes les

nuances de ſon caractere me deviennent par là même infiniment précieuſes.

Si vers la fin de chaque ſiecle un écrivain judicieux avoit fait un tableau général de ce qui exiſtoit autour de lui ; qu'il eût dépeint, tels qu'il les avoit vus, les mœurs & les uſages, cette ſuite formeroit aujourd'hui une galerie curieuſe d'objets comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons ; la morale & la législation auroient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a ſous les yeux, il remonte à des ſiecles décédés ; il veut deviner des faits inutiles, des uſages éteints, ſur leſquels il n'aura jamais de réſultat ſatisfaiſant, ſans compter l'immenſité des diſcuſſions oiſeuſes & ſtériles où il ſe perd.

J'oſe croire que, dans cent ans, on reviendra à mon *Tableau*, non pour le mérite de la peinture, mais parce que mes obſervations, quelles qu'elles ſoient, doivent ſe lier aux obſervations du ſiecle qui va naître, & qui mettra à notre profit notre folie & notre raiſon. La connoiſſance du peuple parmi lequel il vit ſera donc toujours la plus eſſentielle à tout écrivain qui ſe propoſera de dire quelques vérités utiles, propres à corriger l'erreur du moment; & je puis dire que c'eſt la ſeule gloire à laquelle j'ai aſpiré.

Si, en cherchant de tout côté matiere à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la capitale, la miſere hideuſe que l'aiſance honnête, & le chagrin & l'inquiétude plutôt que la joie & la gaieté, jadis attribuées au

peuple Pariſien, que l'on ne m'impute point cette couleur triſte & dominante : il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele le génie des adminiſtrateurs modernes, & déterminera la généreuſe compaſſion de quelques ames actives & ſublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce perſuaſion ; & ſi elle m'abandonnoit, je n'écrirois plus.

Toute idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe inviſible, qu'on peut comparer au germe phyſique des plantes, qui long-temps foulées aux pieds, croiſſent avec le temps, ſe développent, & s'élevent.

Je ſais que le bien ſort quelquefois du mal ; qu'il eſt des abus inévitables, qu'une ville populeuſe & corrompue doit s'eſtimer heureuſe, lorſqu'au défaut de vertus, on comp-

te du moins dans ſon ſein peu de grands crimes ; que dans ce choc de paſſions inteſtines & concentrées, un repos apparent eſt déjà beaucoup. Je le répete, je n'ai voulu que *peindre*, & non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes obſervations particulieres, c'eſt que l'homme eſt un animal ſuſceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes ; c'eſt que la vie pariſienne eſt peut-être dans l'ordre de la nature comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique ; c'eſt que les chaſſes de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra-comique ſont des pratiques également ſimples & naturelles ; c'eſt qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait, parce qu'il étend le pouvoir de ſon intelligence & de ſon caprice aux deux bouts de la

chaîne qu'il parcourt ; de là, cette infinité de formes qui métamorphoſent réellement l'individu d'après le lieu, les circonſtances, les temps. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Craſſus, que des raies rouges & bleues que les Sauvages impriment ſur leurs membres par inciſions.

Mais ſi ce ſont les comparaiſons, comme je n'en doute point, qui le plus ſouvent tuent le bonheur, j'avouerai en même temps qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être heureux à Paris, parce que les jouiſſances hautaines des riches y pourſuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de ſoupirer en voyant ces prodigalités ruineuſes, qui n'arrivent jamais juſqu'à lui. Il eſt bien au deſſous du payſan du côté du bonheur ; c'eſt l'homme de la ter-

re, j'oserai le dire, le moins pourvu pour son besoin; il tremblera de céder au penchant de la nature; & s'il y cede, il fera des enfants *dans un grenier.* N'y a-t-il pas alors contradiction manifeste entre *naissance* & *non-propriété?* Ses facultés seront abâtardies, & ses jours seront précaires. Les spectacles, les arts, les doux loisirs, la vue du ciel & de la campagne; rien de tout cela n'existe pour lui: là, enfin, il n'y a plus de rapport, ni de compensation entre les différents états de la vie; là, la tête tourne dans l'ivresse du plaisir ou dans le tourment du désespoir.

Etes-vous dans l'état médiocre? vous seriez fortuné par-tout ailleurs: à Paris vous serez pauvre encore. On a dans la capitale des passions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouissances invite à jouir aussi.

Tous les acteurs qui jouent leur rôle ſur ce grand & mobile théatre, vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité; les deſirs deviennent plus vifs; les ſuperfluités ſont des beſoins; & ceux que donne la nature ſont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inſpire.

Enfin, l'homme qui ne veut pas ſentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuſe qui la ſuit, l'homme que bleſſe à juſte titre le coup-d'œil mépriſant de la richeſſe inſolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il n'approche jamais de la capitale.

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Coup-d'œil général.

Un homme à Paris, qui ſait réfléchir, n'a pas beſoin de ſortir de l'enceinte de ſes murs pour connoître les hommes des autres climats ; il peut parvenir à la connoiſſance entiere du genre-humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immenſe capitale. On y trouve des Aſiatiques couchés toute la journée ſur des piles de carreaux, & des Lapons qui végetent dans des caſes étroites ; des Japonois qui ſe font ouvrir le ventre à la moindre diſpute ; des Eſquimaux qui ignorent le temps où ils

vivent ; des Negres qui ne ſont pas noirs ; & des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les uſages & le caractere des peuples les plus éloignés ; le chymiſte adorateur du feu ; le curieux idolâtre, acheteur de ſtatues ; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts ; tandis que le Hottentot & l'Indien oiſifs ſont dans les boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Perſan qui donne des remedes aux pauvres ; & ſur le même pallier, un uſurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier n'y ſont pas rares, ainſi que les Groënlandois qui n'ont ni temple, ni autels. Ce qu'on rapporte de l'antique & voluptueuſe Babylone, ſe réaliſe tous les ſoirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il falloit reſpirer l'air de Paris pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point viſité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art. L'air de Paris, ſi je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de ſubſtances ſe fondent dans un ſi petit eſpace ! Paris peut être conſidéré comme un large creuſet, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la cannelle, le ſucre, le café, les productions les plus lointaines viennent ſe mêlanger ; & les eſtomacs ſont les four-

neaux qui décompoſent ces ingrédients. La partie la plus ſubtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on reſpire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaiſons ! comme le ſol doit être profondément imbibé de tous les ſels que la nature avoit diſtribués dans les quatre parties du monde ! Et comment de tous ces ſucs raſſemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maiſons, qui rempliſſent des rues entieres (comme la rue des Lombards), ne réſulteroit-il pas dans l'athmoſphere des parties atténuées qui pinceroient la fibre là plutôt qu'ailleurs ? Et de là naiſſent peut-être ce ſentiment vif & léger qui diſtingue le Pariſien, cette étourderie, cette fleur d'eſprit qui lui eſt particuliere. Ou ſi ce ne ſont pas ces particules animées qui donnent à ſon cerveau ces vibrations qui enfantent la penſée, les yeux, perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverſes, peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure, & de contempler dans un âge où ailleurs on ne contemple rien ? Tous les ſens ſont interrogés à chaque inſtant ; on briſe, on lime, on polit, on façonne ; les métaux ſont tourmentés, & prennent toutes ſortes de formes. Le marteau infatigable, le creuſet toujours embraſé, la lime mordante tou-

jours en action, applatiſſent, fondent, déchirent les matieres, les combinent, les mêlent. L'eſprit peut-il demeurer immobile & froid, tandis que, paſſant devant chaque boutique, il eſt ſtimulé, éveillé de ſa léthargie par le cri de l'art qui modifie la nature? Par-tout la ſcience vous appelle, & vous dit: *Voyez*. Le feu, l'eau, l'air travaillent dans les atteliers des forgerons, des tanneurs, des boulangers; le charbon, le ſoufre, le ſalpêtre font changer aux objets & de noms & de formes; & toutes ces diverſes élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raiſonner les têtes les plus ſtupides.

Trop impatient pour vous livrer à la pratique, voulez-vous voir la théorie? Les profeſſeurs dans toutes les ſciences ſont montés dans les chaires & vous attendent; depuis celui qui diſſeque le corps humain à l'académie de chirurgie, juſqu'à celui qui analyſe au College royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale? les théatres offrent toutes les ſcenes de la vie humaine: êtes-vous diſpoſé à ſaiſir les miracles de l'harmonie? au défaut de l'opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles muſicales: êtes-vous peintre? la livrée bigarrée du peuple, & la diverſité des phyſionomies, & les modeles les plus rares, toujours ſubſiſtants, invitent vos pinceaux: êtes-vous frivoliſte à

admirez la main légere de cette marchande de modes, qui décore ſérieuſement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord & juſques dans l'Amérique ſeptentrionale : aimez-vous à ſpéculer ſur le commerce ? voici un lapidaire qui vend dans une matinée pour cinquante mille écus de diamants, tandis que l'épicier ſon voiſin vend pour cent écus par jour, en différents détails qui ne paſſent pas ſouvent trois à quatre ſols ; ils ſont tous deux marchands, & leur degré d'utilité eſt bien différent.

Non, il eſt impoſſible à quiconque a des yeux de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement ; le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond, & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union ; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoient rien ; la ſubſiſtance des enfants aſſurée avant qu'ils ſoient nés ; & la joie folâtre de l'aſſemblée au milieu des objets les plus ſérieux ; tout a droit d'intéreſſer l'obſervateur attentif.

Un carroſſe vous arrête, ſous peine d'être moulu ſur le pavé ; voici qu'un pauvre couvert de haillons tend la main à un équipage doré, où eſt enfoncé un homme épais qui, retranché derriere ſes glaces, paroît

aveugle & ſourd ; une apoplexie le menace, & dans dix jours il ſera porté en terre, laiſſant deux ou trois millions à d'avides héritiers qui riront de ſon trépas, tandis qu'il refuſoit de légers ſecours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

Que de tableaux éloquents qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle galerie d'images, pleine de contraſtes frappants pour qui ſait voir & entendre !

La prodigieuſe conformation de huit cents mille hommes entaſſés & vivant ſur le même point, parmi leſquels il y a deux cents mille gourmands ou gaſpilleurs, conduit au premier raiſonnement politique. Le duc ne paie pas le pain plus cher que le porte-faix qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre incroyable qui regne dans une ſi grande confuſion de choſes ? Il laiſſe appercevoir ce que peuvent de ſages loix, combien elles ont été lentes à ſe former, quelle machine compliquée & ſimple eſt cette police vigilante ; & l'on découvre du même coup-d'œil les moyens de la perfectionner ſans gêner cette liberté honnête & précieuſe, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeûnant dans une bonne maiſon, l'on ſe promene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porce-

laine où bouillonne le thé odoriférant de l'Aſie; on prend avec une cuiller arrachée des mines du Pérou le ſucre que de malheureux Negres, tranſplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique; on eſt aſſis ſur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes puiſſances ſe ſont fait une guerre longue & cruelle; & ſi l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main l'on ſaiſit ſur une feuille volante l'hiſtoire récente & fugitive des quatre parties du monde; on y parle du conclave & d'une bataille, d'un viſir étranglé, & d'un nouvel académicien; enfin juſqu'au ſinge & au perroquet de la maiſon, tout vous rappelle les miracles de la navigation, & l'ardente induſtrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre, on conſidere l'homme qui fait des ſouliers pour avoir du pain, & l'homme qui fait un habit pour avoir des ſouliers, & l'homme qui ayant des habits & des ſouliers, ſe tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le joaillier, qui travaillent pour aller ſucceſſivement chez le boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur, & le marchand de vin.

CHAPITRE II.

Les Greniers.

Parlons d'abord de la partie la plus curieuſe de Paris, *les Greniers*. Comme dans la machine humaine le ſommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe penſant, ainſi dans cette capitale le génie, l'induſtrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, ſe forme en ſilence le peintre; là, le poëte fait ſes premiers vers; là, ſont les enfants des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs aſſidus des merveilles de la nature, donnant des inventions utiles & des leçons à l'univers; là, ſe méditent tous les chefs-d'œuvre des arts; là, on écrit un mandement pour un évêque, un diſcours pour un avocat général, un livre pour un futur miniſtre, un projet qui va changer la face de l'état, la piece de théatre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot s'il voudroit quitter ſon logement pour aller demeurer au Louvre, & écoutez ſa réponſe. Preſque point d'hommes célebres qui n'aient commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Emile, pauvre, fier & con-

tent. Lorſqu'ils en deſcendent, les écrivains perdent ſouvent tout leur feu; ils regrettent les idées qui les maîtriſoient lorſqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perſpective. Greuze, Fragonard, Vernet, ſe ſont formés dans des greniers; ils n'en rougiſſent point, c'eſt là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche eſcalade ces hautes demeures pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit conſidérable des travaux de jeunes artiſtes preſſés de vivre & encore inconnus. Le riche eſt utile, quoiqu'il ſoit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier; mais puiſqu'il a fait le voyage, qu'il frappe à la porte voiſine..... Oſera-t-il entrer? Les horreurs de la miſere vont l'inveſtir & attaquer tous ſes ſens: il verra des enfants nus qui manquent de pain; une femme qui, malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques aliments; & le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées que greve le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, & il ne mange preſque plus rien tel qu'il eſt ſorti des mains de la nature. Le cri de l'infortuné retentit ſous ces toits entr'ouverts, & reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air & s'évanouit; la langueur le conſume, en

attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutiſſe.

Quand cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ſes pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant fait trembler la maiſon. L'homme opulent & débauché, voiſin du malheureux par le local, éloigné de lui à mille lieues par le cœur, ſe couche, fatigué du plaiſir, lorſque l'autre s'arrache au ſommeil. Le riche a perdu ou gagné ſur une carte ce qui auroit ſuffi à l'entretien d'une famille entiere, & il ne lui vient point à l'idée de ſoulager les ſouffrances de ſon ſemblable.

L'écrivain eſt ſouvent placé entre ces contraſtes frappants, & voilà pourquoi il devient véhément & ſenſible ; il a vu de près la miſere de la portion la plus nombreuſe d'une ville qu'on appelle opulente & ſuperbe ; il en conſerve le ſentiment profond. S'il eût été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conſéquemment des infortunés, il doit défendre leur cauſe ; mais la défend-on quand on n'a pas ſenti le malheur d'autrui, c'eſt-à-dire, quand on ne l'a point partagé ?

CHAPITRE III.

Grandeur démeſurée de la Capitale.

Vu politiquement, Paris eſt trop grand; c'eſt un chef démeſuré pour le corps de l'état; mais il ſeroit plus dangereux aujourd'hui de couper la loupe que de la laiſſer ſubſiſter; il eſt des maux qui, une fois enracinés, ſont indeſtructibles.

Les grandes villes ſont fort du goût du gouvernement abſolu: auſſi fait-il tout pour y entaſſer les hommes; il y appelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouiſſances; il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâtins ayant une moindre ſurface à parcourir, puiſſe les ranger plus facilement ſous la loi commune. Enfin Paris eſt un gouffre où ſe fond l'eſpece humaine; c'eſt là qu'elle eſt ſous la clef; on n'entre, on ne ſort que ſous des guichets où regnent des yeux d'Argus. Des barrieres de ſapin, plus reſpectées que ne le ſeroient des murailles de pierres bordées de canons, arrêtent les denrées les plus néceſſaires à la vie, & leur impoſent une taxe que le pauvre ſupporte ſeul; car, diſpenſé

de tous les plaiſirs, il ne l'eſt pas du beſoin de manger. Il ne tiendroit qu'au prince d'affamer la ville ; il tient en cage ſes bons & fideles ſujets ; & s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuſer la béquée : avant qu'ils puſſent forcer les barreaux, les trois quarts ſe ſeroient mangés, ou ſeroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive ; car la premiere loi eſt de ſubſiſter. Je vois cette ville floriſſante, mais aux dépens de la nation entiere. Ces maiſons à ſix étages tous peuplés, aſpirent les moiſſons & les vignes à cinquante lieues alentour ; ces laquais, ces baladins, ces abbés, ces batteurs de pavé ne ſervent ni l'état ni la ſociété ; il faut cependant que tout cela ſubſiſte, comme le dira mon premier chapitre ſur la législation, intitulé, *De l'eſtomac de l'homme.* Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere sûre ; telle eſt l'étendue de la capitale : on ne fera pas refluer ſur les terres ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puiſqu'ils ſont énervés. Arrêterez-vous aux portes ceux qui entrent ? Conſervez donc l'énorme loupe, puiſque vous ne pouvez l'extirper ſans mettre en danger le corps politique ; d'ailleurs... Mais n'anticipons point ſur ce que nous avons à faire ſentir ſur cette ville qui ſera

toujours chere à un gouvernement dont la tête eſt auſſi diſproportionnée que la capitale l'eſt au royaume.

CHAPITRE IV.

Phyſionomie de la grande Ville.

Voulez-vous juger Paris phyſiquement ? Montez ſur les tours Notre-Dame. La ville eſt ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui eſt tout à la fois blanc & noir, annonce qu'elle eſt bâtie de craie, & qu'elle repoſe ſur la craie. La fumée éternelle, qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le ſommet pointu des clochers ; on voit comme un nuage qui ſe forme au deſſus de tant de maiſons, & la tranſpiration de cette ville eſt pour ainſi dire ſenſible.

La riviere qui la partage, la coupe preſque réguliérement en deux portions égales ; mais les édifices ſe portent depuis quelques années du côté du nord.

Je paſſerai ſous ſilence ſa poſition topographique, ainſi que la deſcription de ſes édifices, de ſes monuments, de ſes curioſités en tout genre ; parce que je fais plus

de cas du tableau de l'eſprit & du caractere de ſes habitants, que de toutes ces nomenclatures qu'on trouvera dans les *Etrennes mignonnes*. C'eſt au moral que je me ſuis attaché ; il ne faut que des yeux pour voir le reſte.

Je dois ſeulement conſidérer que ſon ciel en général eſt ſujet à la plus grande inconſtance, & beaucoup plus humide que froid. L'eau de la Seine eſt légérement purgative ; & l'on dit proverbialement, *qu'elle ſort de la cuiſſe d'un ange*. La fibre y eſt molle & détendue ; l'épaiſſeur de l'athmoſphere en relâche le ton, & les couleurs vives ſont rares ſur les viſages.

Le quartier le plus ſain eſt le fauxbourg Saint-Jacques, habité par le petit peuple ; & le quartier le plus mal-ſain eſt celui de la Cité.

Pourquoi cette ſuperbe ville n'eſt-elle pas ſituée au lieu où eſt Tours ? Elle ſeroit d'ailleurs au centre du royaume. Le beau ciel de la Touraine ſeroit plus convenable à ſa population : placée ſur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richeſſes & le travail ne ſauroient lui apporter.

Ses environs ſont variés, charmants, délicieux ; c'eſt la nature cultivée, ſans que l'art l'étouffe ; on y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve

que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde, tout eſt orné par les mains de l'opulence ; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'eſt pas abſolument malheureux.

Mais on ne ſaurait auſſi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fuſil. *Les plaiſirs du roi* & les terres des princes ont envahi tous les droits de chaſſe. Les loix arbitraires faites à ce ſujet, portent une empreinte de ſévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraſte avec les autres loix du royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres ſeules peuvent expier. Les gardes-chaſſe pourſuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchauſſée ne pourſuit les voleurs & les aſſaſſins. Enfin les gardes-chaſſe tuent, & (choſe épouvantable !) ces meurtres demeurent impunis. Oſerai-je dire qu'on les a vu récompenſés, & par un prince qui d'ailleurs paſſe pour humain ?

Les princes ſont durs, inexorables, ſur l'article de la chaſſe, & exercent une véritable tyrannie.

CHAPITRE V.

Les Carrieres.

Pour bâtir Paris dans ſon origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs ; la conſommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandiſſant, on a bâti inſenſiblement les fauxbourgs ſur les anciennes carrieres ; de ſorte que tout ce qu'on voit en dehors, manque eſſentiellement dans la terre aux fondements de la ville : de-là les concavités effrayantes qui ſe trouvent aujourd'hui ſous les maiſons de pluſieurs quartiers ; elles portent ſur des abymes. Il ne faudroit pas un choc bien conſidérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort ; huit perſonnes enſevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidents moins connus, ont excité enfin la vigilance de la police & du gouvernement ; & de fait, on a étayé en ſilence les édifices de pluſieurs quartiers, en leur donnant dans ces obſcurs ſouterreins un appui qu'ils n'avoient pas.

Tout le fauxbourg Saint-Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent ſur d'anciennes carrieres, & l'on a

bâti des pilaſtres pour ſoutenir le poids des maiſons. Que de matieres à réflexions, en conſidérant cette grande ville formée, ſoutenue par des moyens abſolument contraires ! ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de ſignes qui diſent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque ſour nos pieds.

CHAPIERE VI.

Où eſt le Gouvernement féodal ?

Cette nobleſſe qui vivoit il y a deux cents ans dans ſes châteaux, répugnoit à venir dans la grande ville : auſſi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire déſerter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De-là elle bravoit ſouvent des ordres arbitraires : elle avoit un rang ; mais lorſque les graces du ſouverain ne ſe ſont plus manifeſtées que dans tel bureau ; lorſqu'un point unique, attractif & central s'eſt établi, où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils ſont tombés en ruine, & avec eux la force des ſeigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les cours ; on a inſtitué des fêtes pour les amollir ; les

femmes, qui vivoient dans la ſolitude & dans les devoirs de l'économie domeſtique, ſe ſont trouvées flattées d'attirer les regards; leur coquetterie, leur ambition naturelle y ont trouvé leur compte; elles ont brillée près du trône, à raiſon de leurs charmes. Il a fallu que leurs eſclaves ne s'éloignaſſent point du ſéjour de leur puiſſance; elles ſont devenues les reines de la ſociété & les arbitres du goût & des plaiſirs; elles ont vu avec indifférence leurs peres, leurs époux, leurs fils humiliés, pourvu qu'elles continuaſſent à s'agiter dans le tourbillon des cours; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires; elles ont créé le coſtume, l'étiquette, les modes, les parures, les préférences, les conventions puériles; enfin elles ont renforcé la pente à l'eſclavage. Les hommes conduits, dirigés par elles, peut-être à leur inſu, n'ont plus eu d'autre reſſource que de tendre des mains avides autour du diſpenſateur des graces & de l'argent : l'art de faire fortune a été l'art du courtiſan; le monarque a mis à profit cette tendance de la nobleſſe, ſi utile à l'agrandiſſement de ſon pouvoir; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit leur enlever, pour le donner à ſes courtiſans transformés en ſerviteurs attentifs.

Les héritages de l'antique nobleſſe ſont donc venus ſe métamorphoſer à Paris en

diamants, en dentelles, en plats d'argent, en équipages ſomptueux. Le dépériſſement de l'agriculture s'eſt fait ſentir ; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'état en a ſouffert : mais ſi les intérêts du corps politique ont reçu des dommages conſidérables par l'établiſſement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privileges : ils ont joui de tous les arts raſſemblés ; de toutes les reſſources, & les plus promptes ; de toutes les commodités, & les plus douces ; de tout ce qui peut enfin embellir la vie, diminuer les maux de la nature, affermir la joie, la ſanté & le bonheur... Quelques particuliers ; mais la nation en gros !....

CHAPITRE VII.

Patrie du vrai Philoſophe.

C'eſt dans les grandes villes que le philoſophe lui-même ſe plait, tout en les condamnant ; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs ſa médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir ; parce qu'il y vit plus libre, noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confuſion des rangs ; parce qu'il y peut choiſir ſon monde, & ſe dérober aux ſots & aux im-

portuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits.

Il y trouve auſſi une plus ample matiere à réflexions : des ſcenes journalieres ajoutent à ſes nombreuſes expériences ; la diverſité des objets fournit à ſon génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaiſirs champêtres, mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de ſanté & de courage, & j'étois alors très-robuſte, je goûtois beaucoup le ſyſtême de Jean-Jacques Rouſſeau : je me promenois en idée dans une forêt ; ſeul avec mes propres forces, ſans maître & ſans eſclaves, pourvoyant à tous mes beſoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroiſſoient pas une mauvaiſe nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également ſavoureux. Je n'avois pas peur des frimats ; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada & du Groënland ; la chaleur de mon ſang rejetoit les couvertures. Je me diſois dans ma penſée : là, je ne ſerois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minuties, de politique fine & verſatile. Libre dans mes penchants, je leur obéirois ſans offenſer les loix, & je ſerois heureux ſans nuire ni à l'avarice ni à l'orgueil d'aucun être.

Mais quand cette premiere fougue du

tempérament fut ralentie, quand, familiarisé à vingt-sept ans avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus plusieurs sortes d'idées, de plaisirs & de douleurs; quand j'appris à connoître les privations & les jouissances; plus foible d'imagination, parce que je l'avois enrichie & amollie par les arts, je trouvai le système de Jean-Jacques moins délectable; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite piece d'argent, que de faire des chasses de cent lieues pour attrapper du gibier; je fus bon gré à l'homme qui me faisoit un habit, à celui qui me voituroit à la campagne, au cuisinier qui me faisoit manger un peu par-delà le premier appétit, à l'auteur qui avoit fait une piece de théatre qui me faisoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maison commode où je trouvois bon feu dans l'hiver, & des hommes agréables qui m'enseignoient mille choses que j'ignorois.

Alors je vis les sociétés sous un autre jour, & je me suis dit: il y a moins de servitude & de misere à Paris que dans l'état sauvage, même pour les plus infortunés qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts; ou du moins il n'y a point de milieu, & il faut être tout-à-fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie; c'est-à-dire, dans

celle que je fréquente : car chacun appelle ainſi la ſociété qu'il s'eſt choiſie... Je penſois cela ; attendez, lecteur, juſqu'à la fin du livre, pour ſavoir ſi je penſe encore de même.

CHAPITRE VIII.

De la Converſation.

Avec quelle légéreté on ballotte à Paris les opinions humaines ! Dans un ſouper, que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment ſur les premieres vérités de la métaphyſique, de la morale, de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme, à la même table, à droite qu'il eſt un aigle, à gauche qu'il eſt un oiſon. L'on a débité du même principe, d'un côté qu'il étoit inconteſtable, de l'autre qu'il étoit abſurde. Les extrêmes ſe rencontrent, & les mots n'ont plus la même ſignification dans deux bouches différentes.

Mais ſur-tout avec quelle facilité on paſſe d'un objet à un autre, & que de matieres on parcourt en peu d'heures ! Il faut avouer que la converſation à Paris eſt perfectionnée à un point dont on ne trouve aucun exemple dans le reſte du monde. Chaque trait reſſemble à

un coup de rame tout à la fois léger & profond : on ne reſte pas long-temps ſur le même objet ; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matiere dont il eſt queſtion. Le pour & le contre ſe diſcutent avec une rapidité ſinguliere. C'eſt un plaiſir délicat qui n'appartient qu'à une ſociété extrêmement policée, qui a inſtitué des regles fines toujours obſervées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'eſprit d'ailleurs, eſt auſſi muet que s'il étoit ſourd.

On ne ſait par quelle tranſition rapide on paſſe de l'examen d'une comédie à la diſcuſſion des affaires des inſurgents ; comment on parle à la fois d'une mode & de Boſton, de Deſrues & de Franklin. L'enchaînure eſt imperceptible ; mais elle exiſte aux yeux de l'obſervateur attentif : les rapports, pour être éloignés, n'en ſont pas moins réels ; & ſi l'on eſt né pour penſer, il eſt impoſſible alors de ne pas appercevoir que tout eſt lié, que tout ſe touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée. Les reflets, au moral comme au phyſique, ſe prêtent des lumieres mutuelles.

Rien de plus délicieux que de ſe promener, pour ainſi dire, au milieu des penſées diverſes de ſes voiſins ; de voir ſi ſouvent l'habit qui parle encore plus que l'homme :

tel ne vous répond pas, répond à ſa propre penſée, & n'en répond que mieux. Le geſte au lieu du diſcours eſt quelquefois remarquable ; mille faits particuliers ſuppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoiſſance des hommes & des choſes s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.

CHAPITRE IX.

La nouvelle Athenes.

Paris repréſente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le ſuffrage de la capitale de France. Alexandre, au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit : que de fatigues pour être loué de vous, ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Aſie le deſir de les intéreſſer ? Ou Alexandre étoit un fou d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la premiere ville de l'univers.

Les trois hommes qui ont de mon temps occupé le plus conſtamment l'attention des Pariſiens cauſants, ſont le roi de Pruſſe, Voltaire, & Jean-Jacques Rouſſeau. Il eſt incroyable le nombre d'admirateurs juſtes & paſſionnés

passionnés qu'a obtenu le premier par ses victoires, par sa législation, par ses talents spirituels. J'avoue que je suis à la tête de ces admirateurs, & que depuis César, je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

Ainsi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité; il sait être constant dans son estime; il reconnoît l'homme dans l'Europe qui mérite son hommage. Quel exemple pour celui qui sera jaloux d'obtenir les mêmes suffrages! Le Parisien offre de la politesse & des égards à toutes les têtes couronnées; mais il réserve son admiration & son respect pour le monarque vraiment digne de figurer sur un trône. Les Parisiens désignent déjà quelques autres noms de souverains à la gloire; mais c'est au temps qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naissante, cette maturité qui en assure le poids & l'étendue.

CHAPITRE X.

Jouissances.

Un citadin riche trouve à son réveil les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramasser à cinquante lieues

à la ronde, pour flatter ſes goûts. Il n'a que l'embarras du choix ; tout abonde ; & pour quelques pieces d'argent, il mangera le poiſſon délicieux, l'huître verte, le faiſan, le chapon & l'ananas, qui croiſſent ſéparément ſur des terreins oppoſés. C'eſt pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaiſant qu'il garde ſoigneuſement pour une bouche étrangere : c'eſt pour lui que les eſpaliers ſont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer ſa douce oiſiveté ? le peintre lui apporte ſon tableau ; les ſpectacles lui offrent leur muſique, leurs drames, leurs aſſemblées brillantes. Il faut qu'il ſoit bien né pour l'ennui, s'il ne trouve à varier ſes amuſements ; il eſt des ouvriers de ſenſualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui ſavent raffiner des plaiſirs déjà jugés exquis.

CHAPITRE XI.

Dangers.

Mais malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la province, qui, ſous prétexte de ſe perfectionner dans quelque art, oſe viſiter ſans mentor & ſans ami cette ville de ſéduction ! Les pieges de la débauche

qui uſurpe inſolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts : à la place du tendre amour, il ne rencontrera que ſon ſimulacre ; le menſonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité ſont ſubſtitués aux accents du cœur, aux flammes du ſentiment ; le plaiſir eſt vénal & trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuſe, ſera heureux s'il ne perd quelquefois que ſa ſanté ; ſi échappant à la ruine de ſes forces, il ne va pas groſſir le troupeau de ces ames ſans vigueur & ſans nerf, qui ne ſont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainſi tout eſt compenſé ; & pour acquérir des connoiſſances rares ou neuves, il en coûte cher quand on veut toucher *à l'arbre de la ſcience.*

Il y auroit une piece de théatre très-morale à faire, *le Pere de province.* Un malheureux pere, ſouvent abuſé par une perſpective décevante, combat mollement les deſirs de ſon fils, lui ouvre la route de la capitale, ſéduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales ; mais la contagion va le ſaiſir ; bientôt le pere infortuné ne reconnoîtra plus le fils dans lequel il ſe complaiſoit ; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres ; & tous les liens qui l'attachoient à la

maiſon paternelle, il les aura oubliés ou briſés, parce qu'il aura vu la ville où ces nœuds ſont ſi légers qu'ils n'y exiſtent plus, ou qu'ils y ſont tournés en ridicule.

CHAPITRE XII.

Avantages.

C'eſt à Paris que l'on trouve les reſſources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant pluſieurs années. On a bien raiſon de dire que la fortune eſt aveugle : car une ſimple recommandation vous pouſſe quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus aſſidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maiſon où vous entrez.

O jeune homme ! tandis que ton viſage eſt frais, va careſſer la fortune. Elle eſt femme, elle chérit les premieres années de la vie humaine : ſi tu attends plus tard, tu ne ſeras point favoriſé.

Mais il y a une ſi grande preſſe dans le temple de la fortune, rempli d'ambitieux ! Ils ſe coudoyent & ſe croiſent mutuellement dans leur marche. Il faut ſe faire jour à travers le flux & le reflux. A peine a-t-on vaincu la foule prodigieuſe des obſtacles, à

peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la déeſſe, qu'on ſe trouve avoir la barbe grife, & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'idole : auſſi ſuis-je toujours à la même diſtance ; & il eſt trop tard aujourd'hui pour avancer.

CHAPITRE XIII.

Eſprit raffiné.

Peut-être y a-t-il dans la capitale vraiment trop de ce qu'on appelle eſprit. On juſtifie tout, & le vice même. Notre malice, c'eſt-à-dire, le raffinement de nos paſſions, l'art de les juſtifier, auroit-elle pour meſure l'étendue donnée à notre faculté de penſer ? Notre raiſon perfectionnée nous apprendroit-elle en même temps à perfectionner le vice ? Ne nous ſervirions-nous pas d'une logique ingénieuſe pour voiler l'artifice, & le progrès de nos goûts intéreſſés ? Ne deviennent-ils pas plus attrayants, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces ſubtilités ? Quoi, la ſcience ſeroit accompagnée d'un poiſon ſubtil ! Je crains d'approfondir cet objet. Non, la ſcience vraie eſt bonne. Il y en a de fauſſes, & ce ſont celles-là qui excitent la cupidité ;

il en eſt d'innocentes dans les ſiecles les plus corrompus.

CHAPITRE XIV.

Pour qui les arts ? Hélas !

Tandis que l'imagination cherche & invente, ſe conſume dans ſon vol actif & ſoutenu, tandis que le bon ſens médite, calcule, que l'eſprit de ſagacité perfectionne... c'eſt donc pour que l'indolence jouiſſe dédaigneuſement de tous ces arts créés avec tant de travaux !

Cela eſt bien triſte à penſer. Quoi, tout eſt fait pour l'œil de la molleſſe, pour les plaiſirs du voluptueux oiſif ! Quoi, c'eſt pour le réveiller de ſa léthargie & de ſon ennui que les nobles enfants des arts mettent au jour leurs admirables productions !

CHAPITRE XV.

Au plus pauvre la beſace.

Toutes les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & ſacerdotales ſe donnent à ceux qui ont de

l'argent : ainſi la diſtance qui ſépare le riche du reſte des citoyens s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus inſupportable par la vue des progrès étonnants du luxe qui fatigue les regards de l'indigent. La haine s'envenime, & l'état eſt diviſé en deux claſſes : en gens avides & inſenſibles, & en mecontents qui murmurent. Le législateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviſer & ſubdiviſer les fortunes, ſervira merveilleuſement l'état & la population. Telle eſt la penſée féconde de Monteſquieu, revêtu de cette expreſſion ſi heureuſe : *En tout endroit où deux perſonnes peuvent vivre commodément, il ſe fait un mariage.*

Les richeſſes accumulées ſur quelques têtes enfantent ce luxe ſi dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richeſſes réparties d'une maniere moins inégale, au lieu du poiſon deſtructeur que produit le faſte, ameneroient l'aiſance, mere du travail, & ſource des vertus domeſtiques. Tout état où les fortunes ſont à peu près au même niveau, eſt tranquille, fortuné, & ſemble faire un tout. Telle eſt de nos jours la Suiſſe. Tout autre état porte un principe de diſcorde & de diviſion éternelle. L'un ſe vend, l'autre achete, & tous deux ſont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'eſt

qu'une chimere; mais les énormes propriétés nuisent au commerce & à la circulation. Tout l'argent est d'un côté, & le suc vital s'égare au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talents éclipsés faute de quelques pieces d'argent ! S'il est considéré comme une semence productive, les trois quarts & demi des citoyens en sont privés, & languissent toute leur vie sans pouvoir déployer leurs propres facultés.

Rien ne me fait plus de plaisir que de voir l'héritier d'un millionnaire dépenser en peu d'années les biens immenses que son pere avare & dur avoit amassés; car si le fils étoit avare comme le pere, à la troisieme génération le descendant posséderoit dix fois la fortune de son bisaïeul; & vingt hommes de cette espece engloberoient toutes les richesses d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenses accumulées sur quelques têtes. Cette funeste inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre les crimes obscurs de l'indigence. Elle enfante une guerre intestine qui a beaucoup de ressemblance avec la guerre civile : elle inspire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle est cachée, & aux autres un orgueil intolérable qui devient cruel. Tout état qui favorisera par ses loix cette injuste disproportion, n'a qu'à étendre

ſon code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vaſtes priſons. Tout état, au contraire, attentif à diviſer les héritages, à faire deſcendre le ſuc nourricier dans toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi romaine, qui défendoit qu'aucun Romain pût poſſéder au-delà de 500 arpents de terre, étoit une loi très-ſage. Une loi qui parmi nous examineroit à la mort la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a amaſſé ſa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'état ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, ſemblera chimérique, mais n'en ſeroit pas moins excellente.

CHAPITRE XVI.

Manque de ſignes.

Monteſquieu a dit : *Tout va bien lorſque l'argent repréſente ſi parfaitement les choſes, qu'on peut avoir les choſes dès qu'on a l'argent ; & lorſque les choſes repréſentent ſi bien l'argent, qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choſes.* Voilà une de ces vérités fécondes, qui devroit être méditée par les adminiſtrateurs

des états & par les hommes en place ; mais ils ne liſent pas Monteſquieu.

Que de choſes *invendues* faute d'un ſigne aſſez multiplié ! & que de choſes *à vendre* qui ne ſe *vendent point !* A peine les journaliers trouvent-ils tout de ſuite un argent tout prêt.

Pour un acheteur qui puiſſe payer comptant, cinquante autres vous offriront des billets. C'eſt donc un *grand vice* de n'avoir pour ſigne d'échanges que des *métaux*. Il manque au vœu de Monteſquieu ſon accompliſſement. Il eſt difficile de vendre, & très-difficile de ſe vendre. Beaucoup d'hommes reſtent ſans emploi : les travaux privés languiſſent ; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut preſque abſolu des ſignes d'échanges : tout néceſſite aujourd'hui une *banque* qui verſe une multitude de ſignes repréſentatifs, parce qu'il y a obſtruction *caractériſée* dans la circulation. On a donc un beſoin preſſant de ces ſignes qui repréſentent toute eſpece de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapidité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languiſſons.

Des billets de banque, c'eſt-à-dire, un *papier-monnoie*, qui proportionneroit l'abondance des ſignes à la multitude des choſes invendues & qui ſont à vendre, peut ſeul parer aux beſoins multipliés de la ca-

pimle, parce que l'abondance des ſignes doit répondre à l'abondance des beſoins; & nous ſommes dévorés de beſoins.

Les lumieres répandues ſur ces objets, & qu'on veut méconnoître, atteſtent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le mépriſable papier de Laws. C'eſt ſon empyriſme même qui ſervira à nous éclairer; c'eſt l'abus outré qu'il a fait de ce remede qui nous le rendra ſain & utile. Qu'on ſonge à l'activité qu'il imprima, & au bien momentané qu'il fit dans ſon extravagance. Aujourd'hui que la raiſon publique préſide à tout calcul, & que le calcul ne ſauroit s'égarer, il n'y a qu'une terreur enfantine qui puiſſe interdire en France ce *papier-monnoie* dont l'abſence empêche le royaume de profiter de tous ſes avantages.

Je ſais qu'il n'eſt pas poſſible en ce point d'imiter l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale; mais on pourroit créer, non les billets d'état de Laws, mais des billets de banque, dans une proportion ſage, modérée, & qui circuleroient ſous l'œil du gouvernement qui conſentiroit alors à jouir de la richeſſe publique, ſans porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

On s'étonnera un jour de notre inatten-

tion & de nos préjugés aveugles & opiniâtres, qui rejettent les moyens les plus ſimples, les plus ſouples & les plus féconds pour la grande proſpérité du royaume. Le parchemin des contrats n'eſt point le *papier-monnoie ;* il en eſt l'oppoſé. Un emprunt royal n'eſt pas le ſigne reproductif.

CHAPITRE XVII.

Argenterie.

Et au milieu de cet incroyable manque de ſignes, ce que Paris renferme en meubles d'or & d'argent, en bijoux, en vaiſſelle plate, eſt immenſe. Cette richeſſe néanmoins eſt nulle & oiſive.

Ajoutez ce que les égliſes contiennent d'argenterie : ce ſont des monceaux de métal. Les temples & leurs décorations ont coûté horriblement cher à la patrie. Et comment le culte ſimple fondé par les apôtres a-t-il pu ſe convertir en un luxe ?

Calculez enſuite ce que les fabriques de galons, les étoffes de ſoie, or & argent, emportent de ces précieuſes matieres.

Dans les maiſons des particuliers, vous voyez des pyramides de vaiſſelle plate. On ſe plaint de la diſette des eſpeces mon-

noyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richeſſes pour les métamorphoſer en meubles.

On ne peut faire aucune entrepriſe, aucun travail, ſans une ſomme d'argent monnoyé; & tout ſe prend néanmoins ſur cette même ſomme, & on l'enleve, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en reſte plus entre les mains des particuliers; & cette richeſſe métallique, qui dort à côté de nous, devient une richeſſe ſtérile, parce qu'elle n'a aucun cours. Et comment ſubvenir enſuite aux dépenſes extraordinaires, lorſqu'on ne ſait que ſe ſervir des mêmes écus, les pomper & les repomper; c'eſt-à-dire, ſubſtituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création ſimple & aiſée?

Nous avons des biens immenſes, & nous ſommes toujours dans la détreſſe, parce que nous ne ſavons pas doubler notre puiſſance en créant les ſignes de notre richeſſe métallique; ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles, de perfectionner les arts, d'augmenter la population, & de nous rendre reſpectables à nos voiſins.

Ayons toujours des tabatieres d'or, des étuis d'or, des ſurtous d'argent, des anges, des ſaints d'argent, des vierges d'argent, & point de papier-monnoie, & bientôt

nous nous trouverons pauvres ; car La Fontaine nous l'a dit : *Mettez une pierre à la place ; elle vous vaudroit tout autant.*

L'or & l'argent qui ne circulent pas, c'eſt-à-dire, qui n'enfantent pas les ſignes qu'ils peuvent enfanter, ſont comme s'ils étoient enfouis dans les mines de la terre. Prompte & rapide circulation manque à nos finances & encore plus à notre commerce.

Au lieu de tous ces emprunts en groſſes & fortes ſommes qui ne ſont utiles qu'aux riches, il auroit fallu un papier monnoie utile aux claſſes inférieures, parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de branches d'induſtrie, toujours inconnues aux gouvernements qui ne doublent pas leurs richeſſes avec des billets.

CHAPITRE XVIII.

Gaieté.

On ne trouve plus chez les Pariſiens cette gaieté qui les diſtinguoit, il y a ſoixante ans, & qui formoit pour l'étranger l'accueil le plus agréable & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'eſt plus ſi ouvert, ni leur viſage auſſi riant. Je ne ſais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée.

& libre, qui atteſtoit des mœurs plus ſimples, une plus grande franchiſe, & une plus grande liberté. On ne ſe réjouit plus en compagnie; l'air ſérieux, le ton cauſtique, annoncent que la plupart des habitants rêvent à leurs dettes, & ſont toujours aux expédients.

Les dépenſes qu'entraînent le luxe & la manie des ſuperfluités ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement, pour parer aux frais de repréſentation.

Affaires, embarras, ſervitudes, projets; tout cela ſe lit ſur les viſages. Dans une ſociété de vingt perſonnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

Les ris naiſſent de la modération des deſirs: on ne la connoît plus: on tombe dans la réſerve, delà dans la ſéchereſſe, & l'abus de l'eſprit vient encore retrécir les cœurs. Les viſages voudroient ſe montrer épanouis; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'eſt dans des parties obſcures & ſecretes, où l'on eſt ſeul, où le libertinage prend la place de la volupté; on y eſt quelquefois diſtrait, jamais heureux.

✱

CHAPITRE XIX.

Beſoins factices.

Ce n'eſt pas l'or qui pervertit une nation ; il eſt pur & innocent chez un peuple où regne la ſimplicité : il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appât des faux plaiſirs.

Lorſqu'on voit avec quelle fureur l'homme ſe précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui eſt offert ; à quel point il eſt devenu ardent pour ces prétendues jouiſſances, dont nos aïeux ſe paſſoient ſi bien ; combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il eſt devenu ſuperbe & dédaigneux pour tout ce qui n'eſt pas orné de ce brillant ſuperflu, qui ne le rend que plus avide & plus inquiet ; on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne abſolument en ridicule la vertu, la raiſon, la frugalité, la tempérance : on doit craindre que l'homme, dans cette ville, n'oublie tout-à-fait ſa propre dignité, & ne s'abaiſſe devant l'idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés qui ne ſont pas des beſoins, & qui commandent plus impérieuſement que ceux de la nature.

CHAPITRE XX.

Le Bourgeois.

Par la même raiſon que l'on ne donne à la Haye que le nom de *village*, parce que cette ville n'eſt point murée, on pourroit appeller ainſi Paris, qui n'a point de murailles.

C'eſt le pays de tout le monde : le Pariſien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendroit s'y établir : ſi je diſois *mon droit de citoyen*, je ferois rire juſqu'aux officiers municipaux.

Le Pariſien s'échauffe d'abord avec une eſpece de frénéſie, le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amuſement.

Il eſt tombé depuis près de cent ans dans une eſpece d'inſouciance ſur ſes intérêts politiques ; poiſon moral, qui gâte les cœurs, énerve les entendements, atténue & fait trouver trop fort tout ce qui eſt énergique : on y a peur de tout ce qui eſt ſublime en tout genre.

On ſe borne au perſifflage ſuperficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuſe la cenſure utile des vices.

Le régent ayant bouleverſé toutes les for-

tunes, il y a ſoixante ans, a produit le même bouleverſement dans les mœurs : c'eſt à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domeſtiques.

Le bourgeois eſt marchand ; mais il n'eſt pas négociant : livré à une conduite mercantille, les ſpéculations grandes & généreuſes lui échappent ; il fait des affaires de tout : il eſt vrai que la douane obſtrue & fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on eſt ſur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied ; point de trottoirs. Le peuple ſemble un corps ſéparé des autres ordres de l'état ; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraſer ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année ſous les roues des voitures. L'indifférence pour ces ſortes d'accidents fait voir que l'on croit que tout doit ſervir le faſte des grands. Louis XV diſoit : *Si j'étois lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défenſe comme au-deſſous de ſa grandeur.

Que l'on diſe à un tranquille habitant des Alpes qu'il y a une ville où des citoyens pouſſent leurs chevaux à toute bride ſur le corps de leurs concitoyens, qu'ils en ſont quittes pour payer une légere ſomme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain ;

il taxera le Parisien de mensonge, & n'osera faire entrer dans sa mémoire l'image de cette barbarie.

Le peuple est mou, pâle, petit, rabougri; on voit bien, au premier coup-d'œil, que ce ne sont pas là des républicains: à ceux-ci appartient un autre caractere qu'au sujet d'un monarque. Que celui-ci soit poli, sybarite, sans mœurs fortes, il n'a d'autre consolation que les jouissances trompeuses du luxe. Ce n'est que le républicain qui déploie cette rudesse, ce geste tranchant, cet œil animé, qui conservent l'énergie des ames, & soutiennent le patriotisme.

Si le citoyen ne marche point sur le pavé, la tête haute, prêt au pugilat, il perdra sa valeur réelle: tant les vertus orgueilleuses des états tiennent à une certaine rudesse! Elle peut offenser un œil efféminé, mais elle n'est pas moins la sauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces respectables.

Le nerf, &, s'il faut le dire, l'insolence du peuple sera toujours le gage de sa franchise, de sa probité, de son dévouement. Dès que le peuple cesse d'être agreste & clamateur, il devient sérieux, vain, débauché, pauvre, & conséquemment avili.

J'aime mieux le voir, comme à Londres, se battre à coups de poings & s'enivrer à la taverne, que de le voir, comme

à Paris, ſoucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'oſant lever la tête, livré aux plus laides catins de l'univers, & inceſſamment prêt à faire banqueroute. Il eſt alors licencieux ſans liberté, diſſipateur ſans fortune, orgueilleux ſans courage; & la miſere & l'eſclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine; c'eſt la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuſe de l'univers. A Paris, elle ſe diſperſe devant le bout d'un fuſil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle ſe met à genoux devant ſon chef: c'eſt un roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue; qu'on ne voit que des gens qui ſe noient dans la Tamiſe, & qu'un étranger ne ſauroit traverſer la ville ſans être aſſommé à coups de poings.

Tous les chapiers de la terraſſe des Tuileries ou de l'allée du Luxembourg ſont des anti-anglicans, qui ne parlent que de faire une deſcente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu; & qui, quoique jugés ſouverainement ridicules, n'ont guere ſur les Anglois des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons, à Paris, ni parler, ni écrire, & nous nous paſſionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à

douze cents lieues de nous : il ne nous eſt jamais arrivé, au milieu de ces applaudiſſements donnés à la guerre civile, de faire un retour ſur nous-mêmes ; mais le beſoin de parler entraîne le Pariſien, & les premieres claſſes, comme les dernieres, ſont ſoumiſes à des préjugés déplorables & honteux.

Le Pariſien a changé à bien des égards. Il étoit, avant le regne de Louis XIV, bien différent de ce qu'il eſt aujourd'hui ; les deſcriptions des écrivains, fidelles dans le temps où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir à préſent. Il a de l'eſprit & des lumieres ; il n'a plus ni force, ni caractere, ni volonté.

Le Pariſien a le ſingulier talent de faire poliment une queſtion déſobligeante à un étranger ; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuſe ; il lui rend ſervice ſans l'aimer, & l'admire par mépris.

Le propos de ce danſeur qui ſe nommoit immédiatement après un monarque légiſlateur, après un homme d'un eſprit univerſel, & qui diſoit : *Je ne connois que trois grands hommes, Frédéric, Voltaire & moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un diſtributeur de la renommée ; & tout Pariſien, juſqu'au faiſeur de cabrioles, ſe croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.

CHAPITRE XXI.

Population de la Capitale.

M. de Buffon (que je n'appellerai point le comte de Buffon, car il y a tant de comtes) ſoutient que la force de cette ville pour le maintien de ſa population a augmentée depuis cent ans d'un quart, & que ſa fécondité eſt plus que ſuffiſante pour ſa population. Chaque mariage, dit-il, produit quatre enfants; il ſe fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages, & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, di-neuf, & vingt mille. Ainſi ceux qui entrent à la vie ſemblent égaler en nombre ceux qui en ſortent; proportion qui a quelque choſe d'admirable, & qui démontre à l'œil attentif un plan ſoutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille perſonnes environ; ce qui, ſelon le même obſervateur, paroît donner une population de ſept cents mille ames, en comptant trente-cinq vivants pour un mort. Tous les grands hivers augmentent cette mortalité. Elle s'eſt trouvée en 1709, de 30000; en 1740, de 24000.

D'après les mêmes obſervations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-ſeulement dans la proportion des naiſſances des mâles, mais encore conſidérablement au delà de ce rapport; car ſur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris : ainſi la différence eſt d'un neuvieme entre le ſort final des hommes & des femmes dans cette capitale, nommée par le petit peuple, *le paradis des femmes, le purgatoire des hommes,* & *l'enfer des chevaux.*

Il y a des jours qu'il ſort des portes de la capitale trois cents mille hommes à épaiſſes colonnes, dont ſoixante mille en équipages ou à cheval : il s'agit d'une réjouiſſance, d'une revue, d'une fête publique. Six heures après, cette foule immenſe ſe diſſipe; chacun retourne chez ſoi : la place dont les limites étoient ſerrées, dont les barrieres étoient renverſées par l'affluence prodigieuſe du peuple qui crioit miſéricorde, ſe vuide, demeure nue & déſerte; & de tant d'hommes aſſemblés & preſſés, chacun a ſon aſyle ou ſon trou à part.

Le jour de la promenade de Long-Champ, toute la ville ſort, quelque temps qu'il faſſe : c'eſt le jour marqué par l'uſage, pour faire voir à tout Paris ſon équipage, ſes chevaux & ſes laquais. On ne fait point

la révérence à la promenade, comme dans un ſallon ; celle-là a un caractere de légéreté que n'attraperoit jamais le plus leſte étranger.

Depuis le déſaſtre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années, où quinze à dix-huit cents perſonnes furent étouffées, à la ſuite d'un déplorable feu d'artifice, il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne ſauroit donner trop d'éloge à la vigilance & à l'adreſſe qui regnent dans cette partie.

D'après cette affluence inconcevable, qui étonne les yeux les plus accoutumés à ce ſpectacle, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que la ſeule ville de Paris rapporte au roi de France près de cent millions par an, en y comprenant tout, les entrées, dixiemes, les capitations, & toutes les impoſitions fiſcales, qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable ſomme, que produit un point ſi étroit, ſe renouvelle chaque année ; & ce n'eſt pas ſans raiſon, que les monarques François appellent la capitale *notre bonne ville de Paris* : c'eſt une bonne vache à lait. Sous le regne de Louis-le-gros, les entrées de Paris rapportoient douze cents livres.

La cour eſt fort attentive aux diſcours des Pariſiens : elle les appelle *les grenouilles*. Que diſent les grenouilles ? ſe demandent ſouvent les princes entre eux. Et quand les grenouilles frappent les mains à leur apparition,

rition, ou au ſpectacle, ou ſur le chemin de Sainte-Genevieve, ils ſont très-contents. On les punit quelquefois par le ſilence : en effet, ils peuvent lire dans le maintien du peuple les idées qu'on a ſur leur compte : l'alégreſſe ou l'indifférence publique ont un caractere bien marqué. L'on prétend qu'ils ſont ſenſibles à la réception de la capitale, parce qu'ils ſentent confuſément que dans cette multitude il y a du bon ſens, de l'eſprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions : or ces hommes, on ne ſait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a ſoin, dans certaines circonſtances, de payer de fortes gueules qui ſe répandent dans différents quartiers afin de mettre les autres en train, ainſi qu'elle ſoudoie des *chianlis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'alégreſſe publique, ainſi que du contentement du peuple, ont un caractere que rien n'imite.

On eſt au dixieme plan de Paris ; mais il déborde toujours ſes limites ; la clôture n'en eſt pas encore fixée, & ne ſauroit l'être.

Je m'égare, je me perds dans cette ville immenſe ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les marais qui produiſent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot, Paſſy, Auteuil

bien liés à la capitale ; encore un peu Sêve y touche ; & ſi l'on prolonge d'ici à un ſiecle juſqu'à Verſailles, de l'autre côté à Saint-Denis, & du côté de Picpus à Vincennes, ce ſera là pour le coup une ville plus que Chinoiſe.

CHAPITRE XXII.

Voiſinage.

On eſt étranger à ſon voiſin, & l'on n'apprend quelquefois ſa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve expoſé à la porte quand on rentre le ſoir. Deux hommes célebres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville ſans ſe connoître, ni ſe rencontrer : votre adverſaire, votre ennemi ſera comme inviſible pour vous ; car en entrant dans une maiſon, vous ſaurez d'avance s'il y eſt ou s'il n'y eſt pas. Il ne tient qu'à vous de ne voir jamais ſa face : auſſi les parents les plus proches, quand ils ſont brouillés, quoique demeurant dans la même rue, ſont à mille lieues l'un de l'autre.

On rapporte l'hiſtoire de Dom Jacques Martin, bénédictin. M. Deslandes, auteur de l'*Hiſtoire critique de la philoſophie*, avoit critiqué ſes ouvrages : Dom Martin, qui ſup-

portoit impatiemment la cenſure, ſe répandoit en invectives furieuſes contre M. Deslandes. Comme celui-ci avoit l'eſprit doux, liant & honnête, une dame imagina de faire goûter à Dom Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence. M. Deslandes prit le nom d'Olivier, & dîna ſouvent avec lui; il mettoit la converſation ſur le chapitre de M. Deslandes, & Dom Martin de s'écrier : *Vous êtes un homme, vous, plein de ſcience & d'eſprit, qui raiſonnez avec une juſteſſe infinie; mais ce Deslandes eſt bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable.* Cette ſcene étoit des plus divertiſſantes, & je ne doute point qu'elle ne ſe renouvellât entre les auteurs qui ſe montrent les plus acharnés l'un contre l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour-propre.

On avoit propoſé à Elie-Catherine Fréron, dont la phyſionomie n'étoit pas connue de François-Marie Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney rendre une viſite à ce grand poëte, ſous un nom ſuppoſé; mais Fréron ne prit pas ſur lui-même de jouer un tour ſemblable à l'auteur de l'*Ecoſſaiſe*.

Voltaire fuyoit Piron dans cette immenſe ville; il redoutoit ſes ſarcaſmes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris; & la rencontre que pluſieurs plaiſants attendoient & provoquoient, n'eut jamais lieu.

L'inimitié n'y a pas l'ardeur qui diſtingue les haines ſi violentes dans les petites villes, parce qu'on échappe à ſon ennemi & à ſon adverſaire, & ne le voyant plus, on l'oublie.

L'animoſité eſt paſſagere, ainſi que l'amour; & les paſſions en général, ſoit en bien, ſoit en mal, n'ont pas ce caractere de profondeur qui les rend ſublimes ou redoutables.

CHAPITRE XXIII.

Des Cheminées.

L'uſage habituel que l'homme fait du feu, dit M. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris, dans les grands froids, les thermometres au faubourg Saint-Honoré marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au fauxbourg Saint-Marceau, parce que le vent du Nord ſe tempere en paſſant ſur les cheminées de cette grande ville.

La conſommation de bois eſt devenue effrayante, & menace, dit-on, d'une prochaine diſette. Celui qui a inventé le flottage du bois, mériteroit d'avoir une ſtatue

dans l'hôtel-de-ville ; mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant, ſans cet inventeur heureux, la capitale n'auroit jamais pris un tel accroiſſement.

Ce bois que le fleuve amene, & qu'on entaſſe en piles hautes comme des maiſons (1), diſparoîtra dans l'eſpace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs : il ſera meſuré, porté, ſcié, brûlé, & il n'y aura plus que la place.

Autrefois, ce qui compoſoit le domeſtique ſe chauffoit à un foyer commun ; aujourd'hui la femme-de-chambre a ſa cheminée, le précepteur a ſa cheminée, le maître-d'hôtel a ſa cheminée, &c. (2)

Ceux même qui ſe piquent de politeſſe, ne s'abſtiennent pas aujourd'hui, même en

(1) La Gazette Eccléſiaſtique s'eſt imprimée long-temps ſous une de ces piles ; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguiſés en ſcieurs & en débardeurs. Les limiers de la police étoient en défaut.

(2) Nicole, ſur la fin de ſa vie, n'oſoit ſortir, dans la crainte d'être écraſé par la chûte d'une cheminée ; il ne ſongeoit qu'en tremblant à cette foule de longs tuyaux qui couronnent nos toits.

préſence des dames, de ſe chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du feu à toute une compagnie. Cet uſage a quelque choſe de choquant.

CHAPITRE XXIV.

Crainte fondée.

Quand on ſonge qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entaſſés ſur le même point, & que ce point n'eſt pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir ſur la future ſubſiſtance de ce peuple ; & quand on ſonge enſuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'eſt au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une induſtrie locale) eſt encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'exiſtence de cette ſuperbe ville paroît abſolument précaire : car pluſieurs cauſes iſolées, qui n'ont pas beſoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, ſans compter les autres fléaux qu'elle peut eſſuyer politiquement.

Il eſt bien ſûr que chaque Pariſien n'aura déſormais du pain, que tant qu'on voudra bien permettre aux boulangers d'avoir de

la farine, & que le maître du ruiſſeau de la Seine & de la Marne l'eſt & le ſera de l'exiſtence de la ville.

Comment trouver le moyen de remédier à cette foule de néceſſiteux, qui n'ont d'autre gage de leur ſubſiſtance que dans le luxe dépravé des grands ? Comment entretenir la vie au milieu de cette maſſe qui erieroit famine, ſi certains abus venoient à ceſſer tout-à-coup ? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'eſpece humaine, ſoutient au deſſus de leur tombeau tous ces hommes qu'il extermine ; ils meurent par degrés, & non tout-à-coup.

On voit dans cette capitale des hommes qui uſent toute leur vie à faire des joujous d'enfants ; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers ; cent mille bras y ſont exercés jour & nuit à fondre des ſucreries & à édifier des deſſerts.

Cinquante mille autres, le peigne en main, attendent le réveil de tous ces oiſifs qui végetent en croyant vivre, & qui, pour ſe dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.

CHAPITRE XXV.

Caractere politique des vrais Pariſiens.

Paris a toujours été de la plus grande indifférence ſur ſa poſition politique. Cette ville a laiſſé faire à ſes rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Pariſiens n'ont guere eu que des mutineries d'écoliers, jamais profondément aſſervis, jamais libres. Ils repouſſent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puiſſance royale par des ſaillies épigrammatiques, puniſſent leur monarque par le ſilence, ou l'abſolvent par des battements de mains; lui refuſent le *vive le roi* s'ils ſont mécontents, ou le récompenſent par des acclamations. La halle a là-deſſus un tact qui ne ſe dément jamais. La halle fait la réputation des ſouverains; & le philoſophe, après avoir bien médité, obſervé, eſt tout étonné de voir que la halle a raiſon.

Les Pariſiens ſemblent avoir deviné par inſtinct, qu'un foible degré de liberté de plus ne valoit pas la peine d'être acheté par une continuité de réflexions & d'efforts. Le Pariſien oublie promptement les malheurs de la veille; il ne tient point regiſtre de ſes ſouffrances; & l'on diroit qu'il a

assez de confiance en lui-même pour ne pas redouter un despotisme trop absolu. Il a développé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la derniere lutte du trône & des loix ; des villes assiégées ont eu moins de courage & de constance.

En général, il est doux, honnête, poli, facile à conduire ; mais il ne faudroit pas trop prendre sa légéreté pour de la foiblesse ; il est dupe un peu volontairement ; & je crois assez le connoître pour affirmer que, si on le poussoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible : souvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ses maux ne seront pas insupportables, il ne se vengera que par des couplets & des bons-mots : il ne parlera pas dans les lieux publics ; mais il se dédommagera amplement dans le secret des maisons.

Paris vit dans l'ignorance des faits historiques les plus importants à méditer. Cette ville a oublié que les Anglois y commanderent dans le quinzieme siecle ; que Marlborough, dans ce siecle même, ayant forcé les lignes de Villars près de Bouchain, s'étoit frayé le chemin de la capitale ; que le sort heureux d'une bataille avoit préservé le chef-lieu de la souveraineté. Il n'a point d'idée plus juste de Londres que de Pékin

CHAPITRE XXVI.

Des parfaits Badauts.

D'où vient le ſobriquet de badaud qu'on applique aux Pariſiens ? Eſt-ce pour avoir battu le dos des Normands ? Eſt-ce à raiſon de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, ou du caractere du Pariſien, qui s'amuſe de tout ? Quelle que ſoit l'étymologie, on veut dire que le Pariſien qui ne quitte pas ſes foyers, n'a vu le monde que par un trou ; qu'il s'extaſie ſur tout ce qui eſt étranger, & que ſon admiration porte je ne ſais quoi de niais & de ridicule.

Pour ſe moquer à la fois de l'ignorance & de l'indolence de *certains Pariſiens* qui n'ont jamais ſorti de chez eux que pour aller en nourrice & pour en revenir, qui n'oſent ſe haſarder à quitter les vues coutumieres du Pont-Neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour des endroits fort éloignés les pays les plus voiſins, un auteur a fait, il y a vingt ans, une petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, & le retour de Saint-Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

» Le Parisien qui entreprend ce long voyage, prend toute sa garde-robe, se munit de provisions, fait ses adieux à ses amis & parents. Après avoir offert sa priere à tous les saints, & s'être recommandé spécialement à son *ange-gardien*, il prend la *galiote ;* c'est pour lui un vaisseau de haut-bord. Etourdi de la rapidité du bâteau, il s'informe s'il ne rencontrera pas bientôt la *compagnie des Indes ;* il estime que les échelles des blanchisseuses de Chaillot sont *les échelles du Levant ;* il se regarde comme éloigné de sa patrie, songe à la rue *Trousse-vache*, & verse des larmes.

Là, contemplant les *vastes mers*, il s'étonne que la morue soit si chere à Paris ; il cherche des yeux le *Cap de-Bonne-Espérance ;* & quand il apperçoit la fumée ondoyante & rouge de la verrerie de Sêve, il s'écrie, voilà le *mont-Vésuve*, dont on m'a parlé.

Arrivé à Saint-Cloud, il entend la messe en actions de graces, écrit à sa chere mere toutes ses craintes & ses désastres ; notamment que, s'étant assis sur un amas de cordages nouvellement goudronnés, sa belle culotte de velours s'y est comme incorporée, & qu'il n'a pu se relever qu'après en avoir abandonné des *fragments considérables*. Il conçoit à Saint-Cloud l'idée sublime de l'étendue de la terre, & il entrevoit

que la nature vivante & animée peut s'étendre au-delà des barrieres de Paris.

Le retour par terre eſt ſur le même ton. Le Pariſien ſtupéfait & ravi, apprend que le harang & la morue ne ſe pêchent point dans la riviere de Seine : il croyoit que le bois de Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient *les Druides*, il eſt détrompé. Il avoit pris *le mont-Valérien* pour le véritable calvaire, où Jeſus-Chriſt avoit répandu ſon ſang précieux ; on le déſabuſe ; il juge ſavamment qu'il eſt encore *parmi des catholiques*, puiſqu'il apperçoit des clochers, & que ſa foi n'eſt conſéquemment pas en danger. Il voit paſſer un cerf & un faon, & voilà le premier pas qu'il fait dans l'*hiſtoire naturelle*. On lui annonce *Madrid : la capitale d'Eſpagne*, répond-il vivement?

On lui dit que ce n'eſt pas-là le château où François I fut priſonnier ; il s'étonne du rapport, & cette ſingularité exerce toute ſon intelligence.

Il eſt toujours bon patriote, & ne renie point ſon pays ; car il annonce à tous ceux qu'il rencontre, qu'il eſt *né natif* de Paris ; que ſa mere vend des étoffes de ſoie à la Barbe d'or, & qu'il a pour couſin un notaire.

Il rentre dans ſa famille ; on le reçoit avec des acclamations ; ſes tantes, qui depuis vingt ans n'ont été aux Thuileries, ad-

mirent ſon courage, & le regardent comme le plus hardi & le plus intrépide voyageur «.

Tel eſt ce badinage, qui dans ſon temps eut du ſuccès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécillité native d'un véritable Pariſien.

Ajoutons que, quand il revient dans ſes foyers, il lui manque encore une grande connoiſſance; car on ne peut pas tout apprendre : il ne ſait pas démêler dans un champ l'*orge* d'avec l'*avoine* & le *lin* d'avec le *millet*.

J'ai vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs inſtruits des pieces de théatre & bons *Racíniens*, qui d'après les eſtampes & les ſtatues croyoient fermement à l'exiſtence des *ſyrenes*, des *ſphinx*, des *licornes* & du *phénix* : ils me diſoient, *nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes*. Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poiſſon de mer; & c'eſt ainſi qu'il faut aux Pariſiens, non leur donner de l'eſprit, mais leur *déſenſeigner la ſottiſe*, comme dit Montaigne.

Ce benêt qu'on fit lever de grand matin pour voir paſſer *l'équinoxe porté ſur un nuage*; c'était un Pariſien.

CHAPITRE XXVII.

Petites Bourgeoiſes.

Faire l'amour à une fille, en ſtyle bourgeois, c'eſt la rechercher en mariage. Un garçon ſe préſente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche*. Il perd & ne murmure pas; il demande la permiſſion de revenir, elle lui eſt accordée devant la fille qui fait *la petite bouche*.

Le dimanche ſuivant, il arrange une partie de promenade, pour peu qu'il faſſe beau. Déclaré épouſeur, il a la liberté d'entretenir ſa future à cinquante pas géométriques devant les parents. A l'iſſue d'un petit bois, ſe fait l'importante déclaration, qui ne ſurprend point la belle.

Le prétendu eſt toujours bien friſé & d'une humeur charmante; auſſi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle ſait que le mariage eſt pour elle la ſeule porte de liberté. Toute la maiſon ne parle devant l'épouſeur que de la vertu intacte, qui regne de temps immémorial dans la famille.

Mais il ſurvient un petit inconvénient. Les parents du garçon ont trouvé un parti

plus avantageux : on rompt ſes habitudes. La fille eſt piquée, mais elle ſe conſole. C'eſt pour la troiſieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de ſa mere, elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

Quelques autres ſe préſentent ; mais l'hiſtoire du contrat fait toujours obſtacles. Cependant la fille court ſur ſon *vingt & unieme* ; il n'y a plus à balancer, il faut que le pere ſe décide, car il ſait que *marchandiſe gardée perd de ſon prix*, ſans compter les accidents.

La fille devient boudeuſe ; le premier qui vient faire des propoſitions eſt accepté. En trois ſemaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaiſir de dire qu'elle a été recherchée au moins par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

Les parents qui raiſonnent, trouvent qu'elle eſt encore aſſez jeune pour amener à la maiſon une foule de marmots qu'il faudra tenir ſur les fonds de baptême.

La mere, jalouſe de ſa fille depuis qu'elle eſt grande, voulant la marier pour ſe défaire d'elle, & ne pas la marier pour prolonger ſon autorité, endoctrine ſon gendre, lui peint ſa fille comme une étourdie, n'ayant aucune de ſes qualités perſonnelles, & demandant à être ſurveillée par les yeux attentifs d'une mere.

Elle s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne ſait pas que Juvenal a dit en latin : *ſi vous voulez avoir la paix dans la maiſon, ne ſouffrez pas que votre belle-mere y donne des conſeils.* Il eſt tout étonné de voir la diſcorde au bout de trois mois ſe déclarer entre la mere & la fille. Le mari prend le parti de ſa femme, renvoie ſa belle-mere, & conte ſon chagrin à tout le quartier. La belle-mere a parlé de ſon côté ; les avis ſont partagés.

On ſe raccommode au ſecond enfant ; les larmes coulent de part & d'autre ; les voiſins ſont édifiés, & la boutique proſpere.

C'eſt en vieilliſſant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pouſſer trop loin. Elle fait ligue alors avec ſa fille contre ſon gendre qu'elle ménage & qu'elle n'aime point. Ses petits-enfants ſont charmants, ſpirituels ; mais ils ne tiendront, dit-elle fréquemment, que du grand-pere & de la grand-mere.

Au reſte, il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoiſe, pour qu'elle n'envie pas ſecrétement l'opulence & l'éclat de telle courtiſanne, qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle ſeroit bien fâchée d'être *une fille entretenue* ; mais elle ſoupire quelquefois en ſongeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choiſir des amants. Il n'y a point de vertu ſans com-

bat. La petite bourgeoiſe qui combat & triomphe mérite l'eſtime publique. Auſſi en ſont-elles réellement plus jalouſes dans ce rang que dans tout autre.

CHAPITRE XXVIII.

Jeune Mariée.

Cléon rencontre Damis, l'embraſſe, l'étouffe & lui dit : je ſuis le plus heureux des hommes ; j'épouſe une jeune fille qui ſort du couvent, & qui n'a vu, pour ainſi dire, que moi. Elle porte ſur ſon front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu, de plus naïf & de plus modeſte ; ſes yeux craignent de rencontrer les regards que ſa beauté fixe ſur elle. Quand elle parle, une aimable rougeur colore ſon viſage ; & cette timidité eſt un nouveau charme, parce que je ſuis ſûr qu'elle naît de la pudeur, & non de la médiocrité d'eſprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent ſenſible, & elle ne ſauroit en entendre le récit ſans ſe trouver preſque mal. Qu'il eſt doux de lui voir répandre des larmes ſur les infortunes d'autrui ! Il n'y a point d'ame plus ſenſible, plus douce, plus aimante ; elle ne vivra, elle ne reſpirera que pour moi ; elle

chérira ſes devoirs, & je ſerai le plus fortuné des maris.

Cléon épouſe. Au bout de ſix mois Cléon rencontre le même Damis, & ne lui dit rien de ſa femme : Damis apprend que cet ange marié, qui n'a plus beſoin de ſe contraindre, a remplacé la modeſtie par la fierté, la timidité par la hardieſſe, & que ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil ou de dépit : il apprend qu'elle a déjà ſon appartement ſéparé ; qu'elle eſt en ſociété avec la marquiſe, la baronne, la préſidente ; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuſes ; qu'elle perſiffle ſon mari, & qu'à la moindre contradiction elle s'emporte & le peint comme un jaloux, un brutal, un avare.

Elle ne ſe leve qu'à deux ou trois heures après midi, & ſe couche à ſix heures du matin ; elle ſort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du ſouper. On ne ſait pas au juſte quel eſt ſon amant, & c'eſt ce qui déſeſpere ſurtout ſon mari. Il eſt réduit à ſouhaiter qu'elle en ait un, parce qu'il pourroit du moins par ſon moyen lui faire entendre raiſon ſur des choſes qui intéreſſent leur fortune, ce point capital, & qui aujourd'hui ſubjugue tout le reſte.

Elle adreſſe la parole à ſon époux dans les aſſemblées générales, & lui ſourit ; mais

elle eſt des ſemaines entieres à la maiſon ſans lui parler & ſans le voir. Toutes les femmes s'empreſſent à dire qu'elle vit *décemment*, & que ſon mari doit s'eſtimer *heureux* d'avoir une femme auſſi ſage.

CHAPITRE XXIX.

Le Pariſien en Province.

Quand un Pariſien a quitté Paris, alors il ne ceſſe en province de parler de la capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit à ſes uſages & à ſes coutumes; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte; il veut que tout le monde réforme ſes idées pour lui plaire & l'amuſer. Il parle de la cour comme s'il la connoiſſoit; des hommes de lettres comme s'ils étoient ſes amis; des ſociétés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît auſſi les miniſtres, les hommes en place. Il y jouit d'un crédit conſidérable; ſon nom eſt cité. Il n'y a enfin de ſavoir, de génie, de politeſſe qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des perſonnes qui ont du ſens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des ſots, ou que la manie de parler avantageuſement de ſoi l'aveugle ſur

l'extrême facilité que l'on auroit à relever ſes erreurs & ſes menſonges ; mais il s'imagine ſe donner du relief, en ne vantant que Paris & la cour.

Le vers fameux :

Elle a d'aſſez beaux yeux pour des yeux de province.

Le Pariſien l'applique à ſon inſu à tout ce qui n'eſt pas dans ſa ſphere ; il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *Mais la Garonne & la Loire ſont d'aſſez beaux fleuves pour des fleuves de province.*

CHAPITRE XXX.

Du Temps.

Les uns vivent tout le jour ; ce ſont les ſages, ceux qui penſent ; ils ſont rares. Les autres, une moitié de la journée ; ce ſont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par jour, & ce ſont les femmes ; elles ne s'amuſent bien que le ſoir.

Il faut avoir de l'eſprit pour ne pas s'ennuyer, ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge ſainement des choſes, tire parti de toutes les liaiſons auxquelles il eſt aſſujetti par ſa ſi-

tuation ou par ſon état. Ici il trouve à s'inſtruire & à ſe former; là il goûte les douceurs de la ſociété; ailleurs il ſe ménage, s'intrigue, conduit des eſpérances, cultive des ſervices; dans cet endroit il s'anime d'une émulation néceſſaire pour acquérir une fortune honnête; dans celui-ci il ſe ſent piqué de l'aiguillon propre à cultiver, à orner ſon eſprit; dans cet autre il étudie le cœur humain, il en voit jouer les reſſorts; il met ſagement à profit les découvertes qu'il en tire; il apprend à connoître l'homme.

Mais ce que Pline diſoit de Rome, on peut le dire de Paris: *Mirum eſt, quàm ſingulis diebus in urbe ratio aut conſtet aut conſtare videatur, pluribuſque junctis non conſtet.* C'eſt une choſe étonnante de voir comment le temps ſe paſſe. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne ſoit remplie; raſſemblez-les toutes, vous êtes ſurpris de les trouver ſi vuides.

Il y a des perſonnes déſœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures, & qui emploient tous les artifices imaginables pour en venir à bout.

CHAPITRE XXXI.

Eſcrocs polis, Filoux.

Les eſcrocs de toute eſpece, répandus dans les différentes provinces, ſe rendent une fois en leur vie dans la capitale, comme ſur le vaſte & grand théatre où ils pourront déployer tout leur talent, frapper de plus grands coups, & rencontrer un plus grand nombre de dupes.

Comme ils ont fait une étude des moyens de tromper la crédulité, ils s'attachent aux jeunes gens qui, dans l'âge des paſſions & de la confiance, ouvrent une ame plus docile aux inſinuations artificieuſes. Ils ſavent qu'il faut que l'œil ſoit d'abord frappé des couleurs de l'opulence, & ils ne négligent pas ces dehors qui peuvent en impoſer

Attentifs à ſaiſir l'eſprit des différents états, ils careſſent indifféremment leurs préjugés; ils n'ont pas d'amour-propre; on les voit changer de langage ſelon les hommes à qui ils s'adreſſent. Jamais contrariants, toujours ſouples, patients, flatteurs, leur langue eſt *dorée*, comme dit le peuple; & le peuple ſouvent ſaura mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

Leur unique but eſt de s'approprier l'argent ; ils reconnoiſſent du premier coup-d'œil celui qui le poſſede. Ils ont toujours quelque projet, quelque entrepriſe qui doit rendre la miſe au centuple. Eloquents ſur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une choſe aſſurée, & la leur n'eſt jamais incertaine.

On les entend prononcer à propos le nom des hommes en place. Ils ſont inſtruits des anecdotes qui peuvent piquer la curioſité. Ils ne ſont ni médiſants ni calomniateurs ; ils ont une plaiſanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur ſyſtême de joindre l'artifice des manieres à l'artifice de l'eſprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de perſonne, mais à la bourſe des gens faciles.

L'un ſe mêle avec des joueurs, amorce l'un d'entre eux par des pertes volontaires, & après l'avoir alléché, le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'autre loue un bel hôtel, de beaux carroſſes, deſcend chez les marchands, paie d'abord ſans difficulté, puis ſuppoſe des commiſſions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes ſortes de marchandiſes ; il en uſe. Il vend le tout ſecrétement. On apporte les mémoires ; cherchez, il n'y a plus perſonne.

Celui-là dit jouir d'un grand crédit, mon-

tre des lettres réelles ou ſuppoſées, promet des emplois, & emprunte à ce titre.

Le plus perfide a des plans & des projets à moitié vus, à moitié adoptés par les hommes en place ; il les approche quelquefois ; on le ſait, on lui prête de côté & d'autre des ſommes pour une plus facile exécution. Un jour il fait ſa main, leve le pied, & ſe ſauve en Hollande, où il change de nom, & où il jouit de ſes vols qu'il a accumulés ſous les dehors de l'aiſance & ſous le maſque de la probité.

Un hypocrite, caiſſier des poſtes, il y a quelques années, vola toute la ville. Chacun perdit ſon argent, & n'eut d'autre ſatisfaction que de le voir au carcan. Echappé du collier de fer, il a acheté du côté de Liege de ſuperbes terres, où il vit en ſeigneur ſuzerain.

On a vu derniérement un eſcroc déjà flétri ſe donner pour un *baron étranger* qui faiſoit un commerce immenſe. Il ſe logea dans un hôtel renommé, prit à ſes gages des commis, fit venir des marchands, & parut d'abord dédaigner leurs offres ; il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieuſes.

Le lendemain, ſon valet-de-chambre, ſon complice, alla trouver les marchands reconduits, & faiſant le portrait le plus ſéduiſant de ſon maître, parla de ſon crédit, de

de ſa fortune, de ſes relations étendues, & le repréſenta comme pouvant enrichir les maiſons avec leſquelles il traiteroit.

On eſt ſi peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maîtres, que l'on conçut un grand reſpect pour le faux baron. On lui apporta les marchandiſes les plus rares; il n'eut qu'à choiſir dans les boutiques des magaſiniers.

Par réflexion tout lui convenoit, parce que, diſoit-il, ayant reçu de nouvelles commiſſions, tous ces objets ne devoient paſſer que par ſes mains, étant deſtinés pour les pays étrangers.

Des *revendeurs* & des *revendeuſes*, toujours prompts à favoriſer la fripponnerie, & à effacer les traces du vol, acheterent à vil prix ces mêmes marchandiſes. Et c'étoient là ces villes de Madrid, de Vienne, de Lisbonne, de Copenhague, & beaucoup d'autres, dont il enfloit ſes diſcours.

Démaſqué, il fut condamné aux galeres pour neuf ans, fouetté, marqué, & préalablement attaché au carcan pendant trois jours conſécutifs. Son valet-de-chambre aſſiſta à l'exécution, & fut banni.

Tous ces eſcrocs conſommés en ruſes habiles, prennent le titre de *comte*, de *marquis*, de *baron*, & ſur-tout de *chevalier*. Voilà pourquoi l'on dit de tel homme

qui vit ſans travail & ſans revenus, *c'eſt un chevalier d'induſtrie.*

Après ces eſcrocs, viennent les filoux, leſquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention ſur un objet, ou de vous ſuſciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main, & le voleur adroit & ſubtil a déjà pincé votre tabatiere, votre montre, votre bourſe; vous vous en appercevez, vous criez: il reſte auprès de vous ſans témoigner la moindre émotion; la montre & la boîte ont déjà paſſé dans d'autres mains. Le filou ſe met à déclamer hautement contre le peu de ſûreté qui regne dans les aſſemblées.

Quand on fait la viſite chez l'un de ces drôles-là, on lui trouve cinquante-ſix montres, trente tabatieres, vingt étuis; c'eſt une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux; il laiſſe le vol des mouchoirs à ces petits miſérables, qu'on tolere d'abord, pour les enrégimenter enſuite comme mouchards. Pour lui, il eſt chef d'une horde qui agit ſans violence dans les parterres des ſpectacles, & ſur-tout à la ſortie.

Quelquefois dans la rue, un de ces filoux ſe met à courir de toutes ſes forces, vient à votre rencontre, ſe précipite dans vos bras; vous le recevez pour n'être pas renverſé du coup. Il vous fait mille excuſes,

vous lui répondez avec politeſſe, & pendant ce mouvement rapide il a tiré votre montre, & court encore. Vous ne vous en doutiez pas, car cet homme étoit bien mis.

Quand on vous a volé un effet de quelque valeur, vous vous adreſſez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ravoir; & telle tabatiere, après avoir fait deux cents lieues, eſt revenue dans la poche du propriétaire. Comment? Ah, comment! Suis-je fait pour vous dire tout?

Une autre fois on compoſe avec le voleur; on affiche l'effet comme *perdu*, on promet une *récompenſe*. Le bijou vous eſt rapporté, & vous acquittez fidellement votre promeſſe, ainſi qu'il convient.

On a imprimé une brochure intitulée: *Les Aſtuces de Paris, ou anecdotes Pariſiennes, dans leſquelles on voit les ruſes que les intrigants & certaines jolies femmes mettent en uſage pour tromper les gens ſimples & les étrangers.* Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantiſe & l'audace emploient journellement pour tromper l'inexpérience. J'y renvoie. Porter le flambeau ſur tant de fripponneries obſcures, c'eſt, pour ainſi dire, les mettre en déroute, & c'eſt en même temps donner un avis aux adminiſtrateurs des états, qui verront de quelle maniere honteuſe les hommes cherchent à ſubſiſter, quand on ne

leur laiſſe pas les moyens de le faire honnêtement.

CHAPITRE XXXII.

Perruquiers.

Nos ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un temps conſidérable, à un friſeur oiſif & babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs mouſtaches, ornement de leurs phyſionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux ſiecles que nous avons eu la foibleſſe d'imiter les femmes dans cet art de la friſure qui nous efféminе & nous dénature.

Où eſt le temps qu'un brave, lorſqu'il avoit beſoin d'argent, détachoit ſa mouſtache & la mettoit en gage chez le prêteur, au lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypotheque plus aſſuré : le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à ſon échéance.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, le ridicule d'enſevelir notre tête ſous une chevelure artificielle, de coëffer le front de l'adoleſcence d'un énorme paquet de cheveux ; le crâne chauve & ridé de la vieilleſſe n'offre plus ce

bizarre assortiment ; mais la rage de la frisure a gagné tous les états : garçons de boutiques, clercs de procureurs & de notaires, domestiques, cuisiniers, marmitons, tous versent à grands flots de la poudre sur leurs têtes, tous y ajustent des toupets pointus, des boucles étagées ; l'odeur des essences & des poudres ambrées, vous saisit chez le marchand du coin, comme chez le petit-maître élégant & retapé.

Quel vuide il en résulte dans la vie des citoyens ! Que d'heures perdues pour des travaux utiles ! Combien les friseurs & les friseuses enlevent de moments à la courte durée de notre existence !

Lorsqu'on songe que la poudre dont deux cents mille individus blanchissent leurs cheveux, est prise sur l'aliment du pauvre ; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'officier, & l'énorme catogan du batteur de pavé nourriroient dix mille infortunés ; que cette substance extraite du bled dépouillé de ses parties nutritives passe infructueusement sur la nuque de tant de désœuvrés : on gémit sur cet usage, qui ne laisse pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

Douze cents perruquiers, maîtrise érigée en charge, & qui tiennent leurs privileges de St. Louis, emploient à peu près six mille

garçons. Deux mille chamberlans font en chambre le même métier, au riſque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuſes. Tous ces êtres-là tirent leur ſubſiſtance des *papillotes* & *des bichonnages*.

Nos valets-de-chambre-perruquiers, le peigne & le raſoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe; ils pullulent en Ruſſie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leſte, race menteuſe, intrigante, effrontée, vicieuſe, Provençaux & Gaſcons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des ſoldats.

Nos danſeurs, nos filles d'opéra, nos cuiſiniers ont bientôt marché ſur leurs traces, & n'ont pas manqué d'aſſervir à nos modes & à nos uſages les nations voiſines. Voilà les conquérants qui ont fait prévaloir le nom françois dans toutes les contrées, & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voiſins pourroient donc faire un traité ſur la pernicieuſe introduction des friſeurs parmi eux, & ſur l'avantage qui auroit réſulté d'une proſcription prompte & raiſonnée.

CHAPITRE XXXIII.

Porteurs de ſel.

Quand je vois les *hanouards* ou *porteurs de ſel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter ſur leurs épaules les corps des rois juſqu'à la prochaine croix de Saint-Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, & de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *ſaler* enſuite; ce qui remplaçoit d'une maniere très-groſſiere l'art d'embaumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

On a *ſalé* ainſi & *Philippe-le-long* & *Philippe de Valois*, qui les premiers mirent un impôt ſur une marchandiſe de premiere néceſſité, dont le commerce avant eux étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée; les rois nous l'ont vendue. Le minot de ſel coûte à Paris 60 liv. 7 ſols. Que de larmes, que de ſang verſé depuis l'établiſſement de la gabelle! Il a fallu des gibets & des roues pour maintenir le privilege excluſif de la vente du ſel. Il forme aujourd'hui la principale richeſſe des monarques François; mais il entretient ſur

les frontieres & même dans l'intérieur du royaume une guerre ſanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de cette loi ; & le pauvre contraint crie à l'injuſtice, maudit le jour, & connoît le déſeſpoir.

Le même minot de ſel qu'on vous force à payer ſoixante & ſoixante-une livres, ne ſe vend ailleurs qu'une livre dix ſols ; & c'eſt tout ce qu'il vaut intrinſéquement. Quelle foule de réflexions naiſſent de ce rapprochement !

CHAPITRE XXXIV.

Poiſſons de mer.

Le poiſſon de mer n'eſt pas à bon marché à Paris, malgré quelque diminution ſur les entrées, ſoulagement dû à M. Turgot. Il n'eſt preſque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poiſſon non ſalé ne pouvant ſouffrir le tranſport au delà de trente à quarante lieues. Les approviſionnements de la cour enlevent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Pariſien mange le fretin. Notez que les chartreux, les carmes, les bénédictins, les minimes & les autres religieux qui font maigre, affament la ville de poiſſon, & entre-

tiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui eſt à leur convenance.

Les entrées du poiſſon iuiſent à l'impôt, parce qu'il n'eſt pas aſſez modéré. Le Pariſien qui veut ſe régaler de marée, eſt obligé de ſe tranſporter à Dieppe; & le bourgeois, quand il devient un peu *coſſu*, fait d'abord ce voyage-là tout ſeul; enſuite il y mene ſa ronde femme. Ils reſtent en extaſe devant l'Océan, & ils n'ont pas tort; mais ils croient avoir touché les colonnes d'Hercule, & ſe hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils ſont ſi tranſportés, ſi enchantés de leur voyage, que le reſte de leur vie ils en parleront tous les ſoirs à leur ſouper devant leurs filles & la ſervante ébahie.

CHAPITRE XXXV.

Taxe des Pauvres.

On a donné pluſieurs projets d'aumône univerſelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'eſt encore réaliſé. A Paris, les bourgeois paient annuellement treize ſols, vingt-ſix ſols, & les plus aiſés cinquante ſols. Quelle meſquine charité!

Il ſeroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte; & chacun, je crois, la

paieroit avec joie. De tous les impôts c'eſt le plus ſacré, ou plutôt c'eſt une dette, & la premiere de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres, pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix ſols par an ?

Il me ſemble que les aumônes doivent être demandées ſous l'étendard de la religion, dont la charité eſt le premier précepte. Il me ſemble que chaque paroiſſe devroit avoir ſoin de ſes pauvres, & être autoriſée à faire contribuer les gens aiſés. A Londres, la charité eſt grande & inépuiſable ; les largeſſes envers les malheureux n'ont point notre caractere de parcimonie. C'eſt là que triomphe le précepte attendriſſant de l'évangile : *Enfants du même pere, ſecourez-vous les uns les autres.*

Nous avons parmi nous de belles ames, des ames charitables ; mais elles ſont en petit nombre, ſi on les compare à celles qui exiſtent ſur les bords de la Tamiſe. Ce peuple en général eſt plus tendre, plus compatiſſant que nous envers les infortunés, & la miſere a perdu chez lui ſes formes hideuſes.

Si j'étois miniſtre, je ferois des chefs de paroiſſes les inſtruments & les canaux de la bienfaiſance. J'ai vu ſur ce point important un projet de M. Fillon, notaire & contrôleur des actes à Challant en bas-Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen ré-

pondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer ſon plan comme un modele en ce genre.

CHAPITRE XXXVI.

L'Orthographe publique.

Elle eſt extrêmement vicieuſe ſur les enſeignes, les écritaux & dans les autres inſcriptions des boutiques ; là l'ignorance eſt gravée en lettres d'or.

Peut-être ſeroit-il à propos de ſuivre l'idée d'un perſonnage de Moliere, & de créer ſérieuſement un cenſeur qui rectifiât ces fautes groſſieres.

Le peuple s'accoutumeroit à reſpecter l'orthographe, & la langue n'y perdroit pas. Il eſt important que cette langue qui eſt devenue celle de l'Europe, ne ſouffre aucune altération, ſur-tout dans ſes principaux ſignes ; car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrompre une langue & lui ſubſtituer un jargon miſérable.

Les premieres erreurs conſiſtent dans l'orthographe : d'ailleurs l'étranger, certain de trouver par-tout des inſcriptions exactes,

prendroit une leçon en ſe promenant dans la ville ; & cette diſtinction flatteuſe pourroit facilement appartenir à la capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'ignorance produit quelquefois des rapports bizarres, & dont on s'amuſe, parce que les riens ont droit avant tout d'intéreſſer le Pariſien. Un nommé *Ledru* a fait ſa fortune avec l'inſcription de ſon enſeigne, laquelle portoit : *Ledru poſe des ſonnettes dans le cul de ſac.* L'écrivain, perché ſur ſa haute échelle, avoit mis un gros point après le mot *cul*, & avoit rejetté *de ſac* à l'autre ligne ; ce qui parut facétieux ; & tout le monde voulut employer le ſieur Ledru, qui *poſoit des ſonnettes dans le cul.* Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

Tout Paris a vu un chirurgien, près de la place Maubert, faire graver ſur ſon tableau : *Un tel, reçu à S. Côme, occuliſte pour les yeux.*

Mais ce qui eſt bien pis que des fautes d'orthographe ou des expreſſions ridicules, c'eſt l'impudence de certains poliſſons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obſcenes. La police, qui fait enlever les boues & les ordures, devroit faire effacer en même tems ces turpitudes ; car ce n'eſt pas aſſez que le tombereau des immondices nettoie la ville, il

ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles, en ſortant de chez elles, rencontre de pareilles images, beaucoup plus révoltantes que des rues mal balayées.

Les marchands d'eſtampes étalent auſſi des gravures d'une indécence caractériſée ; & je ne ſais pourquoi dans nos maiſons nous commençons à adopter, ſous les yeux de la jeuneſſe, ces images licencieuſes. Nous en écartons encore les livres propres à allumer l'imagination, & nous tapiſſons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonſpect.

En me promenant ſur les quais, j'ai vu une gravure repréſentant des patineurs, & au deſſous de l'eſtampe j'ai lu ces vers ſans nom d'auteur, & qui me paroiſſent mériter d'être conſervés :

Sur un mince cryſtal l'hiver conduit leurs pas ;
Le précipice eſt ſous la glace.
Telle eſt de nos plaiſirs la légere ſurface.
Gliſſez, mortels, n'appuyez pas.

n'a plus su que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici ; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination aussi noire.

Ce qu'il y a de plus curieux à Paris, ce sont les restes du palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs ; il est enclavé dans une maison de la rue de la Harpe, qui a pour enseigne *la Croix de fer*. Ces restes ont tous les caracteres d'une haute antiquité. Il paroît que ce palais avoit une certaine étendue ; nos rois de la premiere race y logerent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après sa mort, lorsque Louis le débonnaire, ami du plein-chant & ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amants. *Il croyoit sans doute*, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, *que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus ; il paroît qu'il se trompa, elles n'en manquerent jamais.*

Anciennes républiques ! vos débris attestent ce que vous fûtes ; les monuments les plus superbes des monarchies ne valent pas vos restes échappés à la fureur des temps & des barbares. Dieu ! que nous sommes petits devant les majestueux travaux d'une constitution libre.

Les antiquaires regrettent beaucoup une statue de la déesse *Isis*, qu'on avoit laissé subsister à la principale porte de l'abbaye

Saint-Germain-des-Prés, à raiſon de ſon antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de *la Vierge Marie*, & étant venue y brûler une *toufée* de *chandelles*, l'abbé de Saint-Germain, dans un pieux courroux, la fit mettre en pieces, afin de prévenir l'idolâtrie, & l'on mit à ſa place une grande croix qui y eſt encore.

CHAPITRE XXXVIII.

Mon Grand-Pere.

Je ſonge à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des uſages encore plus oppoſés. Quand je ſors d'une ſéance de l'académie françoiſe, le jour de la Saint-Louis, je me dis, il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de ſang; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille les proteſtations d'amitié & les embraſſements de Charles IX. Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la ligue un poids, une majeſté & des ſuccès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une

carabine ſur ſes propres ſujets. Les maſſacreurs de la nuit de Saint-Barthélemi étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour-là entendre dans ce même Louvre les plaiſanteries ſaillantes du géometre d'Alembert, qui ont du ſel & de la fineſſe ; & ſi elles chagrinent un peu le clergé, il ne s'en venge qu'en diſant à la cour du mal des philoſophes. Paſſe pour cela ; les philoſophes s'en moquent ; ils ont l'art de tout dire adroitement pour qui ſait bien entendre, & l'on entend aujourd'hui à demi-mot, on dit tout ce que l'on veut dire ; & le premier qui ſe fâche a toujours tort. O mon grand-pere ! nous avons des idées toutes nouvelles : elles étoient ſi loin de vous, que malgré votre eſprit vous n'avez jamais pu les ſoupçonner. Puiſſent nos neveux en dire autant ! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous ſommes moins ineptes & moins barbares que du temps de Charles IX : mais voilà beaucoup de gagné en ſi peu de temps.

CHAPITRE XXXIX.

Gare! Gare!

Gare les voitures! Je vois paſſer dans un carroſſe le médecin en habit noir, le maître à danſer dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable; & le prince court à ſix chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en raſe campagne.

L'humble vinaigrette ſe gliſſe entre deux carroſſes, & échappe comme par miracle: elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carroſſe. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts, & ſont de mauvaiſe humeur, quand la foule preſſée, qu'ils éclabouſſent, retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades cauſent nombre d'accidents, pour leſquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'ai vu la cataſtrophe du 28 Mai 1770, occaſionnée par la foule des voitures qui obſtruerent la rue, unique paſſage ouvert à l'affluence prodigieuſe du peuple qui ſe portoit en foule à la triſte illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents perſonnes ont péri, ou le mê-

me jour, ou des ſuites de cette preſſe effroyable. J'ai été renverſé trois fois ſur le pavé à différentes époques, & ſur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuſer le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalieres. Les roues menaçantes qui portent orgueilleuſement le riche, n'en volent pas moins rapidement ſur un pavé teint du ſang des malheureuſes victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas; parce que tous ceux qui participent à l'adminiſtration roulent carroſſe, & dédaignent conſéquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trottoirs rend preſque toutes les rues périlleuſes: quand un homme qui a un peu de crédit eſt malade, on répand du fumier devant ſa porte, pour rompre le bruit des carroſſes; & c'eſt alors ſur-tout qu'il faut prendre garde à ſoi.

Jean-Jacques Rouſſeau, renverſé en 1776, ſur le chemin de Menil-Montant, par un énorme chien danois qui précédoit un équipage, reſta ſur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payſans, & reconduit chez lui boîteux & ſouffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que ſon chien avoit culbuté, envoya un domeſti-

que pour demander au bleſſé ce qu'il pouvoit faire pour lui. *Tenir déſormais ſon chien à l'attache*, reprit le philoſophe, & il congédia le domeſtique.

Quand un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le commiſſaire ſi c'eſt la grande ou la petite roue ; le cocher ne répond que de la petite ; & ſi vous expirez ſous la grande roue, il n'y a point de dédommagements pécuniaires pour vos héritiers. Puis il eſt un tarif pour les bras, les jambes, les cuiſſes ; & c'eſt un prix fait d'avance. Que faire ? Bien écouter quand on crie, *gare ! gare !* Mais nos jeunes Phaétons font crier leurs domeſtiques de derriere le cabriolet. Le maître vous renverſe, puis le valet s'égoſille, & ſe ramaſſe qui peut.

CHAPITRE XL.

Ruiſſeaux.

Un large ruiſſeau coupe quelquefois une rue en deux, & de maniere à interrompre la communication entre les deux côtés des maiſons. A la moindre averſe il faut dreſſer des ponts tremblants. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Pariſien

traverſer ou ſauter un ruiſſeau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs & un habit galonné, courir dans de vilaines rues ſur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttieres ſur un paraſol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg Saint-Jacques dîner au fauxbourg Saint-Honoré, en ſe défendant de la crotte & des toîes qui dégouttent! Des tas de boue, un pavé gliſſant, des eſſieux gras, que d'écueils à éviter! Il aborde néanmoins; à chaque coin de rue il a appellé un décroteur; il en eſt quitte pour quelques mouches à ſes bas. Par quel miracle a-t-il traverſé ſans autre encombre la ville du monde la plus ſale? Comment marcher dans la fange en conſervant ſes eſcarpins? Oh! c'eſt un ſecret particulier aux Pariſiens, & je ne conſeille pas à d'autres de vouloir les imiter.

Pourquoi ne pas s'habiller conformément à la boue & à la pouſſiere? Pourquoi prendre à pied un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule dans une voiture? Pourquoi n'avoir pas des trottoirs comme à Londres?

CHAPITRE XLI.

Fonte des Suifs.

Les exhalaiſons qui ſortent des fonderies de ſuif ſont épaiſſes & infectes. Rien n'eſt plus propre à corrompre l'air que ces vapeurs groſſieres. Cette odeur déſagréable devient encore très-nuiſible à la ſanté des citoyens : ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville ſont un abus inconcevable ; il devroit exciter la vigilance du miniſtere public, en ce qu'il expoſe le quartier à de fréquents incendies, & qu'il change en poiſon l'élément néceſſaire à la vie de l'homme.

Il ſeroit donc à propos de reléguer l'établiſſement des fonderies hors de l'intérieur des villes, dans des lieux iſolés, afin que les chaudieres ne puſſent ni empoiſonner les voiſins, ni mettre le feu à leurs maiſons.

CHAPITRE XLII.

Boucheries.

Elles ne ſont pas hors de la ville, ni dans les extrêmités ; elles ſont au milieu. Le ſang ruiſſele dans les rues, il ſe caille ſous vos pieds, & vos ſouliers en ſont rougis. En paſſant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugiſſements plaintifs. Un jeune bœuf eſt terraſſé, & ſa tête armée eſt liée avec des cordes contre la terre ; une lourde maſſue lui briſe le crâne, un large coûteau lui fait au goſier une plaie profonde ; ſon ſang qui fume, coule à gros bouillons avec ſa vie. Mais ſes douloureux gémiſſements, ſes muſcles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulſions, ſes débattements, ſes abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ſes angoiſſes & les ſouffrances de ſon agonie. Voyez ſon cœur à nud qui palpite affreuſement, ſes yeux qui deviennent obſcurs & languiſſants. Oh, qui peut les contempler, qui peut oüir les ſoupirs amers de cette créature immolée à l'homme !

Des bras enſanglantés ſe plongent dans ſes entrailles fumantes, un ſoufflet gonfle l'animal

l'animal expiré, & lui donne une forme hideuse; ses membres partagés sous le couperet vont être distribués en morceaux, & l'animal est tout à la fois enseigne & marchandise.

Quelquefois le bœuf, étourdi du coup & non terrassé, brise ses liens, & furieux s'échappe de l'antre du trépas; il fuit ses bourreaux, & frappe tous ceux qu'il rencontre, comme les ministres ou les complices de sa mort; il répand la terreur, & l'on fuit devant l'animal, qui la veille étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfants qui se trouvent sur son passage, sont blessés, & les bouchers qui courent après la victime échappée, sont aussi dangereux dans leur course brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers sont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce & sanguinaire, les bras nuds, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes sales, le tablier ensanglanté; un bâton noueux massif arme leurs mains pesantes & toujours prêtes à des rixes dont elles sont avides. On les punit plus sévérement que dans d'autres professions, pour réprimer leur férocité; & l'expérience prouve qu'on a raison.

Le sang qu'ils répandent, semble allumer leurs visages & leurs tempéraments. Une luxure grossiere & furieuse les distingue,

& il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuſe, où de viles proſtituées, aſſiſes ſur des bornes en plein midi, affichent publiquement leur débauche. Elle n'eſt pas attrayante : ces femelles mouchetées, fardées, objets monſtrueux & dégoûtants, toujours maſſives & épaiſſes, ont le regard plus dur que celui des taureaux ; & ce ſont des beautés agréables à ces hommes de ſang, qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Paſiphaé.

CHAPITRE XLIII.

L'Air vicié.

Dès que l'air ne contribue plus à la conſervation de la ſanté, il tue ; mais la ſanté eſt le bien ſur lequel l'homme ſe montre le plus indifférent. Des rues étroites & mal percées, des maiſons trop hautes & qui interrompent la libre circulation de l'air, des boucheries, des poiſſonneries, des égoûts, des cimetieres, font que l'atmoſphere ſe corrompt, ſe charge de particules impures, & que cet air renfermé devient peſant & d'une influence maligne.

Les maiſons d'une hauteur démeſurée, ſont cauſe que les habitants du rez-de-chauſ-

ſée & du premier étage ſont encore dans une eſpece d'obſcurité lorſque le ſoleil eſt au plus haut point de ſon élévation.

Les maiſons élevées ſur les ponts, outre l'aſpect hideux qu'elles préſentent, empêchent le courant d'air de traverſer la ville d'un bout à l'autre, & d'emporter avec les vapeurs de la Seine tout l'air corrompu des rues qui aboutiſſent aux quais.

Lorſque le citoyen veut, les fêtes & les dimanches, reſpirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrieres, qu'il trouve les exhalaiſons infectes qui ſortent des *gadoues* & autres immondices : elles couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades ſont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin : les beaux boulevards s'en reſſentent, & perdent ainſi leur agrément. Aucun ſoin paternel ne veille à dédommager le citadin de ſes fatigues journalieres, & de l'argent qu'il donne.

On ſait que les végétaux tendent à conſerver l'athmoſphere dans un état de ſalubrité, à la purger même de toute corruption : voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres : pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

L'odeur cadavéreuſe ſe fait ſentir dans preſque toutes les égliſes ; delà l'éloignement

de beaucoup de perſonnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du parlement, les réclamations, tout a été inutile : les exhalaiſons ſépulcrales continuent à empoiſonner les fidèles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moiſi ou de cave qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que les cadavres ſont tranſportés dans les cimetieres la nuit qui ſuit l'enterrement, & qu'il n'en reſte pas un ſeul dans les caveaux des égliſes, à moins qu'ils ne ſoient murés ; diſtinction rarement accordée.

Mais enfin, ces vingt mille cadavres ne ſortent pas de la capitale ; & quand on ſonge que dans le cimetiere des Innocents (1) on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de conſumer ces déplorables reſtes ; l'imagination révoltée repouſſe les tableaux qui viennent l'aſſaillir.

Indépendamment des cimetieres, faut-il s'étonner que l'air ſoit vicié ? Les maiſons ſont puantes, & les habitants perpétuellement incommodés. Chacun a dans ſa maiſon des magaſins de corruption ; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de

(1) Il vient d'être fermé ; j'en parlerai plus bas.

fosses d'aisance. Leurs vuidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coûtent la vie à plusieurs malheureux, dont on peut apprécier la misere par l'emploi périlleux & dégoûtant, auquel ils se livrent.

Ces fosses, souvent mal construites, laissent échapper la matiere dans les puits voisins. Les boulangers qui sont dans l'habitude de se servir de l'eau des puits, ne s'en abstiennent pas pour cela; & l'aliment le plus ordinaire est nécessairement imprégné de ces parties méphitiques & mal-faisantes.

Les vuidangeurs aussi, pour s'épargner la peine de transporter les matieres fécales hors de la ville, les versent au point du jour dans les égoûts & dans les ruisseaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement le long des rues vers la riviere de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puisent le matin dans leurs seaux l'eau que les insensibles Parisiens sont obligés de boire.

Quelque chose de plus incroyable encore, c'est que les cadavres que volent ou qu'achetent les jeunes chirurgiens pour s'exercer dans l'anatomie, sont souvent coupés par morceaux, & jettés dans les fosses d'aisance. A leur ouverture, l'œil est quelquefois frappé de ces horribles debris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le

travail, indépendamment de l'effroi qu'il inſpire, devient plus redoutable aux vuidangeurs. La mitte, le plomb, les terraſſe ou les tue, & l'humanité vivante eſt encore plus outragée que l'humanité qui n'eſt plus. O ſuperbe ville! que d'horreurs dégoûtantes ſont cachées dans tes murailles! Mais n'arrêtons pas plus long-temps les regards du lecteur ſur ces épouvantables réſultats d'une nombreuſe ſociété.

Les belles & neuves expériences, faites ſur la décompoſition & la recompoſition de l'air, nous offrent des ſecours utiles, inconnus à toute l'antiquité; & pour peu que l'adminiſtration ſe porte à favoriſer ces curieuſes découvertes, (qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à ſupporter.

Il n'eſt pas poſſible que l'indolence & l'inſenſibilité ferment les yeux de l'adminiſtration ſur les miracles de la chymie. Cette ſcience, débarraſſée de ſes vieilles formules, paroît venir enfin au devant de l'humanité ſouffrante, & lui apporter les vrais remedes ſur leſquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus important que la ſanté des citoyens? La force des générations futures & conſéquemment celle de l'état ne ſont-elles pas dépendantes de ces ſoins municipaux? Mais les meilleures inſtitutions ſont

soumises à des lenteurs & à des ménagements, parce que le bien n'est jamais aussi prompt, aussi aisé à faire que le mal.

Une ordonnance du regne de Henri IV les appelle *maîtres fifi*. L'ancienne méthode des vuidangeurs vient d'être abolie par le gouvernement, & ils sont obligés de se conformer à une méthode nouvelle, confirmée par l'expérience, & approuvée de l'académie des sciences.

L'opération qui est en usage depuis peu n'a aucun des inconvénients de l'ancienne. Au moyen du feu l'on purifie les vapeurs méphitiques, & l'on doit beaucoup de reconnoissance au corps illustre qui n'a pas dédaigné de s'occuper de tels objets.

Les travaux des chymistes ont diminué les accidents occasionnés par la vuidange des fosses d'aisance, puits & puisards. On sait aujourd'hui ce qu'on avoit si long-temps ignoré, ce qu'est l'air méphitique, & de quelle maniere on peut combattre ses influences dangereuses & meurtrieres. Les bienfaits de la chymie deviennent chaque jour plus nombreux, & donnent des moyens qui intéressent essentiellement l'humanité.

L'administration consulte plus que jamais ces utiles physiciens. C'est par eux qu'on a proscrit l'ancien usage de n'employer que des vaisseaux de cuivre pour transporter à Paris le lait qui s'y consom-

me, ainſi que les balances de cuivre, dont les débitants de ſel, de tabac & de fruits étoient dans l'habitude de ſe ſervir; car la moindre décompoſition de ce métal eſt funeſte, & cauſe des ravages cachés dans l'économie animale; & il a fallu non-ſeulement l'apprendre au peuple, mais l'en garantir encore par autorité.

C'eſt à la recommandation des mêmes chymiſtes que la police a fait prohiber chez les marchands de vin les comptoirs, ainſi que les tables de plomb, qui offroient à la liqueur inceſſamment verſée une diſſolution fatale & aiſée. Le vin ne s'adouciſſoit, en paſſant ſur ces comptoirs, que pour ſe transformer en poiſon, & l'abus antique & dangereux a été enfin ſupprimé. Ainſi je dis le bien comme le mal.

La profeſſion des vuidangeurs n'eſt devenue libre que depuis le nouvel édit: auparavant elle ne l'étoit pas. Qui l'eût cru?

Il n'y a pas de loi, ſans doute, qui pût condamner les hommes, & même les criminels à deſcendre journellement dans l'intérieur des foſſes, à y reſpirer un air impur, à livrer tous leurs ſens aux vapeurs fétides & empoiſonnées qui les minent, les rongent, les deſſechent, & qui donnent à leur viſage la pâleur livide & anticipée des tombeaux. Eh bien, ce que la tyrannie & la contrainte n'auroient pu faire exécuter,

un peu d'argent le fait ſans violence ni contrainte.

Mais la police a jeté un regard de juſte compaſſion ſur des malheureux qui ſont forcés de combattre le poiſon qui les tue par l'habitude, & même l'abus des liqueurs ſpiritueuſes. Il faut qu'ils s'étourdiſſent pour braver audacieuſement ces miaſmes peſtilentiels, & la dépenſe néceſſaire d'eau-de-vie les met hors d'état de ſortir de l'indigence à la ſuite de ces travaux que rien aſſurément ne ſauroit payer.

Ces victimes de la ſociété ne gagnoient, après avoir ſi bien mérité d'elle, qu'une vieilleſſe douloureuſe & prématurée. La police eſt venue réparer l'injuſtice atroce des hommes : elle a ménagé à ces courageux infortunés des reſſources, des ſecours pour eux & pour leurs familles. Ils trouveront un lit dans les hôpitaux lorſqu'ils ſeront malades ; ils auront la ſubſiſtance lorſque le travail leur manquera ; ils pourront enfin ſatisfaire aux beſoins journaliers.

Cette attention donnée à une claſſe d'hommes plongés dans l'état le plus humiliant ; & de qui les derniers citoyens détournent leurs regards avec mépris, mérite ici les plus grands éloges. On voit que l'art de raiſonner les différentes parties de l'adminiſtration ſe forme enfin ; car n'eſt-on pas heureux de rencontrer des hommes qui ſe

dévouent à des opérations aussi dégoûtantes, à l'appât de quelques pieces de monnoie ? & ne leur doit-on pas quelque dédommagement dans l'ordre de la simple équité ?

CHAPITRE XLIV.

Fosses vétérinaires.

L'équarrissage des chevaux a mérité l'attention de la police. On appelle *équarrisseurs* les gens qui tuent les chevaux, & *équarrissage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers* les gens qui commercent les intestins d'animaux pour en tirer ces cordes d'instruments qui deviennent harmoniques & sentimentales sous la savante main de nos artistes.

L'équarrissage des chevaux, dont les débris étoient dispersés sur les terreins adjacents, répandoit une odeur fétide & insupportable, pire que celle des vuidanges. Ce spectacle dégoûtant de chevaux & d'animaux morts ou écorchés, de peaux, d'intestins, d'ossements, de chairs, que des meutes de chiens venoient dévorer, & dont ils emportoient des lambeaux, vient de cesser enfin. On a établi des fosses vétérinaires aux quatre coins de la ville, & à

plusieurs milles de Paris. Ainsi ce mélange de matieres animales, qui augmentoit prodigieusement la putréfaction, n'infecte plus les fauxbourgs de la capitale. Nous nous empressons de le publier, nous voyons qu'on s'occupe plus que jamais du soin de remédier aux abus; & cela nous donne plus de courage pour achever ce tableau, où, comme dans ceux de Rembrant, les couleurs noires dominent; mais ce n'est pas notre faute, c'est celle du sujet.

CHAPITRE XLV.

Détermination de l'habitude.

Si l'on me demande comment on peut rester dans ce sale repaire de tous les vices & de tous les maux entassés les uns sur les autres, au milieu d'un air empoisonné de mille vapeurs putrides, parmi les boucheries, les cimetieres, les hôpitaux, les égouts, les ruisseaux d'urine, les monceaux d'excréments, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité inexprimable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon; au milieu des parties arsénicales, sulfureuses, bitumineuses, qui s'exhalent sans

ceſſe des atteliers où l'on tourmente le cuivre & les métaux : ſi l'on me demande comment on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide eſt ſi épais qu'on en apperçoit & qu'on en ſent l'athmoſphere à plus de trois lieues à la ronde ; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maiſons ; comment enfin l'homme croupit volontairement dans ces priſons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à ſon joug, il les verroit, guidés par le ſeul inſtinct, fuir avec précipitation, & chercher dans les champs l'air, la verdure, un ſol libre, embaumé par le parfum des fleurs : je répondrai que l'habitude familiariſe les Pariſiens avec les brouillards humides, les vapeurs mal-faiſantes, & la boue infecte.

Enſuite l'opéra, la comédie, les bals, les catins & les ſpectacles les conſolent de la perte de la ſanté. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines, s'épaiſſiſſent, ſe coagulent, forment des engorgements, pourvu que l'on voie danſer Veſtr-Allard ? On n'a plus beſoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre eſpace que celui qui ſépare les trois ſpectacles.

Les Pariſiens ne ſont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ſes beautés. C'eſt aux payſans à qui il appartient de contempler le ciel : pour eux, ils regardent

le ſoleil ſans admiration, ſans reconnoiſſance, & à peu près comme le laquais qui les éclaire.

Vivre aux bougies eſt même une diſtinction de l'opulence : on ne jouit qu'aux bougies ; on ne ſe raſſemble qu'aux bougies ; tous les gens riches ſont brouillés avec le ſoleil. Le jour n'eſt pas fait pour éclairer leurs plaiſirs ; ſa clarté eſt ignoble. C'eſt un peuple de morts, qui n'exiſte que dans des ſallons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.

CHAPITRE XLVI.

Noyés. Vapeur du charbon.

Il faut bien du temps pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans, lorſqu'on repêchoit un noyé, au lieu de lui adminiſtrer promptement les ſecours propres à le rappeller à la vie, on le laiſſoit à moitié corps dans l'eau, juſqu'à ce qu'un *commiſſaire* fût arrivé pour dreſſer ſon *procès-verbal ?* On n'oſoit y toucher avant cet acte ; le guet vous repouſſoit rudement. L'ignorance ſuſpendoit le noyé par les pieds, dans la fauſſe idée de lui faire rendre l'eau. Aucun n'échappoit à la mort.

Enfin, l'on a reconnu qu'au lieu d'un *commiſſaire* il étoit plus à propos d'appeller un *chirurgien*. Le premier établiſſement humain en faveur des perſonnes noyées eſt dû au corps municipal ; ce qui a décidé l'attention de la police envers d'autres infortunés : ainſi ce n'eſt que par l'exemple que ſe perfectionnent les différentes branches de l'adminiſtration publique. On a employé différentes méthodes qui, plus ou moins heureuſes, ont arraché des bras de la mort une foule de citoyens rendus à leurs familles par cette ſage, mais tardive précaution.

La *machine fumigatoire* qui agit par le fondement, les frictions & l'inſufflation, ſont les principaux ſecours adminiſtrés, & ſans leſquels les perſonnes ſubmergées ſeroient certainement mortes. On y joint l'eau-de-vie camphrée, priſe à la doſe d'une cuillerée, l'alkali-volatil-fluor, mais comme ſtimulant ; on l'introduit dans les narines avec des meches de papier.

De cent trente-huit perſonnes noyées à Paris, quatre-vingt-douze ont dû la vie au nouvel établiſſement qui a remplacé l'uſage le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de temps de la conſervation des citoyens ; mais enfin nous avons ſu rougir de notre indifférence.

Ceux qui tomboient dans l'eau avant cette

époque, perdoient inévitablement la vie, & de miſérables formes judiciaires s'oppoſoient à leur ſalut ; on n'accordoit rien à un marinier qui ſauvoit un noyé, & par une contradiction étrange on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De-là provenoit la lenteur cruelle des bateliers à prévenir la ſubmerſion totale. Nous nous ſommes élevés les premiers contre ces abus dans l'an deux mil quatre cent quarante, il y a près d'onze années ; & nous avons vu avec une joie ſecrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

Aujourd'hui les frais qu'entraîne l'adminiſtration des ſecours ſont à la charge de la police, & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement contribué à rappeller à la vie les noyés. Je le répete, oh ! que de temps il faut pour conduire un peuple aux notions les plus ſimples de la raiſon & de l'humanité !

La vapeur du charbon produit encore, ſur-tout dans les fauxbourgs, des déſaſtres plus fréquents. Outre les chagrins amers & renaiſſants attachés à l'extrême indigence, il eſt un accident familier aux malheureux qui ne ſont pas aſſez riches pour acheter du bois. Il faut ſavoir qu'il y a une nombreuſe portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obſcurs, où il n'y a point de cheminées ; & c'eſt ce qui m'a

fait dire dans le premier chapitre intitulé *Coup d'œil général*, qu'on trouvoit à Paris *des Lapons végétants dans des caſes étroites.* Ces infortunés ſont obligés, dans les rigueurs de l'hiver, de faire du feu au milieu de leurs chambres ; & le toît n'eſt pas percé, comme chez les Sauvages. Il arrive ſouvent qu'ils ſont ſurpris, eux & leurs enfants, & ſuffoqués par la vapeur du charbon. Perſonne n'eſt à l'abri de ces accidents imprévus ; car le voiſinage d'un pauvre ſuffit pour tuer un riche. On diroit que l'un ſe venge de l'autre.

Un médecin habile penſe qu'en ce cas-là, l'uſage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux, & que dans cette eſpece d'aſphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête ; que par conſéquent il ſeroit funeſte d'irriter encore cette partie du corps, & d'y déterminer une plus grande quantité de chaleur. Il propoſe les frottements réitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à pluſieurs aſphyxiés.

Ne ſeroit-il pas poſſible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enleveroit ce qu'il a de meurtrier ? C'eſt à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'adminiſtration ne veille à conſtater l'expérience.

Pourquoi n'accorderoit-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger preſſant, auroit ſauvé la vie à un citoyen ? Sa plus grande récompenſe aſſurément ſeroit

toujours dans ſon cœur ; mais la patrie ne feroit pas quitte envers lui, & lui devroit une marque de reconnoiſſance pour avoir enlevé au trépas un de ſes enfants.

Avant les obſervations ſur les aſphyxies, avant les découvertes des moyens curatifs (on le dit en frémiſſant) la plupart des aſphyxiés dans le fait étoient enterrés vivants. Combien l'homme n'a-t-il pas beſoin de la ſcience, puiſqu'elle ſeule ſauve aujourd'hui de cet horrible danger, & les vuidangeurs, & les cureurs de puits, & les foſſoyeurs, & les maçons employés à la fouille des terreins, & tous ces hommes enfin, qui par leurs travaux ſont ſi utiles, & à qui la ſociété doit tant !

L'indifférence abſolue ſur leur ſort n'étoit-elle pas un crime politique ? On ſait aujourd'hui qu'il ne faut jamais ſaigner un aſphyxié ; que l'aſperſion d'eau froide au viſage & quelques cuillerées de vinaigre le rappellent à la vie. On ſait aujourd'hui qu'un braſier ardent peut déſinfecter un lieu empoiſonné ; qu'un tuyau adapté à un fourneau épuiſe l'air méphitique ; qu'avec quelques pelletées de chaux vive on corrige une vanne mortelle.

L'attention paternelle du gouvernement vient de répandre ſur cet objet un catéchiſme pour l'inſtruction du peuple ; le peuple ſaura que ces *morts apparentes* ne ſont pas des *morts réelles* ; il apprendra de quelle ma-

niere l'on peut rappeller à la vie les noyés & les aſphyxiés ; il ſe familiariſera les remedes dont l'extrême ſimplicité garantit le ſuccès.

C'eſt M. le Noir, lieutenant-général de police, qui a fait dreſſer ce *catéchiſme inſtructif*, mis à la portée du peuple, & qui l'a fait diſtribuer aux curés des villes & des campagnes, afin qu'ils répandiſſent la méthode propre à combattre les fréquents & terribles effets du *méphitiſme* (mot nouveau, qui ſignifie *vapeur empoiſonnée*). Les curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumieres ; car ſi le premier précepte de la religion eſt l'accompliſſement des œuvres de charité & de miſéricorde, ſon triomphe n'eſt-il pas de veiller à la conſervation de l'homme ? Et pourquoi des procédés faciles, qui peuvent rendre un bon pere de famille à la ſociété, ne ſeroient-ils pas enſeignés après la lecture des vérités évangéliques ? Quoi de plus honorable pour le miniſtere, que d'allier le ſalut des *corps* au ſalut des *ames* ?

CHAPITRE XLVII.

Chambres garnies.

Un Boyard vient habiter une manſarde ſur le Palais-Royal, & un Moſcovite ſe loge dans un entreſol écraſé, à un prix exorbitant; un Staroſte & un Helyétien ſe partagent un même appartement.

Les chambres garnies ſont ſales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger, que de voir des lits mal-propres, des fenêtres où ſifflent tous les vents, des tapiſſeries à demi-pourries, un eſcalier couvert d'ordures. En général, le Pariſien vit dans la craſſe : on n'a pas aſſez pourvu aux beſoins des voyageurs, & cependant qui eſt-ce qui ne voyage pas? Un Anglois & un Hollandois, qui ſe ſont fait une jouiſſance de la propreté la plus délectable, ſe trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes; & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôt poſſible une ville où tous les ſens ſont douloureuſement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laiſſé.

Les chambre garnies ſont un aſyle contre les créanciers : quiconque n'a pas fait des

lettres de change qui contraignent par corps, & qui n'eſt pas marchand, arrête la voracité des huiſſiers : il ſort de ſa chambre garnie pour ſe promener ſans riſque ; & dit comme Bias : *Omnia mecum porto.*

On ne paie point de capitation perſonnellement dans les chambres garnies ; mais celui qui vous les loue, paie, & vous fait payer en conſéquence : il faut donner ſon nom ſur des regiſtres qui vont à la police, & elle ſait bien ce qu'elle en fait.

L'enlevement des particuliers ſe fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de ſi près. Quand quelqu'un eſt arrêté par ordre du gouvernement ; l'exempt crie à tous que c'eſt un voleur ; & comme la perſonne eſt non-domiciliée, on croit qu'elle a volé : on n'en parle plus le ſoir même, & ſa mémoire eſt enſevelie pour jamais.

Il y a eu des années où l'on a compté à Paris cent mille étrangers, tous en chambres garnies ; ce nombre eſt conſidérablement diminué. Le prix des chambres garnies eſt fort inégal : vous aurez un appartement de quatre pieces près du Luxembourg, qui vous coûtera ſix fois plus près du Palais-Royal.

Ces malheureuſes créatures, qui au ſortir des ſpectacles vous arrêtent ſur le pavé, & vous pourſuivent dans le ruiſſeau, ſont en

chambres garnies. Elles paient le double de ce que paieroit une femme honnête ; de ſorte que ce loyer renaiſſant les écraſe. Elles ne peuvent ſortir de la triſte condition où elles ſont plongées que par une aventure heureuſe & rare.

Il eſt défendu de louer à des femmes proſtituées ; & ſans elles néanmoins la moitié des appartements ſeroient vuides : les perruquiers & les marchands de vin ſont les principaux propriétaires de ces ſales tripots ; ils en tirent beaucoup d'argent, ſe font payer d'avance, vexent ces déplorables créatures, & en ſont encore les eſpions.

CHAPITRE XLVIII.

Fiacres.

Les miſérables roſſes qui traînent ces voitures délabrées, ſortent des écuries royales, & ont appartenus à des princes du ſang, enorgueillis de les poſſéder.

Ces chevaux réformés avant leur vieilleſſe, paſſent ſous le fouet des plus impitoyables oppreſſeurs. Ci-devant nobles quadrupèdes, impatients du frein, traînant l'équipage ſuperbe comme un fardeau léger ; maintenant malheureux animaux, tirant le nerf,

humides de pluie, dégoutants d'une ſueur ſale, fatigués, tourmentés pendant dix-huit heures par jour ſous le poids des courſes que le public leur impoſe.

Ces voitures hideuſes, dont la marche obſcure eſt ſi traînante, ſervent quelquefois d'aſyle à la jeune fille échappée un inſtant à la vigilance de ſes argus, & qui montant d'un pied agile & non apperçu, veut converſer avec ſon amant ſans être vue, ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carroſſes de Londres, d'Amſterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres & leurs chevaux agoniſants.

Quand les fiacres ſont à jeûn, ils ſont aſſez dociles; vers le midi, ils ſont plus difficiles; le ſoir, ils ſont intraitables; les rixes fréquentes qui s'élevent ſont jugées chez les commiſſaires; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers ſont ivres, plus ils fouettent leurs chevaux; & vous n'êtes jamais mieux menés que quand ils ont perdu la tête.

Il s'agiſſoit de je ne ſais quelle réforme, il y a quelques années: les fiecres s'aviſerent d'aller tous, au nombre de preſque dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choiſy, où étoit alors le roi, pour lui préſenter une requête. La cour fut fort ſurpriſe de voir dix-huit cents fiacres vuides qui couvroient au

loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône : cela donna une ſorte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus : les quatre repréſentants de l'ordre furent mis en priſon, & l'on envoya l'orateur à Bicêtre avec ſon papier & ſa harangue.

Rien de ſi commun que la ſoudaine rupture des ſoupentes ou des roues : vous avez le nez caſſé ou une contuſion au bras ; mais vous êtes diſpenſé de payer la courſe.

Les fiacres ne peuvent aller juſqu'à Verſailles, ni ſur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une permiſſion *particuliere*. Dès qu'ils ſont hors des barrieres, ils vous font la loi malgré les tarifs : les uns ſont d'une complaiſance extrême, les autres ſont emportés, inſolents ; il eſt plutôt fait de les appaiſer avec quelques ſols de plus, que d'aller demander juſtice ou de ſe la faire ſoi-même ; & c'eſt le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque choſe dans la voiture, comme elle eſt numérotée, vous allez à un bureau en faire la réclamation, & l'objet vous eſt ordinairement rendu.

La commodité & la ſûreté publique exigeroient que les fiacres fuſſent moins ſales, plus ſolides, mieux montés ; mais la rareté, la cherté des fourrages, & l'impôt conſidérable de vingt ſols par jours pour rouler ſur le pavé, empêchent les réformes les plus deſirables.

CHAPITRE XLIX.

Porteurs d'eau.

On achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques ſont ſi rares & ſi mal entretenues, qu'on a recours à la riviere; aucune maiſon bourgeoiſe n'eſt pourvue d'eau aſſez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau, du matin au ſoir, montent deux ſeaux pleins, depuis le premier juſqu'au ſeptieme étage, & quelquefois par-delà: la voie d'eau coûte ſix liards ou deux ſols. Quand le porteur d'eau eſt robuſte, il fait environ trente voyages par jour.

Quand la riviere eſt trouble, on boit l'eau trouble: on ne ſait trop ce qu'on avale; mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'eſtomac pour quiconque n'y eſt pas accoutumé. Les étrangers ne manquent preſque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée; mais ils l'éviteroient, s'ils avoient la précaution de mettre une cuillerée de bon vinaigre blanc dans chopine d'eau.

» L'on a vu, ſous le coſtume pénible » & laborieux d'un porteur d'eau, un homme forcé de dépoſer la décoration ſtérile » dont la patrie avoit honoré ſes ſervices,

» chercher

» chercher l'aliment & le ſoutien de ſes » jours dans ce métier rude & abject. Il » expira, il y a quelques années, de froid » & de miſere, entre les compagnons » groſſiers de ſon travail journalier, incon- » nu de ceux dont l'horrible indigence l'a- » voit rendu l'égal, & après avoir confié » ſon ſecret au miniſtre de la religion qui » recueillit ſes derniers ſoupirs «. *Voyez le Babillard*, tome I, page 75.

CHAPITRE L.

Le Pont-Neuf.

Le pont-neuf eſt dans la ville ce que le cœur eſt dans le corps humain, le centre du mouvement & de la circulation; le flux & le reflux des habitans & des étrangers frappent tellement ce paſſage, que pour rencontrer les perſonnes qu'on cherche, il ſuffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les mouchards ſe plantent là; & quand au bout de quelques jours ils ne voient pas leur homme, ils affirment poſitivement qu'il eſt hors de Paris. Le coup-d'œil eſt plus beau de deſſus le pont-Royal; mais il eſt plus étonnant de deſſus le Pont-

Neuf. Là, les Parisiens & les étrangers admirent la statue équestre de Henri IV, & tous s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté & de la popularité.

Un pauvre poursuivoit un homme le long des trottoirs; c'étoit un jour de fête : *Au nom de saint Pierre*, disoit le mendiant, *au nom de saint Joseph, au nom de la Vierge Marie, au nom de son divin fils, au nom de Dieu.* Arrivé devant la statue d'Henri IV, *au nom d'Henri IV*, dit-il. *Au nom d'Henri IV?* Tiens, & il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre, en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere; c'étoit le médaillon de Henri IV & celui de Louis XIV. Combien le premier? Six francs, dit le vendeur. Et l'autre, le vendez-vous de même? Je ne les sépare point, Monsieur; sans le premier je ne vendrois jamais le second.

On croit dans les provinces, qu'on ne sauroit traverser le Pont-Neuf la nuit, sans courir risque d'être jeté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche comme si ce voleur subsistoit encore : c'est le passage le plus sûr qui soit à Paris.

Gaston d'Orléans, frere de Louis XIII, se plaisoit à voler des manteaux sur le Pont-Neuf, & la mémoire s'en est conservée.

Au bas du Pont-Neuf ſont les recruteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils font des hommes pour les colonels, qui les revendent au roi : autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient ſurpris de force ou par adreſſe, afin de leur arracher un engagement. On a ſupprimé enfin cet abus monſtrueux ; mais on leur permet d'uſer de ruſe & de ſupercherie pour enrôler la canaille.

Ils ſe ſervent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps-de-garde*, au moyen deſquelles ils ſéduiſent les jeunes gens qui ont quelque penchant au libertinage : enſuite ils ont des cabarets, où ils enivrent ceux qui aiment le vin : puis ils promenent, les veilles du mardi gras & de la S. Martin, de longues perches ſurchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levrauts, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes, qui ſont à conſidérer la Samaritaine & ſon carillon, qui n'oüit jamais fait un bon repas dans toute leur vie, ſont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait réſonner à leurs oreilles un ſac d'écus, & l'on crie, *qui en veut ? qui en veut ?* C'eſt de cette maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de héros qui ſervont

la gloire de l'état & du monarque. Ces héros coûtent au bas du Pont-Neuf trente livres piece : quand ils ſont beaux hommes, on leur donne quelque choſe de plus. Les fils d'artiſans croient affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant : les parents les dégagent quelquefois, & rachetent cent écus l'homme qui n'en a coûté que dix ; cet argent tourne au profit du colonel & des officiers recruteurs.

Ces recruteurs ſe promenent la tête haute, l'épée ſur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui paſſent, leur frappant ſur l'épaule, les prenant ſous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme ſe défend, les yeux baiſſés, la rougeur ſur le front, & avec une eſpece de crainte & de pudeur ; ce qui commande l'attention, la premiere fois qu'on eſt témoin de ce jeu ſingulier.

Ces recruteurs ont leurs boutiques dans les environs, avec un drapeau armorié, qui flotte & qui ſert d'enſeigne. Là, ceux qui ſont de bonne volonté viennent donner leur ſignature. Un de ces recruteurs avoit mis ſous ſon enſeigne ce vers de Voltaire, ſans en ſentir la force ni la conſéquence :

Le premier qui fut roi, fut un ſoldat heureux.

J'ai vu ce vers bien imprimé pendant

six semaines; puis le vers a disparu, sans qu'aucun des enrôlés sous cette devise l'eût peut-être compris.

Autrefois le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenoit ses séances sur le Pont-Neuf. Voici son portrait fidellement tracé, pour la satisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

» Il étoit reconnoissable de loin par sa » taille gigantesque & l'ampleur de ses ha- » bits; monté sur un char d'acier, sa tête » élevée & coëffée d'un panache éclatant, » figuroit avec la tête royale d'Henri IV; » sa voix mâle se faisoit entendre aux deux » extrémités du pont, aux deux bords de » la Seine. La confiance publique l'envi- » ronnoit, & la rage de dents sembloit » venir expirer à ses pieds. La foule em- » pressée de ses admirateurs, comme un tor- » rent qui toujours s'écoule & reste toujours » égal, ne pouvoit se lasser de le contem- » pler; des mains sans cesse élevées im- » ploroient ses remedes, & l'on voyoit fuir » le long des trottoirs, les médecins cons- » ternés & jaloux de ses succès. Enfin, » pour achever le dernier trait de l'éloge » de ce grand homme, il est mort sans » avoir reconnu la faculté. «

Un Anglois, dit-on, fit la gageure, il y a cinq ans, qu'il se promeneroit le long du Pont-Neuf pendant deux heures,

offrant au public des écus neufs de ſix livres à vingt-quatre ſols piece, & qu'il n'épuiſeroit pas de cette maniere un ſac de douze cents francs, qu'il tiendroit ſous ſon bras. Il ſe promena criant à haute voix, *qui veut des écus de ſix francs tout neufs à vingt-quatre ſols ? Je les donne à ce prix.* Pluſieurs paſſans toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin, leverent les épaules en diſant : *ils ſont faux, ils ſont faux.* Les autres ſouriant comme ſupérieurs à la ruſe, ne ſe donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder. Enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-temps, & dit aux ſpectateurs : *allons, je riſque trois pieces de vingt-quatre ſols par curioſité.* L'homme au ſac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures ; il gagna amplement la gageure contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'eſprit du peuple.

Les marches du Pont-Neuf s'uſent viſiblement vers le milieu, & en peu d'années, ſous les pieds des innombrables paſſans. Elles deviennent gliſſantes, & l'on eſt obligé de les renouveller.

Des marchandes d'oranges & de citrons ont au milieu du pont des boutiques qui forment un coup-d'œil agréable : car ce fruit eſt auſſi ſain qu'il eſt beau.

CHAPITRE LI.

Pont-Royal.

On jouit ſur le Pont-Royal du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le Cours, les Tuileries, le Louvre; de l'autre, le Palais-Bourbon, & une longue ſuite de ſuperbes hôtels. Les deux quais de l'Iſle-du-Palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perſpective.

L'entrée par le pont de Neuilly frappe d'admiration le voyageur, à meſure qu'il s'avance vers la barriere de Chaillot, d'où ſe préſentent à ſes regards étonnés la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin le plan ſi ſouvent propoſé de débarraſſer le pont S. Michel, le pont au Change, le pont Notre-Dame, & le pont Marie, des gothiques bâtiments qui les ſurchargent déſagréablement, l'œil plongeroit avec plaiſir d'une entrêmité de la ville à l'autre.

Quel contraſte choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche qui n'eſt point pavée, & eſt toujours

remplie de boue & d'immondice ! Elle n'eſt couverte que de chantiers & de maſures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui ſurprend davantage encore, c'eſt que ce cloaque dégoûtant eſt borné d'un côté par le Palais-Bourbon ; & de l'autre, par le beau quai des Théatins.

La galiote de Saint-Cloud part régulièrement du Pont-Royal ; & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches une foule de Pariſiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau ne donnent pas une bien haute opinion des talents nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adreſſe à partir & à aborder. D'autres Pariſiens, arrivés trop tard pour profiter de la galiote, ſe jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de ſi frêles bâtiments que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir, comme les gouffres du vaſte Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir les mers, tremblent à la vue de cet embarquement dangereux.

CHAPITRE LII.

Charmant Coup-d'œil.

Un coup-d'œil très-agréable encore eſt celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs-Eliſées, dans un beau jour de printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, ſerrées les unes contre les autres ſur une longue file de chaiſes, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, reſſemblent à un parterre animé de pluſieurs couleurs. La diverſité des phyſionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être vues & de voir, l'eſpece d'aſſaut qu'elles font lorſque ſur leurs viſages brille l'envie de s'éclipſer; tout ajoute à ce tableau diverſifié qui attache les regards & fait naître mille idées ſur ce que les modes enlevent ou ajoutent à la beauté, ſur l'art & la coquetterie des femmes, ſur ce deſir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs étoffes tailladées de falbalas, leurs épaulettes ridicules, leurs enceintes de cerceaux, cette multitude de mouches dont quelques-unes reſſembloient à de véritables emplatres, tout

cela eſt diſparu, excepté la hauteur démeſurée de leurs coëffures : le ridicule n'a pu corriger ce dernier uſage ; mais ce défaut eſt tempéré par le goût & la grace qui préſident à la ſtructure de l'élégant édifice. Les femmes, à tout prendre, ſont mieux miſes aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été : leur ajuſtement réunit la légéreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légere ſe renouvellent plus ſouvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent ; elles ſuivent, pour ainſi dire, les nuances des fleurs des diverſes ſaiſons. Il n'y a que la main de nos marchandes de modes, pour métamorphoſer avec une ſi prodigieuſe diverſité la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé, elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la nature a verſés ſur elles : elles n'ont pas beſoin de diamants & de parures, affiches du luxe & de l'opulence ; les diamants partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle eſt d'ignorer qu'elle le ſoit.

CHAPITRE LIII.

Boulevards.

C'eſt une promenade vaſte, magnifique, commode, qui ceint pour ainſi dire la ville : elle eſt de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative : on s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet ; & l'on peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

Le boulevard du côté du midi eſt le moins fréquenté ; c'eſt néanmoins le plus ſalubre : on ne peut ſe laſſer de l'admirer ; il eſt orné de quatre rangs d'arbres, avec une chauſſée d'encaiſſement, (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de ſix mille quatre-vingt-trois toiſes. On ne voit de ces travaux ſuperbement prolongés & utiles que dans une immenſe & riche capitale. Cette eſpece d'écharpe ou de ceinture eſt admirable ; mais elle renferme des objets pauvres, déſagréables & meſquins.

CHAPITRE LIV.

Nos Grand-Meres.

Nos grand-meres n'étoient pas ſi bien vêtues que nos femmes; mais elles appercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéreſſer le bien-être de la famille : elles n'étoient pas auſſi répandues; on ne les voyoit pas inceſſamment hors de leurs maiſons : contentes d'une royauté domeſtique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette adminiſtration. Telle étoit la ſource de leurs plaiſirs, & le fondement de leur gloire : elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abuſées vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien, exerçoient leurs facultés; l'économie ſoutenoit les maiſons les plus opulentes, qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroiſſoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embraſſant cette infinité de ſoins qui regardent l'intérieur. Leurs filles, formées de bonne heure, concouroient à faire regner dans les mai-

ſons les charmes doux & paiſibles de la vie privée ; & l'homme à marier ne craignoit plus de choiſir celle qui, née pour imiter ſa mere, devoit perpétuer la race des femmes ſoigneuſes & attentives.

Que nous ſommes loin de ces devoirs ſi ſimples, ſi attachants ! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes ; il leur faut une diſſipation perpétuelle, des liaiſons à l'infini, tous les dehors de la repréſentation & de la vanité. Elles ne ſont jamais bien dans toutes ces courſes, parce qu'elles veulent être abſolument où la nature ne veut pas qu'elles ſoient ; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

Autre obſervation : les domeſtiques faiſoient alors partie de la famille ; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection : ils le voyoient & devenoient ſenſibles & reconnoiſſants. Les maîtres étoient mieux ſervis, & pouvoient compter ſur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois d'être infortunés & vicieux ; & pour l'obéiſſance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui, les domeſtiques paſſent de maiſon en maiſon, indifférents à quels maîtres ils appartiennent, rencontrant celui qu'ils ont quitté ſans la moindre émotion. Ils ne ſe raſſemblent que

pour révéler les ſecrets qu'ils ont pu découvrir ; ils ſont eſpions ; & comme on les paie bien, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les mépriſe, ils le ſentent, & ſont devenus nos plus grands ennemis. Autrefois leur vie étoit laborieuſe, dure & frugale ; mais on les comptoit pour quelque choſe, & le domeſtique mouroit de vieilleſſe à côté de ſon maître.

CHAPITRE LV.

Des groſſes Fortunes.

Il y a à Paris des fortunes de particuliers, de trois cents, cinq cents, ſept cents, neuf cents mille livres de rente, & trois ou quatre peut-être au-delà encore. Celles de cent à cent-cinquante mille livres ſont communes.

L'or, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler : il va où il y en a déjà ; plus il eſt en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rouſſeau, eſt plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité ſe fait ſentir dans la capitale. Que font tous ces opulents de leur or ? Ce qu'ils en font ? Rien de grand, rien de vraiment utile. Le loiſir de ces riches fait qu'ils ſe tour-

mentent à pourſuivre des miſéres : ils ſe font des occupations graves, de futilités : ils ont des inquiétudes pour ſe procurer de fauſſes jouiſſances, & ils ſe tourmentent en arrangeant des parties de plaiſir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes ; ils dépenſent en objets de luxe puérile, ce qui ſuffiroit à la perfection de tous les arts utiles ; ils ne donnent rien pour les expériences phyſiques, rien pour les ſciences auguſtes, qui ſont la grandeur & la dignité de l'homme ; s'ils obéiſſent à quelque caprice ruineux, ce caprice eſt toujours petit, obſcur & extravagant ; on cite leur immenſe richeſſe, on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi ; je n'apperçois pas un ſeul monument patriotique. Tout eſt pour l'intérieur de la maiſon & pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulents, tel eſt déclaré humain, généreux, ſerviable, bon ami, dont la tête ingénieuſe eſt occupée trois heures par jour à trouver de nouveaux moyens pour ruiner ſon pays & redoubler ſa miſére. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaiſance ; & le projet qu'il va donner le lendemain, ruinera ſix cents familles : c'eſt un accaparement, c'eſt un monopole ; ſon or funeſte va ravir à l'induſtrie pauvre ce qu'elle auroit pu gagner.

Une province eſt tout-à-coup dépoſſédée

de ſes productions. Tout eſt enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *ſpéculation*, ce qui n'eſt que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur eſt un homme poli, qui parle des beaux-arts : comment oſeroit-on l'appeller un *concuſſionnaire* ? Il eſt vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand à cent lieues de ſa demeure. Il ſemble étranger au royaume, & n'exiſter que pour ſes maîtreſſes & ſes adulateurs.

D'autres théſauriſent, & s'endurciſſant à loiſir, ne laiſſent échapper aucune parcelle de leur or entaſſé. En vain la miſere les ſupplie en fondant en larmes ; en vain entendent-ils le récit des calamités particulieres ; ils ſont inſenſibles aux malheurs d'un honnête homme, comme à ceux de l'état.

Préférer une piece d'or à la vie de ſon frere, de ſon ſemblable ! Le nommer fainéant, coquin, pareſſeux, pour ſe diſpenſer d'être charitable ! Maſquer ſon avarice ſous des prétextes faux, tandis qu'on ne ſe diſſimule pas à ſoi-même ſa dureté ! Ah ! mérite-t-on enſuite le nom d'homme ?

Malheureux ! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſements de l'indigence, quand tu auras le linceul ſur le viſage, & que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelques ſentiments, dis, ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques

parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes freres ? Que te reſtera-t-il de cette grande opulence ? Un cercueil de plomb, & quelques marbres ſculptés. Eh ! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces pieces de métal en jouiſſances pures & intimes, apprends à les connoître, à les goûter. Veux-tu être maudit après ta mort, & que l'on diſe : il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamants, pour ſon chenil... Et pour les hommes ſes ſemblables ? ... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à dîner. C'eſt bien peu de choſe, mais c'eſt toujours cela.

CHAPITRE LVI.

Les Dîneurs en ville.

Quelques gens d'une fortune aiſée donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par ſemaine à leurs amis & à leurs ſimples connoiſſances : une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

Avoir une table à Paris eſt un objet diſpendieux ; mais ce n'eſt que dans la capitale que tel homme peut ſubſiſter ſans fortune, ſans métier & ſans talents. Ce n'eſt point-là un citoyen fort recommandable, je l'avoue ;

mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, ſi ce n'eſt le riche ?

Dix-huit à vingt mille hommes dînent régulièrement le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progreſſivement ils achevent la ſemaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi ils ſe rendent de préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne ſe trompent ſur le menu. Dans cette claſſe ſont les agréables & les beaux parleurs, les muſiciens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & ſont au fait d'une infinité de caracteres : ces gens-là ne ſavent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des commeſtibles leur ſont parfaitement étrangeres : ils ne paient que le porteur d'eau ; ils ſortent de chez eux poudrés, friſés, à deux heures préciſes, & vont s'aſſeoir à des tables délicates, ayant pour paſſeport quelques hiſtoriettes, une pour chaque maiſon, & la gazette de la veille.

Ils ſavent tirer un parti abondant du ſervice, tandis que les provinciaux, les novices mal-adroits, n'ont pas l'eſprit de faire bonne chere ; car c'eſt un art que de ſavoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques ſignes. Le ſoir ils ſe rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un bénéficier ; ils y font collation, & n'ont qu'à changer un peu de

langage, ſelon l'eſprit des perſonnages, & répéter les nouvelles qu'ils ont appriſes le matin. Ainſi, ſans rentes, ſans emploi, ſans patrimoine, avec un habit dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique, ils trouvent de quoi vivre, & vivre en aſſez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des perſonnes, quelque uſage du monde, beaucoup de ſoupleſſe dans les manieres leur ſuffit pour entretenir la converſation; & l'on ne diroit jamais, à les voir le front épanoui, le viſage tranquille, qu'ils n'auroient pas dîné, ſans la généreuſe complaiſance de leur hôte. Je les compare aux oiſeaux du ciel, qui prennent leur part de la récolte univerſelle, & qui ne paroiſſent pas la diminuer. Selon moi, rien de ſi honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui ſe préſentent à leur table; & de toutes les manieres de faire uſage de ſes richeſſes, c'eſt ſans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puiſque les riches aiment l'oſtentation, ils ſe ſatisfont en ſatisfaiſant les autres.

S'ils établiſſoient une table économique & ſans apprêt, où il n'y eût ni luxe, ni orgueil, ayant l'honnête néceſſaire, & rien au deſſus; cela vaudroit mieux encore, &. ils ſeroient dans le cas de renouveller plus ſouvent leur complaiſance, ou de multiplier les couverts.

Si j'étois opulent, je mettrois ma volupté à donner ainſi à dîner; mais ma table ſeroit frugale, compoſée de mets ſimples, & je me réjouirois fort de voir autour de moi grand nombre de perſonnes cauſer & manger.

On appelloit autrefois ces hommes-là des *paraſites*; terme injurieux & ſot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïſme. Il eſt tout naturel que celui qui n'a pas une table, (choſe chere à Paris) aille chercher celui qui en a une toute ſervie. Ce qu'on doit à l'infortune de pluſieurs honnêtes gens, le plaiſir d'alimenter ſon prochain, d'entretenir ſa ſanté, invitent l'homme ſenſible à partager ſes mets. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croient aſſez à ſon bon cœur, pour aller le viſiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop, & qu'il ne pourroit prendre ſans ſe cauſer une indigeſtion.

La terre eſt la table univerſelle, dreſſée par le Créateur; & l'oiſeau, qui de ſon bec ſaiſit en volant un pauvre petit grain & l'emporte dans ſon nid, & un poëte qui va dîner chez un fermier-général & lui offrir un appétit qu'il admire, prennent également tous deux ce qui leur eſt dû.

Hélas! nous ne faiſons tous que paſſer ſur la terre. Les grains, les fruits de l'année appartiennent tous à la génération préſente, &

non à celle qui doit ſuivre. Que la génération préſente uſe des vins que le ſoleil a mûris ſous ſes yeux ; qu'elle mange les légumes qu'elle a vu croître. La nature, avec l'année, recommencera le cours de ſes bienfaits pour d'autres êtres. Demain nous allons diſparoître ; & nous refuſerions notre table à notre frere, & nous fermerions inhumainement le verrouil, pour dévorer ſeuls notre ſubſiſtance ! A-t-on de l'appétit quand on mange ſeul ? Et le repas fait-il le même bien que quand il eſt pris au milieu de la joie & du ſourire des convives ?

Que ce nom de *paraſite*, prodigué à l'honnête indigence qui a des droits à la table des riches, ſoit donc effacé à jamais de la langue, comme un mot qui offenſe l'humanité : qu'on ne le prononce plus, ſur-tout à Paris, où, graces à des mœurs plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'iſole parce qu'il craint que ſon ame ne ſoit apperçue ; & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui eſt dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a ſur ſa table étroite que ſa portion congrue.

CHAPITRE LVII.

Le Monarque.

Le roi eſt pour les Pariſiens ce qu'eſt le modele au milieu d'une académie de deſſinateurs. Chacun dans la capitale s'évertue à faire ſon portrait : on le crayonne, on le repréſente ſous toutes les faces ; & le plus ſouvent le portrait eſt manqué & fort peu reſſemblant. Ceux qui ſont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée, & ſon bruit eſt vague. Ceux qui l'approchent, voient l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchauſſe, le courtiſan qui le ſuit à la chaſſe, le ſoldat qui combat pour lui, le magiſtrat qui vient avec des remontrances, l'homme de lettres qui le guette, le philoſophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différents ; perſonne ne lit au fond de ſon ame ; c'eſt au temps que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins eſt plus en vue & paroît plus propre à être ſaiſi ? Le vrai caractere de Louis XV n'eſt-il pas encore pour nous une eſpece d'énigme vraiment indéchiffrable.

CHAPITRE LVIII.

Mobilité du Gouvernement.

Un étranger à Athenes, s'étant aſſis pour voir un ballet, apperçut cinq maſques, cinq habits & un ſeul danſeur. Qui fera, dit-il, les autres perſonnages ? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un ſeul corps pluſieurs ames. Tel eſt le gouvernement françois. Excellent pantomime, & jouant tous les états, il eſt ſucceſſivement militaire, homme de loi, financier, banquier, prêtre ; je l'ai vu même, auteur pendant quatre ou cinq mois ; car il fit cent brochures, déteſtables à la vérité : mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

Faut-il s'étonner après cela ſi l'on trouve à Paris beaucoup de perſonnes du caractere d'Alcibiade qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes ſortes de caracteres, aimoit la repréſentation & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus ſenſible à la réputation d'homme d'eſprit qu'à celle de bon citoyen.

CHAPITRE LIX.

Eſpions.

Quand le Pariſien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raiſon. Il marche environné d'eſpions. Dès que deux citoyens ſe parlent à l'oreille, ſurvient un troiſieme, qui rode pour écouter ce qu'ils diſent. C'eſt un régiment de curieux que celui des eſpions de police; avec cette différence, que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier qu'il change chaque jour; & rien de ſi prompt & de ſi étonnant que ces ſortes de métamorphoſes.

Celui qui porte une épée le matin, prend le ſoir un rabat; tantôt il repréſente un paiſible robin en cheveux longs, tantôt un ſpadaſſin l'épée ſur la hanche; le lendemain, ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier uniquement occupé de calculs; les traveſtiſſements les plus bizarres ne lui coûtent rien. Il eſt dans la même journée, chevalier de Saint-Louis & garçon perruquier, prieur tonſuré & marmiton. Il viſite le bal paré & le tripot le plus infect. Tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus ſale

ſale perruque ſur la tête, il change preſque de phyſionomie comme d'habillement ; & plus d'un enſeigneroient à Préville l'art de ſe décompoſer ; il eſt tout yeux, tout oreilles, tout jambes ; car il bat, je ne ſais comment, le pavé des ſeize quartiers. Tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triſte, ennuyeux, qui ronfle en attendant le ſouper ; il a tout vu, tout entendu. Une autre fois, il eſt orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous ſollicite à vous déboutonner, il interprete juſqu'à votre ſilence, & que vous lui parliez, ou que vous ne lui parliez pas, il ſait ce que vous penſez de telle ou telle opération.

Tel eſt l'inſtrument univerſel dont on ſe ſert à Paris pour pomper les ſecrets ; & c'eſt ce qui détermine plus volontiers les actions des miniſtres, que tout ce qu'on pourroit imaginer en raiſonnements & en politique.

L'eſpionnage a détruit les liens de la confiance & de l'amitié ; on n'agite que des queſtions frivoles, & le gouvernement dicte, pour ainſi dire, aux citoyens la theſe ſur laquelle ils parleront le ſoir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne ſe dira qu'à l'oreille, *il eſt mort* ; & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela juſqu'à nouvel ordre.* Le peuple a perdu abſolument toute idée d'admi-

niſtration civile & politique ; & ſi quelque choſe pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance ſi déplorable, ce ſeroit le propos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine conſtamment que Verſailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe, & de-là au monde entier. La craſſe des préjugés les plus invétérés ne peut pas abandonner ces vieilles têtes Pariſiennes, modifiées par la ſottiſe la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raiſonne que d'après elle.

CHAPITRE LX.

Les Colporteurs.

Les mouchards font ſur-tout la guerre aux colporteurs, eſpece d'hommes qui font trafic des ſeuls bons livres qu'on puiſſe encore lire en France, & conſéquemment prohibés.

On les maltraite horriblement ; tous les limiers de la police pourſuivent ces malheureux qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la Bible ſous leurs manteaux, ſi le lieutenant de police s'aviſoit de défendre la Bible. On les met à la Baſtille pour de futiles brochures qui ſeront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en

place ſe vengent ainſi des petites ſatyres que leur élévation enfante néceſſairement. On n'a point encore vu de miniſtres dédaigner ces traits obſcurs, ſe rendre invulnérables d'après la franchiſe de leurs opérations, & ſonger que la louange ſera muette, tant que la critique ne pourra librement élever ſa voix.

Qu'ils puniſſent donc la flatterie qui les aſſiege, puiſqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités : d'ailleurs, le public eſt là pour juger le détracteur ; & toute ſatyre injuſte n'a jamais circulé quinze jours ſans être frappée de mépris.

Souvent les prépoſés de la police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand, les diſtribuent à des perſonnes choiſies, & gagnent à eux ſeuls plus que trente colporteurs.

Les miniſtres ſe trompent réciproquement quand ils ſont attaqués de cette maniere ; l'un rit de la grêle qui vient de fondre ſur l'autre, & favoriſe ſous main ce qu'il paroît pourſuivre avec chaleur.

L'hiſtoire de la Correſpondance du chancelier Maupeou ; (ce livre qui après l'avoir ridiculiſé l'a enfin déboſqué) mettroit dans un jour curieux les ruſes obliques & les bons tours que ſe jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

On n'imprime plus à Paris, en fait de

politique & d'hiſtoire, que des ſatyres & des menſonges. L'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la capitale ſur ces matieres ; les autres objets commencent à s'en reſſentir, parce que les entraves données à la penſée ſe manifeſtent juſques dans les livres de pur agrément. Les preſſes de Paris ne devroient plus ſervir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterrements ; les almanachs ſont déjà un objet trop relevé, & l'inquiſition les épluche & les examine.

Quand je vois un livre revêtu de l'autorité du gouvernement, je parie, ſans l'ouvrir, que ce livre contient des menſonges politiques. Le prince peut bien dire : *Ce morceau de papier vaudra mille francs ;* mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne ſoit plus qu'une erreur.* Il le dira ; mais il ne contraindra jamais les eſprits à l'adopter.

Ce qui eſt admirable dans l'imprimerie, c'eſt que ces beaux ouvrages, qui font l'honneur de l'eſprit humain, ne ſe commandent point, ne ſe paient point : au contraire, c'eſt la liberté naturelle d'un eſprit généreux qui ſe développe malgré les dangers, & qui fait un préſent à l'humanité, en dépit des tyrans : voilà ce qui rend l'homme de lettres ſi recommandable, & ce qui lui aſſure la reconnoiſſance des ſiecles futurs.

Ces pauvres colporteurs, qui font circuler les plus rares productions du génie, ſans ſavoir lire, qui ſervent à leur inſu la liberté publique pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaiſe humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'auteur, dans la crainte de ſoulever contre eux le cri public & de paroître odieux.

CHAPITRE LXI.

Hommes de la Police.

C'eſt une maſſe de corruption que la police diviſe & partage en deux : de l'une, en fait des eſpions, des mouchards; de l'autre, des ſatellites, des exempts, qu'elle lâche enſuite contre les filoux, les eſcrocs, les voleurs, &c, à peu près comme le chaſſeur ameute les chiens contre les renards & les loups.

Les eſpions ont d'autres eſpions à leurs trouſſes qui les ſurveillent, & qui voient s'ils font leur devoir. Tous s'accuſent réciproquement, & ſe dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'eſt de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureuſement quand ils abuſent l'œil du magiſtrat.

Tel eſt l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme ſoupçonné ou déſigné eſt éclairé de ſi près, que ſes moindres démarches ſont connues, juſqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

Le ſignalement qu'on fait de l'homme eſt un véritable portrait auquel il eſt impoſſible de ſe méprendre ; & l'art de décrire ainſi la figure avec la parole eſt pouſſé ſi loin, que le meilleur écrivain, en y réfléchiſſant beaucoup, n'y ſauroit rien ajouter, ni ſe ſervir d'autres expreſſions.

Les Théſées de la police courent toutes les nuits pour purger la ville de brigands ; & l'on peut dire que les lions, les ours, les tigres ſont enchaînés par l'ordre politique.

Il y a enſuite les eſpions de cour, les eſpions de ville, les eſpions de lit, les eſpions de rue, les eſpions de filles, les eſpions de beaux eſprits ; on les appelle tous du nom de *Mouchards*, nom de famille du premier eſpion de la cour de France.

Les hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'eſpion ; la plupart s'appellent *M. le Baron*, *M. le Comte*, *M. le Marquis*.

Il fut un temps, ſous Louis XV, où les eſpions étoient ſi multipliés, qu'il étoit défendu à des amis qui ſe réuniſſoient enſemble, d'épancher mutuellement leurs cœurs ſur des intérêts qui les affectoient vivement. L'inquiſition miniſtérielle avoit mis ſes ſen-

tinelles à la porte de toutes les ſalles, & des écouteurs dans tous les cabinets; on puniſſoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves faites par des amis à des amis, & déſtinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Ces recherches odieuſes empoiſonnoient la vie ſociale, privoient les hommes des plaiſirs les plus innocents, & transformoient les citoyens en ennemis qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la police, ſous quelque dénomination que ce puiſſe être, n'eſt plus admis dans la bonne ſociété, & l'on a raiſon.

Le quart des domeſtiques ſervent d'eſpions; & les ſecrets des familles, que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoiſſance des intéreſſés.

Les miniſtres ont leurs eſpions à eux, ſéparément de ceux de la police, & les ſoudoyent: ce ſont les plus dangereux de tous, parce qu'ils ſont moins ſuſpects que les autres, & qu'il eſt plus difficile de les reconnoître. Les miniſtres ſavent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux; mais ils n'en profitent guere. Ils ſont plus attentifs à ruiner leurs ennemis, à barrer leurs adverſaires, qu'à tirer un ſage parti des libres & naïfs avertiſſements que la multitude leur envoie; car on s'explique toujours aſſez librement ſur

le compte des miniſtres : on ne porte véritablement de reſpect qu'à la perſonne des princes.

Mais les ſecrets des cours n'échappent point par les eſpions ; ils s'échappent à l'aide de certaines gens ſur qui l'on n'a aucune défiance ; ainſi les vaiſſeaux les mieux conſtruits font eau par une fente imperceptible qu'on ne ſauroit découvrir.

Ce qui intéreſſe dans les cours, & ſurtout dans la nôtre, c'eſt qu'il y a un degré d'obſcurité répandu ſur les opérations. On veut pénétrer ce qui ſe cache ; on cherche à ſavoir juſqu'à ce qu'on connoiſſe ; c'eſt ainſi que la machine la plus ingénieuſe ne conſerve ſon plus haut prix que juſqu'à ce qu'on ait vu les reſſorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne ſe laiſſe pénétrer qu'avec peine. Avec le temps, les choſes les plus myſtérieuſes prennent un caractere de publicité. La langue redira infailliblement ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura ſoupçonné.

CHAPITRE LXII.

Le Guet.

La sûreté de Paris, pendant la nuit, est l'ouvrage du guet & de deux ou trois cents mouchards qui battent le pavé, qui reconnoissent & qui suivent les gens suspects; c'est pendant la nuit que se font tous les enlevements de police.

Les falots répandus çà & là, ne laissent pas que d'intimider les brigands; de sorte que les rues de Paris sont sûres la nuit comme le jour, à quelques accidents près: accidents inévitables, quand on songe à la foule des hommes désespérés, qui n'ont plus rien à perdre.

On rossoit autrefois le guet, & c'étoit même un amusement que se procuroient les jeunes gens de famille & les mousquetaires; on cassoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faisoit tapage dans les mauvais lieux; on enlevoit le souper qui sortoit du four, & l'on claquoit la servante; on déchiroit ensuite la robe du commissaire. On a réprimé ces excès avec tant de sévérité, qu'il n'est plus question de pareils jeux: la jeunesse n'est plus réputée indisciplinable,

& rien n'excuſeroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'eſt pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un magiſtrat a dit, qu'il vouloit que le pavé de Paris fût reſpecté comme le *ſanctuaire* & le *tabernacle*. Il a raiſon, & il a bien dit.

La civiliſation eſt preſque perfectionnée de ce côté-là; on n'a rien à craindre de l'inſolence & de l'ivreſſe, parce que la main-forte n'eſt pas éloignée. On l'appelle à ſon ſecours; & on obtient ordinairement prompte juſtice.

Pierre le Cruel, qui paſſe pour avoir aimé la juſtice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un hiſtorien Eſpagnol. Il ſe plaiſoit à courir les rues la nuit. Une fois qu'il faiſoit tapage, un garde de nuit croyant rencontrer un particulier, le battit vigoureuſement; le roi le tua. La juſtice le lendemain fit des perquiſitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le roi, l'accuſa. Les magiſtrats en corps allerent lui porter des plaintes: le roi, pour ſatisfaire la juſtice, fit couper la tête à ſon effigie. On voit encore cette ſtatue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

Cartouche a fait trembler la ville de Paris pendant un aſſez long eſpace de temps;

un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de reſſources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

Une correſpondance non interrompue entre le magiſtrat & ſes prépoſés, opere la connoiſſance ſuivie de tout ce qui ſe paſſe; & l'on prévient des déſordres autant qu'on en punit.

Les recherches, informations & vérifications aboutiſſent à un centre où ſe réunit tout ce qui intéreſſe la ſûreté publique.

Indépendamment de ces ſoins, les lanternes & réverberes, les différents corps-de-garde diſtribués, &, comme je l'ai déjà dit, les falots errants de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidents.

On ne ſauroit trop multiplier les précautions, ſur-tout à l'entrée des hivers. La machine eſt bien montée depuis cinquante ans; mais cette machine, comme toute autre, a ſes moments de langueur. Si elle venoit à s'arrêter, Paris ſeroit en proie aux horreurs d'une ville priſe d'aſſaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes; on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps, ſans craindre les bleſſures: on peut y pouſſer ſa carriere auſſi loin qu'un moine qui boit, mange & digere; on en eſt quitte pour dormir le jour, au lieu de repoſer la nuit.

Quelquefois les ſoldats du guet maltrai-

tent ſans ſujet ceux qu'ils arrêtent, & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle ; ou doit réprimer ſévérement de pareils abus, & empêcher que les gardiens de la ſûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit être reſpecté juſqu'à ce que les loix aient prononcé ; car il peut être innocent, avec toutes les apparences d'un homme coupable.

CHAPITRE LXIII.

Lieutenant de Police.

Un lieutenant de police eſt devenu un miniſtre important, quoiqu'il n'en porte pas le nom ; il a une influence ſecrete & prodigieuſe ; il ſait tant de choſes, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à ſon gré : il frappe ou il ſauve ; il répand les ténebres ou la lumiere : ſon autorité eſt auſſi délicate qu'étendue.

On connoît ſes fonctions ; mais on ne ſait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la juſtice ordinaire une foule de jeunes gens de famille, qui dans l'effervescence des paſſions, font des vols, des eſ-

croqueries ou des baſſeſſes ; il les enleve à la flétriſſure publique : la honte en rejailliroit ſur une famille entiere & innocente ; il fait un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux l'opprobre dont ils alloient être couverts ; car nos préjugés ſous ce point de vue, ſont bien injuſtes & bien cruels.

Le libertin eſt enfermé ou exilé, & ne paſſe point par la main du bourreau : ainſi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens ſont ſouſtraits à la ſociété, qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes ſont expiées & qu'ils ſont corrigés, la ſociété n'a point à ſe plaindre de cette indulgence.

On fera ſeulement la remarque, qu'il n'y a guere de pendus que dans la claſſe de la populace : le voleur de la lie du peuple, ſans famille, ſans appui, ſans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'eſt montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, ſans beaucoup de façons, & ſur le ſimple ordre d'un commiſſaire, trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à Bicêtre, pour les guérir, les autres à l'hôpital, pour les corriger. Celles qui ont quelqu'argent ſe tirent d'affaire.

On voit paſſer toutes ces créatures, un

certain jour du mois, devant le juge de police, seul juge en cette matiere ; elles lui font une révérence ou lui disent des injures ; & il ne fait que répéter gravement, *à l'Hôpital, à l'Hôpital*

Cette partie de notre législation est très-vicieuse, parce qu'elle est très-arbitraire : en effet le secrétaire du lieutenant de police détermine seul l'empriſonnement & ſa durée, plus ou moins longue. Les plaintes ſont ordinairement portées par les gens du guet ; & il eſt bien étonnant qu'un ſeul homme diſpoſe ainſi de la liberté d'un ſi grand nombre d'individus. L'opprobre dans lequel ils ſont tombés, ne juſtifie pas cette violence ; il ſeroit facile de ſuivre une partie de la procédure uſitée dans les cas criminels, puiſqu'il s'agit de la perte de la liberté ; des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de répondre, ſe ſont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuſes.

Le lieutenant de police exerce de même un empire deſpotique ſur les mouchards qui ſont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports : pour ceux-là, c'eſt une portion ſi vile & ſi lâche, que l'autorité à laquelle ils ſe ſont vendus, a néceſſairement un droit abſolu ſur leurs perſonnes.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont arrêtés au nom de la police ; ils ont

pu commettre des fautes légeres ; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'eſpions & de ſatellites, que l'on croit ſur leur parole. L'œil du magiſtrat peut être inceſſamment déçu, & l'on devroit remettre à un examen plus ſérieux la punition de ces délits ; mais Bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertiſſent encore, & qui en ſortent plus méchants qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils ſe précipitent enſuite dans les plus grands déſordres.

Je le répete, cette partie de notre législation eſt dans un chaos affreux : elle reſſemble preſque à celle qui détermine l'enlevement des pauvres ; mais on ne ſonge ſeulement pas à remédier à ces loix abuſives, qui ſe ſont formées ſous l'œil des tribunaux légitimes, ſans qu'on puiſſe en connoître la validité, la ſanction, ni l'origine.

Il y a des moments où la police ſe relâche incroyablement ; & c'eſt après quelques accidents célebres qu'elle reprend ſa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits ſcandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi & atteſter l'invigilance des prépoſés à la ſûreté de la capitale.

On enterre par ordre de la police les ſuicides, après la deſcente & le procès-

verbal d'un commiſſaire ; & l'on fait ſagement : ſi l'on en publioit la liſte, elle ſeroit effrayante.

Les accidents qui arrivent ſur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques, ou par la chûte des tuiles, ou dans les bâtimens, ſont de même enſevelis dans le ſilence. Si l'on tenoit regiſtre fidele de toutes ces calamités particulieres, l'épouvante ſeroit regarder avec horreur cette ville ſuperbe. C'eſt à l'Hôtel-Dieu, c'eſt à la Morne, que l'on apperçoit les nombreuſes & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuſe population.

Au reſte, c'eſt un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'homme livrés à la diſette, tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance ; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux, pâles & défaits, qui reſſemblent à des ſpectres ; tandis que l'or, l'argent, les diamants rempliſſent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils ſont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiſer le beſoin qui les tue.

L'extravagance & la diſſipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injuſtice du vol.

Une audience du lieutenant de police eſt fort divertiſſante : on lui fait toutes ſortes

de plaintes & de demandes ; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phraſe bannale ; il prend des placets dans trois anti-chambres ; les mains du ſecretaire ou du commis peuvent à peiné les contenir. La populace occupe la derniere ſalle, & l'appelle en tremblant, *Monſeigneur*. Ce dernier rang eſt promptement expédié.

Si ce magiſtrat vouloit communiquer au philoſophe tout ce qu'il ſait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choſes ſecretes, dont lui ſeul eſt à peu près bien inſtruit, il n'y auroit rien de ſi curieux & de ſi inſtructif ſous la plume du philoſophe : le philoſophe étonneroit tous ſes confreres. Mais ce magiſtrat eſt comme le grand pénitencier ; il entend tout, ne rapporte rien, & n'eſt pas étonné de certains délits au même degré que le ſeroit un autre homme. A force de voir les ruſes de la fripponnerie, les crimes du vice, les trahiſons ſecretes, & toute la fange impure des actions humaines, ce magiſtrat a néceſſairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il eſt dans un état perpétuel de défiance ; &, au fond, il doit poſſéder ce caractere-là ; car il ne doit rien croire d'impoſſible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événements,

& ſa charge lui commande un doute continu & ſévere.

CHAPITRE LXIV.

Incendies. Pompes.

Les incendies modernes les plus violents ſont celui de la Chambre-des-comptes, du 27 Octobre 1737; les deux de l'Hôtel-Dieu, du 1er Août 1737, & du 30 Décembre 1772. On n'a pu ſavoir au juſte le nombre des malheureux qui, dans ce dernier déſaſtre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a ſi bien menti à cette époque ! Mais il paroît qu'il n'y a guere eu moins de douze à quinze cents victimes.

Comptons l'incendie du Pont au-Change, le 26 Janvier 1746. Sept à huit filles ouvrieres en chapes & chaſubles, enfermées ſous la clef par leur maîtreſſe jalouſe de maintenir leur chaſteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer; elles ne purent ſe jeter dans la riviere. Ce fut un ſpectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr ſans pouvoir leur porter du ſecours.

Comptons l'incendie de la foire S. Ger-

main en 1760 : il dévora la plus magnifique charpente qui fût en Europe.

Comptons l'incendie de l'opéra en 1763, qui nous a valu une ſalle plus belle & plus commode.

Comptons enfin l'incendie du palais, le 11 Janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du haſard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtiments de ce même Palais, arrivé le 7 Mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu ; croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans l'attention & les ſoins du greffier voiſin, les regiſtres du parlement auroient été brûlés.

Ce n'eſt que depuis quelques années, que le ſervice des pompes procure au public un ſecours convenable, prompt & gratuit. On aſſujettiſſoit autrefois à une amende le particulier dans la maiſon duquel le feu avoit pris : qu'arrivoit-il ? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même, n'appelloit perſonne : la maiſon étoit embraſée, & bientôt le quartier.

Aujourd'hui, au moindre indice de feu, on peut appeller, & s'adreſſer directement au dépôt où ſont les pompes & les gardes-pompes, avec leurs caſques, leurs haches : auprès ſont des voitures d'eau toutes prêtes. On ne paie plus d'amende, & il n'en coûte

abſolument rien pour être ſecouru. C'eſt aux ſoins de M. de Sartine, que l'on doit les précautions les plus ſages, les plus meſurées & les mieux vues.

Le régiment des Gardes-Françoiſes, qui ne faiſoit auparavant que ſurcharger la ville d'un poids fatigant & la ſcandaliſer par des délits atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du colonel de ſortir des caſernes au premier avis d'un feu, de ſe porter à l'incendie avec des détachements, & là de donner tous les ſecours, ſelon la nature du danger.

Les ſoldats, munis des uſtenſiles néceſſaires, travaillent avec une célérité & un ſuccès admirables. Il eſt rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre, faſſent de grands ravages.

Cet établiſſement fait voir qu'il eſt poſſible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la police; puiſque celle-ci, ſi défectueuſe il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoiſſance des citoyens.

CHAPITRE LXVI.

Réverberes.

Il n'y a plus de lanternes depuis ſeize ans. Des réverberes ont pris leur place. Autrefois, huit mille lanternes avec des chandelles mal poſées, que le vent éteignoit ou faiſoit couler, éclairoient mal, & ne donnoient qu'une lumiere pâle, vacillante, incertaine, entre-coupée d'ombres mobiles & dangereuſes. Aujourd'hui l'on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage la facilité du ſervice. Les feux combinés de douze cents réverberes jettent une lumiere égale, vive & durable.

Pourquoi la parcimonie préſide-t-elle encore à cet établiſſement nouveau? L'interruption des réverberes a lieu les jours de lune; mais avant qu'elle ſoit levée ſur l'horizon, la nuit la plus obſcure régne dans les rues; & quand elle brille au firmament, la hauteur des maiſons intercepte encore les rayons de cet aſtre, dont le flambeau devient inutile. Quand il ſe couche, les mêmes inconvénients ſe font ſentir, & Paris alors eſt totalement plongé dans les plus dangereuſes ténebres.

L'huile des reverberes eſt une huile de tripes, qui ſe fabrique, lors de la cuiſſon, dans l'isle des Cignes.

On fait payer tous les vingt ans, aux propriétaires des maiſons, une ſomme aſſez conſidérable pour le rachat des boues & lanternes. La taxe ſurpaſſe de beaucoup les frais qu'il en coûte pendant ces vingt années; ce qui eſt une vexation de plus que ſupporte le bon Pariſien.

Les boues de Paris, chargées de particules de fer que le roulis éternel de tant de voitures détache inceſſamment, ſont néceſſairement noires; mais l'eau qui découle des cuiſines les rend puantes. Elles ſont d'une odeur inſupportable aux étrangers, par la quantité de ſoufre & de ſel nitreux dont elles ſont imprégnées; les taches qu'elles font, brûlent l'étoffe.

Des tombereaux enlevent les boues & les immondices; on les verſe dans les campagnes voiſines: malheur à qui ſe trouve voiſin de ces dépôts infects. L'enlevement des boues eſt à l'entrepriſe & au rabais.

Quand il a neigé, & qu'il faut enlever toutes ces neiges, ainſi que les glaçons des ruiſſeaux, & que toutes les ordures ont pris la conſiſtance de la pierre, ce n'eſt pas alors un petit ouvrage que le charroi de ces matieres endurcies qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient

impraticables au bout de trois jours, & l'on ſeroit enfermé chez ſoi, ſans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties ſi bien traitées, qu'on ne ſait pourquoi d'autres ſont abſolument négligées.

CHAPITRE LXVI.

Enſeignes.

Les enſeignes ſont maintenant appliquées contre le mur des maiſons & des boutiques; au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer; de ſorte que l'enſeigne & la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraſer les paſſants dans les rues.

Quand le vent ſouffloit, toutes ces enſeignes, devenues gémiſſantes, ſe heurtoient & ſe choquoient entr'elles; ce qui compoſoit un carillon plaintif & diſcordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jetoient la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enſeignes avoient pour la plupart un volume coloſſal & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple giganteſque aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Euro-

pe. On voyoit une garde d'épée de ſix pieds de haut, une botte groſſe comme un muid, un éperon large comme une roue de carroſſe, un gant qui auroit logé un enfant de trois ans dans chaque doigt, des têtes monſtrueuſes, des bras armés de fleurets qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'eſt plus hériſſée de ces appendices groſſieres, offre, pour ainſi dire, un viſage poli, net & raſé. On doit cette ſage ordonnance à *M. Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, qui, de lieutenant de police, eſt devenu miniſtre de la marine.*

CHAPITRE LXVII.

Les Halles.

Un coup-d'œil unique eſt celui que préſentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits dans le printemps & l'été : on eſt ſurpris, enchanté ; c'eſt une des choſes les plus curieuſes à voir : Flore & Pomone ſe donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richeſſes printanieres revivent dans l'automne, & les trois ſaiſons n'en font plus qu'une.

Les meilleures pêches ſe trouvent aux environs

virons de Paris; c'eſt le ſoin qu'on donne à leur culture qui les rend excellentes.

Un bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis; & quelques femmes en portent.

Le liſron des premiers petits-pois ſe vend quelquefois cent écus: un traitant l'achete; mais du moins, c'eſt un jardinier qui, pour prix de ſes ſoins, récolte cet argent: j'aime mieux qu'il ſoit entre ſes mains que de le voir paſſer à un bijoutier.

Si les fourniures qui arrivent à la halle manquoient un ſeul jour, les denrées doubleroient de prix; au troiſieme jour la ville ſeroit affamée.

Les vivres ſont renchéris d'une maniere exorbitante; c'eſt l'effet du luxe de la table des riches: ils enlevent tout, & il faut enſuite que le pauvre ſe diſpute le fretin. La concurrence ſoutient ce reſte vil preſque au même prix que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout aujourd'hui des entrées & des entremets à profuſion, & l'on ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi. Tous ces plats coûteux ſont dévorés par la valetaille. Un laquais eſt beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'oſe toucher à la marée; il en reſpire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *Monſeigneur* ſont raſſaſiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris dans de larges hottes tout ce qui leur convient, les ſervantes arrivent avec leurs tabliers; c'eſt un débat éternel. Ce qui ſe vend par fragments, ſe vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivaliſant avec ſon voiſin. Les poiſſardes font la loi; ſi l'on veut dîner, il faut payer ce qu'elles demandent: auſſi n'y a-t-il pas au monde de peuple plus mal nourri que le peuple de Paris.

A dîner, la ſoupe, le bouilli; le ſoir, la perſillade ou le bœuf à la mode; le gigot ou l'éclanche, le dimanche; preſque jamais de poiſſon; rarement des légumes, parce que l'accommodage en eſt toujours cher: voilà ſa nourriture habituelle; ainſi vivent les trois quarts & demi des habitants de cette ville, dont le ſéjour eſt ſi envié des provinciaux, qui ne font pas chez eux une ſi maigre chere.

Plus les claſſes ſont indigentes, plus il leur en coûte pour ſe nourrir. Il y a de pauvres ménages, où un cervelat de trois ſols compoſe toute la bonne chere, parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal-ſaine du cervelat ſe vend ſur le pied de dix-huit ſols la livre: le prince le plus opulent ne paie point à ce prix-là ce qui eſt ſervi ſur ſa table.

Les Pariſiens ſe ſont amuſés pendant quelques années des expreſſions burleſques &

des jurements des poiſſardes : on copioit leur ton. Vadé s'eſt diſtingué en ce genre; mais les calembours ſont venus, & ont tout anéanti. On ne ſe ſouvient plus de Vadé; on ne parle que du marquis de.... & de Jeannot. J'ai vu s'éclipſer la gloire de l'auteur de la *Pipe caſſée ;* je tremble pour celle de l'auteur de la *Comteſſe-Tation.*

CHAPITRE LXVIII.

Marchés.

Les marchés de Paris ſont mal-propres, dégoûtants; c'eſt un chaos où toutes les denrées ſont entaſſées pêle-mêle; quelques hangards ne mettent pas les proviſions des citoyens à l'abri des intempéries des ſaiſons. Quand il pleut, l'eau des toîts tombe ou dégoute dans les paniers où ſont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

Les environs des marchés ſont impraticables; les emplacements ſont petits, reſſerrés; & les voitures menacent de vous écraſer, tandis que vous faites votre prix avec les payſans : les ruiſſeaux qui s'enflent, entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne; & l'on voit les poiſſons de mer qui nagent dans un eau ſale & bourbeuſe.

Le bruit, le tumulte eſt ſi conſidérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour ſe faire entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confuſion.

On a élevé depuis vingt-cinq ans un entrepôt pour les farines, qui a ſervi à dégager un peu le quartier des halles : mais cet entrepôt ſe trouve fort étroit ; il conviendroit à une ville du troiſieme ordre, il eſt inſuffiſant à la prodigieuſe conſommation de la capitale : les ſacs de farine ſont expoſés à la pluie ; & je ne ſais quel caractere meſquin, imprimé à tous les monuments modernes, empêche de faire rien de grand.

Les poiſſonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poiſſon de s'aſſeoir en vendant leur marchandiſe. La Grece avoit le deſſein de faire manger le poiſſon frais & à bon marché. Les poiſſonnieres de Paris ne vendent le poiſſon que quand il va ſe gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Pariſien au monde pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche, il dit qu'on ne ſait que manger, & qu'il faut qu'il ſoupe. Il ſoupe, & avec ce poiſſon à moitié pourri, il ſe rend malade.

CHAPITRE LXIX.

Quai de la Vallée.

Hommes délicats, hommes jaloux de votre ſanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la Vallée. Imaginez-vous (l'oſerai-je écrire?) que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni conſommés le même jour, ſont engavés par des hommes qui leur ſoufflent avec la bouche de la veſce dans le jabot. Quand on leur coupe le col, on reprend cette même veſce à moitié digérée, & la même bouche la reſouffle aux pigeons qui ne ſeront tués que le ſurlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée, ou ſuſpecte, ou morbifique peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh! quand elle vous ſera ſervie dans de beaux plats d'argent, ſouvenez-vous, de grace, de la bouche infame du quai de la Vallée.

Cette bouche inconcevable exerce publiquement ſon métier ſous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

Je vous demande pardon, lecteur, de

vous avoir tracé ce tableau dégoûtant; mais j'ai mieux aimé offenſer un inſtant votre délicateſſe, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

Tout le gibier & toute la volaille arrivent à la Vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée*. Le cornet attaché au deſſous du ventre, la plume ſous la perruque, ils couchent par écrit la moindre mauviette; un lapereau a ſon extrait mortuaire en bonne forme avec la date du jour. C'eſt une merveilleuſe choſe, que la création de ces offices; tout cela eſt d'inſtitution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice ſolemnel de la charge de l'officier en titre.

Il faut voir, la veille de S. Martin, des Rois & du Mardi-gras, toutes les demi-bourgeoiſes venir en perſonne marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule qu'on appelle poularde; on rentre au logis la tête haute & la proviſion à la main; on plume la bête devant ſa porte, afin d'annoncer à tout le voiſinage que le lendemain on ne mangera ni bœuf à la mode, ni une éclanche; & l'orgueil eſt ſatisfait plus encore que l'appétit.

On ne mange la volaille à bon marché que quand le roi eſt à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris; les grands conſommateurs ſont à la cour, &

le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.

CHAPITRE LXX.

Tables d'Hôtes.

Les tables d'hôte ſont inſupportables aux étrangers ; mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert : celui qui eſt doué d'une politeſſe timide, ne peut venir à bout de dîner pour ſon argent.

Le centre de la table (vers ce qu'on appelle les pieces de réſiſtance) eſt occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuſent pas à débiter les hiſtoires qui courent. Armés de mâchoires infatigables, ils dévorent au premier ſignal. Leur langue épaiſſe, & inhabile à articuler, ſait en revanche faire deſcendre dans leur eſtomac les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athletes, ſemblables à Milon de Crotone, dégarniſſent la table de plats ; & il faut les maudire au bout de quelques minutes, ainſi que Sancho-Pança maudit ſon perfide médecin.

Malheur à l'homme lent à mâcher ſes morceaux ! Placé entre ces avides & leſtes

cormorans, il jeûnera pendant le repas; en vain il demandera ſa vie aux valets qui ſervent; la table ſera nette avant qu'il ait pu ſe faire ſervir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point dès cris & des menaces: il faut ſavoir manger, c'eſt le plus court; car il eſt impoſſible de ſe faire obéir.

Quand ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voiſins, ont rempli les cavernes profondes de leurs inteſtins d'une maniere également gloutonne & impolie, alors de mangeurs ils deviennent parleurs impitoyables; ils font retentir de leurs glapiſſements les voûtes enfumées de ces ſalles à manger, & la confuſion dans les ſujets & les diſcours répond à l'impropriété des expreſſions & à l'indécence des propos. Ce ſeroit d'ailleurs un miracle, ſi l'on ſortoit de ce lieu ſans avoir attrapé ſur ſes habits quelques éclaboufſures des plats portés en poſte par des mains groſſieres & mal-adroites.

Il y a enſuite les gargotes que l'on appelle *arche de Noé*, où l'on donne à manger pour vingt-deux ſols. Là, les perſonnes peu fortunées prennent réguliérement leurs repas; & puis, elles ſe répandent aux promenades & dans les ſpectacles, & ſe vantent d'avoir dîné ailleurs; comme s'il étoit honteux de dîner à peu de frais lorſqu'on n'eſt pas riche.

CHAPITRE LXXI.

Cafés.

On compte ſix à ſept cents cafés ; c'eſt le refuge ordinaire des oiſifs, & l'aſyle des indigents. Ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique ; on y juge les auteurs, les pieces de théatre ; on y aſſigne leur rang & leur valeur ; & les poëtes qui vont débuter, y font ordinairement plus de bruit, ainſi que ceux qui, chaſſés de la carriere par les ſifflets, deviennent ordinairement ſatyriques ; car le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé.

Les cabales pour ou contre les ouvrages s'y forment, & il y a des chefs de parti, qui ne laiſſent pas que de ſe rendre redoutables ; car ils vous déchirent un écrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au ſoir : ſouvent ils ne l'ont pas compris, mais ils déclament toujours ; & il faut que la réputation littéraire eſſuie paiſiblement toutes ces bourraſques.

Dans le plus grand nombre des cafés, le bavardage eſt encore plus ennuyeux : il

roule inceſſamment ſur la gazette. La crédulité Pariſienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui préſente ; & mille fois abuſée, elle retourne au pamphlet miniſtériel.

Tel homme arrive au café ſur les dix heures du matin, pour n'en ſortir qu'à onze heures du ſoir ; il dîne avec une taſſe de café au lait, & ſoupe avec une bavaroiſe : le ſot riche en rit, au lieu de lui offrir ſa table.

Il n'eſt plus décent de ſéjourner au café, parce que cela annonce une diſette de connoiſſances, & un vuide abſolu dans la fréquentation de la bonne ſociété : un café néanmoins, où ſe raſſembleroient les gens inſtruits & aimables, ſeroit préférable, par ſa liberté & ſa gaieté, à tous nos cercles qui ſont par fois ennuyeux.

Nos ancêtres alloient au cabaret, & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'oſons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit, eſt plus malfaiſante que le vin généreux dont nos peres s'enivroient : la triſteſſe & la cauſticité regnent dans ces ſallons de glaces, & le ton chagrin s'y manifeſte de toute part : eſt-ce la nouvelle boiſſon qui a opéré cette différence ?

En général, le café qu'on y prend eſt mauvais & trop brûlé ; la limonnade dan-

geneuſe ; les liqueurs mal-ſaines, & à l'eſprit de vin : mais le bon Pariſien, qui s'arrête aux apparence ; boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a ſon orateur en chef ; tel, dans les fauxbourgs, eſt préſidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas ? Ne faut-il pas que l'amour-propre de chaque individu ſoit à peu près content ?

On courtiſe les cafetieres : toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour réſiſter aux tentations fréquentes qui les ſollicitent. Elles ſont toutes fort coquettes ; mais la coquetterie ſemble un attribut indiſpenſable de leur métier.

CHAPITRE LXXII.

L'Homme aux cent ſoixante millions.

J'étois dans un café, aſſis à côté d'un Ruſſe qui m'interrogeoit curieuſement ſur Paris. Entre un aſſez gros homme en perruque nouée ; ſon habit étoit un peu rapé & le galon uſé ; il s'aſſied dans un coin, & humme une bavaroiſe avec la lenteur de l'ennui & la langueur du déſœuvrement & de l'inoccupation.

Vous voyez bien, dis-je à mon voiſin, cet homme-là qui bâille, & qui n'aura pas fait dans une heure ? — Oui, me dit-il. — Eh bien, c'eſt le ſoutien de l'état & du tréſor royal. — Comment ? — C'eſt lui qui donne au roi de France cent ſoixante millions & plus par an, pour entretenir ſes troupes, ſa marine & ſa maiſon. Il a affermé les cinq groſſes fermes ; avant-hier il en a ſigné le contrat avec le monarque ; les fermiers-généraux ſont ſes agents, ſes commis ; ils travaillent tous ſous lui & ſous ſon nom : ce nom qui remplit la France entiere. Il arrête aux barrieres les carroſſes des princes, ſi bon lui ſemble ; il viſite tout ce qu'il veut viſiter ; il oblige les bourgeois à prendre de ſon ſel contre leur volonté ; il empêche une villageoiſe, ſur le bord de l'Océan, de ſaler ſon pot avec l'eau de la mer ; il met ſon timbre ſur tous les papiers de procédure ; il envoie, en ſon propre nom, des aſſignations au plus grand ſeigneur, comme au ſimple particulier ; il a un puiſſant crédit, car il gagne tous ſes procès ; & ceux qui lui font quelque tort, ſont envoyés aux galeres, & quelquefois pendus : il a une juriſdiction toute particuliere pour cela, & des juges qui le ſervent à ravir. Sa perſonne eſt bien précieuſe, car elle répond au roi de ſa créance ; s'il ne payoit pas, le roi de France ſaiſiroit ſa perſonne, pour ſe

faire payer ; mais il paie très-bien ; & de plus, il eſt fort déſintéreſſé. Qu'on diſe que la régie ruine royaume ! C'eſt un conte. Déſabuſez, je vous prie les Ruſſes, quand vous ſerez à Pétersbourg. Cet homme perçoit cent ſoixante millions & plus, pour quatre mille francs par an ; il ne dépenſe pas un ſol au-delà : c'eſt le modele de l'économie la plus ſtricte & la plus ſévere. Il eſt vrai qu'il a des commis un peu infideles ; mais ces commis exercent toujours un peu de rapine : ils ſont plus riches que lui, cela eſt encore vrai ; mais ſa modération conſtante n'en eſt pas alarmée ; c'eſt toujours à ſa requête que toute perception ſe fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramaſſe & vous apporte cent ſoixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires ? Il faut avouer que le roi de France eſt ſervi à bon marché, & qu'il a dans ce perſonnage un habile & fidele ſerviteur.

Le Ruſſe ne ſavoit ce que je voulois lui dire, il ouvroit de grands yeux avec étonnement ; il fallut que je lui expliquaſſe ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, ſucceſſeur de *Laurent David* & de *Jean Alaterre*. Quand il ſut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris poſſeſſion du bail des fermes générales, & qui en avoit ſigné le contrat avec le ſouverain à la face de l'Europe ; quoique poli, il ne put s'em-

pêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard*.

Celui-ci n'y fit pas ſeulement attention ; il ſe leva peſamment, paya longuement, & ſortit machinalement, ne ſachant de quel côté tourner ſon exiſtence ſolidaire des revenus de l'état.

CHAPITRE LXXIII.

Faiſeurs de projets.

Entrez dans un autre café ; un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & poſé : » Vous ne ſauriez imaginer, Monſieur, l'in-» gratitude du gouvernement à mon égard, » & combien il eſt aveugle ſur ſes intérêts. » Depuis trente ans j'ai négligé mes propres » affaires, je me ſuis enfermé dans mon » cabinet, méditant, rêvant, calculant ; j'ai » imaginé un projet admirable, pour payer » toutes les dettes de l'état ; enſuite un » autre pour enrichir le roi, & lui aſſurer » un revenu de *quatre cents millions* ; en-» ſuite un autre pour abattre à jamais l'An-» gleterre, dont le nom ſeul m'indigne, & » pour rendre notre commerce le premier » de l'univers ; ainſi qu'il appartient à la pre-» miere nation de l'Europe ; enſuite un » autre pour nous rendre maîtres des Indes.

» orientales ; enſuite un autre pour tenir en » échec cet empereur, qui tôt ou tard nous » jouera quelque mauvais tour ; car j'ai de- » viné ſon ardente ambition, & ſa ſecrette » haine contre nous. L'évidence de ces uti- » les projets a frappé tous les miniſtres, car » aucun d'eux n'a pu me faire la moindre » objection, & *qui ne dit mot, approuve.* » Mais voyez leur peu de reconnoiſſance, » leur ingratitude affreuſe ; tandis que tout » entier à ces opérations vaſtes, & qui de- » mandent toute l'application du génie, j'é- » tois diſtrait ſur des miſeres domeſtiques : » quelques créanciers vigilants m'ont tenu » en priſon pendant trois années ; & celui » qui devoit relever la gloire du nom Fran- » çois, n'a pu rien obtenir des miniſtres » qu'un miſérable ſauf-conduit. Ils attendent » ma mort pour s'emparer de toutes mes » idées ; mais je proteſte d'avance contre » ce vol inique ; tout le bien qui ſe fera d'ici » à cent ans ſera mon ouvrage, ſoyez-en » bien ſûr. Mais, Monſieur, vous voyez à » quoi ſert le patriotiſme, à mourir incon- » nu, & le martyr de la patrie «.

Ainſi il y a dans Paris de fort honnêtes gens, économiſtes & anti-économiſtes, qui ont le cœur chaud, ardent pour le bien public ; mais qui malheureuſement ont la *tête fêlée*, c'eſt-à-dire, des vues courtes, qui ne connoiſſent ni le ſiecle où ils ſont, ni les

hommes auxquels ils ont affaire ; plus inſupportables que les ſots, parce qu'avec des demies & fauſſes lumieres, ils partent d'un principe impoſſible, & déraiſonnent enſuite conſéquemment : l'un part de l'évidence morale, qui doit avoir une force phyſique, celui-ci n'admet qu'un ſyſtême immuable, tandis que la politique eſt mobile par ſa nature ; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore ſi mal, après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le méchanicien leur dira pourquoi leurs projets ne ſont que rêves ; c'eſt que lui, lorſqu'il veut reſſerrer un fleuve, élever une digue, faire tourner une roue, il eſtime, & la force d'impulſion, & la force de réſiſtance, & la loi des frottements, qui détruit la plus belle machine ; & que, pour vaincre une puiſſance phyſique, il appelle conſtamment à ſon ſecours une force phyſique.

CHAPITRE LXXIV.

La Douane.

La douane, ſous les ordres de Nicolas Salzard, eſt un pays peuplé de commis ſourds, de porte-faix au viſage rouge, au corps enviné, courant ſur des ballots confuſément épars ; là, un pauvre étranger ſe perd, ne

ſait à qui s'adreſſer : il implore en vain tous ceux qui paſſent, on ne l'écoute pas ; il eſt réduit à n'avoir ni bas, ni chemiſes, pendant huit jours ; il faut qu'il déterre ſa valiſe ou ſa malle, enſevelie ſous trois à quatre mille caiſſes qui portent les unes ſur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville, & qu'on a entaſſé pêle-mêle tout ce qu'on a pu ſauver : à peine pourra-t-il la reconnoître ; elle aura changé de phyſionomie ; elle ſera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & ſans adreſſe : il reſte debout du matin juſqu'au ſoir, avant de la revoir & de la poſſéder ; & il riſque encore de la perdre ſur les épaules du porte-faix agile & robuſte, qui, dans le labyrinthe des rues, court & oblige l'étranger à le ſuivre, au lieu de marcher ſur ſes traces.

Il faut donner dix fois ſa ſignature, & payer dans ſix bureaux avant de tenir ſon juſte-au-corps & ſon bonnet de nuit. Votre garde-robe eſt ſoumiſe à l'inſpection la plus ſévere ; & le commis de Nicolas Salzard ſaura combien vous avez de culotes.

C'eſt la mort du commerce que cette redoutable douane ; on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'eſt un grand plaiſir que de voyager en France ! Votre valiſe eſt ouverte à la fron-

tiere de chaque province ; on la retourne ſens-deſſus-deſſous, dès que vous avez fait trente lieues, & le tout pour ſatisfaire l'infatigable curioſité de Nicolas Salzard.

CHAPITRE LXXV.

Tréſor Royal

Comme tout eſt aujourd'hui dans la main du roi, c'eſt là que vient tout l'argent du royaume ; & d'après la multiplicité des impoſitions, tout écu de ſix livres doit s'y rendre par une pente invincible dans le court eſpace de cinq ou ſix ans. La loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus vigoureuſe : c'eſt un fleuve qui baigne inceſſamment le pied du trône, & où l'on puiſe de maniere à le deſſécher quelquefois ſubitement : là, aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers ; & que de larmes répandues pour former ce fleuve immenſe, ce fleuve d'or.

Une multitude de tréſoriers, comme de vaſtes ſeaux qui deſcendent alternativement dans un puits, tirent les ſommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la maiſon-de-ville, pour toutes les dé-

penſes enfin que le roi fait dans le royaume, par raiſon ou par caprice.

La facilité prompte avec laquelle on enleve les groſſes ſommes qui y ſont dépoſées, fait contraſte avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence les parcelles qui doivent compoſer ce prodigieux amas d'eſpeces, leſquelles ſe fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le baſſin du réſervoir.

Il eſt preſque toujours à ſec, malgré la pompe aſpirante & foulante, dont le jeu terrible ne ſauroit être interrompu, mais qui fatigue à l'excès le corps politique, juſqu'à ce qu'il tombe de laſſitude & d'épuiſement.

A cette époque, la France eſt en nage; la ſueur lui découle du front : ſupportera-t-elle encore long-temps ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ſes forces réelles? Le jeu qui les met en action ne ſe ralentit pas, je le ſais; mais, pour me ſervir d'une expreſſion populaire, (car je les aime beaucoup) *ira-t-elle toujours auſſi vîte que le violon?*

CHAPITRE LXXVI.

Rentiers.

On appelle ainſi ceux qui ont accumulé leurs capitaux ſur leur tête, ont fait le roi leur légataire univerſel, & lui ont vendu leur poſtérité à raiſon de dix pour cent. Ils ont dés hérité freres, neveux, couſins, amis, & quelquefois leurs propres enfants; ils ne ſe marient point, & végétent en attendant leur quartier, & ſe diſant avec volupté chaque matin, qu'ils ne ſont pas encore morts. Tous les ſix mois, ils vont ſigner leur quittance chez le notaire du coin, qui certifie qu'ils ſont en vie.

Ce qui leur revient, ils le replacent ſur-le champ; & cet argent, fait pour alimenter le commerce & ſoutenir l'induſtrie, va ſe perdre éternellement dans les coffres royaux.

Ces coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer; ils ſont toujours ouverts pour les emprunts; ils ne ſe laſſent point d'aſpirer tout l'or qu'on leur préſente.

La ſoif de l'hydropique, comme on ſait, redouble en buvant: on prend toujours; on ſait que les maladies épidémiques ſoulageront les paiements de l'hôtel-de-ville:

on ſait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant, pour ainſi dire, de concert avec la mort; & que ſa faux rapide moiſſonne, dans tel intervalle, plus de têtes que n'en comportent les tables de probabilités, dreſſées par des calculateurs qui ne ſont pas financiers. Les payeurs des rentes ſavent ce que rapportent au trône les hivers humides & longs; & les princes, non moins affamés d'argent, voudroient bien imiter le monarque, qui ne chaſſera jamais les médecins de ſes états, ainſi que fit jadis le ſénat de Rome.

Mais comment un gouvernement ſage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables déſordres qui naiſſent des rentes viageres? Les liens de la parenté rompus, l'oiſiveté penſionnée, le célibat autoriſé, l'égoïſme triomphant, la dureté réduite en ſyſtême & en pratique; voilà les moindres inconvénients qui en réſultent. Un rentier n'apperçoit plus que l'hôtel-de-ville; & pourvu qu'il ne ſe ferme point, peu lui importe ce qui l'environne; il eſt néceſſité à raiſonner faux toute ſa vie, parce qu'il veut que ſon débiteur poſſede tout, envahiſſe tout, afin que ſa petite rente, par-là même, lui ſoit plus aſſurée. N'eſt-ce point cet appât, donné trop facilement à l'amour de ſoi-même & aux jouiſſances perſonnelles & excluſives, qui fait qu'il n'y a plus

de parents, plus d'amis, plus de citoyens; tout à fonds perdu : amitié, amour, parenté, tendreſſe, vous êtes auſſi à fonds perdu ! Neuf, dix pour cent ; & *après moi le déluge*. Voilà l'axiome meurtrier & triomphant !

Je conſeille aux rentiers d'aller manger leur penſion dans l'air pur & libre de la campagne ; on vit moins dans les capitales, c'eſt un fait conſtaté par l'expérience ; on y ſuit un genre de vie qui renverſe l'ordre journalier des heures & l'ordre des ſaiſons : l'état des morts l'emporte toujours ſur celui des naiſſances. Je leur conſeille d'attrapper leur royal débiteur, en vivant le plus longtemps qu'ils pourront ; mais ce n'eſt qu'en s'éloignant de ſa capitale, qu'ils réaliſeront le projet de gagner ſur lui.

Le nombre des filles qui ont paſſé l'âge de ſe marier eſt innombrable à Paris : elles ont ſigné des contrats de rente viagere, ce qui les empêche de ſigner un contrat de mariage ; car la premiere réflexion que l'on fait, roule ſur l'inévitable miſere des enfants qui ſeroient iſſus d'un tel nœud.

Un contrat viager iſole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen.

CHAPITRE LXXVII.

De l'Habit noir.

Avec un habit noir on eſt vêtu, on eſt diſpenſé de ſuivre les modes, & d'avoir des habits de couleur : on eſt cenſé être en deuil ; & quoique ce deuil ſoit éternel, on paſſe par-tout avec cet habillement.

Il annonce, il eſt vrai, peu d'aiſance ; & par-là même il eſt affecté aux ſolliciteurs, aux officiers réformés, aux rentiers ſans accroiſſement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéreſſer en leur faveur, ſe faire remarquer, & demander des penſions. Ce ſtratagême a réuſſi à quelques-uns : il ſeroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

Les deuils de cour, qui ſurviennent aſſez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Pariſiens : ces deuils mettent dans la ſociété le plus grand nombre fort à ſon aiſe ; & l'on diroit alors que les fortunes ſont égales.

La chûte des têtes couronnées n'eſt donc pas déſagréable à Paris. Ces morts-là arrangent tout le monde ; car l'habit noir s'accorde merveilleuſement avec les boues, l'in-

température des saisons, l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette. *J'hérite de tel roi*, s'écrioit un poëte de ma connoissance. — *Comment ?* — *Comment ! Il m'en eût coûté ce printemps, pour un habit, vingt pistoles que je remets en poche ; & je porterai volontiers le deuil de Sa Majesté bienfaisante.*

Il est assez plaisant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il estropie le nom ; mais l'usage a prévalu, & ce n'est plus un ridicule pour les classes les plus humbles de la société. Lorsque le petit deuil arrive, ceux qui ne sont pas riches, ou qui ne savent pas se mettre, trahissent leur état ; & les gens du monde reparoissent brillants, & se moquent de l'indigence, qui ne sait que se mettre tout en noir des pieds à la tête.

Le coup-d'œil le plus brillant au spectacle, est dans ces jours de petit deuil : c'est alors que les femmes & leurs diamants paroissent dans tout leur éclat.

CHAP.

CHAPITRE LXXVIII.

Les Egréfins.

Des jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergiſtes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le plumet, ſe qualifient gentilhommes, & avec un peu d'eſprit & beaucoup de front, mentent aux bons Pariſiens de la maniere la plus hardie: ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

Le marchand à Paris aime mieux perdre que de ne point ſe défaire de ſa marchandiſe. On laiſſe ces jeunes gens prendre le nom de chevaliers, de comtes, de marquis, &c. Ces marquis, ces comtes, ces chevaliers ſont en chambres garnies: tant qu'ils ne ſont que fats & avantageux, qu'ils ſe contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la police ne s'en inquiete pas, on les tolere encore; mais à la moindre fripponnerie, on les *démarquiſe* au château de Bicêtre.

Le moindre gentilhomme ſe qualifie, dans le plus petit contrat, de *haut & puiſ-*

tempérie des saisons, l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette. *J'hérite de tel roi*, s'écrioit un poëte de ma connoissance. — *Comment ?* — *Comment ! Il m'en eût coûté ce printemps, pour un habit, vingt pistoles que je remets en poche ; & je porterai volontiers le deuil de Sa Majesté bienfaisante.*

Il est assez plaisant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il estropie le nom ; mais l'usage a prévalu, & ce n'est plus un ridicule pour les classes les plus humbles de la société. Lorsque le petit deuil arrive, ceux qui ne sont pas riches, ou qui ne savent pas se mettre, trahissent leur état ; & les gens du monde reparoissent brillants, & se moquent de l'indigence, qui ne sait que se mettre tout en noir des pieds à la tête.

Le coup-d'œil le plus brillant au spectacle, est dans ces jours de petit deuil : c'est alors que les femmes & leurs diamants paroissent dans tout leur éclat.

CHAP.

CHAPITRE LXXVIII.

Les Egréfins.

Des jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergiſtes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le plumet, ſe qualifient gentilhommes, & avec un peu d'eſprit & beaucoup de front, mentent aux bons Pariſiens de la maniere la plus hardie: ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

Le marchand à Paris aime mieux perdre que de ne point ſe défaire de ſa marchandiſe. On laiſſe ces jeunes gens prendre le nom de chevaliers, de comtes, de marquis, &c. Ces marquis, ces comtes, ces chevaliers ſont en chambres garnies: tant qu'ils ne ſont que fats & avantageux, qu'ils ſe contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la police ne s'en inquiete pas, on les tolere encore; mais à la moindre fripponnerie, on les *démarquiſe* au château de Bicêtre.

Le moindre gentilhomme ſe qualifie, dans le plus petit contrat, de *haut & puiſ-*

ſant ſeigneur : le garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte ; de là l'incroyable facilité de ſe donner des noms & des titres uſurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté à grimper ſur un gradin un peu plus élevé ; ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les voit tous poſſédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquiſat.

Cette exceſſive vanité tourne une infinité de têtes : ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder comme vraie nobleſſe que quatre ou cinq maiſons : & l'on fait très-ſagement ; car ſi, de tous les préjugés qui nous rendent ſtupides, le plus déraiſonnable & le plus inſolent eſt celui de la nobleſſe (l'éducation & les lumieres ayant rangé preſque tous les hommes bien nés ſur la même ligne) il eſt juſte qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient, au nom de leurs aïeux, vrais ou faux, ſe ſéparer de leurs concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles, gentilhommes ou gentillâtres, quelques noms qu'ils prennent, ou qu'ils uſurpent, ou qu'ils aient reçus par le haſard de la naiſſance.

*

CHAPITRE LXXIX.

Batteur de Pavé.

C'eſt ordinairement un Gaſcon qui mange ſes cent piſtoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre; qui dîne à la gargote, ſoupe avec une bavaroiſe, & plein de vanité, ſe carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de rente: il ſort dès le matin de ſa chambre garnie, & le voilà errant dans tous les quartiers juſqu'à onze heures du ſoir. Il entre dans toutes les égliſes ſans dévotion; fait des viſites à des perſonnes qui ne ſe ſoucient point de lui; eſt aſſidu aux tribunaux, ſans avoir de procès. Il voit tout ce qui ſe paſſe dans la ville, aſſiſte à toutes les cérémonies publiques, ne manque rien de ce qui fait ſpectacle, & uſe plus de ſouliers qu'un eſpion ou qu'un agent de change.

Quand un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe: *Curſùm conſummavit.*

Une loi du grand Amaſis, roi d'Egypte, preſcrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un magiſtrat de la maniere dont il ſubſiſtoit. Si cette

loi étoit en vigueur parmi nous, il y auroit beaucoup de gens fort embarrassés à répondre.

CHAPITRE LXXX.

Pays Latin.

On nomme pays latin le quartier de la rue Saint-Jacques, de la montagne Sainte-Genevieve & de la rue de la Harpe : là sont les colleges de l'université, & l'on y voit monter & descendre une nuée de sorboniſtes en soutane, de précepteurs en rabat, d'écoliers en droit, & d'étudiants en chirurgie & en médecine : leur indigence nécessite leur vocation.

Quand la comédie françoise étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux composé qu'il ne l'est aujourd'hui : ce parterre savoit former des acteurs ; ceux-ci, privés de l'utile censure que les étudiants exerçoient, se pervertissent devant un parterre grossier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue Saint-Honoré, ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainsi la perfection d'un art tient à des rapports presque insensibles & rarement apperçus.

CHAPITRE LXXXI.

Colleges, &c.

Les colleges & les écoles gratuites de deſſin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens ſur les arts de pur agrément, pour leſquels ſouvent ils ne ſont pas nés. Cette pernicieuſe routine des petits bourgeois de Paris dépeuple les ateliers des profeſſions méchaniques, bien plus importantes à l'ordre de la ſociété. Ces écoles de deſſin ne ſont que des barbouilleurs; & ces colleges de plein exercice, pour ceux qui n'ont point de fortune, répandent dans le monde une foule de ſcribes qui n'ont que leur plume pour toute reſſource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

Le plan actuel des études eſt très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années bien peu de connoiſſance en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres; mais ils ſe forment d'eux-mêmes.

Cent pédants veulent apprendre à des enfants la langue latine avant qu'ils ſachent leur propre langue; tandis qu'il faut d'abord

en ſavoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'eſt lourdement mépris dans tous les ſyſtêmes d'étude!

Il y a dix colleges de plein exercice; on y emploie ſept ou huit ans pour apprendre la langue latine; & ſur cent écoliers, quatre-vingt-dix en ſortent ſans la ſavoir.

Tous ces régents ont une couche épaiſſe de pédanterie, qu'il leur eſt impoſſible de ſecouer; on la reconnoît même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton eſt ce qu'il y a de plus ridicule & de plus inſupportable au monde.

Le nom de Rome eſt le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de Romulus & de ſa louve: on m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me pourſuivoient dans mon ſommeil; on entaſſoit dans ma mémoire les épîtres familiers de Cicéron; tandis que d'un autre côté le catéchiſte venoit le dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la capitale du monde où réſidoit le trône pontifical ſur les débris du trône impérial: de ſorte que j'étois loin de Paris, étranger à ſes murailles, & que je vivois à Rome que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

Les décades de Tite-Live ont tellement

occupé mon cerveau pendant mes études, qu'il m'a fallu dans la suite beaucoup de temps pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épousé les fortunes de ces anciens Romains.

J'étois républicain avec tous les défenseurs de la république; je faisois la guerre avec le sénat contre le redoutable Annibal; je rasois Carthage la superbe, je suivois la marche des généraux Romains, & le vol triomphant de leurs aigles dans les Gaules; je les voyois sans retour conquérir le pays où je suis né; je voulois faire des tragédies de toutes les stations de César; & ce n'est que depuis quelques années que je ne sais quelle lueur de bon sens m'a rendu Français & habitant de Paris.

Il est sûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine un certain goût pour les républiques, & qu'on voudroit pouvoir ressusciter celle dont on lit la grande & vaste histoire: il est sûr qu'en entendant parler du sénat, de la liberté, de la majesté du peuple Romain, de ses victoires, de la juste mort de César, du poignard de Caton qui ne put survivre à la destruction des loix, il en coûte pour sortir de Rome, & pour se retrouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'est cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangeres qu'ils doivent

dans des tas de fumier des débris de l'eſpece humaine.

Tous ceux qui manient le ſcalpel, aiment donc de préférence la capitale, à cauſe de l'extrême facilité qu'ils ont pour y ſuivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent; & ſont à bon marché; en hiver on ne les paie qu'au rabais; l'anatomiſte en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ſes éleves un louis ou dix écus. Il y a un commerce ſuivi entre les corbeaux des cimetieres & les diſciples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie, on pourroit (ce qui eſt horrible à penſer) rencontrer ſur le marbre noir ſon pere, ſon frere, ſon ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

Puiſque la perfection de la médecine & de la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art ce trafic clandeſtin & honteux, & prévenir les ſcenes ſcandaleuſes & dégoûtantes qui en réſultent?

Qui croiroit que les Winslow & les Ferreins ſont, au terme de la loi, des profanateurs ſacrileges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves? Tout ſera donc éternellement en contradiction, nos loix, nos mœurs & nos uſages!

Si un ancien revenoit au monde, de

quel étonnement ne seroit-il pas frappé dans l'amphithéatre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autorise à avoir des cadavres! Un mort étoit pour les anciens un objet sacré, qu'on déposoit avec respect sur un bûcher; & celui-là étoit déclaré impur, qui osoit y porter la main. Que diroit-il, en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé, & tous ces jeunes chirurgiens, les bras nus & ensanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations?

L'Hôtel Dieu refuse de livrer des cadavres; on a recours à l'adresse; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la Salpêtriere & de Bicêtre. Les corps des hémériens qui sont morts dans les grands remedes, servent ordinairement à la dissection publique dans les amphithéatres.

L'anatomie n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conséquente. Le corps humain est aujourd'hui connu parfaitement dans toutes ses parties; & il sera difficile d'ajouter à ce qu'on sait, tant les recherches ont été profondes. Mais l'anatomie n'est cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus. Il reste à connoître le jeu de la machine, à apprécier ses rapports, & les principes des forces vitales. *Hic labor, hoc opus.* La patience méchanique de l'anatomiste doit céder la place au génie qui généralise, qui scrute,

qui ſe trompe en cherchant à deviner ; mais qui, à force de tourmenter pluſieurs ſyſtêmes, découvrira peut-être une ſeule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'académie royale de chirurgie eſt un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres ſciences, a fait pour ſon école des dépenſes que les autres arts ont enviées.

CHAPITRE LXXXIII.

La Sorbonne.

Elle rit elle-même de ſa théologie, & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ſes theſes & de ſes cenſures. Elle haſarde de dire que Moïſe étoit meilleur naturaliſte que Buffon ; mais elle n'en croit rien.

La théologie a tout gâté dans le monde ; elle a redoublé les terreurs de l'homme, au lieu de les calmer ; elle l'a rendu ſuperſtitieux, au lieu de le rendre raiſonnable.

La Sorbonne a dû briller dans les ſiecles de ténebres, parce qu'elle avoit alors des connoiſſances fort au-deſſus du commun des hommes. Mais dans les ſiecles de lu-

miere elle a voulu répondre à tout, & de là ſont nés les ſophiſmes les plus extravagants. Elle a défiguré toutes les ſciences, en voulant aſſervir à ſes déciſions la morale, l'hiſtoire, la phyſique; elle a voulu tout arranger, comme la législatrice de toutes les idées; & ſes travaux bizarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce ſeroit un livre curieux, que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis trois ſiecles; jamais le déraiſonnement chez les peuples les plus ignorants & les plus ſuperſtitieux n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus inſigne folie: c'eſt qu'elle a voulu perpétuellement ſubtiliſer, & qu'elle a voulu même en ſavoir plus que les autres docteurs chrétiens. Ainſi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance; qu'on juge du réſultat d'une pareille lutte.

Elle auroit entiérement dénaturé dans l'homme la faculté de penſer, ſi quelques ſages ne fuſſent venus rectifier ces viles erreurs, & ſe moquer de ſa théologie, autant que les membres de la Sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais comme ce ſont des places lucratives, les arguments de toutes couleurs, les theſes & les cenſures iront leur train. Si tant de gens ſe font tuer pour quelque argent, faut-il s'étonner que d'autres déraiſonnent ſciemment à un plus haut prix?

Tout ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'eſt le mauſolée du cardinal de Richelieu, qui forma la Sorbonne & l'Académie françoiſe ; deux corps qui penſent aujourd'hui à peu près de même, & qui ſe combattent ; le tout pour fixer les regards, & pour exiſter.

Les docteurs muſulmans ſont plus raiſonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques paſſages extravagants, quelques folies palpables, au lieu de s'entêter à juſtifier ces inepties, ils les rangent au nombre des huit mille mots qui renferment des fauſſetés. Par ce moyen, ils ſe ſauvent de toute diſpute, qui tourneroit à leur confuſion ; & révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conſervent l'honneur de la raiſon humaine.

Si la Sorbonne avoit ſu en agir ainſi, elle n'auroit pas enfanté dans ſon délire les theſes anciennes qui l'ont rendu odieuſe, & les theſes modernes qui l'ont rendu ridicule ; mais elle conſent à paſſer pour abſurde, pourvu qu'on ne diſcontinue pas de la payer.

CHAPITRE LXXXIV.

Les Ecrivains des Charniers-Innocents.

Il faut qu'ils vivent tout comme les théologiens : plus utiles qu'eux, ils ſont les dépoſitaires des tendres ſecrets des ſervantes; c'eſt là qu'elles ſont écrire leurs déclarations ou leurs réponſes amoureuſes; elles parlent à l'oreille du ſecretaire public, comme à un confeſſeur; & la boîte où eſt l'écrivain diſcret, reſſemble à un confeſſionnal tronqué.

Le ſcribe, la lunette ſur le nez, la main tremblante, & ſoufflant dans ſes doigts, donne ſon encre, ſon papier, ſa cire à cacheter & ſon ſtyle, pour cinq ſols.

Les placets au roi & aux miniſtres coûtent douze ſols, attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le ſtyle en eſt plus relevé.

Les écivains des charniers ſont ceux qui s'entretiennent le plus aſſidument avec les miniſtres & les princes; on ne voit à la cour que leurs écritures.

Au commencement du regne, ils étoient menacés de faire fortune; on recevoit tous les placets, on les liſoit, on y répondoit; tout-à-coup cette correſpondance entre le peuple & le monaque a été interrompue;

les écrivains des charniers, qui avoient déjà acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau déſert, & ſont retombés dans leur antique indigence!

Sans la ſecrette correſpondance des cœurs, qui n'eſt pas ſujette aux viciſſitudes, ils iroient augmenter le nombre déjà prodigieux des ſquélettes qui ſont entaſſés au deſſus de leurs têtes, dans des greniers ſurchargés de leur poids. Quand je dis ſurchargés, ce n'eſt pas une figure de rhétorique. Ces oſſements accumulés frappent les regards; & c'eſt au milieu des débris vermoulus de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre; c'eſt au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuſe, qui vient offenſer l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans, & celles-là dicter des lettres amoureuſes.

Le régent avoit, pour ainſi dire, compoſé ſon ſerrail des marchandes de modes & des filles lingeres, dont les boutiques environnent & ceignent, dans ſa forme quarrée, ce cimetiere vaſte & hideux.

CHAPITRE LXXXV.

Le Fauxbourg Saint-Marcel.

C'eſt le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante & la plus indiſciplinable. Il y a plus d'argent dans une ſeule maiſon du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'eſt dans ces habitations éloignées du mouvement central de la ville, que ſe cachent les hommes ruinés, les miſantropes, les alchymiſtes, les maniaques, les rentiers bornés, & auſſi quelques ſages ſtudieux, qui cherchent réellement la ſolitude, & qui veulent vivre abſolument ignorés & ſéparés des quartiers bruyants des ſpectacles. Jamais perſonne n'ira les chercher à cette extrémité de la ville: ſi l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'eſt par curioſité; rien ne vous y appelle; il n'y a pas un ſeul monument à y voir; c'eſt un peuple qui n'a aucun rapport avec les Pariſiens, habitants polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on danſa ſur le cercueil du diacre Pâris, & qu'on

mangea de la terre de ſon tombeau, juſqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere :

De par le roi, défenſe à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les ſéditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la miſere obſcure.

Les maiſons n'y ont point d'autre horloge que le cours du ſoleil ; ce ſont des hommes reculés de trois ſiecles par rapport aux arts & aux mœurs régnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics ; & une femme mécontente de ſon mari, plaide ſa cauſe dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voiſins, & récite la confeſſion ſcandaleuſe de *ſon homme*. Les diſcuſſions de toute nature finiſſent par de grands coups de poings ; & le ſoir on eſt raccommodé, quand l'un des deux a eu le viſage couvert d'égratignures.

Là, tel homme enfoncé dans un galetas, ſe dérobe à la police & aux cent yeux de ſes argus, à peu près comme un inſecte imperceptible ſe dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entiere occupe une ſeule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats ſont ſans rideaux, où les uſtenſiles de cuiſine roulent avec les vaſes de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas

vingt écus ; & tous les trois mois les habitants changent de trou, parce qu'on les chaſſe faute de paiement du loyer. Ils errent ainſi, & promenent leurs miſérables meubles d'aſyle en aſyle. On ne voit point de ſouliers dans ces demeures ; on n'entend le long des eſcaliers que le bruit des ſabots. Les enfants y ſont nuds & couchent pêle-mêle.

C'eſt le fauxbourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard & ſes nombreux cabarets ; car il faut que l'homme s'étourdiſſe ſur ſes maux : c'eſt lui ſur-tout qui remplit le fameux *ſallon des gueux*. Là, danſent ſans ſouliers & tournoyant ſans ceſſe, des hommes & des femmes qui, au bout d'une heure, ſoulevent tant de pouſſiere qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

Une rumeur épouvantable & confuſe, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce ſallon horriblement peuplé, & où dans des plaiſirs faits pour elle, la populace boit un vin auſſi déſagréable que tout le reſte.

Ce fauxbourg eſt entiérement déſert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard eſt plein, ſon peuple reflue au petit-Gentilli, aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vuide & par douzaines Ce peuple boit pour huit jours.

Il eſt, dans ce fauxbourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, & plus

diſpoſé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pouſſer à bout cette populace; on la ménage, parce qu'elle eſt capable de ſe porter aux plus grands excès.

CHAPITRE LXXXVI.

Le Marais.

Ici, vous retrouvez du moins le ſiecle de Louis XIII, tant pour les mœurs que pour les opinions ſurannées. Le Marais eſt au quartier brillant du Palais-Royal, ce que Vienne eſt à Londres. Là regne, non la miſere, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés: les demi-fortunes s'y refugient. Là, ſe voient les vieillards grondeurs, ſombres, ennemis de toutes les idées nouvelles; & des conſeilleres bien impérieuſes y frondent, ſans ſavoir lire, les auteurs dont les noms parviennent juſqu'à elles: on y appelle les philoſophes des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y ſouper, on n'y rencontre que des ſots; & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du brillant de l'eſprit & du charme du ſentiment: tel homme aſſis dans un cercle, eſt un fauteuil de plus, qui embraſſe un ſallon. On y voit des meubles

antiques, qui ſemblent concentrer les préventions & les uſages ridicules.

Les jolies femmes même, qu'un aſtre fatal a reléguées dans ce triſte quartier, n'oſent recevoir d'autre monde que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence; mais ce qu'il y a de curieux pour l'obſervateur, c'eſt que tous ces ſots réunis ſe déplaiſent & s'ennuient réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des arts; & réduits au Mercure de France (1) pour toute nourriture, ils ne connoiſſent rien au-delà.

Si cependant un homme d'eſprit, égaré par haſard dans ces faſtidieuſes ſociétés, s'aviſe de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez, au bout d'une heure, ſortir de leur lourde apathie, & ſourire niaiſement au feu qui les étonne; mais les cartes bientôt prennent le deſſus, & ils n'apprendront que dans une année révolue la nouvelle du lendemain.

J'ai peu vu ces maiſons preſque cloîtrées, où l'on ſe livre, faute d'autre amuſement, à l'éternelle occupation de battre & rebattre les cartes pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles ſaiſons de l'année.

(1) Dans ces maiſons ce Mercure eſt mis ſur la dépenſe avec les balais; & ce compte regarde le portier.

réligion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle, qui attend tous ceux qui n'entendent pas la meſſe aux capucins du Marais.

CHAPITRE LXXXVIII.

On bâtit de tout côté.

Les trois états qui font aujourd'hui fortune dans Paris, ſont les banquiers, les notaires & les maçons, ou entrepreneurs de bâtiments. On n'a de l'argent que pour bâtir: des corps-de-logis immenſes ſortent de la terre, comme par enchantement, & des quartiers nouveaux ne ſont compoſés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtiſſe eſt bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majeſté.

L'architecture, depuis vingt années ſeulement, a repris un très-bon ſtyle, ſur-tout quant aux ornements.

Le comte de Caylus a reſſuſcité parmi nous le goût grec, & nous avons enfin renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maiſons eſt diſtribué avec une commodité charmante, abſolument inconnue à tous les peuples de la terre.

On

On a régénéré deux arts preſque en même temps, la muſique & l'architecture. La peinture n'a point fait les mêmes progrès : la couleur de l'école françoiſe ſera toujours un peu fauſſe, ſoit que ce vice appartienne au climat, ſoit que le ton des maîtres s'oppoſe à cet égard à une plus grande perfection.

Les remparts ſe hériſſent d'édifices qui ont fait reculer les anciennes limites : de jolies maiſons s'élevent vers la chauſſée d'Antin, & vers la porte Saint-Antoine, que l'on a abattue. Il étoit queſtion de renverſer l'infernale Baſtille ; mais ce monument odieux en tout ſens choque encore nos regards.

Il eſt écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille, mais avec une lenteur qui atteſte que les fonds manquent. Le prince de Condé a dépenſé douze millions pour ſon Palais-Bourbon, & les échafauds du Louvre ont pourri ſur pied.

L'Hôtel-Dieu n'a rien gagné à ſon incendie, non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'égliſe de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il ſur nos têtes ? ou bien bravera-t-il, ſur une baſe inébranlable, les clameurs & les alarmes de M. Patte ? Il a annoncé le danger, n'eſt-il qu'imaginaire ? S'il arrivoit, il ne nous reſteroit donc que la

majeſtueuſe façade de ce monument ; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particuliers de l'eau, comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On ne ſauroit diſconvenir que pluſieurs incendies n'aient été utiles à l'embelliſſement de la ville.

Quand les déſaſtres qu'occaſionne la fureur ſoudaine des éléments, ne laiſſent plus que les traces de leur paſſage, le génie réparateur accourt, fixe l'œil ſur les débris fumants, & le pied ſur les ruines, médite la reconſtruction des monuments diſparus ; ou plutôt il les conçoit ſur des plans nouveaux, & plus majeſtueux que ceux qui exiſtoient.

Ainſi, par une marche conſtante dans la nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'eſt fait qu'à la ſuite des accidents ; & l'on peut dire : c'eſt le mal qui engendre le bien.

En effet, l'homme ſemble attendre le renverſement des plus minces édifices pour y porter enfin la main : le courroux des éléments eſt le ſignal qui l'avertit de ſa force & de ſa puiſſance.

Sans les coups du temps & la rage des incendies, les maſſes difformes de la barbarie la plus révoltante regneroient encore dans nos villes ; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déſerte, nous avons

perdu l'aſpect des objets gothiques & de mauvais goût, avec leſquels nous étions familiariſés.

C'eſt quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice: elle ſemble timide & inanimée devant ces antiques maſures, que l'habitude ſuperſtitieuſe reſpecte; & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever des miſérables décombres, que pour édifier les monuments les plus ſuperbes.

L'embraſement du Palais, qui a été ſi funeſte, & qui pouvoit l'être à un point qui effraie l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la juſtice. Dépôt des annales & des archives de la nation, ſanctuaire des loix, ſiege des aſſemblées les plus auguſtes, cet édifice devroit avoir ce caractere de majeſté, de grandeur, qui annonce tout-à-coup l'œil des citoyens, que là ſont les juges, les défenſeurs, les oracles des droits du peuple.

Le moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au phyſique des objets; & ſi les rois ont ſoin d'étendre autour d'eux une enceinte immenſe, de s'environner d'un grand appareil; ſi les prêtres ont appellé les adorateurs de la Divinité dans des temples où regne une obſcurité ſombre & majeſtueuſe, ce qu'il y a de plus auguſte ſur la terre après le ſéjour où l'homme ſe proſterne devant Dieu, c'eſt le

lieu où la juſtice, ſous un glaive nu, tient en reſpect l'homme puiſſant & raſſure le foible.

Le front d'un ſemblable édifice, impoſant & grave par tous ſes attributs, devroit parler de maniere que le coupable pâlit en montant les degrés qui le conduiront au tribunal, où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les magiſtrats, qu'ils entrent dans un ſanctuaire où ils doivent dépoſer les paſſions humaines, prendre une ame élevée & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer.

On n'a rien fait de tout cela. On a ſuivi la forme irréguliere, petite & meſquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane que le temple de la juſtice. On n'a point voulu ennoblir le ſanctuaire des loix.

CHAPITRE LXXXIX.

Ameublements.

Quand une maiſon eſt bâtie, rien n'eſt fait encore; on n'eſt pas au quart de la dépenſe; arrivent le menuiſier, le tapiſſier, le peintre, le doreur, le ſculpteur, l'ébéniſte, &c. Il faut enſuite des glaces,

& poſer des ſonnettes par-tout; le dedans occupe trois fois plus de temps que la conſtruction de l'hôtel; les anti-chambres, les eſcaliers dérobés, les dégagements, les commodités, tout cela eſt à l'infini.

On a donné aux ameublements une magnificence ſurabondante & déplacée. Un lit ſuperbe qui a l'air d'un trône, une ſalle à manger ciſelée, des chenets travaillés comme un bijou, une toilette d'or & de dentelles, ſont aſſurément d'une oſtentation puérile. Je ſais qu'un palais où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriſte puiſſamment.

On place enſuite en ſentinelle le Suiſſe, qui repouſſe ceux qui ne ſont ni veloutés, ni dorés. Il eſt encore mis là pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

La magnificence de la nation eſt toute dans l'intérieur des maiſons. Le Louvre n'eſt pas achevé, & ne le ſera jamais. On a bâti ſix cents hôtels, dont le dedans ſemble l'ouvrage des Fées; car l'imagination ne va guere au-delà d'un luxe auſſi recherché. Mais en même temps, gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand: rien pour le public, rien pour ſes plaiſirs, ou même pour ſes beſoins. Ne cherchez pas des bains, un hôpital vaſte & ordonné, des réſervoirs, des galeries, des promenades

couvertes, des ſalles de ſpectacles dignes des pieces qu'on y repréſente : n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la ſanté & la joie, ou qui les font naître. Un luxe particulier & clandeſtin fait toute la jouiſſance des riches, mais non leur félicité.

Tel homme à ſon aiſe, qui n'a ni enfants ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des ſeigneurs qui le regardent à peine. Il paſſe ſa vie à frapper aux portes, à jouer le complaiſant, & cela pour dîner une fois la ſemaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il eſt bon d'entrer dans ces hôtels pour en voir l'ameublement ; mais ſi l'on veut en courtiſer le maître, on ſe dévoue à une vie triſte, uniforme & déſagréable.

CHAPITRE XC.

Abbés.

Paris eſt rempli d'abbés, clercs tonſurés, qui ne ſervent ni l'égliſe ni l'état, qui vivent dans l'oiſiveté la plus ſuivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaiſes.

Robinſon Cruſoé dit qu'on gâte ſouvent un excellent corps de crocheteur, en maſ-

quant d'un habit eccléſiaſtique ſes membres ſouples & nerveux. Mais c'eſt un ſauvage qui parle.

Dans pluſieurs maiſons on trouve un abbé à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'eſt qu'un honnête valet qui commande la livrée. Il eſt le complaiſant ſoumis de Madame, aſſiſte à ſa toilette, ſurveille la maiſon, & dirige au dehors les affaires de *Monſieur*. Ces perſonnages à rabat ſe rendent plus ou moins utiles, careſſent leur protecteur pendant pluſieurs années, afin d'être mis ſur la feuille.

Ils y parviennent, & en attendant ils jouiſſent d'une bonne table & des petits avantages qui ſe rencontrent toujours dans une maiſon opulente.

La femme-de-chambre leur dit tout ce qui ſe paſſe, ils ſont inſtruits des ſecrets du maître, de la maîtreſſe & des valets.

Enſuite viennent les précepteurs, qui ſont auſſi des abbés. Dans les maiſons de quelque importance, on ne les diſtingue guère des domeſtiques. Pendant le cours de l'éducation on les ménage un peu: dès qu'elle eſt finie, on leur donne une penſion modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les congédie. Le peu d'eſtime qu'on leur accorde, eſt cauſe qu'ils négligent leurs éleves; mais comment s'eſt-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs

par an, vous formera un homme ? On lui a imposé la tâche la plus difficile & la plus incertaine. D'ailleurs, *nemo dat quod non habet.* Il n'y a qu'un homme supérieur qui puisse réellement donner des sentiments à un autre être, & réformer son ingrate ou perverse nature.

On voit sous le nom d'abbés beaucoup de petits housards, sans rabat ni calotte, avec un petit habit à la prussienne, des boutons d'or, & chapeau sous le bras, étaler une frisure impertinente & des airs efféminés. Piliers de spectacles & de cafés, ou mauvais compilateurs de futiles brochures, ou faiseurs d'extraits satyriques, on se demande comment ils appartiennent à l'église; car on ne devroit appeller ecclésiastiques que ceux qui servent les autels. Ils n'en usurpent pas moins ce nom, parce que de temps en temps ils en portent l'habit.

Au grand scandale de la religion, tout cela se souffre : & pourquoi ? Je n'en sais rien. Prend l'habit ecclésiastique qui veut, & même sans tonsure.

On ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des Laïs. La courtisanne qui les dénonçoit au commissaire avoit cinquante francs qui lui étoient payés par***. Cette odieuse inquisition, qui réunissoit le double vice de la perfidie & du scandale, a cessé.

CHAPITRE XCI.

Evéques.

Les évêques violent facilement & ſans remords la loi de la réſidence, en quittant le poſte qui leur eſt aſſigné par les ſaints canons. L'ennui les chaſſe de leurs dioceſes, qu'ils regardent comme un exil ; ils viennent preſque tous à Paris, pour y jouir de leurs richeſſes, &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté qu'ils n'ont pas dans le ſéjour où la bienſéance les force à la gêne de la repréſentation.

On leur en fait un crime ; mais à quoi ſerviroit l'opulence, ſi elle n'ouvroit à chacun la carriere de ſes goûts ? Remettez-les à la fortune des apôtres, & vous les verrez ſédentaires. On dira, comment le paſteur quitte-t-il ſon troupeau ? Cette vieille image ne forme plus aucun ſens ; rien n'eſt d'un poids ſi leſte que la charge paſtorale. Les maîtres de la morale n'enſeignent point la morale ; ils bravent les anathêmes des anciens conciles, & conſomment, dans l'oiſiveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le ſoulagement de leurs ouailles infortunées. Mais toutes

ces expreſſions, encore un coup, ſont devenues gothiques.

L'ambition, qui s'alimente par ce qu'elle a déjà obtenu, les pouſſe à la cour & dans les bureaux des miniſtres; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaiſances, & ils tentent de porter ſourdement la main à l'adminiſtration.

Ils travaillent inceſſamment derriere la tapiſſerie, & reſtent ſans effroi au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zele des prophetes.

Ainſi le ſacerdoce a des occupations purement terreſtres, & ſonge peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apoſtolique.

Dès le ſeizieme ſiecle, on adreſſoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux peres du concile de Trente. » Les égliſes ſe plaignent qu'elles ſont deſtituées de » la préſence de leurs époux, dont pluſieurs » ſe comportent mal à leur égard, & plutôt comme des voleurs, qui ne les voient » qu'en paſſant, pour prendre leurs biens » & s'en aller, que comme des peres & » paſteurs, qui doivent demeurer avec elles, » pour les nourrir, les conduire & les conſoler «.

Mais on a remarqué que les évêques qui accompliſſent inviolablement la loi de la ré-

ſidence (qui forme le petit nombre) avoient une piété minutieuſe, inquiéte, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatiſme; qu'ils vexoient les habitants de leur diocèſe par un zele aveugle & inconſidéré; tandis que les autres, non réſidants, avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne perſécutoient perſonne: de ſorte que tout le mal, peut-être, qui réſulte de leur éloignement, c'eſt que l'argent qui leur vient des provinces, ne ſe conſomme pas dans le ſein des provinces même.

Ils publient de temps en temps des mandements, ouvrage de leurs ſecrétaires. Le ſtyle & les idées en ſont preſcrits d'avance. Le meilleur mot de Piron eſt celui-ci: *Avez-vous lu mon mandement?* lui dit un évêque.... *Oui, monſeigneur; & vous?*

CHAPITRE XCII.

Succeſſion des Modes.

Pour voir la ſucceſſion des modes, il n'eſt pas beſoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe; il ſuffit de comparer en portraits la ſuite des évêques. Les premiers ont dans l'extérieur la ſimplicité évangélique & la gravité de leur

miniſtere ; au ſecond âge, le viſage auſtere, l'ample barbe, l'habit groſſier ont déjà diſparu ; au troiſieme, les évêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée. Voyez un de nos prélats peint au ſallon : il a des joues couleur de roſe, des levres purpurines, des yeux qui vous carreſſent ; un jeune prélat eſt preſque une beauté.

CHAPITRE XCIII.

Canne.

Elle a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main ; la marche en eſt plus leſte, & l'on ne connoît plus ces diſputes & ces querelles ſi familieres il y a ſoixante ans, & qui faiſoient couler le ſang pour de ſimples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement bien plus que les loix. On n'auroit réuſſi qu'avec peine à interdire le port des armes : le Pariſien s'eſt déſarmé de lui-même pour ſa commodité & par raiſon. Le duel étoit fréquent, il eſt devenu rare. Les loix ſéveres de Louis XIV n'ont pas eu autant de force ſur les eſprits que la douce & paiſible lumiere de la philoſophie.

Les Parisiens ont senti qu'ils ne devoient pas se déchirer comme des bêtes féroces pour une chimere qu'on appelle *point-d'honneur*. On se contredit, on se dispute, on y met quelquefois un peu d'aigreur ; mais on ne croit pas qu'on doive pour cela se couper la gorge.

Les femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme siecle. Elles sortent & vont seules dans les rues & sur les boulevards, la canne à la main. Ce n'est pas pour elles un vain ornement ; elles en ont besoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhaussent que pour leur ôter la faculté de marcher.

La canne *à bec de corbin*, qui accompagnoit fidellement la perruque *à trois manteaux*, disparoît peu à peu, & ne se verra bientôt plus que dans la main du contrôleur ou directeur général des finances, qui seul est dans l'usage d'entrer ainsi chez le roi. Nul autre n'y peut porter la *canne*.

Voilà une distinction. Et pourquoi cette canne, dans une main habile & integre, seroit-elle inférieure au *bâton* de maréchal de France ?

Les poëtes seront embarrassés à placer dans leurs vers la *canne* du contrôleur général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financiere ; mais ils useront d'une belle mé-

taphore, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui ſoutient quelquefois le *ſceptre* & les *bâtons*.

CHAPITRE XCIV.

Aveuglement.

On paſſe à côté les uns des autres ſans ſe connoître. Telle femme qui conviendroit à tel homme, & qui feroit ſon bonheur, en eſt coudoyée rudement, & n'en eſt pas apperçue. Telle perſonne qui poſſede une ame qui ſympathiſeroit ſi bien avec la nôtre, ſort d'un cercle ou d'une aſſemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchons en vain depuis tant d'années. Le caractere analogue à notre caractere eſt celui quelquefois dont nous entendons inceſſamment parler, que l'on défigure ſans ceſſe, & que nous calomnions enſuite par écho. Nous ſommes, pour ainſi dire, condamnés dans cette ville immenſe à nous voir ſans nous connoître; nos faux jugements ſont encore plus communs que nos ſujets d'infortune.

Nos erreurs ſur l'inextricable route de la fortune ſont tout auſſi nombreuſes. Nous tournons dans le labyrinthe, & nous revo-

nons quelquefois au même point après une longue courſe très-fatigante.

Si un homme pouvoit contempler dans tous ſes points le chemin battu des richeſſes & des grandeurs, il ſauroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci ſe releve du choc qui ſembloit devoir le renverſer, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laiſſe échapper l'occaſion favorable. Il ſeroit comme le ſpectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer : mais que ce même obſervateur s'aſſeye à la table du jeu, & qu'il commence la partie ; ſon œil ſe troublera ; il ne ſera plus au point de vue où, parfaitement déſintéreſſé, l'on embraſſe l'enſemble ſans effort.

CHAPITRE XCV.

Cours gratuits.

Au coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'architecture, Cours gratuit de langue angloiſe, Cours gratuit d'hiſtoire, Cours gratuit de belles-lettres, Cours gratuit de géographie, de langue françoiſe, d'orthographe, &c.*

Accourez, citadins & provinciaux, accourez, étrangers ! Quoi de plus heureux

que d'avoir des maîtres à ſes ordres, qui vous livrent la ſcience *gratis !* Allez les trouver à leurs adreſſes imprimées : vous montez un petit eſcalier tortueux, fort obſcur ; vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue diſtributeur des connoiſſances humaines ; il ſe plaint de l'ingratitude de ſon ſiecle, de l'indifférence coupable du public, qui paſſe devant ſes affiches ſans les regarder ; l'ignorance & la barbarie conſpirent contre ſon établiſſement ; il vous prie de le dédommager des peines qu'il s'eſt données depuis vingt ans pour l'inſtruction publique.

La leçon eſt courte, les plaintes ſont fort longues. Tous ces maîtres vous enſeignent parfaitement tout ce que vous ſavez ; & malgré la méthode particuliere qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documents. Vous deſcendez l'eſcalier, & vous oubliez la rue, le maître & ſa méthode ; vous ne vous en ſouvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour, *Cours gratuit :* affiche menſongere, car le temps qu'on y perd eſt aſſurément ce qu'il y a de plus cher au monde, & d'un prix bien au deſſus de l'argent.

CHAPITRE XCVI.

Burreau de Sûreté.

C'eſt un bureau de police établi il y a une trentaine d'années, où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets ſans aucuns frais. Des inſpecteurs de police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour ſatisfaire les intereſſés. Des bijoux précieux, après avoir long-temps circulé dans des mains inviſibles, reviennent, comme par enchantement, ſe préſenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, ſur-tout quand l'homme qui s'eſt plaint porte un nom.

Il paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolere quelques petits larcins, pour avoir connoiſſance des grands voleurs & des vols ſcandaleux. On s'attache ſur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques diſpoſitions à la violence, & l'on prévient ainſi les meurtres & les aſſaſſins : ce qui eſt très-bien vu ; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'il tombe entre les mains de la police

un grand nombre d'aventuriers & de filoux, combien lui échappent & trompent ſa vigilance ! Il faut un tel fond d'induſtrie & de reſſources pour vivre dans cette capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'eſt pas étonnant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractere de ce peuple livré à une induſtrie ſourde & dangereuſe.

CHAPITRE XCVII.

Chanſons. Vaudevilles.

Que dit-on de moi? diſoit Mazarin, ce ruſé Italien. *Ils cantent, monſeigneur. — Ils cantent ? Eh bien, laiſſez-les canter. S'ils cantent, ils paieront.* C'eſt encore vrai aujourd'hui. Quelques miniſtres n'ont pas voulu nous laiſſer *canter* pour notre argent : c'étoit là en vérité ſe montrer de bien mauvaiſe humeur.

Point d'événement qui, chez ce peuple moqueur, ne ſoit *enregiſtré* par un vaudeville. Son caractere eſt toujours tourné à l'épigramme, & il répond par le ſarcaſme à tout ce qu'on lui propoſe d'utile.

Ces vaudevilles, pour être ſatyriques, n'en ſont pas toujours moins vrais. Ils ont

de tous temps été plaiſants, malins; mais ils deviennent trop durs, trop méchants, depuis que les hommes de cour s'aviſent de les faire ou de les corriger. Ils ont, il eſt vrai, un tact ſur les affaires, & une connoiſſance des hommes publics, qui donnent plus de phyſionomie aux choſes & plus de ſel aux couplets; mais le ſtyle âcre & violent s'y manifeſte, & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la ſuite des vaudevilles offroit mieux l'hiſtoire (c'eſt-à-dire le caractere des perſonnages & le vrai mobile des affaires) que les narrations de tous ces hiſtoriens qui n'ont jamais mis le nez derriere la tapiſſerie, que faudroit-il penſer des vaudevilles & de notre grave hiſtoire, écrite par Villaret & Garnier?

Tous ces couplets mordants, qui circulent depuis quelques années, ſont auſſi condamnables par leur fiel qui les empoiſonne, que par leur exceſſive audace. Ce n'eſt plus là le ton du joyeux vaudeville, qui pinçoit ſans déchirer. Les hommes de cour ont dénaturé un genre précieux; & dans leurs ſourdes vengeances, ils ont accumulé plus de traits affreux que n'en a forgé la jalouſie des écrivains réputés les plus âpres à la domination littéraire.

CHAPITRE XCVIII.

Civilité.

Et la civilité n'en regne pas moins : elle eſt répandue dans preſque toutes les claſſes. C'eſt qu'on a vu qu'elle produiſoit une infinité de bons effets dans la ſociété ; des gens qui ne ſe touchent qu'un inſtant ont droit d'exiger que ce commerce paſſager ſoit agréable. Sans ce menſonge ingénieux, un cercle ſeroit une arene où les petites & viles paſſions paroîtroient avec toutes leurs difformités. Cette eſpece de politeſſe, généralement adoptée, maſque la férocité de l'orgueil & les écarts de l'amour-propre. On s'eſt offert l'un à l'autre ſous les plus beaux côtés, & la ſurface hideuſe du caractere va ſe dévoiler dans l'intérieur domeſtique devant des yeux qui y ſont accoutumés, ou faits pour ſoutenir cette épreuve. Cependant on a joui, on s'eſt amuſé, & l'apparence des vertus ſociales a conſolé un inſtant de leur peu de réalité. Une robe légere, jetée ſur le moral, eſt donc auſſi néceſſaire peut-être qu'un vêtement l'eſt au phyſique de l'homme.

CHAPITRE XCIX.

Progrès des Arts.

Les arts ſe perfectionnent plutôt que les mœurs, parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuiſine d'aujourd'hui eſt plus délicate & plus fine, même plus ſaine, que celle qu'on faiſoit il y a quarante ans. On chante, on danſe mieux, ainſi qu'on fait de meilleurs ragoûts. A tout prendre, on joue mieux la comedie. La médecine eſt moins meurtriere, & la chirurgie offre des cures merveilleuſes; la chymie eſt étonnante dans ſes découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à ſentir la bonne muſique & à l'adopter. Nos habits ſont moins gênants, plus ſimples, plus frais & plus commodes. On fait de très-jolis vers & avec profuſion. Ce n'eſt plus même un mérite rare: nous avons des livres plus penſés, plus profonds que ceux de l'autre ſiecle, & tout autrement importants. Je ſuis sûr que nous ſerons encore ſurpaſſés par la génération future; car tandis que des eſprits très-chagrins ou très-ignorants crient à la décadence, je vois qu'au lieu de reculer tout avance. Quelques gens de lettres, perpétuellement infatués de leur pro-

feſſion, ne voyant qu'elle dans le monde, pour le ſeul plaiſir de déclamer contre leurs confreres, nieront cette propoſition ; mais chacun d'eux, dans le fond de ſon cœur, ſe croira ſupérieur à ſes rivaux & à ſes devanciers.

CHAPITRE C.

Condamnation.

Les bons livres dont je parle, ſont proſcrits. Connoît-on cette fable, emblême des jugemens de la race mortelle ? Une pluie fatale tomba du ciel, & rendit fous ceux qui furent mouillés, même aſſez légérement : c'étoit un jour de fête, & un jour de printemps : tout le monde étoit à la promenade : un ſeul homme convaleſcent, & qui gardoit la chambre, grace au toît qui le couvroit, conſerva ſa raiſon. Quand il vit rentrer ſes chers concitoyens, il alla au devant d'eux, & fut témoin de toutes les extravagances poſſibles, variées ſelon le caractere de chaque individu ; l'un faiſoit le *roi*, l'autre le *général d'armée*, celui-ci le *pontife*, parce qu'il avoit été le plus mouillé. L'homme ſain & ſauf voulut les guérir de leur folie, en leur repréſentant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait dans

leur bon ſens. — C'eſt toi, maraud, s'écrie-rent-ils d'une commune voix, c'eſt toi qui déraiſonnes. Ta fievre-quarte, dont tu n'es pas guéri, en eſt la cauſe. — Eh, mes amis! je vous réponds que vous avez beſoin d'ellébore. — Nous, nous! dirent-ils tous en chorus : vois tous les corps qui te condamnent, & réſiſte à ce poids d'autorités ; allons, rétracte-toi, *amende honorable, à genoux* ; & confeſſe que c'eſt toi qui es fou, téméraire, extravagant, maniaque ; que nous ſommes ſages à la tête des conſeils, à la tête des armées, à la tête des tribunaux, & que nous devons te châtier pour ton bien, trop indulgents de ne point t'infliger une peine plus ſévere... Que put faire alors celui dont le ciel avoit épargné l'intelligence ? Ce fut d'avouer au milieu du conſiſtoire, qu'ils avoient raiſon puiſqu'ils faiſoient des arrêts, & de voir *brûler ſon livre* en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.

CHAPITRE CI.

Méchants.

Tandis que l'on fronde, que l'on déchire les talents, que l'on rabaiſſe les vertus, qu'on affiche l'incrédulité, ſur le noble motif des actions généreuſes, on uſe d'une com-

plaiſance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers, lu à l'académie françoiſe, *ſur le traitement que l'on doit dans la ſociété aux gens vicieux.* On y examine de quel air on doit aborder un *méchant*, un *fourbe*, un *frippon*. On penche pour des maximes tolérantes & moins ſéveres que celles qui regnoient chez nos aïeux, qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils mépriſoient. On s'éleve dans ce dialogue contre le moraliſte auſtere qui exigeroit que chaque homme ſentît ce zele utile & profond qui proſcrit le *méchant.*

Loin de traiter rigoureuſement l'homme diffamé, le poëte a fait ce vers qui eſt devenu proverbe :

Et je ſoupe à merveille à côté d'un frippon.

Il me paroît qu'il vaudroit mieux ſouper chez ſoi moins délicatement, & ſouper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voiſinage d'un frippon doit nuire, ſi je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'auteur du dialogue, on le ſent bien, a voulu ſatisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que reſtera-t-il donc à l'honnête homme, ſi l'on fait à peu près le même accueil au frippon.

Au reſte, je ne condamne point le poëte, il n'a été dans ſa piece de vers que le fidele interprete de ce qu'on appelle *la bonne compagnie.*

CHAP.

CHAPITRE CII.

Bonne Compagnie.

Elle exiſte réellement ; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce aſſez ordinairement un nouveau ridicule, on a fait un uſage abuſif depuis pluſieurs années de cette expreſſion qui a ſuccédé à celle de *bon ton*. La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la ſuppoſe pas ; la médiocrité ne l'exclut point. Elle eſt parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre, ſi ſouvent cité, ſi peu défini. Chaque ſociété aujourd'hui y prétend excluſivement. De là des ſcenes fort plaiſantes : le préſident ſoutient que le conſeiller n'a pas le ton de la bonne compagnie ; le maître des requêtes fait le même reproche au financier ; le négociant trouve l'avocat empeſé, & celui-ci ne veut pas voir le notaire. Il n'y a pas, juſqu'au procureur, qui ne faſſe la ſatyre de ſon voiſin l'huiſſier priſeur. Ces accuſations réciproques mériteroient les crayons d'un Moliere.

CHAPITRE CIII.

Naïveté.

Ce que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos converſations ? C'eſt un ſiecle triſte que celui où cette qualité charmante ſemble avoiſiner la ſottiſe, où un aveu libre de la diſpoſition habituelle de notre eſprit & de notre cœur fait rougir je ne ſais quelle pudeur, & arrache le ſourire de la malignité. L'artifice gâte tout, il ôte à la nature ſon coloris & ſes graces, il éteint cette ſenſibilité qui aime à ſe répandre avec aiſance & liberté, il reſſerre l'ame, il efface cette cordialité qui donnoit de la vie à tout.

Qui ne voudroit rencontrer La Fontaine, au lieu de Boſſuet ou de Boileau ? On ſe moquoit du bon homme aſſez neuf à pluſieurs uſages de la vie. Il durera plus que nous, diſoit Moliere.

CHAPITRE CIV.

Uſage du Monde.

Il appartient à quiconque a reçu une certaine éducation ; c'eſt au fond *le ſavoir vivre*. Un étranger peu au fait des uſages fera d'abord bien des fautes ; mais s'il eſt bien né, il ne tardera pas à reconnoître & à ſaiſir les nuances.

On ne peut définir par écrit ce que c'eſt que *l'uſage du monde*. La théorie vous fera faire mille gaucheries ; la pratique de quelques mois vous apprendra mieux que toutes les réflexions, à vous tirer d'un nombre infini de ſituations, & à bien diſtinguer ce que vous devez aux lieux, aux temps, aux choſes & aux perſonnes.

L'homme de génie, encloître ou ſortant de la pouſſiere du cabinet, paroîtra ſouvent ridicule en voulant être poli.

Une dame deſirant depuis long-temps de faire connoiſſance avec le célebre M. Nicole, pria un jour ſon directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir manger ſa ſoupe. Il vint ; & comme il n'y a chere que de dévote & de directeur, & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à

nos deux apôtres, le bon M. Nicole, qui n'avoit jamais fait ſi bon dîner en ſa vie, & à qui le champagne & le muſcat avoient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la pieuſe dame : *Ah, Madame, que je ſuis pénétré de vos bontés & de vos politeſſes ! Non, rien n'eſt ſi gracieux que vous ; en vérité vous êtes charmante en tout, & l'on ne peut qu'admirer vos appas & ſurtout vos beaux petits yeux.* Le directeur qui l'avoit préſenté, & qui avoit plus d'uſage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent ſortis de l'appartement de Madame, & en deſcendant l'eſcalier, de lui faire des reproches ſur ſa ſimplicité. *Eſt-ce que vous ne ſavez donc pas*, dit-il, *que les dames ne veulent point avoir de petits yeux ? Si vous vouliez lui dire quelque choſe de flatteur là-deſſus, il falloit, au contraire, lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands yeux.* — Croyez-vous cela, Monſieur ? — Comment, ſi je le crois ! aſſurément. — Ah mon Dieu ! que je ſuis mortifié de ma balourdiſe ! Mais, paix ; je m'en vais la réparer... Et tout de ſuite notre bon perſonnage, ſans que l'autre pût le retenir, remonte chez la dame, lui fait ſes excuſes, & lui dit : *Ah, Madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis-à-vis d'une perſonne auſſi aimable que vous. Mon digne confrere, qui eſt plus poli*

que moi, vient de me la faire apperce-voir. Oui, je vois que je me ſuis trompé en effet; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche & les pieds auſſi.

CHAPITRE CV.

Aſſertions qui en valent bien d'autres.

Qu'étoit jadis le point où repoſe cette ville ſi fameuſe, & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la ſuite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe?

Les anciens chroniqueurs vont chercher le berceau de la nation juſques dans les ruines fumantes d'Ilion. C'eſt tout auſſi amuſant que l'hiſtoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placés tout juſte auprès des poles, parce que la *terre brûlante* n'étoit habitable que de ces côtes-là. Sans le nouveau ſyſtême de M. de Buffon, qui a mis *un boulet de canon dans ſon âtre* pour calculer enſuite par *ſimilitude* combien il falloit de temps *au globe de la terre pour ſe refroidir*, nous n'aurions pas de ces belles imaginations; mais la gravité avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaiſants ſyſtêmes a quelque choſe de fort divertiſſant.

Pour moi, ſans remonter ſi haut, j'aime à croire que nous étions libres avant l'invaſion des Romains; que, paſſés ſous cette domination, nous avons pris leur langue, leurs coutumes & leur religion, & que, gouvernés par nos magiſtrats, nous avons eu, à l'inſtar de Rome, notre ſénat, notre capitole, nos temples, nos palais, nos aqueducs, nos bains publics, dont on admire encore les reſtes.

J'aime à croire que, lors de la décadence de l'empire Romain, les *nautes Pariſiens*, chefs de la république des *Armoriques*, recouvrerent leur liberté primitive avant l'irruption des Barbares; que les chefs de cette république ne ſe ſoumirent à ce chef de Sauvages, nommé *Clovis*, qu'à titre d'alliance, & ne lui ouvrirent les portes de Paris qu'à condition de conſerver les droits de la république & les privileges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangeres en qualité d'hôtes & d'amis; nous leur avons inſpiré, autant qu'il nous a été poſſible, le goût des arts pacifiques; nous leur avons fait adopter notre religion & nos loix, à peu près comme les Chinois ont inſtruit les Tartares.

Je préfere ce joli ſyſtême de M. l'abbé Bouquet, qui nous conſerve une illuſtre origine, à ce vilain ſyſtême de conquête & d'eſclavage, que Boulainvilliers a voulu éta-

blir ! car je ne veux pas avoir été conquis ; & je déclare que je ne lirai aucun hiſtorien qui voudra combattre mon cher abbé Bouquet.

Ainſi je me place, avec l'étendard de la liberté, à une époque antérieure à Clovis, & c'eſt là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation ; puiſque Paris exiſtoit avant ce barbare qui ſe fit baptiſer ; puiſque cette ville arrêta pendant cinq ans les armes de ſes pareils, & que les bons Gaulois conſerverent leur liberté, leurs biens & leurs loix, qui furent embraſſés par les nouveaux venus.

Je ſoutiens donc que je deſcends en droite ligne de ces braves *nautes Pariſiens*, qui avoient ſecoué le joug des Romains, & s'étoient formés en république indépendante. J'affirme qu'ils ſont mes aïeux, & que les deſcendants de cette horde, compoſée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armés, ne ſont, vis-à-vis de nous, que des étrangers ; car ce ſont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis ſur le trône.

Ils firent mal : ſon ambition & ſa politique, ſon mariage avec Clotilde, fille d'un roi de Bourgogne, qui lui tranſmit l'apparence de ſes droits ſur les pays occupés par les Bourguignons, ſes intelligences ſecretes avec les évêques, ſes victoires ſur Alaric, ſes

assassinats par lesquels il détruisit les chefs des autres tributs ses compétiteurs, le rendirent trop puissant.

Tous ces petits rois sauvages, se livrant des guerres sanglantes, se disputerent dans la suite la possession & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un seul lever sa tête au milieu de ces peuples sortis des forêts de la Germanie, ce fut le signal du malheur. Il n'y eut que des tyrans & des esclaves, & les peuples tomberent dans l'ignorance & l'abrutissement.

Notre gloire est antérieure à l'époque où l'un de nos rois se prosterna sous l'aiguiere de Saint Remy, & nous avions d'autres loix que les loix *Gombettes*, la loi *Salique* & les loix *Ripuaires*.

Je vois Paris, même sous la premiere race, n'appartenir à aucun roi; car les enfants de Clovis, en partageant, laisserent ce chef-lieu *indivis*, tant il étoit respecté. Le comte Eudes se fraya le chemin au trône pour l'avoir courageusement défendu; & le roi connu sous le nom de *Hugues-Capet*, ne fut d'abord que le comte de Paris.

Le caractere national, affoibli sous les deux premieres races, ne fut pas absolument éteint; on vit naître le gouvernement féodal, établi chez trois à quatre cents peuples, qui rempliſſoient les Gaules avant que César y eut introduit les légions Ro-

maines, qui employerent pluſieurs années à ſoumettre le pays. On vit une multitude de petits états ſéparés, qui conſerverent leurs coutumes & leurs uſages particuliers.

J'avoue que ce gouvernement, dans ſon repos ſuperbe & dans ſon antique majeſté, préſidé par un Charlemagne, le plus grand homme de l'Europe moderne, me plaît beaucoup plus que la monarchie, parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppreſſion pour la multitude que dans les vaſtes états, & que les petits ont néceſſairement une plus grande doſe de liberté.

Que j'aurois aimé à voir la nation aſſemblée ſe donner elle-même un ſouverain, faire ſes loix & en redemander compte au dépoſitaire!

Qu'il eſt auguſte le regne de Charlemagne! Rien dans l'hiſtoire moderne de plus impoſant, de plus majeſtueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom qui rempliſſoit l'Europe ſans la troubler ni l'aſſervir. Les Gaules étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains, indépendantes & libres, ayant un chef & non un maître. Autant on mépriſe les deſcendants de Clovis raſés, avilis & confinés dans un cloître, autant on admire cette ſuperbe ariſtocratie qui donna naiſſance à l'eſprit de chevalerie, à cet alliage ſublime de can-

deur, de générosité, de franchise, d'amour & des plus hautes vertus.

Pourquoi faut-il que l'équilibre de ce beau gouvernement, rompu par les premiers Capétiens, la nation ait été exposée à des mouvements convulsifs ? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la couronne ne put s'opérer qu'en livrant le peuple à deux forces contraires, qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille sous le régime féodal, il jouissoit du degré de liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ses lumieres & ses idées. Et que lui falloit il de plus, puisque son repos & sa population attestoient son bonheur ?

La convocation des états-généraux retarda long-temps la puissance absolue ; mais elle s'avançoit à pas lents : les Capétiens, les Valois, la maison d'Angoulême amenerent le même plan formé par Clovis & brisé par la nation dans sa force & dans sa vigueur.

Elle eut depuis des moments d'éclat, mais trop chétement achetés ; & c'est aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter pour jouir d'un spectacle qui ne s'est pas représenté depuis.

Sous les foibles enfants de ce grand empereur, Paris devint le patrimoine particulier d'un *comte*. Cette ville avoit résisté à tous les efforts des Romains. Forte & com-

merçante ſous Tibere, elle fut, à la fin de la ſeconde race, ravagée par les Normands qui brûlerent ſes édifices extérieurs & la reſſerrerent dans une isle de la Seine.

Le comté de Paris attira *la couronne* ſur la tête à ſon propriétaire, au préjudice du ſang de Charlemagne, dont le dernier rejeton mourut empriſonné ; mais les ſeigneurs qui poſſédoient des fiefs immenſes, plus riches que celui qu'ils avoient placé ſur le trône, ne s'imaginoient pas que le *ſceptre* dans cette maiſon lui donneroit une prépondérance infinie ; ils ajoutoient peu de foi à la réſurrection de la monarchie ; & penſant n'avoir accordé qu'un *ſigne* ſans conſéquence, ils crurent que leur égal ne deviendroit jamais leur maître.

CHAPITRE CVI.

Officiers.

Le préjugé favori des officiers c'eſt de ſe regarder comme les hommes les plus néceſſaires au genre-humain, & en conſéquence de mépriſer tous les états, de s'étonner qu'il y ait d'autres profeſſeurs dans le monde que des *ingénieurs*, & de vouloir preſque qu'un ſouverain n'accorde des ré-

compenſes & des appointements qu'à ceux qui ſervent dans ſes armées. Ils ont beaucoup de peine à s'imaginer qu'il exiſte une autre gloire que celle qui s'acquiert au bruit des canons, à la décharge des mouſquets & au flamboyant de l'épée.

La guerre ne dure pas toujours : la paix, en général, eſt plus longue. Tel officier parvient à une longue vieilleſſe ſans avoir repréſenté trois fois dans les batailles. Le plus grand nombre aujourd'hui n'a jamais vu le feu, & ils veulent qu'on honore leur bravoure, comme s'ils expoſoient chaque jour leur vie pour la défenſe de l'état.

Un grenadier en fait autant qu'eux ; mais comme il n'a que huit ſols par jour, il ne jouit pas de la même conſidération que celui qui dit à tout propos, *ma troupe, ma compagnie, mon régiment.*

On ne diroit pas, à voir un officier ſi leſte, ſi pimpant, friſé, adonisé, paré, qui s'occupe devant le miroir à redreſſer une boucle indocile, que c'eſt là le ſucceſſeur de Bayard, de Dugueſclin, de Crillon, de ces guerriers dont on diſoit :

Ils s'arment tout à cru, & le fer ſeulement
De leur forte valeur eſt le riche ornement.
Leur berceau fut de fer . . . . .

Ce qu'un officier de nos jours ambitionne le plus, c'eſt une *bleſſure de goût*, c'eſt-à-dire,

une jolie cicatrice qui contribue à sa réputation sans endommager les graces de sa figure. Il trouve brutal l'ordre de César, qui cria aux siens à la bataille de Pharsale : *Frappez au visage ;* il aimeroit mieux perdre une jambe & un bras que le bout de son nez.

En général, les officiers (les exceptions à part) sont fort désœuvrés & très-peu instruits. Comme ils s'ennuient & ne savent que devenir, leur conversation est seche dès qu'elle ne roule pas sur l'histoire du régiment. Plusieurs qui dédaignent les sciences utiles, gagneroient cependant à s'y appliquer davantage ; & le métier des armes auroit besoin de l'étude de l'histoire & d'une connoissance plus approfondie des hommes.

Un grand avantage à Paris, c'est qu'on n'y voit pas ces *commandants*, ces *lieutenants de roi*, ces *majors de place*, qui s'érigent en petits tyrans dans nos villes frontieres, qui humilient le bourgeois, ou le vexent. *M. le commandant*, sous le prétexte du bien du service, n'y ordonne point des patrouilles & des exercices, & ne fait pas des loix de ses petites volontés.

Aucun militaire ici n'a le droit d'être insolent ; & quand on a vu de quelle maniere les officiers hautains traitent les habitants d'une petite ville, on compte pour quelque chose d'être loin des ordres capricieux

que donnent tous ces *majors de place*.

Le luxe de la capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos officiers. Les délices d'une vie efféminée & ſenſuelle ſont incompatibles avec les travaux & les fatigues de la guerre : il ne faut point à des ſoldats les jouiſſances qui appartiennent aux riches commerçants, aux citoyens rentés, à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoibliſſement réel dans notre vertu guerriere : & quel malheur dans une nation univerſellement jalouſée ! Il eſt donc de l'interêt de l'état, d'éloigner l'officier autant que le ſoldat d'une ville où la multiplicité des plaiſirs ne peut que l'énerver, le corrompre & lui faire prendre ſon métier en dégoût.

CHAPITRE CVII.

Partiſans du Luxe.

Ils ſont nombreux. Ils s'appuient ſur ce qu'il conſole des rigueurs de la ſervitude, ſur ce qu'il eſt à peu près général dans toute l'Europe ; on peut leur dire : vous vous livrez à une ſécurité dangereuſe ; ſongez qu'il ne faut qu'un peuple ſobre & laborieux pour vous renverſer ; liſez dans l'hiſtoire

votre condamnation, voyez dans l'Aſie ces vaſtes & ſuperbes dominations qui préſentoient un front ſi brillant, diſparoître comme des nuages colorés, & une poignée de ſoldats ſubjuguer des peuples immenſes, juſqu'à ce que ces vainqueurs amollis à leur tour, deviennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Aſſyriens livrés aux Medes; voyez Cyrus guidant les Perſes, les abattre, & ce même Cyrus ſe briſer contre la courageuſe réſiſtance des Scythes, tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens, en leur donnant des ſpectacles, des jeux & des fêtes.

Que devint l'empire de Darius devant Alexandre, & les Cambiſes & les Xerxès devant Miltiade, Thémiſtocle, Pauſanias? Les Grecs abâtardis ſont ſubjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'impéritie des généraux, leur peu de diſcipline ſont une ſuite du luxe. Le luxe favoriſe l'indolence, on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicateſſe ſenſuelle : on ſe fait une étude capitale de ces miſeres, & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes, pour donner un ſpectacle à des dames. On veut qu'un ſoldat ſoit tourné & aligné comme un danſeur. On ne connoît ni les hommes, ni les affaires, ni les adverſaires que l'on a en tête; & les cuiſiniers, les bijoux, les modes ſont

cauſe qu'on eſt battu, & que la cuiſine & la vaiſſelle tombent entre les mains de l'ennemi. On eſt venu en poſte, pour être tué ou priſonnier de guerre.

Et depuis quand les mœurs mâles & auſteres n'entreroient-elles pas dans la balance des empires? Ne ſont-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre? Il a beau élever un front ſuperbe; ſi ſes racines ont été rongées & deſſéchées par des cauſes d'abord inviſibles, malgré ſon feuillage pompeux, il tombera au premier coup de vent.

Quand l'homme ouvre la porte à de nouveaux beſoins, il donne des ôtages de foibleſſe. Quand les travaux guerriers font frémir, le principe des états eſt ébranlé; car la molleſſe & la valeur ne ſe concilient que bien difficilement: j'entends une valeur ſoutenue.

Un jeune guerrier, échappé du ſein des plaiſirs, pourra ſe précipiter avec ardeur. L'impétuoſité de ſon âge, l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés, tout lui imprimera un élan rapide; mais c'eſt un moment de fougue qui doit ſe ralentir: je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

Mais ce n'eſt point le courage qui manque à ce jeune officier, c'eſt la force; il ſera bientôt moiſſonné. S'il ne s'agiſſoit que d'un jour de combat, je compterois ſur

lui ; mais comment ſoutiendra-t-il une campagne ? Son corps énervé aura-t-il l'habitude de l'exercice ? Les ſaiſons, l'air, les boiſſons, les mets nouveaux, tout le rendra malade, infirme, impotent ; & le vieux grenadier à la peau endurcie, verra tous ces brillants officiers périr autour de lui comme un eſſaim de mouches.

CHAPITRE CVIII.

Milice.

On ne la tire plus à Paris, & l'on a fait ſagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires ; mais dans les environs, à la ſeule diſtance d'une lieue, cette contrainte reprend tous ſes droits.

Que penſeroit le Spartiate, s'il revenoit au monde, en voyant un *Pariſienſis*, le viſage pâle, ſaiſir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoie à la guerre ? Ne diroit-on pas qu'il tire au ſupplice ? Il aimera mieux ſacrifier le peu d'argent qui lui reſte, ce dernier gage de ſa ſubſiſtance, que de s'expoſer à porter les armes pour ſa patrie.

Conſidérez la joie emportée de ceux qui ſont diſpenſés de la ſervir ; les meres les ſerrent contre leur ſein, en leur diſant à

haute voix, *pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement; Dieu t'accorde la même grace l'année prochaine, mon cher fils!*

Le délégué ſemble un exécuteur des vengeances publiques, tant il eſt craint, redouté, odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'état? s'écrieroit le Spartiate. — Tu t'étonnes, fier républicain; mais le mot de *patrie* n'a aucun ſens pour eux! Tu devois te ſacrifier, toi; & leur premier devoir eſt de ſe conſerver. Leur cabane étroite, voilà leur empire.

CHAPITRE CIX.

Jeune Magiſtrat.

Un jeune magiſtrat ne craint rien tant que de paſſer pour ce qu'il eſt. Il parle chevaux, ſpectacles, hiſtoires de filles, courſes, batailles. Il rougit de connoître ſon métier, & jamais un mot de juriſprudence ne ſortira de ſa bouche.

Il égaye le plus qu'il peut ſon habit noir. S'il s'éleve une queſtion de droit, il évite d'en parler & prend un air ſérieux. Dans la crainte de paſſer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il

eſt fat & ridicule, pour ne rien offrir du barreau.

CHAPITRE CX.

Tabagies.

Le renchériſſement du vin, ſa criminelle falſification ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau-de-vie. Voilà ce que fait l'impôt onéreux, qui exige quatre ſols d'entrée pour une bouteille de vin qui intrinſéquement n'en vaut que trois. Les femmes de porte-faix, qui à Paris portent des fardeaux énormes & travaillent comme des hommes, boivent comme eux cette dangereuſe liqueur. Son uſage leur met le cerveau en feu, leur brûle les entrailles; mais ce ſont les eaux du Léthé pour ces gagne-deniers qui noient leurs ſoucis avec leur raiſon. Les tempéraments les plus robuſtes ſont ruinés par cette intempérance journaliere : pourquoi ne leur laiſſe-t-on pas le vin dans toute ſa ſalubrité ? Ils l'euſſent préféré.

D'après ce goût récent & funeſte, une quantité conſidérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers, ſur-tout dans ceux habités par la lie du peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fai-

néants qui paſſent crapuleuſement la journée à boire lentement cette liqueur meurtriere. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture ; c'eſt-à-dire, qu'elle les plonge dans une ſorte d'engourdiſſement qui leur ôte l'appétit, ainſi que la vigueur & l'énergie.

Des fils d'honnêtes artiſans vont ſe perdre ſans reſſource dans ces aſyles de l'oiſiveté, où ils ſont attirés par les turlupinades groſſieres qui s'y répetent du matin au ſoir ; car ce lieu infecte encore ſon orateur & ſon plaiſant.

La plus remarquable de ces tabagies eſt au fauxbourg Saint-Marceau ; là ſe refugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenſer quelques ſols arrachés à la luxure des ſavoyards, des manœuvres & des filoux.

Il n'eſt pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, pêle-mêle avec des ſoldats, des porte-faix & des gadouards, former un concert obſcene & diſcordant, qui frappe ſans relâche la voûte enfumée de cet odieux tripot.

Les eſprits échauffés n'y ſont pas toujours d'accord. Des rixes s'élevent, & la paix ne peut guere ſe rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obſtinés, & les pouſſe dans une cour attenante, où ils vuident leur

querelle par une grêle de coups de poings; après quoi le vainqueur & le vaincu, reprenant leurs places, oublient le verre à la main & les injures & les coups.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'hôte introduit les athletes dans cette arene clandeſtine. S'il les mettoit à la rue, il courroit riſque de perdre le prix de l'écot, parce qu'ils pourroient, ou diſparoître volontairement, ou être arrêtés par la garde, & menés chez un commiſſaire.

Et pendant ce temps les enfants au logis crient après la nourriture qui leur manque, pleurent ſous les fleches aigues du froid qui gelent leurs petites mains. Le pere abruti eſt ſourd à leur voix, emporte les meubles piece à piece, & les vend pour ſe replonger dans l'ivreſſe.

Hélas! qui nombrera les maux que cauſe l'eau-de-vie? Je lis que dans l'Amérique les hordes ſauvages ſe fondent par ce breuvage; que ces peuples nuds ont une fureur égale à celle de la populace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triſte rapprochement, qui fait réfléchir ſur les loix qui ont défendu toutes ces boiſſons violentes, dont l'homme abuſe ſi facilement, & qui lui ôtent ſa force & ſa raiſon.

CHAPITRE CXI.

Palais.

L'antre de la chicane ſert de veſtibule au ſanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empreſſent, qui ſe heurtent, qui ſe parlent, s'interrompent, s'interrogent. Quels grouppes de ſangſues autour de ces colonnes ſiniſtres ! Parmi ces robes, ces rabats, des marchandes de modes & des vendeuſes de brochures. De jolies têtes ornées de rubans, à côté de ces figures de juriſconſultes. Des ſacs de procureurs repoſent ſur des pieces à ariettes, & tous ces loups en perruque font les galants auprès de ces petites marchandes.

Entrez dans la grande ſalle. Quel bruit ! quel chaos ! quel murmure ! C'eſt là qu'un avocat donne les éclats de ſa voix pour des raiſons, & ſon verbiage pour de la profondeur. Il paſſe pour orateur, parce qu'il a une forte poitrine. Admirez le courage des magiſtrats, qui paſſent la moitié de leur vie dans cette arene tumultueuſe. L'homme ſage n'en peut ſortir, ſans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'eſt là, comme l'a ſi bien dit Boileau, que l'infernale chicane

Rend pour les monceaux d'or un vain tas de papier.

La rapacité des officiers de juſtice eſt connue ; ils dévorent les pierres des maiſons : mais ſont-ils les ſeuls qu'on doive accuſer ?

La ferme du *papier timbré* rapporte des ſommes immenſes ; elle eſt, dans tous les procès, de moitié avec les procureurs : plus on plaide & plus elle s'enrichit. Singuliere combinaiſon ! L'état gagne quand les fluxions de poitrine enlevent les rentiers. Il gagne quand les enfants du même pere ſe diſputent une mince ſucceſſion. Il gagne quand un étranger vient à décéder. Sur quoi & quand ne gagne-t-il pas ? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile ! N'y croyez point.

Quel dédale que la coutume de Paris ! Que de loix fabriquées, changées, caſſées, rétablies ſelon le haſard des événements & le caprice des ſouverains ! Notre code eſt un mêlange de ces loix rédigées dans un ſiecle à demi-barbare, par ce mépriſable Juſtinien, qui les vendit au gré d'une fille de théatre qu'il avoit épouſée. Surchargées des conſtitutions particulieres de Louis XIV, elles ſont devenues équivoques & contradictoires.

De ce vice naquit la procédure qui tue la

loi. Cette coutume mine & dévore la capitale. On ne peut calculer ce que les formes judiciaires, entre les mains des procureurs, des huiſſiers & des greffiers, enlevent au peuple. Comment peut-il ſuffire à entretenir ſans ceſſe ce régiment dévorateur?

CHAPITRE CXII.

Juriſdiction conſulaire.

Elle expédie plus d'affaires litigieuſes en un ſeul jour que le parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines ſubtilités ſont bannies de ce tribunal, ainſi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les juges, qui ſont commerçants, ne cherchent qu'à découvrir la bonne foi de l'un & la mauvaiſe foi de l'autre. Ils ne s'aſſujettiſſent pas à des mots vuides de ſens; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journaliere qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

Ils ne connoiſſent que de contéſtations pour fait de marchandiſes, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obligation pour fait de négoce eſt ſoumiſe à leur juriſdiction; mais le particulier qui auroit

auroit acheté des marchandiſes pour ſon propre uſage, peut demander ſon renvoi au Châtelet. Ils connoiſſent des billets à ordre, des lettres de change pour remiſe d'argent de place en place. Pour celles-ci, ils n'accordent aucun délai, & prononcent *la priſe de corps*. Leurs ſentences s'exécutent toujours, nonobſtant & ſans préjudice de l'appel.

Sans cette juriſdiction, dont l'utilité égale l'étendue, il n'y auroit ni ordre ni ſûreté dans le commerce, les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une ſentence ou un arrêt, & la chicane pouvant reculer pendant pluſieurs années un jugement définitif.

De même la juriſdiction de la maçonnerie juge tous les faits de maçonnerie, les différends ſurvenus entre les entrepreneurs & les ouvriers, les marchés entre maçons, carriers, plâtriers, &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne ſauroient prononcer ſur ces matieres qui demandent des notions particulieres.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'on multipliât ces petites juriſdictions, parce qu'elles ont l'avantage de vuider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun intérêt à commettre des injuſtices, & que loin du labyrinthe de la procédure, elles voient le fait dans ſa clarté primitive, ſans aucun de ces nuages ſous leſquels on l'obſcurcit ailleurs.

Ailleurs les procès n'ont preſque pas de

fin. Si l'on a été condamné au Châtelet ou dans des tribunaux ſubalternes, on en appelle au parlement, & de-là on ſe pourvoit en caſſation ou reviſion au conſeil. La multiplicité des affaires qui y ſont portées rend les arrêts du conſeil ſi communs, qu'on ſe flatte de pouvoir les obtenir dans les cauſes les plus indifférentes & les plus minutieuſes.

Les grands font évoquer au conſeil d'état toutes les affaires dans leſquelles ils préſument devoir ſuccomber ailleurs. L'affaire eſt accrochée ou pendante à ce conſeil, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera jamais jugée; & voilà ce que l'on voit en France.

Le chaos monſtrueux de notre juriſprudence & de notre procédure augmente de jour en jour, & tout ſemble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la juriſdiction conſulaire qui conſerve dans ſes travaux le front de la juſtice.

CHAPITRE CXIII.

Ecole de Droit.

Les docteurs en droit, pour être reçus, font aſſaut public d'arguments; celui qui a le plus de mémoire démonte ſon adverſaire

& l'emporte. C'eſt un tour de force incroyable que de loger dans ſa tête cet abſurde & indigeſte amas de loix, de gloſes, de commentaires. Une tête bien organiſée en ſauteroit ; celle d'un docteur admet ce chaos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeſte, les loix romaines, toute la friperie enfin des ſiecles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

Là, celui qui veut acheter une charge va prendre le grade d'avocat, & fait ſemblant d'étudier le droit ; on ne voit les profeſſeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les docteurs en droit ſe font un revenu honnête des prétendants aux charges de judicature. S'ils uſoient de trop de ſévérité, leurs marmites ſeroient à ſec.

Les examens qu'on fait ſubir ſont pour la forme : les arguments ſont communiqués ; & il ne faut guere plus de ſcience, a dit le marquis d'Argens, pour être conſeiller au parlement que pour être fermier-général.

Quand on a acheté des lettres d'avocats on eſt cenſé docte. Plus de theſes à ſoutenir. On ſe fait recevoir membre du tribunal que l'on a choiſi. L'un plaide, l'autre s'aſſied pour l'entendre : l'argent fait toute la différence. Celui qui en a, juge ; tandis que celui qui n'en a pas aſſez pour s'aſſeoir ſur les fleurs-de-lys, développe debout les matieres, cite les auteurs, uſe ſes poumons & ſa ſanté.

Le juge tranquille & ſommeillant à moitié, n'a d'autre peine que celle d'adopter le ſentiment qui lui paroît le plus raiſonnable.

Votre fils, diſoit quelqu'un, fait ſon droit. Mais y ſongez-vous ? Il n'a pas les qualités requiſes pour le barreau. — Mais j'en fais un conſeiller, reprit le pere.

Les premiers ſouverains qui vendirent les offices de judicature, ont fait au royaume une bleſſure dont il ne pourra jamais guérir.

CHAPITRE CXIV.

Tribunal des Eaux & Forêts.

Ce tribunal, connu encore ſous le nom de la *capitainerie*, envoie aux galeres ceux qui ont commis des *perdricides* ou des *liévricides*. Si le lievre mange le choux d'un payſan, ſi le pigeon détruit ſa récolte, ſi la carpe traverſe la riviere qui arroſe ſon pré, il faut qu'il la laiſſe paſſer ſans y toucher, il faut qu'il ſe laiſſe manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il eſt pendu pour le coup. Mais ce forfait eſt ſi atroce, ſi épouvantable, qu'il eſt preſque inouï, & beaucoup plus rare que le parricide.

Croiroit-on que c'eſt le bon, le magna-

nime, le généreux Henri IV, qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers ?

La juriſprudence des eaux & forêts eſt une juriſprudence toute particuliere, jetée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas, & toutes ſont prohibitives; je ne ſais à quoi l'on peut toucher ſans les enfreindre.

CHAPITRE CXV.

Notaires.

Les notaires ſont devenus de véritables Protées dans les affaires : ils font plier la coutume, les loix, les contrats précédents, aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter à ceux-là. Ils ſont intéreſſés dans tous les prêts un peu conſidérables; leurs fortunes ſont rapides, & à trente-cinq ans on les voit riches, abandonner leurs études, & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

Courtiers officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les eſpeces, ſelon les offres qui ſe

préſentent. Ils ſont devenus précieux au miniſtere, parce qu'ils diſpoſent les particuliers à prêter leur argent au roi; ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

Beaucoup plus financiers que juriſconſultes, ils ſavent ſe gliſſer à travers les entraves de la loi, l'annullent ou la modifient; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la génération actuelle, mais pour en préparer ſans doute à la génération ſuivante.

Les magiſtrats ſont exceſſivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux ſur-tout de ce qu'ils rétréciſſent l'empire de la chicane. Avec leurs tranſactions, ils tranchent en effet une foule de diſcuſſions embrouillées, qui ſeroient fort avantageuſes à la rapine des gens de palais.

Les notaires ſous leur robe forment un corps ſéparé & étranger à la robe, qui en général les déteſte. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vû le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent; les maximes de la vieille probité ſur les dépôts ſont parfaitement miſes en oubli.

Je ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuſe, parce qu'on ne laiſſe pas que d'avoir le droit de les marchander, & de faire ſon prix d'avance.

Ils font quelquefois banqueroute, ainſi que les marchands. Mais la banqueroute

d'un notaire devroit être très-ſoigneuſement examinée, à raiſon de la confiance qu'on leur accorde, & qu'on eſt forcé de leur accorder.

Les notaires traitent leurs clercs avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un notaire diſoit qu'il faudroit que tous les clercs de Paris fuſſent *bâtards*, *athées*, & *eunuques*: bâtards, ils n'auroient pas de parents; athées, ils n'iroient pas à la meſſe; eunuques, ils n'iroient point voir de filles; par conſéquent point de prétexte pour ſortir; & tout ce temps, ſelon lui ſi mal employé au dehors, tourneroit au profit de l'étude.

Le métier eſt devenu ſi bon, que depuis le premier bourgeois juſqu'au dernier, c'eſt à qui enfermera ſon enfant dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied ſur le pavé, l'on fait ſortir un régiment de clercs.

Les moindres places ſont avidement connues; plus de quatre mille jeunes gens aſpirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre*. La concurrence les fait hauſſer à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois notaire pendant quarante années; aujourd'hui, au bout de huit ans, on a amaſſé de quoi jouir, & la fortune eſt faite. Le

public a payé l'opulence précoce de ces notaires encore imberbes.

Quand un moribond fait ſon teſtament, il n'a pas la conſolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le ſuivre : médecins, notaires, tous lui préſentent de jeunes viſages, & il ſent plus de regret à mourir.

Les notaires, il y a cinquante ans, faiſoient payer le dépôt d'argent ; aujourd'hui ils l'empruntent à ſix pour cent. Le prix exceſſif des charges cauſera quelque révolution dans ce corps ſorti de ſes limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

Ils commencent ainſi tous leurs actes : *Pardevant les conſeillers, notaires*, &c, & il n'y en a jamais qu'un qui reçoit l'acte ; l'autre ſigne ſans lire, dès qu'il voit la ſignature de ſon confrere : ainſi un ſeul homme atteſte un fait, & dicte une loi de famille très-importante. Quand on met enſuite, *deniers nombrés & délivrés*, c'eſt le plus ſouvent une fiction ; *fait & ſigné en l'étude*, autre fiction, la plupart des parties ſignent dans leur hôtel.

CHAPITRE CXVI.

Echevins.

Un bourgeois eſt au terme de la gloire, quand il devient échevin ; il eſt raſſaſié d'honneurs, quand il voit une rue porter ſon propre nom.

La fatuité eſt le rôle habituel de tous les hommes opulents ; les courtiſans, les évêques, les abbés, les hommes de robe & de finance & les échevins ne différent que par des nuances : au fond, c'eſt la fatuité en préſence de leurs inférieurs ; mais la morgue la plus riſible eſt aſſurément celle d'un échevin.

Il faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier, quartenier. On a ſupprimé à l'Hôtel-de-ville le feu d'artifice, mais non les feſtins. Tout le corps-de-ville tient invinciblement à l'ancien uſage des banquets.

L'autorité municipale eſt nulle. Le prévôt des marchands, le procureur du roi, les échevins ont des places lucratives, honorifiques ; mais ce ſont des fantômes du côté du pouvoir. Tout eſt entre les mains de la police, juſqu'à l'approviſionnement de

la ville; de ſorte qu'elle n'a plus, dans ſes propres & anciens magiſtrats municipaux, le principe de ſa ſûreté & le gage de ſa ſubſiſtance; perte immenſe, & à laquelle le Pariſien ne ſonge ſeulement pas.

L'hôtel-de-ville n'a donc rien à voir ſur l'approviſionnement d'une ville où l'on conſomme dans un jour ce que d'autres villes conſomment en une année, d'une ville environnée de villes du troiſieme ordre, & de villages peuplés comme des villes de province.

Le Pariſien ne réfléchit pas que le même moyen qui lui apporte la ſubſiſtance, pourroit la lui enlever avec la même facilité, & ſans qu'il en fût même informé.

La police municipale veille à la réparation des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines, à la direction des fêtes & des réjouiſſances publiques. Elle a perdu ſes autres privileges; & ce qu'on appelle l'hôtel-de-ville eſt devenu, pour ainſi dire, un objet de dériſion, tant ce corps eſt étranger aux citoyens. Ils ne le connoiſſent plus que ſous le rapport d'un lieu où l'on paie les rentes perpétuelles & viageres, & où les criminels montent avant d'aller au ſupplice, pour y faire leur teſtament de mort.

Quelle diſtance du gouverneur de Paris, au lord-maire de la cité de Londres! Le gouverneur paroît de temps en temps avec

de beaux carroſſes, une ſuite de valets loués pour porter ſa livrée; & il jette à la populace, mais avec une grande modération, des pieces de douze ſols. Le lendemain de cette vaine repréſentation, il rentre dans la nullité la plus abſolue.

Le prévôt des marchands fait lever la capitation, & il n'eſt guere connu que par l'exercice de cette impoſition, tout à la fois mieſquine, onéreuſe & aviliſſante.

Le procureur du roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un ſavetier qui fait ſerment devant lui *d'être fidele au roi & aux loix de l'état;* & le ſavetier, tout étourdi de ces grands mots, paie le procureur du roi, pour la peine qu'il a priſe d'écouter ſon ſerment.

Les échevins, tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés ſur le marbre des monuments publics doivent éternellement figurer au-deſſous du nom des rois regnants, ſont jaloux de tranſmettre leurs traits à la poſtérité. Ils font en conſéquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le monarque.

On peut contempler dans l'hôtel-de-ville les inutiles portraits de tous ces échevins de Paris en *Badaudois*; mais on y cherche

roit vainement le portrait de l'homme utile qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître son nom & sa figure que celle de Jérôme Bignon.

L'échevinage donne la nobleſſe : on s'en moque amplement, parce qu'elle eſt de nouvelle date ; mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces repréſentants de la cité pourront un jour, dans certaines circonſtances que le temps amene, faire entendre, comme autrefois, une voix patriotique ; mais un *ſecretaire du roi* ne ſera jamais bon à rien.

CHAPITRE CXVII.

Avocats.

Lucien nous peint quelque part un homme qui va réciter ſa cauſe à un avocat. Celui-ci écoute froidement ; il eſt d'abord incertain, chancelant, dans un état douteux, inhabile à ſe décider, à peu près comme *l'âne de l'école*. Vous croyez qu'il ne pourra ſortir de cette indifférence où le tient un cas vraiment problématique. Le conſultant tire une bourſe, alors l'équilibre ceſſe dans

l'entendement du patron ; il conçoit, il s'échauffe, il découvre de nouvelles lumieres ; ſa volonté eſt toute entiere de votre bord. Il apperçoit une vérité inconteſtable, pour laquelle il va écrire ſix mois & s'enrhumer dix fois. Il épouſe avec chaleur cette même cauſe qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

Tel eſt l'avocat de Paris. L'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien ſur l'iſſue de tous les procès, & il entreprend tous ceux qui ſe préſentent. Celui qui l'aborde le premier, détermine la ſérie de ſes raiſonnements, & commande à ſon éloquence.

Une légere teinte de pédantiſme, toujours inſéparable de la robe, le place entre l'homme de lettres & un profeſſeur de l'univerſité.

En général, tous les corps en France ſont en arriere de leur ſiecle. Le corps des avocats mérite plus que tout autre ce reproche : ils tiennent à des formules bizarres ; & ce corps qui ſe dit libre, eſt aſſervi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes ſur l'infaillibilité du *droit romain*, & un torrent de paroles ſans idées vont étouffer votre timide objection.

Les avocats de Paris ſont ennemis nés des gens de lettres ; parce que ceux-ci, plus philoſophes, remontent aux principes, tendent à ſimplifier toutes les queſtions, & que d'ail-

leurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raiſon.

Comme en général les avocats écrivent fort mal, qu'ils ſurchargent leur ſtyle d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils ſont de trop parler, & ſur-tout de parler à vuide, on les a vu très-jaloux des plumes un peu diſtinguées, & ils l'ont fait ſentir à M. Linguet.

Je voudrois pouvoir diſſimuler qu'ils ſont dévorés entr'eux d'une jalouſie ardente, & plus forte encore que celle qui anime les gens de lettres. Les écrivains ſe battent pour la gloire : les avocats ſe battent pour la gloire & pour la ſoupe.

Rarement ſavent-ils imprimer à leur cauſe cet intérêt qui détermine l'attention générale ; il leur manque l'éloquence. Il eſt vrai qu'elle devient inutile dans des cauſes vulgaires ou obſcures : en ce cas, qu'ils ſe renferment dans le métier de juriſconſultes, & qu'ils n'aſpirent pas au titre d'orateurs, ainſi qu'ils en ont la prétention ſecrete, ou plutôt indiſcrete.

Il n'y a rien de plus ennuyeux que tel avocat célebre, quand on n'a plus beſoin de ſa juriſprudence.

Les factums d'avocats ſont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives groſſieres : on ne fait plus attention à ces groſſes injures, parce qu'on ſait que des injures d'avocats ne

ſont pas des raiſons, & ne prouvent rien.

Ils ont occaſionné toutes les fougues & tous les malheurs du célebre Linguet en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ſes talents, l'abſoudre, au lieu de l'irriter en lui enlevant ſon état ? Ils ont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables ; mais l'hypocrite eſt lâche, & il ſe ſauve ; l'homme paſſionné ſe livre à ſon feu, & il ſe perd. Je regretterai, avec tous les hommes juſtes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus long-temps la voix du ſeul orateur que le barreau poſſédoit ; & ſon excluſion, ſa radiation ſeront une tache éternelle pour l'*ordre*.

La bigarrure des loix & la variété des coutumes font que l'avocat le plus ſavant devient un ignare, dès qu'il ſe trouve en Gaſcogne ou en Normandie. Il perd à Vernon un procès qu'il auroit gagné à Poiſſy. Prenez le plus habile pour la conſultation & la plaidoierie ; eh bien ! il ſera obligé d'avoir ſon avocat & ſon procureur, ſi on lui intente un procès dans le reſſort de la plupart des autres parlements.

CHAPITRE CXVIII.

Professeurs de l'Université.

A force d'enseigner des enfants, ces professeurs ou régents tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter, ils croient pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voient du haut de leur chaire que des visages dans l'extase de l'admiration, ils s'habituent aisément à se croire un tact particulier & un goût infaillible : ils le disent dans leurs classes, & ont la sottise de le répéter ailleurs. Ils ne peuvent jamais perdre le ton du college : c'est une rouille ineffaçable.

S'ils écrivent en latin, ils n'ont pas le génie de la langue françoise, & conséquemment ils la rabaissent ; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands écrivains un mépris superbe ; mais il y a fort à parier qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignoreroit ce ton pédantesque, s'ils ne s'avisoient pas quelquefois de le hasarder dans les sociétés, & de vouloir juger des hommes dont ils ne seroient pas dignes d'être les disciples.

Les latiniſtes, exclus du monde littéraire par leur incapacité, leur pédanterie & leurs ſots préjugés, devroient ſe borner à la ſyntaxe & à la grammaire, leur véritable métier, & ſe défendre l'analyſe du génie.

Ils tourmentent toujours leurs écoliers, & s'en font haïr; de ſorte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié, ni reconnoiſſance; ils ne tardent pas à les mépriſer dès qu'ils entrent dans le monde, parce qu'ils découvrent eux-mêmes leur inſuffiſance & leur ineptie.

Le plan des études eſt toujours horriblement défectueux; il ſe borne à la connoiſſance de quelques mots latins; de ſorte qu'il faut, en ſortant du college, ſe récréer & relire ce qu'on a lu pour en ſentir la grace, la force & la fineſſe.

Le plus grand nombre a contracté du dégoût pour les ſciences & l'étude, par la faute de leurs premiers & ſots inſtituteurs; & il falloit qu'ils fuſſent bien haïſſables pour rendre les lettres odieuſes à des ames jeunes & ſenſibles.

CHAPITRE CXIX.

Petites Ecoles.

On connoît les abus nombreux de l'éducation ſcholaſtique, combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite-Live; mais on peut, à toute force, ſe paſſer de cette langue, au lieu qu'il eſt abſolument néceſſaire à chaque individu de ſavoir lire, écrire & chiffrer.

Eh bien, cette ſcience commune s'achete encore fort cher, & la capitale n'eſt pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

On tourmente l'aimable enfance; on lui inflige des châtiments journaliers. La foibleſſe de cet âge ne devroit-elle pas intéreſſer en ſa faveur? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs ſur des joues enfantines: on y entend des ſanglots & des gémiſſements; comme ſi la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés, & non pour les enfants. On y voit des pédagogues, dont la vue ſeule inſpire l'effroi, armés de fouets & de férules, traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

Que fait donc M. le grand-chantre de Notre-Dame, maître de ces petites écoles? Pourquoi n'eſt-il pas attentif à réfréner ces barbaries? Il a ſoin que le pédagogue ſoit de la religion catholique, apoſtolique & romaine; mais il lui permet d'être brutal, dur, féroce, de battre d'innocentes créatures au nom de la *croix de Jeſus*, & pour l'honneur du *catéchiſme de Chriſtophe de Beaumont.*

CHAPITRE CXX.

Juifs.

Ils ſont très-nombreux à Paris; & quoiqu'ils n'y aient point de ſynagogue, ils pratiquent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs ſuperſtitions à huis-clos. La tolérance de l'adminiſtration à cet égard ne ſauroit aller plus loin. Ils font leur commerce librement; leurs mariages ſont valides, & ceux des proteſtants ne le ſont pas. Les enfants des juifs ſont légitimes, leurs teſtaments ont de la force; & tout proteſtant, aux yeux de la loi, n'eſt qu'un bâtard qui n'a ni pere ni mere.

Un juif allemand, venu de Hollande, propriétaire de la ſeigneurie de Pequigny,

à qui l'on diſputoit le droit de nomination aux cures qui dépendent de ſa terre, a gagné ſon procès en plein ; & du milieu de la rue Saint-Martin, cet heureux hébreux, qui ne croit pas en Jeſus-Chriſt, fait des curés & crée des chanoines dans l'égliſe épiſcopale d'Amiens.

CHAPITRE CXXI.

Cenſeurs Royaux.

Ce ſont les hommes les plus utiles aux preſſes étrangeres. Ils enrichiſſent la Hollande, la Suiſſe, les Pays-Bas, &c. Ils ſont ſi tremblants, ſi puſillanimes, ſi pointilleux, qu'ils ne haſardent leur approbation que pour les ouvrages *inſignifiants*. Et qui pourroit les en blâmer, puiſqu'ils répondent perſonnellement de ce qu'ils ont approuvé ? Ce ſeroit courir du danger ſans gloire, que d'agir autrement.

Comme ils peſent malgré eux ſur un joug déjà incommode, le manuſcrit s'envole & va trouver un pays de raiſon & de ſage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrieres de la capitale ; & les livres prohibés, après une petite cérémonie, ſe débitent beaucoup plus

promptement & peut-être plus ſûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege* ; car les formalités, même pour un ouvrage permis, ſont ſans nombre.

Un *Claude Morel*, docteur de Sorbonne & cenſeur royal, ayant à approuver une traduction de l'Alcoran, déclara *n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique, ni aux bonnes mœurs.*

Il y a quelque différence entre la *cenſure des Romains* & celle des pamphlets & brochures, entre *Caton le cenſeur* & le *cenſeur Coqueley.*

A quoi ſervent les cenſeurs royaux ? A donner quelquefois un petit paſſe-port à la ſottiſe. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux ? Oh ! il n'eſt plus au pouvoir des rois d'anéantir l'imprimerie.

CHAPITRE CXXII.

Long-Champ.

Le mercredi, le jeudi & le vendredi ſaints, ſous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des ténebres à Long-Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde ſort de la ville ; c'eſt à qui étalera la plus magni-

fique voiture, les chevaux les plus fringants, la livrée la plus belle.

Les femmes couvertes de pierreries s'y font voir ; car l'exiſtence d'une femme à Paris, conſiſte ſur-tout à être regardée. Les carroſſes à la file offrent tous les états allant, reculant, roulant dans les allées ſeches ou fangeuſes du bois de Boulogne.

La courtiſanne s'y diſtingue par un plus grand faſte ; telle a orné ſes chevaux de marcaſſites. Les princes y font voir les dernieres inventions de ſelliers les plus célebres, & guident quelquefois eux-mêmes les courſiers. Les hommes à cheval & à pied pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit & s'enivre ; l'égliſe eſt déſerte, les cabarets ſont pleins : & c'eſt ainſi qu'on pleure la paſſion de Jeſus-Chriſt.

Autrefois on y couroit à cauſe de la muſique. L'archevêque, en l'interdiſant, crut rompre la promenade ; il ſe trompa. Les fideles promeneurs traverſerent conſtamment le bois de Boulogne pour ſe rendre à la porte de l'égliſe, & ils n'y entrerent point.

Quand le printemps eſt deſcendu ſur la terre, à cette changeante époque, que le zéphyr ſouffle, que le ciel eſt pur, que les bois ſont verds, on diroit que l'on va ſaluer la nature dans ſon temple, & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

Les femmes, ce jour-là, ne ſont pas la

principale figure ; les équipages & les chevaux l'emportent sur elles. Les fiacres délabrés servent à rehausser les voitures neuves & élégantes. Les carrosses modernes, mieux coupés, ont avec moins d'ornements beaucoup plus de beautés que ceux que l'on faisoit autrefois ; & moins lourds en tous sens, ils vont avec plus de rapidité.

L'ouvrier sort ces jours-là, met son habit des dimanches, se mêle dans la foule, regarde toutes les jolies femmes ; mais on le reconnoît à ses mains noires & calleuses.

Tandis que les uns se promenent, respirent l'air pur & frais du printemps, d'autres vont dans les églises pour y entendre des voix qui, chantant des jérémiades, interrompent l'ennui d'un office long & triste : il finit par un espece de charivari. C'est un beau moment dans les colleges pour les écoliers.

CHAPITRE CXXIII.

Barrieres.

Elles ſont communément de ſapin, & rarement de fer ; mais elles pourroient être d'or maſſif (1), ſi ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

Aux barrieres, un commis en redingote, qui gagne cent miſérables piſtoles par an, l'œil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, & qui verroit paſſer une ſouris, ſe préſente à la portiere de chaque équipage, l'ouvre ſubitement, & vous dit, *n'avez-vous rien contre les ordres du roi* ? Il faut toujours répondre *voyez*, & jamais autrement : alors le commis monte, fait l'incommode viſite, redeſcend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarraſſe guere. Quand le commis trouve quelque choſe de ſujet aux droits, & que vous n'avez pas déclaré, alors il dreſſe un *procès-verbal*, & *Nicolas Salzard* vous fait payer une amende, car il repréſente pour la ferme ;

(1) Il y a ſoixante barrieres à la tête & aux iſſues des fauxbourgs, dont vingt-quatre principales, & deux entrées par eau, au moyen de deux pataches.

& ſi la femme eſt pendable un jour, on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un ſeul individu.

Il n'y a point de voitures exemptes de cette inveſtigation; on laiſſe ſeulement paſſer celles des princes & des miniſtres, parce que Nicolas Salzard a un peu de reſpect pour eux. Les grands commis de fiſcalité, les fermiers-généraux ſe ſont aſſujettis eux-mêmes à la viſite.

Il ſe fait tous les jours un nombre infini de menſonges par les plus honnêtes gens du monde. On ſe fait un plaiſir de tromper la fiſcalité, & le complot eſt général; on s'en applaudit, & l'on s'en vante.

Si votre poche eſt gonflée, le commis vous la tâte. Tous les paquets ſont ouverts. Certains jours de la ſemaine arrivent les bœufs qui bouchent le paſſage pendant plus de deux heures; il faut leur céder le pas; on a fermé la principale porte; on en a ouvert une petite qui ne donne paſſage qu'à l'animal; le commis compte tout le troupeau, après quoi vous paſſez, ſi bon vous ſemble.

Etes-vous manufacturier, négociant? Votre ballot va à la douane. Quand le conſommateur attend la marchandiſe, ſurviennent des hommes qui vous diſent, *défaites tout cela, que je voie, que j'examine, que je peſe, que je taxe ſur-tout.*

On paie, on entre dans dix bureaux; on donne vingt ſignatures pour un ballot ou pour une valiſe. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoie encore faire un petit tour, rue du foin, à la chambre ſyndicale, & l'inſpecteur de la librairie ſaura quel eſt le goût de vos lectures.

Vous avez beau murmurer, vous plaindre, dire, prouver que c'eſt une folie, une frénéſie; que gêner le commerce, c'eſt défendre à l'état de s'enrichir; les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots ſont confiſqués, leur appartiennent, & qu'ils ne vous les rendent que par pure généroſité.

CHAPITRE CXXIV.

Nouvel Incendie.

Le 8 Juin 1781, un embraſement ſubit détruiſit en quelques heures la ſalle de l'opéra, commode & magnifique malgré ſes défauts. Une corde de l'avant-ſcene s'alluma dans un lampion, mit le feu à la toile, la toile embraſa les décorations, & les décorations porterent l'incendie dans le pourtour des loges. Tout le théatre fut conſumé. Un ſceau d'eau auroit arrêté l'incendie dans

ſon origine. La ſalle ne manquoit pas de pompes ni d'un réſervoir ſpacieux en cas de danger ; mais le réſervoir étoit à ſec. Des débats parmi les adminiſtrateurs avoient fait négliger les précautions les plus indiſpenſables. Quatorze perſonnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu ſauver que la façade ſur la rue Saint-Honoré.

Il étoit tout à la fois horrible & curieux de voir la flamme large & pyramidale, qui s'élançoit du ceintre, ſucceſſivement nuancée de toutes les couleurs ; effet de la combuſtion des toiles peintes à l'huile, de la dorure des loges, & de l'inflammation d'eſprit-de-vin.

Le 25 Octobre de la même année, une ſalle d'opéra proviſoire, bâtie dans cet intervalle, vaſte & ſolide, s'ouvrit ſur le Boulevard, avec tout ſon ſpectacle & ſes dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres. Il faudra quatre années au moins pour s'arranger ſur les nouveaux plans.

L'opéra, dit-on, ne ſauroit ſouffrir d'interruption. Il emploie à ſon ſervice un grand nombre de ſujets. Les chanteurs, les danſeurs, les ſymphoniſtes, les décorateurs, les peintres, les tailleurs, les garçons de théatre : c'eſt un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux, par la variété & la richeſſe des coſtumes. Il faut des magaſins toujours remplis, pour fournir aux étoffes, aux ſoieries, à la gaze, aux rubans. Ses re-

préſentations intéreſſent tous les arts d'agrément. Cette foule de beautés captive l'étranger & lui fait verſer dans le royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

La fermeture de l'opéra cauſeroit donc un *vuide* dans la capitale, & ralentiroit le commerce ; de plus, un grand art, inconcevable dans ſes effets, eſt attaché à la fortune de ce ſpectacle, parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe entretenir les talents du chant & de la danſe dans une certaine perfection, & leur offrir en même temps une récompenſe aſſurée. Point d'opéra ! Ce *jeûne* ſera conſtamment regardé comme une ſorte de calamité pour la capitale ; c'eſt le théatre qui donne à la fois aux ſpectateurs un plus grand nombre de ſenſations : & comment s'en paſſer ?

Il faut avouer que ce beau monſtre commence à recevoir des proportions & à prendre un caractere unique ſous la main de l'homme de génie qui lui a imprimé un intérêt ſuivi.

Les ſalles de ſpectacles paroiſſent toutes inévitablement deſtinées à finir par les flammes. Rome, Amſterdam, Milan, Saragoſſe, Paris en ont renouvellé les triſtes exemples. Ils diſent aſſez haut qu'il faut abſolument iſoler ces ſortes de bâtiments, & dans leur conſtruction ne ſe ſervir de bois qu'autant que la néceſſité le rend indiſpenſable.

Un lord Anglois a publié une invention très-ſimple, dont le procédé eſt facile & peu diſpendieux. C'eſt un préſervatif ſalutaire, qui garnit les cloiſons & les plafonds, & qui oppoſe une barriere sûre à la fatale étincelle. Procédé précieux dans une ville, ſur-tout, où tandis que les citoyens dorment, les fours des boulangers recelent des braſiers innombrables, dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve, la maiſon eſt embraſée.

Jettez dans une pompe contenant cinquante à ſoixante ſeaux d'eau, huit à dix livres de *ſalin* ou de *potaſſe*, & cette eau ainſi imprégnée éteindra merveilleuſement les progrès du plus furieux incendie.

CHAPITRE CXXV.

Prévoyance.

Quand il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre diſloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit tranſporter les bleſſés que ſur une échelle, une planche, une claie, ce qui ajoutoit infiniment à leurs ſouffrances; mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe ſérieuſement

d'objets patriotiques) on vient, dis-je d'établir dans tous les corps-de-garde des *civieres* ou *brancards* garnis d'un matelas ; de ſorte que le tranſport dans les hôpitaux ou dans les maiſons ſera moins douloureux. De même on trouve chez le commiſſaire de quartier des *bandes*, des *compreſſes*, de la *charpie*, qui attendent ceux qui, ſortant de leurs maiſons bien diſpos, y rentrent les bras démis & les jambes fracaſſées ; car marcher dans Paris toute une journée pour ſes affaires, c'eſt aller, pour ainſi dire, à l'aſſaut. Cette prévoyance moderne eſt très-ſage ; mais elle prouve que les accidents ſe multiplient plus que jamais, & que l'on aime mieux ſonger aux palliatifs que de reſtreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix vont tous en carroſſe.

CHAPITRE CXXVI.

Entremetteurs d'affaires.

Eſcrocs plus ſubtils encore que ceux que j'ai décrits ; habiles prêteurs qui favoriſent les prodigalités & les fantaiſies d'un jeune homme, & qui ſpéculent ſur ſa folie & ſa crédulité.

Le péril eſt d'autant plus caché que c'eſt

ſous le maſque de l'honneur & de la généroſité qu'ils conçoivent & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre & de conſeiller. Vautours déguiſés, ils avancent par la main d'autrui un déſaſtre dont ils s'aſſurent tous les profits; ils affectent des ſentiments déſintéreſſés, & haſardent des remontrances paternelles: mais ils ſeroient bien fâchés que le délire ceſſât; ils le nourriſſent & en provoquent les accès par des offres intéreſſées & couvertes du voile de la plus étrange diſſimulation.

Les biens de la crédule victime ſont inſenſiblement grevés d'engagements. Le jeune homme, aveuglé ſur les manœuvres de l'adroit ſpoliateur, va juſqu'à le preſſer ſur ſon ſein, & le croit ſincere & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuſe.

Les filets ſont tendus de toutes parts; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence ſont ſi bien étudiés d'avance, qu'au défaut de ſa candeur, ſa vanité ſerviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ſes biens, de l'eſtimation de ſes dettes, & on lâche la bride à tous ſes deſirs; de ſorte qu'au bout de quatre ans il ſe voit réduit au ſixieme de ſon revenu annuel.

Le ſpoliateur, véritable Prothée, affiche une perfide compaſſion; & conſommant ſon hypocriſie, il finit, en joignant les intérêts aux capitaux, par être le poſſeſſeur de

la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit ſon pupille.

L'inſtant du réveil eſt marqué par l'effroi, la ſurpriſe, le déſeſpoir, les traits brûlants de la plus juſte indignation : mais c'eſt en vain, tout eſt en regle ; les loix ne pourront que confirmer l'indigne poſſeſſion du traître ; les tribunaux ſeroient pour lui, ſi la partie léſée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné ne peut qu'en éclairer un autre ſur cette faſcination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire, dans ſa voiture, éclabouſſe le malheureux déconcerté, qui file à pied le long des maiſons.

Il n'eſt pas rare de voir tel homme d'affaires nanti de la plus belle terre de ſon client, le procureur poſſéder quatre de ſes maiſons, l'intendant habiter l'hôtel que ſon maître occupoit. Et comment ont-ils acquis les biens du dépouillé ? En lui prêtant ſes propres capitaux.

Ces courtiers officieux paroiſſent rarement ; ils ont des *prête-noms*. Il font naître des momens de détreſſe, & ils en profitent. Une uſure cachée & homicide reproduit à des conditions onéreuſes les eſpeces dont on occaſionne la rareté. Cet eſſaim engloutit les plus groſſes fortunes ;

Et l'avare Acheron ne lâche point ſa proie.

Tel autre *entremetteur*, ſans avoir un ſol, achete une terre dont il paie une petite ſomme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, juſqu'à ce qu'on le dépoſſede. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce temps il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vaſſaux*; & ce n'eſt qu'après un long combat qu'il reſtitue *la ſeigneurie*. Il n'a rien payé; il a vécu ſur le fonds d'autrui, & les payſans l'ont appellé *monſeigneur*. Ces hommes-là ſavent très-bien promener leurs adverſaires dans l'obſcur labyrinthe de nos loix.

CHAPITRE CXXVII.

Banquiers.

Les virements & revirements, les déplacements, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé depuis plus d'un demi-ſiecle les projets d'une légiſlation ſage, raiſonnée & circonſpecte. On n'a plus beſoin que de calculateurs: l'adminiſtration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers ſont les dominateurs de la France; ils font venir & diſparoître l'argent; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent inviſible. Magiciens dan-

gereux, coſmopolites hardis, quelle ſera la ſuite de ce jeu ſouple & effrayant, qui rend l'or ſemblable au vif-argent, & peut diſſoudre la fortune des états en un tour de main ?

C'eſt un remede auſſi incompréhenſible que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie ; & c'eſt toujours beaucoup, ſi cette illuſion ſe prolonge : mais elle nous ſemble toucher bientôt à ſon terme.

Il y a des *billets noirs*, papier-monnoie, qui nous annoncent un ſyſtême à peu près ſemblable à celui de Law : s'il doit venir, qu'il vienne le plutôt poſſible ; pourquoi attendre à la derniere extrêmité ? Il auroit peut-être fallu commencer par-là, & ſe modeler ſur la banque de Londres. Mais ce n'eſt pas la richeſſe du peuple que l'on cherche, c'eſt celle du monarque ; il englobe tout & repréſente tout.

C'eſt à l'aide des banquiers, & par leur intervention, que ſe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuſes donnent lieu à des entrepriſes exceſſivement coûteuſes, & qui bien conſidérées, ne ſont que des ſacrifices du préſent pour un avenir incertain. On a pompé l'argent juſques dans les tuyaux capillaires ; mais il n'eſt pas bon que les tuyaux capillaires ſoient deſſéchés. Quoi, faire temon-

ter inceſſamment l'argent vers le trône ! Les particuliers n'en ont-ils plus beſoin pour alimenter le commerce, l'induſtrie & les arts ? Pourquoi toute la maſſe d'eſpeces monnoyées dans une ſeule main ?

La politique qui, au lieu d'être journaliere, ſe jette dans un temps qui n'exiſte pas encore, eſt une politique fautive, parce qu'il eſt impoſſible au génie le plus profond de calculer les événements futurs ; parce que le champ des révolutions étranges eſt immenſe ; parce que la guerre eſt un mal préſent & affreux, tandis que le bien qui en peut réſulter eſt évidemment éloigné & incertain.

Ce n'eſt pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'état ; car l'emprunt, en lui-même, n'eſt point un mal. Mais c'eſt l'application de ces fonds précieux à une guerre abſorbante, comme l'élément qui la porte, ou à des édifices d'une pompe ſtérile, ou à des efforts ſuperflus, &c. qui fait le mal, & un mal irréparable.

Aſpirer des ſommes effrayantes, pour les jeter enſuite dans l'Océan ! Quel eſt donc ce nouveau calcul, & pourquoi des moyens ingénieux, vaſtes & habiles ſont-ils ſéparés du but ou de l'emploi par un abyme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée entre les moyens & l'emploi, les ſuccès même

peuvent devenir ſemblables à des pertes, &c. &c. &c.

Mais les cures palliatives ſont peut-être les ſeules qui conviennent à un état infecté de vices anciens, & peu propres à recevoir une entiere guériſon. Les maux précédents interdiſent des plans ſages, ſur-tout lorſque la nation ſe prête au délire. C'eſt un axiome reçu, que *la victoire eſt à celui qui aura le dernier écu*; mais cet axiome eſt une ſottiſe. Comment, après ce beau prononcé, renoncer au jeu de la banque?

Sully, économe ſévere, embraſſant l'avenir comme le préſent, ne faiſoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le beſoin d'emprunter comme un beſoin dangereux, & l'opulence qui en réſultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui d'un vrai pédagogue, & le fauxbourg Saint-Honoré le ſiffleroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui ſuccéderent, brouillerent tout ſon travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom ne ſont pas des hommes d'état.

On ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de ſatyrique: c'eſt au temps à prouver ſi la banque ſeroit devenue par haſard la ſauve-garde de l'état & le principe réel de ſes forces. En fait d'adminiſtration, les moyens les plus décriés par les

ſimples ſpéculateurs peuvent, à l'appui des circonſtances & de la pente générale, devenir les meilleurs. Nous embraſſons le doute ; car il ſeroit téméraire aujourd'hui d'affirmer pour ou contre. Les banquiers tiennent le gouvernail ; laiſſons leur faire la manœuvre, puiſqu'elle eſt déjà fort avancée ; & puiſſent-ils nous conduire à bon port !

CHAPITRE CXXVIII.

Banqueroutes.

Elles ſont ſi fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La cauſe de ce déſordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne ſimplicité de leur état. Ils ont connu le luxe, le faſte ; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profeſſion leur impoſoit. Le marchand eſt devenu frivole, vain, léger ; il a voulu repréſenter, & la mauvaiſe foi n'a pas tardé à germer dans ſon cœur.

Les anciens marchands ſavoient que tous les capitaux qui ne ſont pas dans le commerce, ſont nuls pour les commerçants. Ils diſoient qu'en fait de commerce, *un ſol épargné eſt un ſol regagné.*

Les faillites ne ſont plus qu'un jeu, & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & pénibles de la probité; mais avec deux ou trois bilans on ſe met à ſon aiſe. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cents cinquante mille livres: c'eſt la regle.

Qu'arrive-t-il? la confiance, qui eſt l'ame du commerce, n'exiſte plus. Tous ces dérangements réitérés ont mis chacun ſur ſes gardes, & les difficultés ſe rencontrerent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

Quand la faillite eſt ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *médecins de fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires ſans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, ſont obligés de paroître, de ſigner, de lever la main, de faire reconnoître leurs billets. Le débiteur eſt tranquille & ne ſort pas de ſa maiſon.

Il faut diſtinguer les faillites des banqueroutes. Celles-ci ſont preſque toujours frauduleuſes; les premieres peuvent naître du malheur des circonſtances: d'une fauſſe ſpéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide qu'il trouve d'abord dans ſes affaires, il agiroit loyalement; mais il ne ſe dévoile que lorſqu'il eſt tombé dans le précipice. Il y

a entraîné pluſieurs autres ; c'eſt ainſi qu'une légere fraude néceſſite une fraude plus grande.

Il nous manque des loix claires & préciſes ſur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi frippon en détail ſe montre un frippon en gros avec une intrépidité triomphante. L'infortuné, qui n'a point médité ſa marche, ſuccombe ſous les frais de la procédure. On n'écraſe que les petits débiteurs.

Le légiſlateur vivifieroit pluſieurs branches de commerce, en établiſſant des loix qui ne laiſſaſſent aucun échappatoire à la fraude, & qui punit le manque d'équité.

Il ne faudroit pas des peines afflictives, parce que les loix extrêmes ne ſont jamais miſes à exécution ; mais il faudroit déployer une ſévérité qui ne laiſſât au banqueroutier aucune reſſource.

CHAPITRE CXXIX.

Oiſifs.

Que fait monſieur un tel ? — Il vit de ſon bien, c'eſt un rentier ; on lui écrit de la province, *intéreſſé dans les affaires du roi ;* c'eſt-à-dire, qu'il eſt intéreſſé à ce que le tréſor royal ſoit dans l'aiſance. Il ne lit des papiers publics, que *les paiements*

de l'hôtel-de-ville de Paris, & pour ſavoir à *quelle lettre* (1) en eſt le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron*, ou du moins *Abraham*; voilà tout ſon chagrin. Il va au ſpectacle ſans s'embarraſſer de ce qu'on y donne. Il a doublé ſon fils d'un gouverneur, & il n'y ſonge plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainſi de ſon bien; & cependant un gros rentier paſſe pour ce qu'il veut être. Il eſt doublement ſujet; car dans toutes les circonſtances poſſibles, il votera toujours pour ſon royal créancier.

Si cet oiſif avoit vécu à Athenes, il auroit mépriſé Socrate; ôtez-lui néanmoins ſon habit, ſes gens, ſes gros diamants, ſon carroſſe, que reſtera-t-il? Otez à Socrate ſa robe; il n'y perdra pas grand'choſe, c'eſt toujours Socrate.

Ces parvenus, qui n'ont eu d'autre ſcience que d'arracher beaucoup d'argent, emploient le ciſeau du ſtatuaire & le pinceau du peintre à faire paſſer leurs traits à l'avenir; & l'art ſe proſtitue.

La dériſion ne les touche plus: le moteur univerſel & puiſſant, l'or, les abſout: cette eſtime fatale des richeſſes corrompt les idées les plus ſaines; & ne diſent-ils pas d'après Boileau:

J'ai cent mille vertus en louis bien comptés!

(1) On paie les rentiers par ordre alphabétique.

CHAPITRE CXXX.

Petite Queſtion.

Les Pariſiens, après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance, ont fini par examiner cette queſtion : La dette contractée par le ſouverain eſt-elle ou n'eſt-elle pas la dette de la nation ? Le monarque en France n'en eſt-il pas moins le repréſentant que le parlement en Angleterre ?

Ceux qui enviſagent comme perſonnelles les dettes que contracte le ſouverain d'une monarchie, diſent qu'il n'a conſulté perſonne, qu'il a pu pouſſer l'emprunt outre meſure, qu'on n'en a pas ſuivi l'emploi, & que ſon ſucceſſeur, pour *régénérer les choſes*, a le droit d'en affranchir l'état, comme d'un poids accablant.

Ce ſont là, ſi je ne me trompe, des ſophiſmes. L'emprunt a été public ; l'application des fonds a ſervi à l'entretien des armées, des vaiſſeaux, des fortifications, aux guerres de l'état, aux beſoins de l'état, aux négociations de l'état, à la ſplendeur du trône, qui, dans certaines circonſtances, devient celle de la nation ; enfin aux édi-

fices généreux, qui ſeront utiles aux générations futures.

La nation répond de la dette, puiſque l'emprunt lui a été utile ; puiſque cet emprunt l'a ſauvée, dans le temps, d'un inévitable impôt. Elle ne ſauroit dire validement aux prêteurs, vous n'avez donné votre argent qu'à un ſeul homme, ce contrat ne regarde que lui : ce qui eſt faux dans le fait, abſurde dans les conſéquences ; ce qui ſeroit évidemment injuſte & illégitime.

La nation eſt réellement engagée à payer les dettes contractées ſous ſes yeux, & pour ſes intérêts preſſants. Elle a vu paſſer l'édit ſans réclamation ; c'eſt un aveu qui, pour être tacite, n'en a pas moins de force. Ainſi la claſſe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont prêté encore plus à l'état floriſſant, à la richeſſe nationale, qu'au ſouverain qui paſſe. On ne peut faire manquer un roi à ſes engagements : il a traité avec ſes ſujets, il eſt lié par ſes promeſſes : ſon ſucceſſeur l'eſt comme lui ; & le ſerment des rois, ces êtres qui ont tant beſoin du reſpect des hommes, ne doit-il pas être le plus inviolable de tous ? Tel eſt mon petit avis, & je ne ſuis pas rentier.

Il eſt bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la conſtitution verſatile des états : ceux-ci y gagneront

toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur; car on dit que les états n'ont point de morale : je répondrai hardiment, *tant pis pour eux.*

CHAPITRE CXXXI.

Orgues.

Les orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane; ce n'eſt pas moi qui le dis, c'eſt le concile de Cologne 1536. *Les orgues ne joueront que des airs pieux,* c'eſt encore du concile d'Ausbourg 1548. *Durant l'élévation de l'hoſtie & du calice, & juſqu'à* l'agnus Dei, *les orgues ne doivent point jouer :* cela me fâche un peu; mais voyez le concile provincial de Treves 1549.

Tout a changé au jour que j'écris. On joue, *durant l'élévation de l'hoſtie & du calice,* des *ariettes* & des *ſarabandes;* & au *Te Deum* & aux vêpres, des *chaſſes,* des *menuets,* des *romances,* des *rigodons.* Où eſt donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois ! Il eſt mort en 1772, & l'orgue avec lui. Son ombre ſemble pourtant voltiger quelquefois ſur la tête de Couperin.

L'abus preſque général de n'avoir que des paſſages ſous les doigts, & cela par

défaut de génie & d'application, cet abus eſt devenu ſi criant, que les chanſons ont prévalu ſur l'orgue, de maniere qu'il n'a plus rien de cette majeſté convenable à un temple. Les noëls même, que Daquin varioit parfaitement, on les défigure à préſent au point que ce ne ſont plus que des *Ponts-Neufs* groſſiers; on n'y reconnoît ſeulement pas le chant.

L'orgue eſt le roi des inſtruments; il les contient tous. Cliquot, le ſeul excellent facteur qui exiſte, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de ſon orgue de Saint-Sulpice, faite cette année 1781, nous rappelle ce qui s'eſt paſſé à la Sainte-Chapelle de Paris en pareille occaſion. Daquin fut arbitre; ce muſicien âgé de ſoixante & quinze ans fit des miracles; tous les auditeurs crioient, *ſon génie eſt plus fort que jamais, & il a ſes doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit ſi bien avant de mourir : Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoiſſons trois traits de la vie de ce grand artiſte, qui paroiſſent fort extraordinaires & qui n'en ſont pas moins vrais. Muſicien né, il compoſa à huit ans un motet à grand chœur & ſymphonie. On fut obligé de le mettre ſur une table pour en battre la meſure. Il y avoit foule; & l'exécution finie, on penſa étouffer de careſſes un enfant ſi rare.

A la meſſe de minuit de noël, Daquin imita ſi parfaitement ſur l'orgue le chant du roſſignol, ſans que le couplet dans lequel il le faiſoit entrer parût gêné en rien de cette addition que l'extrême ſurpriſe fut univerſelle. Le tréſorier de la paroiſſe envoya le Suiſſe & les bedauts à la découverte dans les voûtes & ſur le faîte de l'égliſe : point de roſſignol ; c'étoit Daquin qui l'étoit.

Lorſqu'on rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laiſſa que le *poſitif*, c'eſt-à-dire, un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avoit plus de *trompettes* ni de *pédales*, un ſeul clavier reſtoit ; la carcaſſe du grand orgue étoit abſolument vuide. Cependant Daquin toucha ſon *Te Deum* la veille de S. Pierre, & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'apperçut point que tant de jeux manquaſſent. Les accompagnements paroiſſoient y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'exiſtât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient préſents. — Mais vous avez laiſſé la *pédale*, diſoit-on à Cliquot. — Non, je vous jure. — Mais cela eſt impoſſible. — Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme ſingulier, qui venoit de tromper ſi victorieuſement ceux même qui fabriquent l'inſtrument.

L'orgue une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint Paul : nous y étions ; prodigieuſe affluence ! Il faut ici du détail : tout étoit plein à ne pouvoir ſe remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles, latérales, chapelles éloignées, les deux ſacriſties, les galeries d'en-haut, l'eſcalier de l'orgue, les paſſages, le devant du portail. Les carroſſes tenoient toute la rue Saint-Antoine juſqu'aux Céleſtins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus ſublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impreſſions ſi vives & ſi profondes, que tout le monde pâlit & friſſonna.

M. Dauvergne, actuellement à la tête de l'opéra, fut ſi vivement frappé, qu'il ſortit des premiers, & courut vîte confier au papier les traits ſublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tout placés dans ſon beau *Te Deum* à grand chœur.

Il y a eu des organiſtes ; mais Daquin eſt Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célebre artiſte, pour mieux encourager ſes ſucceſſeurs. Il a laiſſé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'orgue, a dit Greſſet, *attire l'impie étonné dans nos temples.* L'archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du ſoir & les *meſſes de minuit* en muſique, dans deux égliſes de Paris, Saint-Roch & l'abbaye

Saint-Germain, à cauſe de la multitude qui venoit pour entendre l'organiſte, & qui ne conſervoit pas le reſpect dû à la ſainteté du lieu. Il eſt bien inconcevable que des catholiques ſe portent à des profanations auſſi ſcandaleuſes, tandis que les *réformés* ſont ſi reſpectueux dans leurs égliſes. Les premiers cependant admettent encore plus poſitivement que les ſeconds la préſence réelle de la Divinité; mais les fêtes nocturnes ſont toujours un peu licencieuſes, c'eſt l'effet des ténebres. Il ſe paſſera toujours bien moins de déſordres en plein jour.

CHAPITRE CXXXII.

Quêteuſes.

Le ſévere paſteur d'une égliſe uſe ſouvent d'une ingénieuſe piété pour mieux exciter la généroſité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure, il a appellé *ſcandale effroyable* tous les ornements légers qui ajoutent à la beauté. Le ſoir, il attend d'une aimable quêteuſe qu'il a invitée, de ſa taille élégante & de ſon joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

Elle eſt parée; ſon ſein eſt découvert, un gros bouquet l'accompagne ſans le cacher;

L'orgue une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint Paul : nous y étions ; prodigieuſe affluence ! Il faut ici du détail : tout étoit plein à ne pouvoir ſe remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles, latérales, chapelles éloignées, les deux ſacriſties, les galeries d'en-haut, l'eſcalier de l'orgue, les paſſages, le devant du portail. Les carroſſes tenoient toute la rue Saint-Antoine juſqu'aux Céleſtins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus ſublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impreſſions ſi vives & ſi profondes, que tout le monde pâlit & friſſonna.

M. Dauvergne, actuellement à la tête de l'opéra, fut ſi vivement frappé, qu'il ſortit des premiers, & courut vîte confier au papier les traits ſublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tout placés dans ſon beau *Te Deum* à grand chœur.

Il y a eu des organiſtes ; mais Daquin eſt Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célebre artiſte, pour mieux encourager ſes ſucceſſeurs. Il a laiſſé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'orgue, a dit Greſſet, *attire l'impie ané dans nos temples*. L'archevêque de a défendu les *Te Deum* du ſoir & les *de minuit* en muſique, dans deux de Paris, Saint-Roch & l'abbaye

Saint-Germain, à cauſe de la multitude qui venoit pour entendre l'organiſte, & qui ne conſervoit pas le reſpect dû à la ſainteté du lieu. Il eſt bien inconcevable que des catholiques ſe portent à des profanations auſſi ſcandaleuſes, tandis que les *réformés* ſont ſi reſpectueux dans leurs égliſes. Les premiers cependant admettent encore plus poſitivement que les ſeconds la préſence réelle de la Divinité; mais les fêtes nocturnes ſont toujours un peu licencieuſes, c'eſt l'effet des ténebres. Il ſe paſſera toujours bien moins de déſordres en plein jour.

CHAPITRE CXXXII.

Quéteuſes.

Le ſévere paſteur d'une égliſe uſe ſouvent d'une ingénieuſe piété pour mieux exciter la généroſité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure, il a appellé *ſcandale effroyable* tous les ornements légers qui ajoutent à la beauté. Le ſoir, il attend d'une aimable quêteuſe qu'il a invitée, de ſa taille élégante & de ſon joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

Elle eſt parée; ſon ſein eſt découvert, un gros bouquet l'accompagne ſans le cacher;

elle eſt à la porte d'une égliſe où d'une priſon, ſollicitant avec un gracieux ſourire la compaſſion de chaque perſonne qui entre; elle fait une douce violence aux rebelles; elle les arrête; un ſon de voix intéreſſant, de belles dents, & l'éloquence irréſiſtible d'un bras nu & de deux beaux yeux ſuppliants.... Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres.

A chaque offrande, quelque mince qu'elle ſoit, elle vous paie d'une révérence particuliere, & faite avec grace. La beauté vous ſalue, & ſa bouche vous remercie, & votre charité eſt récompenſée avant même que le ciel vous en tienne compte.

Bientôt elle traverſe la nef, précédée d'un Suiſſe qui fait raiſonner la hallebarde. Plus la nef eſt remplie, plus ſon zele augmente. Le plus joli homme de ſa connoiſſance lui donne la main; elle ſe penche charitablement à droite & à gauche, & étend un bras d'albâtre pour atteindre à la main lente & pareſſeuſe qui voudroit retenir l'aumône.

L'avare s'attendrit; l'œil des aſſiſtants ſe détourne de l'autel pour dévorer ſes charmes; quand elle préſente ſa bourſe ouverte, elle ſemble quêter des cœurs. Le plus inſenſible met encore quelque choſe dans ſa bourſe; le prêtre qui la ſuit, ſemble jouir de ſon triomphe: on ne lui laiſſe que la place qu'il faut; car la foule empreſſée des fideles

fideles la preſſe & l'environne. Embellie par ces ſaintes fatigues, en bute à tous les regards, ſi elle a remarqué qu'on louoit ſa taille avantageuſe & bien priſe, ſi elle a eu un moment de vanité, l'égliſe lui pardonnera ſans doute ce petit mouvement d'orgueil, ſur-tout lorſque, rentrant au presbytere, elle aura étalé une bourſe bien pleine & que ſes charmes ont conquiſe.

La collation commence; elle eſt ſervie par les amis du curé; elle reçoit les félicitations des groſſes perruques de la fabrique. Un cortege de prêtres & de clercs tonſurés vient à la file & aventurent la galanterie; le maître des convois a déridé ſon front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal: mais il veut plaire; le vin coule, les gâteaux ſucrés ſe mangent, & l'on ſe permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.

CHAPITRE CXXXIII.

Pain béni.

Tous les habitants de Paris ſont obligés de rendre dans leurs paroiſſes, chacun à ſon tour, le pain béni. Les proteſtants n'en ſont pas diſpenſés, parce que les curés ſoutien-

nent que c'eſt une maxime reçue en France, que tout François eſt cenſé catholique.

Chacun doit le rendre en perſonne ; mais on ſe dit malade, & l'on envoie ſon domeſtique ou ſa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge & baiſer la patene.

Le bourgeois charge la femme du pâtiſſier de toutes les cérémonies & de toutes les promenades à faire dans l'égliſe. Telle depuis vingt-cinq ans ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches, elle offre inceſſamment le gâteau qu'elle a pêtri & mis au four la veille.

C'eſt un ſpectacle de vanité pour la petite bourgeoiſie, & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau, il faut donner quelques pieces d'argent ; c'eſt un impôt annuel de douze à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accolle pluſieurs paroiſſiens peu aiſés, pour exécuter enſemble cette coûteuſe cérémonie ; mais les paroiſſiens riches ſont réſervés pour les fêtes ſolemnelles.

Alors ils mettent une ſorte d'oſtentation à ſe montrer généreux & magnifiques. Ils poſent leurs armes ſur de gros pains bénis, ils étalent leurs cordons faſtueux devant les chantres & les acolytes. La large piece frappe le baſſin d'argent & retentit à l'oreille des ſpectateurs émerveillés. Le curé & les marguillers s'inclinent, les Suiſſes en gants blancs

les précedent, des flambeaux de cire éclairent la pompe du ſpectacle. Ils ont dépenſé cinquante louis pour ces pieuſes futilités.

Qu'en réſulte-t-il ? Les bedeaux, diſtributeurs diſcrets de ces fragments conſacrés, auront de quoi tremper leurs ſoupes pendant huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obſtiné ſe refuſoit à cette oblation, il y ſeroit contraint par un grave arrêt du parlement.

Il y a eu à ce ſujet pluſieurs procès facétieux. Un poëte a tourné en ridicule les marguilliers & la fabrique ; mais nonobſtant cela, la fabrique & les marguilliers font exactement rendre le pain béni au plus déterminé rieur, bon gré, malgré.

Sur une grande paroiſſe, votre tour vient plus rarement ; mais ſur une petite, l'étroite circonférence vous condamne plus ſouvent aux frais de l'offrande.

CHAPITRE CXXXIV.

Catéchiſme.

Je ne ſais ſi les ſages-femmes de Paris moulent & pétriſſent toujours la tête molle & délicate des enfants qui viennent au mon-

de ; ſi le doigt de ces matrones inhumaines, par ces preſſions barbares & réitérées, détruit encore l'organiſation primitive de la nature & le ſiege de l'entendement ; enfin, ſi pour imprimer une forme ronde à une tête humaine, ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécillité ou l'idiotiſme ; mais je ſais bien que l'inintelligible catéchiſme de Paris eſt toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfants. Ils ſe rempliſſent la mémoire de ces mots ſans idées, & ſe forment à parler le reſte de leurs jours ſans avoir la conſcience de ce qu'ils diſent.

Des catéchiſmes ! Mais point de traité élémentaire, de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen ; rien ſur les principes du droit naturel à la portée de l'adoleſcent : aucun livre, enfin, clair, méthodique, applicable aux écoles, écrit d'un ſtyle ſimple, afin qu'il puiſſe être lu & retenu dans le cours de l'éducation domeſtique.

C'eſt un clerc qui fait lui-même le catéchiſme d'un côté aux garçons, & de l'autre aux filles, & qui n'y comprend rien lui-même, ainſi que ſes jeunes auditeurs. Comment abuſe-t-on à ce point de la premiere aurore de l'intelligence humaine ? N'eſt-ce pas la condamner à ne plus voir tous les objets que dans une ombre impénétrable & myſtérieuſe.

Il eſt aſſez plaiſant de voir un jeune clerc *faiſant le catéchiſme* à des filles de quinze à dix-ſept ans, qui viennent de faire leur premiere communion. Il eſt ſeul au milieu de cinquante jeunes beautés dont les regards l'aſſiegent ; il paroît niais & embarraſſé ; voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il catéchiſe ; elles jouiſſent un peu malignement de ſon embarras. Les filles répondent avec plus de hardieſſe qu'il n'interroge : on diroit qu'il apperçoit le ridicule de la théologie dans ces bouches de roſes ; qu'il devine bien que d'autres myſteres vont bientôt les occuper. Pour elles, comme au deſſus de toutes ces arides queſtions, elles prononcent d'une maniere aiſée, gracieuſe & même folâtre l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayants. Les mots de *purgatoire*, d'*enfer* & d'*éternité* perdent leur accent ſévere : il n'y a plus de phyſionomie de *démon* ſur les levres de ces *anges* ; & malgré les menaces redoutables du *catéchiſte*, elles ſemblent mieux inſtruites, promettre & annoncer par-tout grace & paradis.

CHAPITRE CXXXV.

Médecins.

Si Moliere revenoit au monde, il ne reconnoîtroit plus un seul de ses médecins. Où sont-ils les Guenaud, montés sur une mule? Où sont MM. Purgon & Diafoirus? Au lieu d'un homme grave, au front sévere & pâle, ayant une marche méthodique, pesant ses paroles & grondant quand on n'a point observé ses ordonnances, il apperceviroit un agréable, parlant de toute autre chose que de la médecine, souriant, étendant une main blanche, jettant une dentelle avec symmétrie, parlant par saillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'il tâte le pouls, c'est avec une grace particuliere; il trouve par-tout la santé; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'espérance; il distribue des paroles consolantes, part, plaisante encore sur l'escalier; & dans la nuit même, la mort emporte son malade.

Quand un médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas; mais si un homme en place meurt entre ses mains, il en devient incon-

ſolable, & pendant quinze jours il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Paſſez-moi l'émétique, je vous paſſerai le ſéné, a dit le bon Moliere. Telle eſt encore de nos jours la politique des membres de la faculté.

Un certain nombre de médecins ſe ſont partagé, pour ainſi dire, les malades de la capitale. Quand l'un d'eux a commis une faute grave dans le traitement, comme ſon confrere tombera dans le même cas, la faute homicide eſt paſſée ſous ſilence, palliée, juſtifiée même; aucun n'oſe contredire les ordonnances du confrere, & le malade meurt au milieu de dix médecins, qui voient très-bien ce qu'il faudroit faire pour le ſauver, mais qui, *par eſprit de corps*, laiſſent le premier appellé achever dans toutes les regles ſon méthodique aſſaſſinat.

Les complices diſcrets retrouvent, en temps & lieu, la même condeſcendance; ils donnent pour excuſe, l'incertitude de l'art, la maniere aveugle dont le plus habile procede; mais pourquoi, avec ces notions, ſe renferment-ils opiniâtrement dans une routine meurtriere, dont ils ne veulent pas ſortir? Pourquoi s'oppoſent-ils avec fureur à tout ce qui ſimplifie l'art? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & déteſtable pratique, lorſque leur propre expérience leur

en a démontré l'inſuffiſance & le danger ?

C'eſt qu'ils veulent traiter la médecine d'une maniere tout-à-la-fois obſcure & lucrative, faire des viſites nombreuſes, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs theſes barbares, ouvrage des ſiecles les plus oppoſés à la ſaine phyſique.

La ſéparation qu'ils ont établie entre celui qui écrit l'ordonnance, & celui qui compoſe le remede, eſt déjà un préjugé bien défavorable pour la guériſon ; ils ſe refuſent de même à l'analyſe chymique des médicaments ; & n'ayant aucune idée nette ſur l'étrange compoſition & décompoſition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en uſage ces poiſons terribles qui ſortent de la boutique des apothicaires : de ſorte que le malade a deux fléaux à combattre, l'ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidele.

La médecine eſt donc, de nos jours, un charlataniſme hardi & accrédité, dont ceux qui l'exercent ſentent le vuide, l'incertitude & la confuſion ; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlataniſme produit de l'argent.

La faculté de médecine traîne encore dans notre ſiecle les préjugés & les erreurs des ſiecles les plus barbares. Tandis que la phyſique a fait des progrès qui ne lui ſont pas

dus, elle ſemble ſe complaire dans les ténebres épaiſſes de ſes vieilles formules, & craindre les traits de lumiere qui décompoſeroient tout-à-coup ce fantôme qui en impoſe à la crédulité humaine.

Les médecins, grace à Moliere & à d'autres écrivains, ennemis de ces impoſteurs fourrés, ont reçu tant de ſarcaſmes, qu'ils ont enfin renoncé à la coutume de ſaigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faiſoient encore il y a trente ans. A force de les ridiculiſer ſur leurs autres pratiques meurtrieres, on les obligera peut-être à ſuivre la méthode d'Hyppocrate, qui ne preſcrivoit preſqu'aucun remede, mais étudioit la nature, & ne lui ôtoit rien de ſes reſſources.

Combien les médecins ne doivent-ils pas aux empiriques! Tandis qu'ils ſe conſument en ſyſtêmes, ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remedes qui, en guériſſant, déconcertent la vaine érudition des facultés.

Ils ont lâché le pied devant le défi ſolemnel que leur a porté le docteur Meſmer. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le ſilence ſur les opérations inconnues de leur adverſaire, & d'attendre du temps ce qu'il doit prononcer à cet égard. Mais, quelle que ſoit l'iſſue, ils auront toujours à ſe reprocher de n'avoir pas été au-devant d'une découverte utile, ou de n'a-

pas démontré l'erreur, lorſque le cri général les y invitoit; & lorſque leurs invectives, leur emportement & leur fureur contre l'auteur de la découverte exigeoient une ſorte de juſtification publique.

Ils ont mieux aimé perſécuter un de leurs confreres, qui leur diſoit modeſtement: *J'ai vu; examinons; nous ne ſavons rien; point de précipitation; rappellons-nous l'hiſtoire de toutes les découvertes*, &c.

Il y a à parier dix contre un, que le confrere a raiſon contre la faculté, & que le magnétiſme animal a vraiment quelque choſe d'extraordinaire & de merveilleux. Je ſuis porté à le croire, par tout ce qui eſt parvenu à ma connoiſſance. Si je ſuis plus inſtruit, j'en parlerai encore avec plus d'aſſurance, ſoit dans cet ouvrage, ſoit ailleurs; car je me ſuis voué à la défenſe de la vérité, autant qu'il eſt en moi de l'appercevoir & de militer pour elle.

On s'eſt expliqué, dira-t-on, un peu vivement contre les médecins; mais ils s'attaquent à nos ſantés & à nos vies. Quoi de plus funeſte?

CHAPITRE CXXXVI.

Société Royale de Médecine.

La faculté de médecine, digne sœur ou digne fille de l'université de Paris, réunie en corps depuis tant de siecles, n'avoit rien fait & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art. Elle ne traitoit jamais des maladies regnantes, ne publioit aucune observation, ne lioit aucune correspondance avec les médecins de l'Europe, & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui se passoit hors de son sein. Enveloppés stupidement dans leurs antiques usages, livrés à un égoïsme fatal, ses membres ne songeoient qu'à tirer de l'argent des malades pour rouler équipage, & se refusoient à un régime plus utile à l'humanité, lorsqu'il plut au roi regnant d'établir une *société royale de médecine*, qui embrasseroit toutes les connoissances analogues à ce grand art. Cet établissement est de la plus haute sagesse; & quand il ne feroit que jetter un germe d'émulation entre deux corps divisés, il seroit encore infiniment utile.

La collection des mémoires & dissertations de cette société, qui ne vient que de

naître, eſt déjà précieuſe; & tous les médecins de l'Europe concourront avec joie à former un dépôt qui ne choquera que la pareſſe, l'orgueil hautain & l'ignorance des médecins de la capitale.

Rien n'eſt ſi dangereux & ſi méchant qu'un mauvais médecin. Quand ils ſont en foule, jugez de leurs clameurs! Mais il eſt temps que l'inſuffiſance de cette vieille faculté, ainſi que ſon formulaire homicide, ſoit mis dans tout ſon jour.

La médecine eſt l'art le moins avancé, & conſéquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré. Il eſt bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hyppocrate, ne ſe ſoit pas encore offert depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumiere qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'eſt-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main & le remede dans une autre? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette ſéparation n'eſt-elle pas ſujette aux plus terribles inconvénients?

Les miracles modernes de la chymie, qui marche de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le médecin qui ordonne une potion compoſée de ſept à huit ſortes d'ingrédients? S'il n'eſt pas le plus inſenſible & tout à la fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoî-

tre, avant tout, les éléments chymiques du remede qu'il adminiſtre ? Quoi, parce que la terre enſevelit ſes fautes, il ſe croira quitte envers la ſociété & envers ſa conſcience ! Faiſant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les médecins ont décidé, & pour cauſe, que qui ne portoit pas l'habit fourré, la robe ſcolaſtique, ſeroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui conteſteroit *per fas & nefas*. Ainſi ils immolent l'humanité entiere aux vils intérêts de leurs honoraires ; & comme les morts n'ont jamais intenté procès aux médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance, & à diſtribuer les vieux poiſons de la pharmacie.

Quand viendra l'homme généreux & éclairé, qui renverſera les temples du vieil Eſculape, qui briſera la lancette dangereuſe du chirurgien, qui fermera la boutique des apothicaires, qui détruira cette médecine conjecturale, eſcortée de drogues, de jeûnes, de dietes ? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine ; puiſque l'ancienne tue & dépeuple ?

Le refrain des médecins eſt de crier *au charlatan, à l'empirique*, dès qu'on n'eſt pas de leur corps ; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des ſpécifiques & l'inoculation doivent leur origine à

l'empiriſme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux que la médecine actuelle, avec ſes formules & ſes theſes.

CHAPITRE CXXXVII.

Auteurs.

A Paris ſont ces écrivains qui moiſſonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritoires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rouſſeau (1), & preſque tous les hommes illuſtres qu'a produit la France ; le plus grand des anciens poëtes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux, ce pauvre c'eſt Homere.

On met encenſoirs & caſſolettes ſur leurs tombeaux : de leur vivant, on les laiſſe dans l'indigence : mais cette indigence eſt honorable ; & ceux qui ſe conſervent ſans tache au milieu de cet abandon général, ſont les plus vertueux des hommes.

(1) Il y a un troiſieme Rouſſeau riche ; il n'a fait ni Emile, ni l'Ode à la Fortune ; mais il a fait un bon Journal qui eſt fort eſtimé. Il ſe nomme Pierre Rouſſeau.

Les penſions que le gouvernement accorde aux gens de lettres, ne ſe donnent ni aux plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus ſouples, les plus intrigants, les plus importuns enlevent ce que d'autres ſe contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres eſt à coup ſûr un titre de vertu, & une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni ſa perſonne, ni ſa plume. Ceux qui ont ſollicité & obtenu des penſions, n'en peuvent pas dire autant devant leur conſcience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les cieux m'étoient favorables,
Et le deſtin moins rigoureux,
Je voudrois faire des heureux,
Où je verrois des miſérables.
Ce ſeroient mes plus doux plaiſirs ;
De prévenir juſqu'aux deſirs
De ceux où brille un haut mérite ;
J'en ferois ma félicité ;
Et ſouvent mon eſprit s'irrite
De les voir dans l'adverſité.

Ah ! ſi les gens de lettres riches venoient au ſecours des gens de lettres pauvres !..... Le beau rêve ! Pluſieurs ont dû leur éléva-

tion à la culture des lettres, aux avis des gens de lettres; à la recommandation des gens de lettres; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

Les gens de lettres emploient ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort; la compoſition du ſoir a beaucoup plus de feu: mais les ſpectacles & les diſſipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de ſuivre de grands travaux.

Un défaut aſſez commun aux gens d'eſprit de la capitale, c'eſt de ne pas s'occuper aſſez de celui des autres; c'eſt de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeſte & ſimple, qui n'ayant pas la langue agile & ſouple, a tardé quelquefois à donner ſon apperçu; c'eſt encore de n'être pas aſſez indulgents, & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre; c'eſt enfin de ne pas ſavoir écouter: mais l'homme qui écoute à Paris eſt un être très-rare.

C'eſt par les gens de lettres que l'eſprit de la capitale eſt devenu diamétralement oppoſé à l'eſprit de la cour: le premier cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laiſſer qu'un foible empire à l'opinion des grands, qui jadis humilioient le peuple en tous ſens; les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts pour ra-

baiſſer la vanité des titres à ſon néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célebre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en ſont une arme offenſive & défenſive. Auſſi la guerre la plus vive eſt-elle déclarée entre les gens de lettres & les grands; mais ceux-ci, à coup sûr, perdront la bataille.

On a attribué à la liberté d'écrire les vices que le luxe a enfantés, tandis que les écrivains ont combattu de toutes leurs forces les exceſſifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre reſponſables des mœurs des grands, qui ne liſent point, ou qui ſont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejeter ſur eux tous les déſaſtres qu'ils avoient, pour ainſi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient oppoſés. Leurs adverſaires ne ſe ſont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naiſſance dans les cours, & non dans les livres. Le crime des gens de lettres eſt d'avoir répandu la lumiere ſur cette foule de délits qui vouloient s'envelopper de ténebres. Les puiſſants n'ont pas vu, ſans frémir, tous ces ſecrets honteux, à jamais dévoilés. Ils ont déteſté le flambeau & celui qui le portoit.

On connoît le mot de Duclos: *les brigands n'aiment point les reverberes.* La nation elle-même ne ſait pas tout ce qu'elle

doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entre eux, ils ſont d'accord ſur les principes eſſentiels. Ils flétriſſent tous les ſuppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoiſſent ſous leurs enveloppes, les dénoncent & les puniſſent. Ils devinent l'adminiſtrateur inepte & le ridiculiſent. Ils intimident par une cenſure vigilante & exacte, juſqu'aux oppreſſeurs ſubalternes qui, dans l'ombre, ſe croient à l'abri de leur juſtice. Ils ſavent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-ſouvent un cri unanime, qui devient l'expreſſion de la raiſon univerſelle. Que fera l'autorité contre cette voix puiſſante qui, au défaut de l'impreſſion, parle & ſubjugue par la force de l'évidence ? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre que d'être juſte & modérée, ſans quoi toutes ſes fautes ſeront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviſer ce corps, qui, ſans un point de ralliement, a cependant un même eſprit. Elle ſoudoie des mercenaires pour ſouffler le feu de la diſcorde, pour mettre en mouvement l'amour-propre iraſcible ; mais au milieu de ces débats, leurs armes ſe tournent ſubitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils ſavent très-bien diſtinguer une querelle littéraire d'une guerre patriotique, & tous leurs traits ſe confondent ſur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'eſt par eux enfin, que chaque caractere eſt connu aujourd'hui, & mis à ſa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere inſtance, eſt ordinairement proclamé par la voix des nations. On ne peut ni ſéduire ce corps ni l'anéantir; on briſeroit toutes les preſſes, qu'il n'auroit beſoin que de ſon ſilence pour décider encore l'opinion publique.

CHAPITRE CXXXVIII.

Des demi-Auteurs, quarts-d'Auteurs, enfin Métis, Quarterons, &c.

Tels ſont ceux qui verſent dans les Mercures & dans les Journaux, ou de petits vers innocents, ou des morceaux de proſe niais, ou des critiques ſans lumiere & ſans ſel, & qui s'arrogent enſuite dans les ſociétés le titre d'*hommes de lettres :* l'un a fait quatre héroïdes, & l'autre deux opéra comiques. Tantôt ils diſent qu'ils ne ſont pas auteurs, & ils ont la rage de faire imprimer tous les mois leurs petites rapſodies, tantôt ils vous diſent qu'ils n'écrivent que pour s'amuſer; mais le public ne s'amuſe pas de leurs amuſements.

Leur amour-propre eſt encore plus plai-

ſant que celui des auteurs de profeſſion; parce qu'ils ſont tout prétention, des pieds à la tête, à raiſon de leur profonde nullité.

L'un ſe fait comte au bas d'un madrigal; celui-ci, marquis dans un almanach : ils déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuſe*, & tous ſont *orgueilleux & médiocres*. Pluſieurs font parade de leur naiſſance, non moins équivoque que leurs talents : ils allongent, tant qu'ils peuvent, les ſyllabes de leur nom, & prennent un journal pour *nobiliaire de France*. Ils ſoutiennent encore qu'ils n'impriment pas pour *de l'argent :* ce qu'ils prouvent ſi bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit aſſez qu'ils n'en auroient jamais pu faire leur métier. Mais s'ils ne prétendent pas au titre d'auteur, pourquoi ſe faire imprimer ? *Ce n'eſt point une excuſe de dire qu'on ne travaille que pour ſon plaiſir*, diſoit Rouſſeau le poëte.

On pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, ſans pouvoir y entrer : jamais ils ne feront de miel, & ils ne parlent que de la fabrique du miel ; c'eſt bien pis encore, quand ils ſe donnent les tons de protecteur, quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre : loueurs impertinents, ou cenſeurs téméraires ; voilà leur deviſe.

Enſuite viennent les maîtres journaliſtes,

feuilliſtes, folliculaires, compagnons, apprentis, ſatyriques, qui attendent, pour écrire, qu'un autre ait écrit, ſans quoi leur plume ſeroit à jamais oiſive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous ſommes inondés dans les arſenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie; ils ſentent par inſtinct que le métier de *jugeur* eſt le plus aiſé de tous; & ils ſoulagent à la fois le double ſentiment de leur impuiſſance & de leur jalouſie.

Au nom du *goût*, ils mordent ou déchirent; tous frappent & ſont frappés: on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils ſe donnent des coups violents. Des écrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne ſe la font jamais à eux-mêmes.

Quand ils ont démontré le vice d'une période, décompoſé un hémiſtiche, & ſouligné quatre à cinq mots, ils ſe croient les reſtaurateurs de la poéſie & de l'éloquence; ils vont d'une injuſtice à une injuſtice plus grande, d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuſe. Voués au journaliſme, ce mêlange abſurde du pédantiſme & de la tyrannie, ils ne ſeront bientôt plus que ſatyriques; & ils perdront avec l'image de l'honnête le moral des idées ſaines.

Cette tourbe ſubalterne donne ſeule au public ce ſcandale renaiſſant dont il s'amu-

ſe, & qu'il voudroit malignement rejetter ſur les gens de lettres honnêtes & ſilencieux; mais le public ſait bien qu'il y a autant de diſtance entre ces *aboyeurs* & les écrivains, qu'entre des recors & des juges aſſis ſur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'inſatiable voracité de ce public pour tout ce qui reſpire la critique, la ſatyre & la dériſion. Il n'y a des auteurs méchants que parce qu'il aime cette guerre inteſtine, & qu'il s'ennuie de la paix.

CHAPITRE CXXXIX.

Secrétaires.

Ce ſont les hommes qui donnent l'eſprit aux grands & aux gens en place; eſprit aſſez mal payé, & ſans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

Un avocat général diſoit à ſon ſecrétaire: *Monſieur, faites-moi parler plus long-temps cette année; l'an paſſé on m'a trouvé trop court; donnez-m'en pour deux heures:* & le ſecretaire fidele à la leçon lui en donna pour deux grandes heures.

Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'au bout d'un certain temps, tous ces inſpirés

croient réellement avoir enfanté les discours qu'ils n'ont fait que réciter.

Ainſi les gens de lettres font preſque tout. Leur plume ſert la judicature, la finance & le miniſtere. Elle trace ſucceſſivement un plaidoyer, un livre économique ou anti-économique, un mémoire, un manifeſte; & tout ce qui va au public eſt compoſé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'eſt toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.

CHAPITRE CXL.

Commis.

Les petits commis forment une claſſe innombrable. Ils ne ſont pas chers; leurs appointements ſont de huit, douze & quinze cents livres. Vous en trouverez trente pour un.

Des commis qui ont douze cents livres d'appointements ont des habits de velours & des dentelles. Ils jeûnent pour avoir du galon. De là ce proverbe: *Habit doré, ventre de ſon.*

Tout ſe fait la plume à la main. Dans le plus petit état, il faut ſavoir écrire &

chiffrer. On conſtate ſur un *auguſte regiſtre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon, ainſi que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance. Toute la ſcience de ces ſcribes conſiſte à ſavoir faire des bordereaux. Ces commis ne ſavent rien, ne connoiſſent rien, n'ont idée de rien. Ils nivelent des chiffres avec une routine journaliere.

Un particulier revenant d'Egypte, avoit acheté une momie à Baſſora. Comme la caiſſe étoit longue, il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec ſa chaiſe de poſte; il la fit tranſporter au coche d'Auxerre. La caiſſe arrive; les commis des barrieres l'ouvrent, trouvent un corps noirci, & décident que c'eſt un homme qu'on a rôti dans un four. Ils prennent les bandelettes antiques pour des morceaux de ſa chemiſe brûlée, dreſſent un procès-verbal, & l'on fait tranſporter la momie à la *Morne*. Perſonne dans le bureau n'eſt aſſez initié dans l'hiſtoire pour empêcher cette bévue, digne des perſonnages qui le compoſent.

Le propriétaire arrive, va droit au bureau pour réclamer ſa piece curieuſe. On l'écoute, on le regarde avec étonnement; il ſe fâche, il s'emporte. Un commis lui conſeille à l'oreille de prendre la fuite pour éviter la corde. Le curieux ſtupéfait eſt obligé de s'adreſſer au lieutenant de police, afin

afin de retirer de la *Morne* le prince ou la princeſſe Egyptienne qui, après avoir dormi deux mille ans dans les tombeaux des pyramides, alloit paſſer dans un cimetiere catholique, au lieu de figurer ſous glace dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les commis qui ont mille écus d'appointements, ſe donnent des airs, & font les importants. Rien n'eſt ſi curieux que de les voir retrouſſer leurs manchettes pour tailler une plume & l'eſſayer à pluſieurs repriſes. On diroit que cette plume va tracer les deſtins de l'état. C'eſt un bordereau. Si Vaucanſon, au lieu de faire un flûteur, avoit fait un commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & ſortent de chez eux. Leurs femmes connoiſſent ces heures-là fort au juſte.

Les grands commis, qui n'ont rien de commun avec les autres que le nom, ſont à Verſailles. Ces commis, qui tiennent les bureaux, ſont des eſpeces de miniſtres qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre; & l'on peut affirmer que la monarchie eſt diviſée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigants aſſiegent ces commis avec une conſtance opiniâtre,

& dont on n'a pas d'idée. C'eſt la *manivelle* qui fait jouer la machine dont les mouvements nous étonnent ; & c'eſt à qui s'emparera de la *manivelle*. Mais n'anticipons point ſur l'article *Verſailles*, que je ferai ou ne ferai point.

CHAPITRE CXLI.

Maîtres.

Il y en a de toute eſpece, pour le latin, pour le grec, pour l'hébreux, pour l'anglois, pour l'Italien, pour la théologie, pour l'écriture, pour la muſique, pour le bon ton, pour tous les jeux poſſibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & ſont contents quand ils trouvent leurs éleves endormis, abſents, pareſſeux ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, & c'eſt autant de gagné. Le maître à danſer vole comme un éclair dans un cabriolet ; mais celui qui enſeigne le grec ou les mathématiques marche à pied.

Cette claſſe d'hommes eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas, de ſon côté, comment on peut en appeller un autre que lui. De là vient qu'ils n'eſtiment que

leur profeſſion, & mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'eſt un ſpectacle aſſez plaiſant que de voir, dans la même anti-chambre, un maître d'échecs & de tric-trac & un maître d'hiſtoire attendre vis-à-vis l'un de l'autre le réveil de M. le Marquis. Entrés dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions ſur le damier. Le muſicien qui doit leur ſuccéder fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le valet-de-chambre qui ſourit ſait mieux qu'eux tous que M. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enſeignera, ſi l'on excepte la marche des jeux & le menuet paſſablement.

Mais un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par mois, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'anglois & les mathématiques à tant la leçon. Il a envoyé chercher des maîtres qui ſont accourus avec leurs cachets; on les leur paie à la fin du mois: l'élève, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura ſaiſi quelques termes à la volée, ſe pavanera le reſte de ſa vie de ſon prétendu ſavoir, n'imaginant pas même qu'on puiſſe ſe moquer de lui, lorſqu'il ſera en état de citer les maîtres fameux qui ſont

venus dans ſon hôtel le ſaluer avec gravité, prendre ſon argent, & ſe ſauver, pour aller ailleurs vendre à un autre riche le nom ſeul des ſciences. Eh ! que leur faut-il de plus ?

Parmi tant de maîtres, on ne s'eſt jamais aviſé, même en plaiſantant, de chercher ou de demander un *maître de morale* : c'eſt que tous les hommes croient poſſéder cette ſcience-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée ; auſſi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet qu'un moraliſte. La jambe & les pas du premier diſent quelque choſe, & le langage de l'autre ſeroit inintelligible. Auſſi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la monarchie, un *maître de morale*.

CHAPITRE CLXII.

Libraires.

Les libraires ſe croient des hommes de conſéquence, parce qu'ils ont l'eſprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils ſe mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

Il n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois un typographe de la rue

convénient ſe rachete avec de grandes ſalles. D'ailleurs, il peut en réſulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenſes, il viendra peut-être un homme à qui tout cela ſera utile.

CHAPITRE CXLIV.

Bouquiniſtes.

On appelle ainſi un homme qui arpente tous les coins de Paris pour déterrer les vieux livres & les ouvrges rares, & celui qui les vend. Le premier viſite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures ; il en remue les piles qui ſont à terre ; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

Ce n'eſt que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliotheques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement que le zele aſſidu & opiniâtre des *bouquiniſtes*.

Au décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années ; mais les libraires matineux ont ſi bien fait depuis quelque temps, qu'ils ont enlevé aux *bouquiniſtes* de profeſſion toutes les découvertes que ceux-ci

l'auteur a perdu ſon ſalaire, & de plus, ſes avances. Voilà l'état de la librairie.

Un libraire de Paris diſoit fort naïvement : *Je voudrois bien tenir dans mon grenier Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau & Diderot, tous trois ſans culotte ; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un eſt-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?*

CHAPITRE CXLIII.

Livres.

Preſque tous les livres ſe font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres ? il y en a tant ! Oui, mais c'eſt que preſque tous ſont à refaire ; & ce n'eſt qu'en refondant les idées d'un ſiecle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours ſi lente à luire ſur le genre-humain.

On peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les liſe pas : les livres ſont une branche de commerce très-importante : combien d'ouvriers en tirent leur ſubſiſtance ! Sous ce point de vue de commerce, on ne fait pas trop de livres : ce petit in-

convénient ſe rachete avec de grandes ſalles. D'ailleurs, il peut en réſulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenſes, il viendra peut-être un homme à qui tout cela ſera utile.

CHAPITRE CXLIV.

Bouquiniſtes.

On appelle ainſi un homme qui arpente tous les coins de Paris pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier viſite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures ; il en remue les piles qui ſont à terre ; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

Ce n'eſt que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliotheques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement que le zele aſſidu & opiniâtre des *bouquiniſtes*.

Au décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années ; mais les libraires matineux ont ſi bien fait depuis quelque temps, qu'ils ont enlevé aux *bouquiniſtes* de profeſſion toutes les découvertes que ceux-ci

pouvoient faire ; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables ; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard que l'on peut tromper la vigilance des argus modernes de la librairie ; & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune : les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation avant de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient il y a vingt-cinq ans.

La bibliotheque du roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques bibliotheques particulieres, qui, chacune dans ſon genre, offrent des ouvrages dont la collection eſt vraiment unique. Le roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres ; il n'y a pas grand mal à cela. Une bibliotheque curieuſe en ce genre eſt celle de M. le duc de la Valliere. Celle de M. Paulmi d'Argenſon à l'Arſenal preſente encore des collections rares & choiſies.

La meilleure bibliotheque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques ; les autres appartiennent à l'opulence, à l'oſtentation ou à la curioſité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui raſſemblent des ouvrages qui périroient ſans leurs recherches attentives. On ne ſait pas ce que tel livre peut produire un jour ſur telle tête humaine. Les mauvais inſtruiſent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

Tel financier & tel épais magiſtrat, au ſortir de table, & tout en digérant, diſent d'un ton capable : *Mais on ne fait plus de chefs-d'œuvre aujourd'hui.* Ils voudroient chaque jour trouver ſur leur bureau un livre comme l'*Eſprit des Loix*, ou l'*Emile ;* & quand un ouvrage ſupérieur vient à paroître, ils ne ſavent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'humeur & l'envie rétrogradent dans les temps paſſés, & amenent les tréſors de tous les ſiecles pour objet de comparaiſon avec la brochure nouvelle. Le mérite qui s'y trouve n'eſt jamais ſenti le premier jour ; on a plutôt fait de ſe livrer à une petite déclamation ſatyrique, que de peſer exactement la ſomme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaiſe diſpoſition pour le bien juger. L'habitude de ne louer que les talents qui ne ſont plus, s'accorde trop avec la pareſſe pour qu'elle y renonce.

On ne lit preſque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de ſix cents pages pour prouver la religion chrétienne ! Un ſi long plaidoyer eſt plus aſſommant que convaincant.

Nos bons aïeux liſoient des romans en ſeize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs ſoirées. Ils ſuivoient avec

tranſport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie. Pour nous, bientôt nous ne lirons plus que ſur des écrans.

On ne hait pas la ſcience, a dit quelqu'un ; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, ſi l'on veut être lu aujourd'hui.

CHAPITRE CXLV.

Brochures.

Il faut beaucoup de livres, puiſqu'il y a beaucoup de lecteurs. Il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à ſortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout. Toute lecture eſt utile, parce qu'elle exerce l'eſprit & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des Labruyere, des Monteſquieu, des Boullanger, des Buffon, des Rouſſeau, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres ſont trop ſubſtantiels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée. Otez les livres médiocres, & l'on ne ſaura bientôt plus lire ni diſtinguer les bons. Les lettres *fidèles* du pape Ganganelli ont eu un ſuccès prodigieux. Toutes les idées qu'elles renferment ſont communes ;

mais ces idées ſont bonnes, claires, facilement exprimées. La multitude a été enchantée de l'ouvrage & a dû l'être. C'eſt toujours un échelon de monté ; & d'après ce ſuccès, que les ſots journaliſtes n'ont pas aſſez remarqué, il ſera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

Les romans que les gens de lettres, qui ſont les ſuperbes, jugent frivoles, & qu'ils ne ſavent point faire (1), ſont plus utiles que toutes les hiſtoires. Le cœur humain vu, analyſé, peint ſous toutes ſes formes, la variété des caracteres & des événements, tout cela eſt une ſource inépuiſables de plaiſirs & de réflexions. Voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on ſur une *éternelle* tragédie de Racine ? Non ; il faudra ſe plonger dans les compoſitions vaſtes & intéreſſantes, dans les romans anglois, dans les romans de l'abbé Prévôt, dans ceux de l'admirable Retif de la Bretonne, grand peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une juſtice que mes confreres les gens de lettres, ſoi-diſant hommes de goût, lui refuſent ſi injuſtement. On cherche alors

(1) Je connois vingt hommes de lettres, ayant une eſpece de nom, qui ſont incapables de faire un roman médiocre. L'imagination qui invente des événements & des caracteres leur manque abſolument.

un horizon littéraire, étendu, vaſte comme l'horizon qui nous environne; on a recours aux romans de chevalerie, plutôt que de ſe deſſécher l'eſprit & l'imagination dans une maigre épître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout ſeul, & que le reſte de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement; on aime à ſuivre tous ces caracteres mêlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec tranſport ce que de beaux eſprits pareſſeux, uniquement occupés de mots, refuſent de lire? Faut-il que je ne prenne du plaiſir que d'après leurs déciſions? Arrangeurs de mots, que m'importe vos futiles hémiſtiches? Si ma phyſionomie eſt différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le ſeroit-il pas? Et pourquoi ne pas donner à la librairie le droit de ſatisfaire tous les goûts? Or c'eſt un attentat aux plaiſirs d'une nation vive, naturellement curieuſe & gaie, de borner l'imprimerie, en gênant les preſſes, en créant des cenſeurs abſurdes, en établiſſant des entraves, en retardant la publication des écrits.

Mais le projet eſt formé, à ce qu'il paroît, d'étouffer les écrivains de la capitale; parce que, ſelon l'expreſſion nouvellement accréditée, ce ſont des *réverberes* qui éclairent trop les prévarications & le caractere des hommes en place.

Le goût académique ſe joint à ce fléau, pour proſcrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence; & l'on veut nous aſſujettir à cette ſervitude de mots, couleur dominante d'une école ſeche, aride; elle aiguiſe des phraſes, elle ne ſait plus reconnoître la libre audace d'un écrivain, maître de ſa maniere, & produiſant ſa penſée ſans détour & ſans grimaces. Il faut que notre talent paroiſſe ce qu'il eſt; & s'il ſe modele ſur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe, non dans la bonté, mais dans la ſottiſe de celui qu'il veut imiter. Voyez les copiſtes de la Fontaine, la Bruyere, Fontenelle, Voltaire & même Dorat. O Retif de la Bretone! tu ne ſeras apprécié que fort tard; mais je m'honore de t'offrir ici mon ſuffrage, duſſé-je être le ſeul à ſentir ton mérite.

CHAPITRE CXLVI.

Equilibre.

Mais l'infatigable main des épiciers, des droguiſtes, des marchandes de beurre, &c. détruit journellement autant de livres & de brochures qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent enſuite; & toutes ces mains

heureuſement deſtructives, mettant les journaliſtes & conſorts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles, la maſſe du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chaſſeroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maiſons.

On remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décompoſition, qu'entre la vie & la mort; conſolation que j'adreſſe à ceux que la multitude des livres ennuie ou chagrine.

On a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importants. Il eſt de fait que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui alloit le tailler pour en couvrir un bocal.

CHAPITRE CXLVII.

La Courtille.

On ne ſait ici bas à qui la renommée promet ſes faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obſcurité, des noms qu'elle proclame tout-à-coup, & rend illuſtres. Ces noms paſſent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel eſt le fameux nom

de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude que ceux de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célebre aux yeux du peuple, & le peuple n'eſt jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altérée de tous les fauxbourgs, à trois ſols & demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue juſqu'alors !

Sa réputation fut auſſi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire rendit ſon cabaret trop étroit, & l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune. Je ne parlerai point des princes qui le viſiterent : *Le ſourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des rois.*

Il fut queſtion de le faire monter ſur un théatre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit ſigné un engagement avec l'entrepreneur d'un ſpectacle ; mais il ſe rétracta, alléguant ſa *conſcience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter ſur un théatre. Il en naquit un procès ; mais Ramponeau triompha, & ſes avocats adverſes furent vertement chapitrés par leur ordre : tant le génie prédominant de ſes heureux deſtins terraſſoit tous ſes ennemis.

La fortune vint à la ſuite de la renommée : il enrichit la langue d'un mot nouveau ; & comme c'eſt le peuple qui fait les

langues, ce mot reſtera; on dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du P. Eliſée (depuis prédicateur du roi) commença vers le même temps, comme il le dit lui-même; mais le P. Eliſée ne fut pas ſuivi comme Ramponeau. Le P. Eliſée eſt retombé dans l'obſcurité, & le nom de Ramponeau eſt vivant. Tant que le peuple aimera à boire du vin à ſix ſols, il ſe ſouviendra avec une tendre reconnoiſſance que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'eſt à la Courtille que s'agite le dimanche un peuple qui conſacre ce jour-là à la boiſſon & au libertinage, que dans un étage au-deſſus on appelle galanterie: il eſt preſque ſans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit ſa raiſon ſur le profond ſentiment de ſa miſère. C'eſt la brutalité de la paſſion qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfants; & le philoſophe, après s'être promené à la Courtille avec ſes yeux obſervateurs, ne pourra s'empêcher de dire: c'eſt là où la nature gagne, car elle perd avec les claſſes ſupérieures; & ce ſont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands & chez le bourgeois trop aiſé.

Tandis que Ramponeau augmentoit en célébrité, celle d'un contrôleur général des

finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit pluſieurs *écoles*, quoique doué d'eſprit & de connoiſſances. Dès-lors tout parut à la *Silhouette*, & ſon nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à deſſein une empreinte de ſéchereſſe & de meſquinerie. Les ſurtouts n'avoient point de plis; les culottes point de poches; les tabatieres étoient de bois brut; les portraits furent des viſages tirés de profil ſur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, ſur une feuille de papier blanc. Ainſi ſe vengea la nation. Quelque temps auparavant étoit tombée de même une grande réputation; celle du maréchal de Belleisle, grand *paperaſſeur*, qui, par un ton hardi & une grande ſuffiſance, avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'état.

L'hiſtoire du regne de Louis XIV & de Louis XV ſeroit toute entiere dans l'hiſtoire des contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Deſmarets, Laws, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'abbé Terray (ſans parler des autres) fourniroient des obſervations exactes & curieuſes..... Mais nous ſommes loin de la Courtille, rentrons dans notre ſujet, malgré la pente qui nous porte inceſſamment à nous en écarter.

CHAPITRE CXLVIII.

Des différents Obſervateurs.

Tel obſervateur ſuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieuſe, les variations qu'éprouve l'athmoſphere pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe ſur la terre : un autre tient un regiſtre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naiſſent & qui meurent ; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

Les obſervations ſur la phyſique & la médecine ſe multiplient, tandis que le philoſophe examine de ſon côté la marche des gouvernements, leurs progrès, les cauſes morales & politiques qui influent ſur le bonheur & ſur le malheur des peuples ; il obſerve les fautes qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

Ainſi, lorſque les ſavants ſe regardent entre eux avec une eſpece de dédain, que le méchanicien ne conçoit rien à la célébrité du poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine, l'obſervateur impartial voit les arts & les ſciences marcher de front,

ſe perfectionner en prenant des routes qui ſemblent oppoſées, & qui doivent ſe réunir au même point.

Il voit les hommes porter tour-à-tour ſur chaque objet le flambeau d'une raiſon plus active & plus épurée; il n'a point de préférences injuſtes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts reſpectifs vers un but égal, qui pourſuivent la victoire ſur l'erreur, c'eſt-à-dire, ſur la ſource unique du mal.

Il faut donc dans une capitale un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des ſciences. Réduits à un petit nombre, ils feroient moins: ce qui échappe à l'un, récompenſe les veilles de l'autre. Ce qu'amene le haſard, ce ſouverain des ſciences humaines, paſſeroit devant des yeux inattentifs & diſtraits; mais ils ſont ouverts aujourd'hui, & ils guettent inceſſamment la nature.

Les anciens connoiſſoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent conſtamment ſa vertu de pointer vers les poles; connoiſſance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoiſſoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles, puiſque ſur les pains ſortis des ruines d'Herculanum, que le roi de Naples conſerve ſous le verre, on voit la lettre du boulanger ou du conſommateur; ainſi ils étoient ſur le bord des

plus rares découvertes, & ils ne s'en douteront pas.

De même nous ſerons bien ſurpris un jour, lorſque des choſes de la plus grande ſimplicité, & qui ont échappé entiérement à nos obſervateurs, à nos académies, viendront accroître le tréſor de nos connoiſſances; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au ſiecle de Platon un philoſophe écrivoit : » Je ne puis » m'empêcher de rire de ceux qui ont dé» crit la circonférence de la terre, qui veu» lent nous perſuader que l'Océan l'envi» ronne de ſes eaux, & qui aſſurent que la » terre eſt ronde, comme ſi elle avoit été » fabriquée ſur le tour «. Il répétoit ces paroles d'après la phyſique d'Hérodote, & il ſe moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'attention journaliere ſuppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La ſentinelle, ſous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains. Avoiſiner un objet, n'eſt pas encore le toucher; & nous avons ſous les yeux des ſecrets qui ne ſe dévoileront peut-être qu'aux hommes auxquels nous accordons le moins d'eſtime.

Il faut mettre les talents en ſociété, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme eſt iſolé,

le génie n'a plus ce foyer, où toutes ſes lumieres ſe réuniſſent pour être dirigées vers un même but. L'eſprit de ſagacité n'eſt ardent que quand pluſieurs regards applaudiſſent à ſon courage, à ſes efforts, à ſon triomphe.

CHAPITRE CXLIX.

Différence des Eſprits.

Mais les eſprits ſont inégaux en forces; il faut l'avouer & le ſoutenir contre Helvétius, dont le ſyſtême en ce point nous paroît faux. La fineſſe d'un ſens doit ſeule apporter un nombre infini de connoiſſances. Un amateur de la peinture voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne ſait rien voir dans un tableau. Une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & ſaiſit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes; parce qu'ils ſentent d'une maniere ſi détaillée, qu'on ne peut les ſuivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'eſprit l'un que l'autre, & par la différence de leurs études, ou plu-

tôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'eſt ce qui ſe voit à Paris. Le muſicien, le géometre, le poëte, le peintre, le moraliſte, le ſtatuaire, le chymiſte, le politique, également hommes de génie, ne peuvent guere communiquer enſemble. Auſſi portent-ils les uns des autres des jugements ordinairement faux, parce qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de s'eſtimer ce qu'ils valent réellement.

Comparez enſuite un courſier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & ſouples, à l'œil étincelant de fierté, plein de feu, d'agilité & de graces; comparez-le avec un cheval du Holſtein, aux jambes flaſques, groſſier, peſant, d'une chair mollaſſe: croira-t-on que ces deux animaux ſont de la même eſpece? Comparez deux hommes, que dis-je! deux écrivains; c'eſt la même différence.

Newton voit une pomme tomber d'un arbre: il médite, & conçoit le ſyſtême de la gravitation. Un autre, ſans s'embarraſſer du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramaſſe, & la mange. Ainſi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire, tandis que le ſot à les yeux ouverts ſans rien voir, mange la pomme ſans ſonger à l'arbre de la ſcience, & devient plus ſot encore.

CHAPITRE CL.

Qui paie-t-on?

Dans ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité. Tel danſeur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les régents d'un college enſemble. Les gages d'un cocher briliant, ou d'un excellent cuiſinier, doublent ceux d'un précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs*. Les peintres de frivolités ſont les mieux payés de tous; & les ſculpteurs ſont réduits à portraire les phyſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourſe en main. C'eſt à vernir des équipages que l'on parvient à en avoir un. Le médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un docteur de la faculté. La part d'un comédien rend au moins autant que ſix compagnies d'infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente; & le malheureux Taconnet, qui a fait une partie de ſa fortune, eſt mort à la Charité. Nicolet a acheté une terre, & forcé ſon paſteur qui lui refuſoit l'eau-bénite,

de lui préſenter le goupillon ; les auteurs de l'Encyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux que des injures & des anathêmes.

Quand un livre réuſſit, c'eſt le libraire qui met l'argent dans ſa poche. Un manuſcrit n'annonce jamais ſon ſuccès, & le libraire l'achete toujours comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux Fouquet, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités ſur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en ſuperfluités, ils ont oublié le mérite peu aiſé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partiſans, leurs créatures, & non l'artiſte qui ſe diſtingue dans ſa profeſſion.

Il en eſt un très-habile, nommé *Dellebarre*, qui a perfectionné le *microſcope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier terme de l'induſtrie & de la ſagacité humaine. Il a réellement *découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés*. On doute que l'on puiſſe jamais y ajouter. Eh bien ! cet artiſte recommandable vit dans une pauvreté voiſine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ſes travaux, *Dellebarre* qui le ſurpaſſe infiniment, reçoit de ſtériles louanges. Quand il ſera mort, les *microſcopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, ſi l'on en conſidere la ſtructure) ſe vendront peut-être mille écus ; & il n'aura pas joui de ſon ſalaire légitime.

légitime. On honorera ſa mémoire, & de ſon vivant, l'auteur n'aura pas été récompenſé.

Puiſſe ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un inſtrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaiſons variées ſont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente!

Le même artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la majeſté de ſon créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

CHAPITRE CLI.

Affaires.

C'eſt le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante. Les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute for-

de lui préſenter le goupillon ; les auteurs de l'Encyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux que des injures & des anathêmes.

Quand un livre réuſſit, c'eſt le libraire qui met l'argent dans ſa poche. Un manuſcrit n'annonce jamais ſon ſuccès, & le libraire l'achete toujours comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux Fouquet, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités ſur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en ſuperfluités, ils ont oublié le mérite peu aiſé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partiſans, leurs créatures, & non l'artiſte qui ſe diſtingue dans ſa profeſſion.

Il en eſt un très-habile, nommé *Dellebarre*, qui a perfectionné le *microſcope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier terme de l'induſtrie & de la ſagacité humaine. Il a réellement *découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés*. On doute que l'on puiſſe jamais y ajouter. Eh bien ! cet artiſte recommandable vit dans une pauvreté voiſine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ſes travaux, *Dellebarre* qui le ſurpaſſe infiniment, reçoit de ſtériles louanges. Quand il ſera mort, les *microſcopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, ſi l'on en conſidere la ſtructure) ſe vendront peut-être mille écus ; & il n'aura pas joui de ſon ſalaire légitime.

légitime. On honorera ſa mémoire, & de ſon vivant, l'auteur n'aura pas été récompenſé.

Puiſſe ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un inſtrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaiſons variées ſont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente!

Le même artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la majeſté de ſon créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

CHAPITRE CLI.

Affaires.

C'eſt le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante. Les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute for-

mée. Il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer; mais tout cela s'appelle *affaires*.

Les jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes exercent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

CHAPITRE CLII.

Gens d'affaire.

Les ſolliciteurs de procès, ceux qui les achètent, les intéreſſés dans les finances, les receveurs à la ville, dits grippe-ſols (1), les partiſans qui affermènt quelque revenu particulier des rois & des princes, reçoivent

(1) Ils n'ont plus un ſol pour livre; ce qui ſeroit devenu conſidérable. Ils n'ont que ſix deniers au plus. Leur principal bénéfice conſiſte en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'aſſez bonnes ſur ceux qui en ont.

tous également ce nom, & le masquent le plus ſouvent du titre d'*avocat en parlement*, qu'ils vont acheter à Reims moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier ſait lire & écrire ; il apprend ſur-tout à calculer. On ſe moque aujourd'hui de cette ſcience ; on a tort ; elle n'étoit pas ſi commune il y a quatre cents ans, il s'en faut ; on ſe rachetoit de la corde, dès qu'on ſavoit lire dans un livre. Il n'y a guere ſur le globe que la trois centieme partie du genre-humain qui ſache lire, & l'on pourra encore rabattre ſur mon calcul.

CHAPITRE CLIII.

Vacations.

Les procureurs, les notaires, les huiſſiers-priſeurs, les commiſſaires, les greffiers, &c. connoiſſent très-bien la valeur de ce mot, & il ſonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus ſi bizarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La robe ſubalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures

mée. Il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer; mais tout cela s'appelle *affaires*.

Les jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les deshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes exercent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

CHAPITRE CLII.

Gens d'affaire.

Les ſolliciteurs de procès, ceux qui les achètent, les intéreſſés dans les inſtances, les receveurs à la ville, dits grippe-ſols (1), les partiſans qui affermènt quelque revenu particulier des rois & des princes, reçoivent

(1) Ils n'ont plus un ſol pour livre; ce qui ſeroit devenu conſidérable: ils n'ont que ſix deniers au plus. Leur principal bénéfice conſiſte en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'aſſez bonnes ſur ceux qui en ont.

tous également ce nom, & le masquent le plus souvent du titre d'*avocat en parlement*, qu'ils vont acheter à Reims moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier sait lire & écrire ; il apprend sur-tout à calculer. On se moque aujourd'hui de cette science ; on a tort ; elle n'étoit pas si commune il y a quatre cents ans, il s'en faut ; on se rachetoit de la corde, dès qu'on savoit lire dans un livre. Il n'y a guere sur le globe que la trois centieme partie du genre-humain qui sache lire, & l'on pourra encore rabattre sur mon calcul.

CHAPITRE CLIII.

Vacations.

Les procureurs, les notaires, les huissiers-priseurs, les commissaires, les greffiers, &c. connoissent très-bien la valeur de ce mot, & il sonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus si bisarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La robe subalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures

ſont fort mal employées : on les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées ſans cauſe : on les paie ridiculement cher. Comment le peuple ſuffit-il à fournir l'argent que l'on pompe ſur lui journellement ? On ne revient point de ſa ſurpriſe, quand on y réfléchit un peu.

CHAPITRE CLIV.

Etats indéfiniſſables.

Il y a dans Paris une foule d'états indéfiniſſables, qui ne tiennent ni à la bourgeoiſie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts : ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe & les grands ſeigneurs ; on ne peut dire ce que ſont ces hommes-là.

Leurs femmes ſont encore plus indéfiniſſables ; elles tiennent le rang de leur inviſible amant, & non de leur mari : ceux-ci viſitent la bourgeoiſie, tandis que celles-là, plus fières, plus hautaines, ne veulent voir que la claſſe où eſt l'homme qui ſoutient leur maiſon : on les appelle *de très-honnêtes femmes* ; car la main qui les enrichit eſt cachée.

Le mot de Galba à ſon eſclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, eſt auſſi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere, *vous êtes orfevre, Monſieur Joſſe*. Ce Galba fermoit les yeux, pendant que le favori de l'empereur, l'auguſte Mécene, careſſoit ſa femme. Mais lorſqu'un eſclave en prenoit occaſion de voler ſa bouteille chérie, il ouvroit l'œil qu'il ne fermoit que par complaiſance.

CHAPITRE CLV.

L'Indolent.

Tandis que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon temps lui échappe, il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner. Le dîner eſt venu: l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

Mérite-t-il le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme?

Mais, que dis-je ! il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais ; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vuides.

CHAPITRE CLVI.

Les Elégants.

Il n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes*, c'eſt-à-dire, de ces hommes qui ſe faiſoient une gloire d'alarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de ſe faire bannir d'une maiſon avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule eſt paſſé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres* ; mais nous avons l'*élégant*.

L'élégant n'exhale point l'ambre, ſon corps ne paroît pas dans un inſtant ſous je ne ſais combien d'attitudes ; ſon eſprit ne s'évapore point dans des compliments à perte d'haleine ; ſa fatuité eſt calme, tranquille, étudiée ; il ſourit au lieu de répondre ; il ne ſe contemple point dans un miroir ; il a les yeux inceſſamment fixés ſur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de ſa taille & la préciſion de ſon habillement.

Il ne fait des visites que d'un quart-d'heure. Il ne se dit plus *l'ami des ducs*, *l'amant des duchesses*, *l'homme des soupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui où il est du grand monde. Il laisse parler les autres; la dérision imperceptible réside sur ses levres: il a l'air de rêver, & il vous écoute: il ne sort pas brusquement, il s'évade; il vous quitte, & vous écrit un quart-d'heure après, pour jouer l'homme distrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuisent plus les superlatifs, n'emploient plus les mots de *délicieux*, d'*étonnant*, d'*incompréhensible*; elles parlent avec une simplicité affectée, & n'expriment plus sur aucune chose, ni leur admiration, ni leurs transports: les événements les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation; les nouvelles du jour, narrées sans réflexion, & les expériences chymiques fournissent à l'entretien.

L'accommodage des hommes est redevenu très-simple; on ne porte plus de cheveux en escalade. Ces hauts toupets, si justement ridiculisés, ont disparu.

Les femmes, même les bourgeoises, ne disent plus qu'elles sont laides à faire peur; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles sont ajustées: tous ces propos ne sont plus de mode, & nous en

avertiſſons charitablement les dames provinciales qui les emploient encore.

La dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ſes femmes fuſſent à la bergamote, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaiſie bizarre & particuliere.

L'eſprit eſt toujours commun; mais le bon ſens eſt encore plus rare. On prend à la volée les connoiſſances dont on ſe pare, on raiſonne à perte de vue; mais on ſe donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile aujourd'hui, pour un homme de lettres, n'eſt pas de parler d'érudition avec les ſavants, de guerre avec les militaires, de chiens & de chevaux avec les ſeigneurs; mais de *rien* avec *pluſieurs femmes* qui ne veulent plus parler, à l'exemple des *élégants*.

CHAPITRE CLVII.

L'Homme décidément ſuperficiel.

C'eſt un titre dont il ſe glorifie & qu'il affiche; c'eſt un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens dont nous parlions.

L'opéra-comique, le grand opéra, ont

droit, avant toutes les autres ſpéculations, d'intéreſſer ſon eſprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des nations, il ne parle lui que des comédiens, des farceurs & des petits vers qui courent; ce qui eſt très-néceſſaire toutefois dans certaines maiſons, où il doit parler ſans rien dire.

C'eſt ainſi que l'homme *décidément* ſuperficiel, & qui ſe donne à deſſein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris: il ſait ce qui ſe paſſe dans les foyers, dans les petites loges; il connoît les aventures de toutes les actrices; il ſait ce qui s'eſt dit myſtérieuſement dans les ſoupers. On le voit aux trois ſpectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde le ſalue; il parle à l'un, ſourit à l'autre, aborde un troiſieme, annonce tout haut la diſtribution de ſa journée, & parle de ſon oiſiveté avec le ſérieux que pourroit prendre l'homme ſenſé qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes; il a des enthouſiaſmes ſans chaleur, des engouements ſans motifs: il outre la frivolité nationale; mais il cache quelquefois, ſous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente: il donne le change à ſes rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & ſe trouve revêtu d'une charge importante.

CHAPITRE CLVIII.

Indépendants. Contempteurs.

Les indépendants ſont de jeunes gens qui affectent de rompre en viſiere aux regles établies : ils ne s'habillent point ; ils vont à la campagne l'hiver, battent les remparts, fuient l'opéra & les autres ſpectacles ; peuplent les tréteaux, laiſſent-là les femmes de qualité ; font le contraire des autres, ſe moquent de tout, & finiſſent par ſe laſſer de leur rôle, & par revenir à la ſociété.

Il y a enſuite *les contempteurs du genre humain* ; mais ceux-ci ſont en petit nombre à Paris, parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable pour les écouter longtemps.

Ces contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la claſſe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient ſupérieurs à tout ce qui exiſtoit ; qu'eux ſeuls avoient cette pénétration exquiſe, extraordinaire, qui découvre ce qui échappe à tous les yeux : ils croient vous faire grace quand ils vous parlent ; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit ; ils mépriſent tout ce qui ſort des preſſes. Ils ont le tact ſi fin, le goût ſi ex-

quis, l'eſprit ſi pénétrant, qu'aucun homme, aucun livre ne les contentent; ils regardent comme *déteſtable* ce que les autres regardent comme *merveilleux :* mais ils ont ſoin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré de génie, en gardant *le ſilence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

Quelquefois cet orgueil en impoſe par ſa hauteur & par ſon jargon; car ils ne ſe familiariſent pas, de peur de ſe laiſſer voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes ſupérieurs, & le plus ſouvent ils n'ont, tout bien conſidéré, que de l'eſprit & de la politique.

CHAPITRE CLIX.

Nouvelliſtes.

Un grouppe de nouvelliſtes diſſertant ſur les intérêts politiques de l'Europe, forment ſous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les royaumes, reglent les finances des potentats, font voler des armées du nord au midi.

Chacun affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorſque le dernier venu dément, d'une maniere bruſque, tout ce que l'on a débité; & le vainqueur du matin ſe trouve

battu à plate couture à ſept heures du ſoir : mais le lendemain, au réveil des nouvelliſtes, le conteur de la veille reſtitue à ſon héros une pleine victoire. Tous les jeux ſanglants de la guerre deviennent un objet d'amuſement pour cette vieilleſſe oiſive & imbécille, & ſervent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un eſprit ſenſé, c'eſt l'ignorance honteuſe où ſont plongés tous ces faiſeurs de nouvelles, tant ſur le caractere que les forces & la ſituation politique de la nation Angloiſe.

On ne raiſonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les ſallons dorés. Les François en général traitent l'Anglois, quand il n'eſt pas préſent, avec un ton de ſupériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'eſt plus ſoumis aux préjugés nationaux que le Pariſien. Il croit comme article de foi tout ce que lui dit la *Gazette de France ;* & quoique cette gazette mente impudemment à l'Europe par ſes éternelles omiſſions, le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre gazette, & il ſoutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de ſubjuguer l'Angleterre : il affirmera que, ſi l'on ne fait pas une deſcente à Londres, c'eſt qu'on ne le veut pas ; & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même ſur la Tamiſe. Il faut écouter toutes

ces impertinences qui ſe trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raiſonner aſſez juſte ſur d'autres objets ; mais quand il eſt queſtion de l'Angleterre, ils ſemblent n'avoir ni jugement, ni connoiſſances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la conſtitution de cette république ; ils en parlent à peu près comme un feuilliſte qui ne ſait pas un mot d'anglois, parle de Shakeſpear. Ces aſſertions gratuites ne méritent que la riſée des hommes inſtruits ; cependant les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes ſont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutoit aſſidument un abbé, grand ennemi des Anglois. Cet abbé l'enchantoit par ſes récits véhéments ; il avoit toujours à la bouche cette formule : *il faut lever trente mille hommes, il faut embarquer trente mille hommes, il faut débarquer trente mille hommes ; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres. Bagatelle !*

Le bourgeois tombe malade, penſe à ſon cher abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la deſtruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes*. Pour lui marquer ſa tendre reconnoiſſance (car ce bon bourgeois haïſſoit les

Anglois ſans ſavoir pourquoi), il lui laiſſa un legs, & mit ſur ſon teſtament : *je laiſſe à M. l'abbé Trente mille hommes douze cents livres de rente. Je ne le connois pas ſous un autre nom ; mais c'eſt un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ſes ſouverains, ſeroient bientôt détruits.*

Sur la dépoſition de pluſieurs témoins qui atteſterent que tel étoit le ſurnom de l'abbé, qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un temps immémorial, & qu'il s'étoit montré fidele antagoniſte de ces fiers républicains, le legs lui fut délivré.

S'il étoit poſſible d'imprimer tout ce qui ſe dit dans Paris, dans le cours d'un ſeul jour, ſur les affaires courantes, il faut avouer que ce ſeroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions ! L'idée ſeule en eſt groteſque.

CHAPITRE CLX.

Sort d'un Bourgeois.

Cependant un ſot bourgeois de cette eſpece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut ſe regarder comme le centre de plus de trois cents mille hommes qui

agiſſent & travaillent pour lui nuit & jour.

Au moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient preſqu'égale à celle des rois ; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuſes dont peuvent jouir les monarques.

Ainſi, pour que le luxe ſoit moins meurtrier, & que, ſemblable à la lance d'Achille, il guériſſe d'un côté les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou ceſſe, voilà tout-à-coup des déſœuvrés & des néceſſiteux. Il eſt très-ſûr que ſi les riches interrompoient pendant une année le cours de leurs folles dépenſes, il y auroit la moitié de la capitale, qui tout-à-coup ne pourroit plus ſubſiſter.

Le riche la préfere à tout autre ſéjour, parce que tout y vient d'un bout du royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées même qui les produiſent.

Mais les impitoyables voluptés des riches, avec leurs arts de ſenſualité & de frivolité, immolent des générations entieres à un luxe fol & cruel.

CHAPITRE CLXI.

Les Lorgneurs.

Paris eſt plein de ces lorgneurs impitoyables, qui ſe plantent devant vous, & fixent ſur votre perſonne des yeux immobiles & aſſurés : cette coutume ne paſſe plus pour indécente, à force d'être commune. Les femmes ne s'en offenſent pas, pourvu que cela arrive aux ſpectacles & aux promenades ; mais ſi l'on s'aviſoit de les regarder ainſi dans un cercle, le lorgneur ſeroit taxé d'inſolence, & traité comme un impoli.

Il ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *phyſionomiſtes*, qui trouvent à exercer leur ſagacité au milieu d'une foule auſſi immenſe, & qui à la longue acquierent un certain tact. Ils obſervent toute l'habitude du corps encore plus que la phyſionomie.

Un peintre, un poëte ſont nés phyſionomiſtes. Voilà pourquoi ils ſe plaiſent où eſt la multitude. Voyez au ſallon cette foule de portraits ; ils aſſigneront le caractere d'après la figure. Il ne faut pas nier la révélation de la phyſionomie ; elle ne trompe guere : la probité donne un air ouvert ; le front d'un ſot eſt reconnoiſſable entre mille.

Celui qui a l'air vil ou méchant, juſtifie preſque toujours ſon viſage. Les vieillards, dont l'ame eſt glacée, n'ont plus de phyſionomie; le ſentiment eſt éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'eſt auſſi. *Latour*, peintre célebre, dont les portraits ont une vérité frappante, diſoit: *Ils croient que je ne ſaiſis que les traits de leur viſage, mais je deſcends au fond d'eux-mêmes à leur inſu, & je les remporte tout entiers.*

Une femme d'eſprit, apprenant qu'un certain homme alloit ſe faire peindre, dit: *Il eſt bien hardi ce coquin-là; il oſera regarder en face un homme qui tient le pinceau!* Si je pouvois nommer le perſonnage, on verroit combien le mot a de juſteſſe; mais j'abhorre trop la ſatyre, & ne veux tracer que des peintures générales.

CHAPITRE CLXII.

Palais-Royal.

O que M. Lavater, docteur Zuricois, qui a tant écrit ſur la ſcience de la phyſionomie, n'eſt-il au Palais-Royal le vendredi, pour lire ſur les viſages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs!

Il verroit, je crois, que l'habitant de Pa-

ris n'eſt ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte ; mais n'y découvriroit-il pas un mêlange d'aſtuce, de fineſſe, de préſomption, de ſuffiſance & de *hauteur* ? Il n'eſt pas né pour les ſentiments extrêmes ; & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs, il n'y parviendra même pas.

Là ſont les filles, les courtiſannes, les ducheſſes & les honnêtes femmes, & perſonne ne s'y trompe : il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand docteur avec toute ſa ſcience ; car ces notions dépendent de nuances qu'il eſt très-facile de ſaiſir : mais il faut les étudier ſur les lieux. Or, je ſoutiens, que M. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue ; & le moindre clerc de procureur, échappé de l'étude, ſans avoir tant médité ſur cet objet, en ſauroit plus que lui.

Pourſuivons. Là, on ſe regarde avec une intrépidité qui n'eſt en uſage dans le monde entier qu'à Paris, & à Paris même que dans le Palais-Royal : on parle haut, on ſe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paſſent, leurs maris, leurs amants ; on les caractériſe d'un mot ; on ſe rit preſqu'au nez, & tout cela ſe fait ſans offenſer, ſans vouloir humilier perſonne. On roule dans le tourbillon, on ſe prodigue les regards avec un abandon qui laiſſe toujours aux femmes *le dernier* : un peintre auroit tout le

temps de ſaiſir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être phyſionomiſte; j'ai fait mon tour d'allée pluſieurs fois; je n'ai ſongé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon eſprit d'obſervation s'eſt trouvé en défaut; mais voici ce que je penſe ſur la phyſionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la phyſionomie un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure déſagréable; l'humanité empreint ſur les traits du viſage une ſorte de ſérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modeſtie brillent ſur le front d'une jeune perſonne à ſon inſu & indépendamment de la beauté, la ſenſibilité, l'honneur, la compaſſion habituelle, la bienfaiſance généreuſe peuvent donner à une figure humaine une dignité qui l'ennoblit & la diſtingue.

Ce ſont les inclinations baſſes & mauvaiſes, qui font toutes ces figures révoltantes & meſquines : la beauté eſt moins un don de la nature qu'un attribut ſecret de l'ame & de ſes diſpoſitions habituelles. Un homme ſenſible ſe reconnoît à ſes attitudes, à ſes regards, à ſa voix. Couvrez ſon viſage de cicatrices, coupez-lui un bras; ni l'œil ni l'accent n'auront perdu leur expreſſion.

Il eſt preſque impoſſible de diſſimuler l'en-

vie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere ; & les paſſions généreuſes ou viles ont des nuances qui ſe révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale, franche & ouverte, le viſage eſt toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer, ſans avoir lu M. Lavater. Puiſque la joie pure, libre & facile déploie tous les traits & les rend gracieux, pourquoi la beauté perſonnelle ne dépendroit-elle pas à la longue, de la nobleſſe & de la pureté des ſentiments ?

Telle femme devant ſon miroir s'eſt dit à elle-même : *En vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur.* Quel cri de la conſcience ! Voyez le frippon qui baiſſe les yeux en vous parlant, & n'oſe rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres à mon ſujet : je dis ſeulement que c'eſt à Paris & au Palais-Royal, que M. Lavater auroit dû faire ſes nombreuſes expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

CHAPITRE CLXIII.

Du Perſifflage.

Le perſifflage eſt une raillerie continue, ſous le voile trompeur de l'approbation : on s'en ſert pour conduire la victime dans toutes les embuſcades qu'on lui dreſſe ; & l'on amuſe ainſi une ſociété entiere, aux dépens de la perſonne qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abuſée qu'elle eſt par les dehors ordinaires de la politeſſe.

Ce n'eſt point là de la bonne plaiſanterie. La Bruyere a dit : *railler heureuſement, c'eſt créer.* Mais quel eſprit y a-t-il à abuſer de la ſimplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups ſans le ſavoir, & qui tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le ſoupçonne moins ?

Le perſiffleur eſt un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler eſt donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque ſociété a ſon railleur & ſon ton de raillerie ; mais il n'y a rien de ſi rare qu'une plaiſanterie légere, fine, enjouée & raiſonnable.

CHAPITRE CLXIV.

Myſtifier. Myſtification.

Mots nouveaux parmi nous, & qu'on ne ſauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractere du *petit Poinſinet*, qui, après avoir fait des opéra comiques à Paris, ſe noya par accident dans le Guadalquivir. Verſificateur, bel-eſprit, & d'une crédulité inconcevable, il allioit à du talent une ſinguliere ignorance des choſes les plus communes. Perſonnage remarquable par les contraſtes qu'il offroit, il étoit doué de ſaillies heureuſes, fines, épigrammatiques, & la ſimplicité de ſon caractere étoit ſans bornes.

Une ſociété de perſiffleurs, qui avoient peu de charité, abuſerent de ſa pleine confiance, qui ſe mêloit d'ailleurs à beaucoup de vanité; toutes les femmes étoient amoureuſes de lui, parce qu'il avoit eu les faveurs de quelques actrices; on partit de là pour lui aſſigner de faux rendez-vous, où on lui perſuada qu'il étoit *inviſible* & métamorphoſé en cuvette. Plus on le maltraitoit, plus il penſoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à ſa perſonne, qu'à raiſon

de ſon *inviſibilité*. On raconte qu'on lui propoſa d'acheter la charge d'*écran* chez le roi, & pendant quinze jours il accoutuma ſes jambes à pouvoir ſoutenir l'ardeur d'un braſier ; qu'on lui offrit la place de gouverneur du *fils du roi de Pruſſe* ; & qu'on lui fit ſigner qu'il n'adoptoit aucune religion.

On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice ; mais qu'il falloit préalablement apprendre le ruſſe, parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la cour. Il crut étudier le ruſſe, & il ſe trouva au bout de ſix mois, qu'il avoit appris le bas-breton.

On lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel, lorſqu'à peine il avoit tiré ſon épée, & qu'il avoit été condamné à être pendu ; on lui fit lire ſa ſentence imprimée, un faux crieur la hurloit ſous ſa fenêtre ; & Poinſinet de ſe couper les cheveux, de ſe déguiſer en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de ſe cacher ; puis le roi lui donnoit ſa grace, comme à un grand poëte cher à la nation.

Enfin, l'on pouſſa la cruauté juſqu'à lui dépêcher un dentiſte qui lui arracha une dent malgré lui, en lui ſoutenant qu'il avoit été appellé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre ſa réſiſtance.

Il crut que des carpes, des brochets,

avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur, & il n'en fut pas totalement désabusé, même lorsqu'il eut reconnu les premieres tromperies. Il disoit, *on m'a bien abusé, mais j'ai vu le brochet s'élancer du plat & parler à l'oreille du voyageur.* C'étoit celui qui avoit joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

Dans les soupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *mystifications* qui, quoiqu'un peu vieilles, épanouissent la rate; on les jugeroit incroyables, elles n'en sont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles disparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, plusieurs couplets ingénieux, & être en même temps la dupe constante de gens qui avoient moins d'esprit que lui.

Ces mauvais railleurs qui poussèrent trop loin la plaisanterie, ont mis une espece de gloire à publier leurs faciles triomphes sur l'imbécillité native du pauvre auteur; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes, en se targuant de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une sorte de *mystification* assez plaisante, puisqu'ils ont cru que ces mensonges devoient leur faire beaucoup d'honneur, & constater leur renommée?

On les a vus y mettre une prétention risible, se disputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux poëte, leur confrere; comme si c'étoit là une preuve réelle de supériorité.

J'ai donc vu *mystifier* un de ces *mystificateurs*, qui mettoit dans son récit la plus grande emphase : & je m'en suis réjoui.

Des railleurs plus fins & plus agréables imaginerent un singulier complot, mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel : c'étoit de faire accroire à Crébillon fils qu'il avoit perdu cet esprit facile, léger, délicat, bonnement critique (dans un juste degré), qui le distinguoit avantageusement & le rendoit si aimable dans les sociétés. Plus on a de cet esprit, moins on y croit. Crebillon fils, dans un souper, voyant tous ses amis hausser les épaules à chaque mot qu'il disoit, s'imagina n'avoir proféré que des sottises, lorsqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, & s'écria douloureusement : *Il est donc vrai, mes amis, que je n'ai plus d'esprit ! Hélas, il y a quelque temps que je m'en suis apperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laissé parler ? Souffrez-moi tel que je suis ; car il m'est impossible de me séparer de vous, quoique je ne sois plus digne d'assister à vos entretiens.*

Cette charmante bonhommie révéloit une ame candide & sans orgueil. Il n'en fut que

plus cher à ſes amis qui l'embraſſerent, en lui certifiant qu'il étoit toujours auſſi ſpirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule ? L'auteur qui a vu le plus finement dans le caractere & dans le cœur des femmes, & qui leur a appris ſouvent à ſe connoître elles-mêmes.

CHAPITRE CLXV.

Architecture.

Je ferai une queſtion aux gens de l'art ; pourquoi toujours des colonnes dans l'architecture ? Pourquoi toujours le même entablement ? Pourquoi les mêmes compoſitions éternellement répétées ? Ces colonnes rappellent des tiges d'arbres ; fort bien : cet entablement, des ſolives : ces ornements, des vaſes entourés de plantes ; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millieme fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres proportions ? L'art eſt-il borné à ce point, ou le génie des architectes ? Faudra-t-il que tout palais reſſemble plus ou moins à tel autre palais ? J'accuſe donc l'architecture de la plus grande monotonie, & je ſuis las de voir des colonnes, encore

des colonnes, & par-tout des colonnes.

Une foule de maiſons charmantes, ayant un aſpect varié & leur forme particuliere, bordent depuis peu les remparts & embelliſſent les fauxbourgs. Cette diverſité annonce que l'art peut renoncer quelquefois à ſes vieilles regles coutumieres, pour mieux enchanter l'œil & le ſurprendre.

Mais les prodiges de l'architecture ſont à Paris, dans l'intérieur des maiſons. Des coupes ſavantes & ingénieuſes économiſent le terrein, le multiplient & donnent des commodités neuves & précieuſes; elles étonneroient fort nos aïeux, qui ne ſavoient que bâtir des ſalles longues & quarrées, & croiſer d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartements ſont tournés & diſtribués comme des coquilles rondes & polies, & l'on ſe loge avec clarté & agrément dans des eſpaces ci-devant perdus & gauchement obſcurs.

Auroit-on imaginé, il y a deux-cents ans, les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres ſéparées, les eſcaliers dérobés & inviſibles, les petits cabinets qu'on ne ſoupçonne pas, les fauſſes entrées qui maſquent les ſorties vraies, les planchers qui montent & deſcendent, & ces labyrinthes où l'on ſe cache pour ſe livrer à ſes goûts, en trompant l'œil curieux des domeſtiques?

Auroit-on deviné que l'art ſeroit parvenu

au point qu'au moyen d'un petit bouton ſecret, on feroit tourner ſubitement, ſur un pivot rapide, un miroir de quatre pieds de hauteur, & un vaſte ſecrétaire, ou une large commode, leſquels, appliqués contre une prétendue muraille, offrent en s'ouvrant une iſſue dans la garde-robe d'une maiſon voiſine, iſſue cachée à tous les regards, excepté à ceux des intéreſſés, mais propre à favoriſer les myſteres de l'amour & quelquefois ceux de la politique ? Des êtres qui ſemblent ne s'être jamais vus, communiquent enſemble à des heures reglées; des ombres impénétrables ſont répandues autour d'eux, l'ardente jalouſie & l'eſpionnage le plus ſubtil perdent juſqu'à leurs ſoupçons, & ſe trouvent en défaut.

La peinture arabeſque a repris faveur après des ſiecles d'oubli. C'eſt un genre de décoration agréable, mais coûteux. Qu'a-t-on fait ? On a trouvé le ſecret de le mettre en papier; & le coup-d'œil ſera pour les fortunes médiocres comme pour les riches. Les inventions de notre ſiecle tendent ſurtout à imiter parfaitement les couleurs du luxe; on ſe contente de ſa ſuperficie; on croit toucher aux richeſſes, quand on en a les dehors : preuve que leur plus grand mérite réſide dans l'éclat. Auſſi voyez qu'on peint le marbre où il n'eſt pas; que du papier repréſente le velours & la ſoie; qu'on bronze

le plâtre ; qu'on dore les chenets ; & que, juſques ſur nos tables, la figure brillante des fruits dédommage de leur abſence au deſſert. Il eſt même des plats en relief (1), auxquels il eſt convenu de ne pas toucher ; & ces mets fantaſtiques ſervent juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement décolorés. Bientôt nos bibliotheques ne ſeront plus qu'une toile peinte ; & n'avons-nous pas déjà ainſi de la ſculpture, de la menuiſerie, de la porcelaine, des vaſes de porphyre, & juſqu'aux buſtes des grands hommes ?

CHAPITRE CLXVI.

Revendeuſes à la Toilette.

Les revendeuſes à la toilette entrent partout ; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant pour payer les dettes du jeu. Elles ſont les confidentes des femmes les plus huppées, qui les conſultent, & arrangent pluſieurs affaires d'après leurs

(1) On ſait l'hiſtoire du *lapereau de bois*, qu'un étranger à vue courte voulut abſolument dépecer, malgré les ſollicitudes plaintives de la maîtreſſe de la maiſon.

avis. Elles ont des ſecrets curieux, & les gardent d'ordinaire aſſez fidellement.

Il faut qu'une revendeuſe à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finiſſe point, & néanmoins une diſcrétion à toute épreuve, une agilité renaiſſante, une mémoire qui ne confonde pas les objets, une patience que rien ne laſſe, & une ſanté qui réſiſte à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de temps, & elles ne la doivent pas en entier à la vente de leurs marchandiſes. Les phyſionomies les plus rebutantes ſont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi.

CHAPITRE CLXVII.

Coëffeurs.

Qui connoît le ſieur Dupain, qui vient d'afficher par-tout, l'*Art varié des coëffures?* Qui l'a lu? Moi ſeul peut-être. Il célebre avec enthouſiaſme cet ornement léger qui garnit la tête & accompagne le front de l'homme; & comme il faut idolâtrer ſon talent pour le pouſſer loin, il s'extaſie devant l'art qui a coupé, papilloté, tordu,

crêpé, façonné, arrangé, pommadé, frisé & poudré de deux ou trois cents façons différentes les cheveux ſoumis ou rebelles d'un galant homme, ou d'une jolie femme. Il creuſe cet art dans toute ſa largeur & ſa profondeur. Et quel art, même de nos jours, a été ſondé en entier?

L'art de la coëffure eſt ſans contredit celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ſes Corneille, ſes Racine, ſes Voltaire; &, ce qui fait ici exception, ces perruquiers ne ſe ſont point copiés. La perruque, d'un volume exagéré & bizarre dans ſon origine, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblême de l'*art dramatique*, d'abord pompeuſement & ridiculement factice, puis rentrant à force de réflexions dans les limites de la nature & de la vérité? La groſſe & énorme perruque repréſenteroit la *tragédie bouffie & bourſouffiée*; une perruque légere, qui rend parfaitement la couleur & juſqu'à la racine des cheveux, qui s'implante, pour ainſi dire, & ne ſemble point étrangere ſur la tête qui la porte, repréſentera le *drame vrai*, contre lequel les antiques & groſſes perruques font rage; mais il faut enfin qu'elles cedent à leur moderne rivale.

Quoi qu'il en ſoit (& nous laiſſons la diſcuſſion de ces graves matieres à la ſaga-

cité du ſieur Dupain) graces à ſon art, d'un petit monſtre féminin, l'on ſait faire aujourd'hui une figure humaine; on lui a créé un viſage & un front par la magie des rapprochements. Et les actrices ne devroient enviſager les coëffeurs qu'avec une vénération profonde; car après les auteurs qui les font parler, ce ſont les perruquiers qui leur donnent l'exiſtence. Mais les ingrates ne ſe doutent pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

Le coëffeur trouve ſa récompenſe dans l'exercice même de ſa profeſſion. Son œil domine inceſſamment les plus rares tréſors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il eſt témoin de tous les mouvements, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers reſſorts de ce jeu que poſſedent ſi bien les femmes, & qui fait mouvoir, par un fil imperceptible, *les grands pantins du ſiecle*. Il doit être diſcret, tout voir, & ne rien dire; autrement ce ſeroit un vil profanateur des myſteres auxquels il eſt admis, & l'on ne choiſiroit plus que des femmes qui gardent ordinairement le ſecret de leur ſexe.

Les coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *Académie de coëffure*. M. d'Angiviller a trouvé que c'étoit profaner le mot *académie*: & l'on a défendu à tous

les coëffeurs de ſe ſervir de ce mot reſpectable & ſacré ; car il faut dire qu'à Paris les prohibitions bizarres ſont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défenſe*, & jamais d'une *permiſſion*.

CHAPITRE CLXVIII.

Parures.

Un diamant eſt beau par lui-même ; l'artiſte le taille, le polit, le façonne ; il jette alors un éclat plus vif : telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure ; rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années ; rien ne la flatte plus enfin que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur & de la beauté du teint.

Nous connoiſſons par l'hiſtoire les cinq cents ânesſes qui ſuivoient par-tout l'impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes cosmétiques. Nous ſavons que la reine Cléopâtre rehauſſoit l'éclat de ſes charmes par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette maniere le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que la reine Bérénice avoit de ſi beaux

cheveux qu'ils donnerent leur nom à une conſtellation céleſte. Nous avons lu que Sémiramis appaiſa une ſédition furieuſe, en s'arrachant tout-à-coup de ſa toilette, & ſe montrant ſur ſon balcon le ſein découvert & dans le déſordre d'une femme à moitié déshabillée.

On ne nous a pas laiſſé ignorer toute la coquetterie de la belle Hélene, qui alluma tant de feux, & qui occaſionna une guerre qui, fameuſe après trente ſiecles, retentit encore dans l'univers ; on nous a inſtruits que Jézabel, mangée par les chiens, mettoit du rouge : mais les poëtes anciens, quoique grands deſcripteurs, ne nous ont point repréſenté les modes de ces temps, éloignés avec aſſez de vérité pour que nous puiſſions nous en former une juſte idée.

Je ſais qu'une Bacchante échevelée, le tyrſe en main, le front couronné de lierre, peut paroître auſſi belle qu'une marquiſe coëffée en vergette ; je ſais que les tuniques des dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes ; je ſais que leurs ſandales ont pu recevoir l'élégance de nos ſouliers exhauſſés & mignons ; mais enfin, qu'en coûteroit-il de nous donner la deſcription de leur coëffure, de ſes acceſſoires, de ſes variations, & de ſon enſemble brillant ? Pourquoi les écrivains n'ont-ils pas parlé de l'ar-

rangement des cheveux? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la baſe de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finiſſoit? Où plaçoit-on la topaze & la perle? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c? Qui les a donc empêchés de peindre la ſphere mouvante des modes?... Ah! je le ſens moi-même, en voulant ici prendre le pinceau; c'eſt qu'il eſt impoſſible de peindre cet art, le plus vaſte, le plus inépuiſable, le plus indépendant des regles communes. Il faut voir la beauté donnant à ſon miroir le dernier coup-d'œil de ſatisfaction, & puis admirer & ſe taire.

En effet, ſi je voulois repréſenter une *taque accompagnée de deux attentions prodigieuſes, un bonnet à la Gertrude, à la Henri IV, un bonnet aux navets, un bonnet aux ceriſes, un bonnet à la fanfan*; puis parler *du bonnet artiſté, des ſentiments repliés, de l'eſclavage briſé*; j'aurois beau repréſenter le *grattoir* diamanté, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *phyſionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu*. Je ne tracerois que des mots; & Homere lui-même, avec ſon génie, a eu plutôt fait de peindre le boudier d'Achille, que la coëffure d'Hélene.

Taiſons-nous donc, & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifica-

tions de nos modes brillantes : qu'il les contemple ſur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible deſcription.

Au commencement de ce ſiecle, les femmes portoient ſur une belle gorge à découvert, des croix & des petits ſaints-eſprits de diamants. Un prédicateur s'écrioit en chaire : ah, bon Dieu ! peut-on plus mal placer la croix qui repréſente la mortification, & le Saint-Eſprit, auteur de toutes bonnes penſées !

La couleur générale, au moment que j'écris, eſt *dos* & *ventre de puce* (1). On a raffolé ſur-tout des bonnets au *parc-anglois* ; on a vu ſur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *boſquets*, des *ruiſſeaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chaſſeur dans un taillis*. Mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-a-vis, on a créé le reſſort qui les éleve & les abaiſſe. Dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

L'hiſtoire des *poufs*, *pets en l'air*, *co-*

(1) *Boue de Paris* & *merde d'oie* ont prévalu depuis ; mon livre eſt à moitié antique. Je voulois parler de la *coëffure à l'hériſſon* ; *la coëffure à l'enfant* l'a bannie. Les plumes ſont devenues plus rares ; elles ne flottent plus en panache. Oh ! comment peindre ce qui par ſon extrême mobilité échappe au pinceau !

ques, chignons, bouillons chiffons, devroit être confiée à l'académie des belles-lettres, qui fait des recherches si profondes sur les *colliers* & *ornements* que portoient les dames Romaines. Et le présent ? Pourquoi n'en pas parler ? Les bonnets *à la grenade, à la Thisbé, à la sultane, à la Corse*, ont passé, ainsi que les chapeaux *à la Boston, à la Philadelphie, à la Colin-Maillard* ; la coëffure *en limaçon* penche sur son déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *jupons grossis, bouffis, ébaubis*, qui grossissent les hanches & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui sera mieux accueilli que le *journal des Savants* ou celui de *Neuchâtel* (1).

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des soldats valides & invalides faire du marli, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes. Des soldats faire du marli ! .... Je vais lire cinquante pages d'Ossian, pour écarter & chasser cette déplorable idée.

(1) Journal trop peu répandu, où plusieurs articles marqués d'un *C* sont d'un juge impartial, d'un écrivain sensé & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un ouvrage périodique plus accrédité ?

CHAPITRE CLXIX.

Economie.

Où eſt l'économie, après les dépenſes qu'occaſionnent ces futiles fantaiſies ? Nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainſi le commande l'orgueil. Nos peres faiſoient *retourner* leurs habits, & *reſſemeler* leurs ſouliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de ſouliers *reſſemelés*, il feroit tomber en ſyncope toutes les femmes de ſimples commis.

Il y a des maiſons de financiers, où l'on paroît dans la plus affreuſe nudité, ſi l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin M. de Buffon lui-même a juſtifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faiſoit une partie de nous-mêmes*; & l'hiſtorien de la nature a ſemblé ne pas attribuer peu d'eſtime à la richeſſe des habillements. Comment après cela une femme qui ferme ſa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule ?

On tolere en même temps les dentelles jaunes & fort ſales ; poudrez-les à blanc pour cacher leur vétuſté : dût la fraude pa-

soître, n'importe ; vous avez des dentelles. Vous êtes bien dispensé de la propreté, mais non du luxe.

Qu'un homme bien mis d'ailleurs, tire de sa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez soudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles seront de cette grossiere ignorance.

Mais si vous affectez aussi de déployer un *mazulipatan*, un *paliacate*, vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

Connoît-on l'histoire de cet honnête homme qui, n'ayant qu'une manchette à dentelles, la montra au Suisse à la porte d'un hôtel, comme un passe-port assuré, cachant avec soin sous la basque de sa veste l'autre manchette qui n'étoit, hélas, que de mousseline ? Mais dans la chaleur de la conversation, comme on ne songe pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein sallon cette manchette scandaleuse, cachée jusqu'alors & sans affectation. Cette vue offensa tellement la maîtresse de la maison, qu'elle fit monter sur le champ son Suisse, pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte semonce qu'il recevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui désignoit avoit caché de nouveau l'humble mousseline, & ne gesticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le

portier bien grondé devint ſi inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant préſenté, le Suiſſe ne voulut pas le laiſſer entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais Madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe la perte du bras & de la manchette.

CHAPITRE CLXX.

Les Ecritaux des Rues.

Les écritaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 : avant cette époque la tradition deſignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer-blanc, le temps & la pluie en effaçoient les caracteres ; aujourd'hui ils ſont gravés dans la pierre même.

On verra à la place de la nouvelle ſalle de la comédie françoiſe les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard* ; ce qui ſcandaliſera d'abord les échevins (il faut s'y attendre) comme en poſſeſſion de la glorieuſe & antique prérogative de donner ſeuls leurs illuſtres noms à des rues. Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à

regarder Corneille, Moliere & Voltaire, comme les compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, ſans trop étonner les quarteniers, les dizeniers, & autres officiers de l'hôtel-de-ville.

L'Année littéraire a fait dernièrement une aſſez bonne plaiſanterie, en diſant que derriere la nouvelle ſalle du ſpectacle, on trouveroit *le cul-de-ſac la Harpe*. Cela eſt gai. L'auteur de l'incroyable tragédie des *Barmécides* devroit lui-même en rire; car c'eſt toujours quelque choſe, en paſſant dans ce monde, que de donner ſon nom à un *cul-de-ſac* ou à un *impaſſe*, pour quelques rimes ſoi-diſant tragiques.

M. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impaſſe*, on ne s'en eſt point ſervi; & l'on continue à dire *le cul-de-ſac du Fort-aux-Dames, le cul-de-ſac des Feuillantines, le cul-de-ſac de Jéruſalem, le cul-de-ſac du petit Jéſus, le cul-de-ſac des Quatre vents*, &c.

On avoit commencé à numéroter les maiſons des rues; on a interrompu, je ne ſais pourquoi, cette utile opération. Quel en ſeroit l'inconvénient? Il ſeroit plus commode & plus facile d'aller tout de ſuite chez M. un tel, n°. 87, que de trouver M. un tel au *Cordon bleu*, ou à la *Barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à

gauche après telle rue ; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les inſcripteurs les numérotaſſent. En effet, comment ſoumettre l'hôtel de M. le conſeiller, de M. le fermier-général, de monſeigneur l'évêque, à un vil numéro, & à quoi ſerviroit ſon marbre orgueilleux ? Tous reſſemblent à Céſar ; aucun ne veut être le ſecond dans Rome : puis une noble porte cochere ſe trouveroit inſcrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien ſe garder d'établir. Bientôt ſur les petites affiches, le convoi d'un ſerrurier qui ſera décédé ne ſe trouvera plus à côté de celui d'un marquis ſon voiſin dans la ſépulture. On fera une petite barre pour les diſtinguer, & cela a été propoſé.

CHAPITRE CLXXI.

Penſions.

On a ſenti la néceſſité d'enſeigner aux enfants autre choſe que la langue latine. Pluſieurs penſions, où l'éducation eſt complete, ſe ſont formées ſous les auſpices des lumieres nouvelles. Cette éducation eſt purgée de cet alliage pédanteſque qui ailleurs la déshonore. Il étoit exceſſivement ridi-

gale de donner la même éducation à un militaire, à un magiſtrat, à un négociant, à un médecin, & d'éloigner l'étude la plus néceſſaire, celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris des penſions nouvelles, formées ſur un plan raiſonné, où tous les arts ſont admis, où chaque éleve choiſit la ſcience qui doit prédominer dans ſon emploi futur. Ces établiſſements ſont dus aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes que les écrivains ont jetées ſur la déplorable routine de notre univerſité.

Elle ſuit encore aveuglément ces futiles & pernicieux uſages; mais bientôt elle ne recevra plus dans ſon ſein que les enfants de la derniere claſſe de la ſociété, qui par pauvreté ſeront forcés de s'abandonner à ſa vieille déraiſon.

Les petites penſions de l'univerſité offrent un aſpect ridicule & hideux : la nourriture morale y eſt encore au-deſſous de la nourriture phyſique : là ſe trouvent de malheureux précepteurs, dits *gaſcheux*, dont l'indigence extrême ne ſauroit même atteindre à l'extérieur d'un abbé, quoiqu'il ſoit peu coûteux. Ils ont un coſtume mixte, les cheveux ronds & gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur; point de poudre, la figure hâve & famélique.

Ces latiniſtes ſe louent à un plus bas prix

que le laquais de la maiſon ; les maîtreſſes de penſion leur rognent le pain & la viande ; les ſervantes les rebuttent ; des écoliers qui les voient mépriſés, ſe moquent d'eux & les tourmentent.

Point de loiſir ; ils n'ont ni congé, ni vacance ; ces jours-là ſont pour eux des jours de fatigue ; ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois claſſes, ont à faire au maître de penſion, aux profeſſeurs du college, aux parents, n'exercent qu'en tremblant une équivoque autorité ſur une foule d'eſpiegles, les ſurveillent le jour & la nuit, ſe levent avant eux, ſe couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte avec leur latin : les cuiſtres & les marmitons de la cuiſine ſont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque temps entre la riviere & ce triſte emploi, pour avoir le courage d'embraſſer ce dernier parti. Des hommes de mérite, connus aujourd'hui dans la république des lettres, ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuſe contraint quelquefois le génie naiſſant!

CHAPITRE CLXXII.

Domeſtiques. Laquais.

Cette armée de domeſtiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, eſt bien la maſſe de corruption la plus dangereuſe qui pût entrer dans une ville où les débordements ſans nombre qui en naiſſent, & qui ne vont qu'en s'accroiſſant, menacent d'apporter tôt ou tard quelque déſaſtre preſque inévitable.

On croit l'état très-puiſſant, quand on enviſage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours : mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un grouppe dans une anti-chambre, il faut ſonger qu'il s'eſt formé un vuide dans la province, & que cette population floriſſante de Paris forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la monarchie.

Dans telle maiſon de fermier général, vous trouverez vingt-quatre domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-cuiſine, & ſix femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment parmi cette valetaille l'eſcroc qualifié, qui l'adule du matin au ſoir, parce que

cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſants ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie : après cela, comment Monſieur & Madame, dans leur *mangifique* hôtel, prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille* tous ceux qui n'ont pas cinq cents mille livres de rente ? Ils ne voient autour d'eux que les humbles adulateurs de leur opulence, que des domeſtiques ſous des noms divers, & ils croient que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant ; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

Il eſt bien incroyable que l'on n'ait point encore aſſujetti à une forte taxe ce nombreux domeſtique enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption, & ſert au luxe le plus inutile & le plus monſtrueux.

Mais la finance eſt alliée aujourd'hui à la nobleſſe, & voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des ſeigneurs eſt ſortie de la caiſſe des fermes. Il eſt aſſez plaiſant de voir un comte ou un vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un financier ; & le financier qui regorge de richeſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt que la fille de condition (qui étoit menacée de paſſer dans un couvent le reſte de ſa vie) ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cents mille livres de rente, croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main, & crie aux portraits de ſes ancêtres *de fermer les yeux ſur cette méſalliance.* Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter ſon argent aux parents & égrefins de ſa femme, ſe croit fort honoré d'avoir fait la fortune de ſon épouſe altiere, & il pouſſe la complaiſance juſqu'à ſe croire bien inférieur à elle. Quelle miſérable & ſotte logique que celle de la vanité ! Comment la comédie de *George Dandin* n'a-t-elle pas guéri les hommes ſenſés de cette étrange folie ? Comment peuvent-ils conſentir à enrichir une famille riche en ſyllabes, pour en être tyranniſés ou mépriſés ?

Ordinairement un laquais du bon ton prend le nom de ſon maître quand il eſt avec d'autres laquais ; il prend auſſi ſes mœurs, ſon geſte, ſes manieres : il porte la montre d'or, des dentelles ; il eſt impertinent & fat. Chez les jeunes gens, c'eſt le confident de *Monſieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent ; c'eſt ſon proxenete, quand il a une fantaiſie ; c'eſt le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer ſon maître d'embarras.

Il eſt paſſé en proverbe que les laquais les plus grands & les plus inſolents ſont les meilleurs.

Enfin, un laquais *du dernier ton* porte deux montres comme ſon maître; & cette inſigne folie ne ſcandaliſe plus qu'un miſantrope.

CHAPITRE CLXXIII.

Les Marchandes de Modes.

Rien n'égale la gravité d'une marchande de modes combinant des *poufs*, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les ſemaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie fait à ſon auteur un nom célebre. Les femmes ont un reſpect profond & ſenti pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté & de leur figure.

La dépenſe des modes excéde aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaiſies changeantes; & il a beſoin de reſſources promptes pour parer à ces caprices inattendus. Il ſeroit montré au doigt s'il ne payoit pas ces futilités

tilités auſſi exactement que le boucher & le boulanger.

C'eſt de Paris que les profondes inventrices en ce genre donnent des loix à l'univers. La fameuſe poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles, enfin le *prototype inſpirateur* paſſe de Paris à Londres tous les mois, & va de-là répandre ſes graces dans toute l'Europe. Il va au nord & au midi : il pénetre à Conſtantinople & à Pétersbourg ; & le pli qu'a donné une main françoiſe ſe répete chez toutes les nations, humbles obſervatrices du goût de la rue Saint-Honoré !

Tout cela eſt bien fou ! Mais l'uſage, le ſceptre inébranlable en main, regle tout, ordonne tout ; il n'y a point de réponſe à ces mots, *on dit, on fait, on penſe, on s'habille ainſi.*

Les modes ſont une branche de commerce très-étendue. Il n'eſt que le génie fécond des François pour rajeunir d'une maniere neuve les choſes les plus communes. Les nations voiſines ont beau vouloir nous imiter ; la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne ſongera pas même à nous diſputer cette inconteſtable ſupériorité.

Ces amuſements de l'opulence enrichiſſent une foule d'ouvrieres ; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la petite bourgeoiſe

veut imiter la marquiſe & la ducheſſe. Le pauvre mari eſt obligé de ſuer ſang & eau pour ſatisfaire aux caprices de ſon épouſe. Elle ne revient point d'une promenade ſans avoir une fantaiſie nouvelle. La femme du notaire étoit miſe ainſi : on n'ira pas le lendemain ſouper en ville, ſi l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris ſur la part des enfants ; & dans ce conflit de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'ai connu un étranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie réguliérement dans le nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle ; tandis que le ſecond tome de cette même poupée va au fond de l'Italie, & de-là ſe fait jour juſques dans l'intérieur du ſerrail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuſe boutique ; & il a vu de ſes propres yeux, & il a touché ; & en touchant, il ſembloit douter encore, tant cela lui paroiſſoit vraiment incroyable !

Ajoutons ce que dit Monteſquieu dans ſes Lettres Perſannes : » Une femme s'eſt » mis dans la tête qu'elle devoit paroître à » une aſſemblée avec une certaine parure ; » il faut que dès ce moment cinquante ar- » tiſans ne dorment plus & n'aient plus le » loiſir de boire & de manger. Elle com- » mande, & elle eſt obéie plus prompte-

» ment que ne le ſeroit le roi de Perſe, » parce que l'intérêt eſt le plus grand mo- » narque de la terre «.

Je voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs ſingularités; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit; on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un commentaire pour me faire comprendre. La moitié de mon livre, je le répete, aura perdu de ſes couleurs avant qu'il ſoit imprimé. Hâtons les chapitres, & rattrapons, s'il eſt poſſible, la phyſionomie du moment. Ah! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle eſt déjà loin de moi.

CHAPITRE CLXXIV.

Maîtres d'Agréments.

Oui, M. l'étranger, vous avez beau ouvrir de grands yeux & me témoigner votre ſurpriſe; nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand art de plaire. Cet art a ſes principes, & ne marche point au haſard, comme ſur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand, & les affaires ſérieuſes en bagatelles.

Ces maîtres les inſtruiſent à ſourire devant un miroir avec fineſſe, à prendre du tabac avec grace, à donner un coup-d'œil avec ſubtilité, à faire une révérence avec une légéreté particuliere. Ils leur enſeignent à parler gras, comme font nos acteurs, à les imiter ſans les copier, à montrer les dents ſans grimace ; & tel s'enferme avec ſon maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choſes importantes.

Voyez entrer un élégant. Il faut d'abord que ſes breloques, par un joli frémiſſement, annoncent ſon arrivée.

La coëffure eſt encore une choſe eſſentielle. On ſait le nom & la demeure des coëffeuſes & des coëffeurs qui ſe diſtinguent par leur habileté ; & une femme bien coëffée ne manque pas de jetter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là ? dit telle femme, du perſonnage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation. Et pourquoi ce ton dédaigneux ? Parce qu'il eſt mal friſé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes ; alors la fureur leur coupe la parole.

On les inſtruit enſuite à ſavoir ſe mettre en chenille, & les variations du haut-de-

chauſſe, de la cravate & du pantalon. C'eſt ainſi qu'ils courent le matin, c'eſt-à-dire, à midi, en allant viſiter les femmes, en leur demandant d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets ?* Quand on boude, on garde cet habillement le ſoir, & l'on avertit tout le monde qu'on ne ſoupe point en ville.

On peut ranger dans la claſſe des maîtres qui enſeignent toutes ces belles choſes, les médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le médecin, s'il eſt affectueux, joli, agréable conteur, demi-cauſtique, n'a pas beſoin de ſavoir guérir, pourvu qu'il faſſe exactement des viſites.

On manqueroit à tous ces documents, ſi l'on ne ſe montroit paſſionnément épris de la moindre nouveauté. Les mets, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur. Un nouvel opéra, une actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de ſe friſer ; voilà ce qui bouleverſe tous les eſprits. L'enthouſiaſme gagne & ſe communique en un inſtant ; on diroit que les têtes ſont électriques. Tel homme, il y a ſix mois, n'avoit ni ame ni ſentiment. Il devient tout-à-coup un héros, en attendant qu'on le perſifle quelques jours après.

Il a été arrêté en même temps par les maî-

tres & par les diſciples, que la plaiſanterie la plus outrée ſeroit le talent par excellence, le talent divin & ſublime. Un de nos agréables paroît aux femmes l'être le plus étonnant que la nature ſe ſoit plue à former ; mais il faut qu'il reſte dans cette ſociété : s'il entre chez un homme uni & ſenſé, on ne peut le voir ſans rire, on ne peut l'entendre raiſonner ſans hauſſer les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !

CHAPITRE CLXXV.

Les Bijoux.

Apprenez encore, M. le Ruſſe, que les tabatieres ne s'appellent plus que boîtes ; & il y a ſi long-temps que vous devriez le ſavoir ! On a des boîtes pour chaque ſaiſon. Celle d'hiver eſt lourde ; celle d'été eſt légere. L'on a pouſſé cette recherche juſqu'à changer de boîtes tous les jours : c'eſt à ce trait caractériſtique que l'on reconnoît un homme de goût. On eſt diſpenſé d'avoir une bibliotheque, un cabinet d'hiſtoire naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boîtes & autant de bagues.

Le commerce des bijoux eſt immenſe ; c'eſt parmi les hommes opulents une bro-

cante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magaſins de bijouterie, qui le diſputent aux boutiques des joailliers ; ils ſont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richeſſes. O honte !

CHAPITRE CLXXVI.

De la Mode.

Il ne faut que les *feſſes d'un ſinge* pour faire courir tout Paris. Cela eſt vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de miniſtres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever les habillements, les uſages, les eſprits, les mœurs & mêmes les caracteres de tout un peuple. Figurez-vous les femmes auſteres, triſtes & prudes, ſe relevant le lendemain coquettes, douces & faciles ; les principes de la veille abſolument effacés ; les opinions contraires ſe ſuccédant d'un inſtant à l'autre. Tel eſt aux yeux du philoſophe le ſpectacle de la mode.

Cent ans ne ſont pour lui qu'un jour ; & il trouve la race humaine auſſi ſinguliere de changer d'avis deux fois dans un ſiecle, que s'il voyoit un particulier démentir ſon aſſertion une heure après l'avoir expoſée.

La rotation perpétuelle du cercle des événements lui donne une légere teinture de l'inſtabilité des idées humaines ; & conſidérant les variations infinies de l'eſpece, il pardonne au ridicule regnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

Quand une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine qu'une nouvelle invaſion de la folie. L'autorité, la ſageſſe ſont impuiſſantes contre la déraiſon univerſelle. Les ſots ſont les miniſtres de la mode ; ils la reſpectent, ils regardent ſes jeux comme des loix eſſentielles.

Le ſage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles ; mais il ne faut pas auſſi qu'il les contrarie à deſſein formé : il lui eſt très-permis d'avoir un maintien grave, mais non ridicule ; l'affectation en tout eſt un défaut. Quand, ſous Henri II, on portoit à Paris un gros derriere poſtiche, il n'étoit permis alors aux perſonnes qui ſe piquoient de philoſophie, que d'en porter un médiocre.

La mode d'être déſintéreſſé ne viendra point, dit Fontenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *deviſes*, les *calottes*, les *pantins*, les *magots* ont eu leur regne, ainſi que les *concetti*, les *énigmes* & le *burleſque* : puis eſt venu Vadé, avec ſon ſtyle poiſſard, & nous avons parlé le langage des halle. Les *calembours*, les *charades*

ont eu leur tour ; enfin *Jeannot* s'eſt vu placé ſur nos cheminées en regard avec *Préville*, qui ne vaut plus rien. Qui ſuccédera à ces grands noms ? Toute la ſagacité du génie ne ſauroit le deviner. Les *éconoſtes* ne ſont plus, hélas ! Je les ai vu naître, ergoter, briller, nous affamer & diſparoître.

On a eu quelque envie de s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui eſt d'étudier en *cucurbite*, de parler de l'*eſprit recteur*, de ſavoir ce que c'eſt que le *gaz ſilveſtre* & le *fluor*. Quoique Buffon ſoit meilleur naturaliſte que Moïſe, on a traité ſes *Epoques de la nature* comme un ingénieux roman. Les encyclopédiſtes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieuſement des réputations littéraires, & que des coqs-d'inde ſe ſont mêlés parmi des aigles.

Il eſt plus difficile à Paris, de fixer l'admiration publique que de la faire naître ; on briſe impitoyablement l'idole qu'on encenſoit la veille ; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiſer, on rit ; & voilà ſoudain l'homme culbuté & le parti diſſous.

CHAPITRE CLXXVII.

Remarques.

La mode dans les grandes maiſons, eſt de dîner, ſon épée au côté; on s'eſquive ſans ſaluer, à l'iſſue du repas: mais le devoir de la maîtreſſe eſt de remarquer votre diſparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monoſyllable. On reparoît dans la maiſon huit ou dix jours après, ſous peine d'impoliteſſe.

Quand on a paſſé un an ſans viſiter une maiſon dans laquelle on a été admis, il faut ſe faire préſenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuſes: on dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé; & la maîtreſſe qui vous a vu au ſpectacle toute l'année, fait ſemblant de vous croire.

On élève les enfants du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge ſouvent dans les bains froids; on a pris la coutume heureuſe de les vêtir légérement & ſans ligatures.

Cela eſt bien fait; car en général il ne manque aux hommes de Paris, pour être des femmes, que d'avoir des traits doux & des formes arrondies. Une quantité d'ames

feminines habitent chez des hommes, à qui il ne faut pas demander une ſorte d'énergie dont ils ſont incapables.

Quand il n'eſt que petit jour chez Madame, les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer; les volets ne ſont qu'à demi-ouverts : le petit jour commence à onze heures ſonnant.

Quelques femmes à Paris ne ſe levent que vers le ſoir, & ſe couchent lorſque l'aurore paroît; une femme bel-eſprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

La maîtreſſe de la maiſon ne parle point des plats qui ſont ſur la table; il ne lui eſt permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges & des olives d'Eſpagne.

Pour être l'homme du jour, il faut avoir délicateſſe de complexion, délicateſſe d'eſprit, délicateſſe de ſentiment.

Jamais la renommée n'eut de trompettes plus menteuſes que les journaux imprimés à Paris, & on ne les lit qu'en province.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris, c'eſt d'avoir un régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes : rien de moins commun qu'un officier, non pas honnête, mais modeſte.

Un colonel dit qu'il eſt venu à Paris *pour*

faire des hommes, au lieu de dire faire des soldats : l'uſage a tellement prévalu, qu'on ne ſe ſert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles de ſouliers reſſemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

Un bon mot fait la fortune d'un homme. Le comte de *** n'avoit que mille écus de rente, il donnoit trois mille livres à ſon coureur, & il diſoit, *j'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta toutes les femmes, & fit une partie de ſon avancement.

On parle inceſſamment *finances ;* mais depuis long-temps on a perdu en France le livre de recette & de dépenſes. On parle encore *de la marine ;* mais on ne cite pas *Monteſquieu, c'eſt l'unique choſe*, dit-il, *que l'argent ſeul ne peut pas faire.*

Les riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émouſſé. Souvent le maître de la maiſon, au milieu d'une table délicieuſement ſervie, boit triſtement du lait. Des jus & des coulis ; voilà la cuiſine nouvelle.

Les hommes, depuis quelques années, ſont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils font tout pour ne pas paroître laids. Ils ſe

coëffent plus ſimplement & mieux qu'il y a quinze ans.

Point de maiſon aſſez riches à Paris pour donner à dîner & à ſouper. La robe dîne, & la finance ſoupe. Les ſeigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

Nos repas ſont un peu triſtes ; on ne boit plus ; on change d'aſſiettes ſans les ſalir ; on médit tout bas à ſa gauche, de celui qui eſt à ſa droite ; une certaine dignité froide a remplacé la gaieté que le vin inſpiroit jadis.

Celui qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne paſſe point ſous ſilence ſes qualités ; & s'il a des talents, ils ne reſteront pas ſans prôneurs.

Les riches ont de l'argent pour les ſuperfluités ; ils n'en ont point pour obliger.

C'eſt un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuſe, pour courir la poſte entre deux draps.

On donne des penſions ſur les jeux à des femmes de qualité, & les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes ſeigneurs ont dans leur bibliotheque *Montaigne* & *Monteſquieu* ; mais les volumes en ſont encore vierges.

L'art de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

Tout ſe fait par intrigue ; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures, on abîme

un honnête adverſaire, ou pour n'en avoir pas le démenti, ou pour s'acquitter, en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'homme qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot auſſi ſublime.

Telle femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à Saint-Sulpice, que de vivre en province.

Divin, *Déteſtable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule verſé à pleines mains ſur ce ton tranchant.

On avoue néanmoins aſſez généralement qu'il n'y a rien de ſi ſtérile & de ſi ſuperflu que d'analyſer les arts de pur ſentiment.

Les gens du monde ont fait dans la langue une langue nouvelle; on n'a pas tort de dire qu'elle eſt élégante, mais *inexpreſſive* & ſans couleur.

La ſecte des puriſtes a regné pendant deux ou trois années; elle tombe aujourd'hui: ces éplucheurs de mots s'eſtimoient des perſonnages rares, parce qu'ils poſſédoient aſſez bien la grammaire.

Avec des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs, des colleges & des couvents, certaines femmes ne s'apperçoivent preſque pas qu'elles ſont meres.

On déclame toujours contre les financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de

mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, paient pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuiſiniers ; mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées !

C'eſt la manie des grands de regarder ceux qui les abordent, des pieds à la tête ; ce qui s'appelle *toiſer*. Il eſt facile à celui que cela choque, de les toiſer à ſon tour.

Le toupet & ſa formation ſont une étude pour le petit-maître qui veut trouver ſon front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir ſon toupet d'une maniere qui lui plaiſe, eſt un homme précieux.

Mais il y a cent mille homme ſans aucune eſpece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choſes importantes.

Un jeune homme dort faſtueuſement ſous un ciel de glaces, pour y contempler à ſon aiſe, & dès qu'il ouvrira la paupiere, ſa figure efféminée.

Le valet-de-chambre ne porte point de livrée, ſe borne à accommoder ſon maître, a ſoin de la garde-robe, & le ſert à table.

Les tracaſſeries ſont moins fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

Au banquet faſtueux des grands & des riches, il n'eſt pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, ſe plaindre de leur eſtomac ; & des hommes les imiter en dédaignant le vin par air & pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris où les femmes de ſoixante ans ſe parent encore comme à vingt, & offrent un viſage fardé, moucheté, enfin une tête fontangée.

Perſonne ne lit plus pour apprendre : on ne lit que pour critiquer.

On recommence à parler de ſon *fief*. Quant au *cheval de race*, l'expreſſion en devient ſurannée.

On a beau faire des traités de morale ; un drap plus ou moins fin, un galon plus ou moins large, un équipage ou un fiacre, douze valets ou un ſimple domeſtique, une crapaudine de quinze francs au doigt ou un brillant de cinq cents louis, mettront toujours une grande différence parmi les hommes. Cela eſt bien fot ; mais les pauvres mortels jugent ainſi.

CHAPITRE CLXXVIII.

Promenons-nous.

Jetons un coup-d'œil ſur les établiſſements de nos aïeux : ainſi j'apprendrai l'hiſtoire des ſiecles qui m'ont précédé ; & chaque égliſe, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait hiſtorique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatiſme va ſe repréſenter à ma mémoire ; car les ſottiſes antiques n'ont pas manqué de recevoir des monuments propres à les immortaliſer, comme ſi elles avoient craint de ne point échapper à cette honteuſe célébrité. On ne les apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

On conſerva juſqu'au temps de Démétrius de Phalere, c'eſt-à-dire, l'eſpace de neuf cents années, le vaiſſeau que monta Théſée, lorſqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A meſure que ce vaiſſeau vieilliſſoit, on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf ; de ſorte que l'on diſputa dans la ſuite ſi c'étoit le même vaiſſeau, ou ſi c'en étoit un autre. La ville de Paris reſſemble un peu à ce vaiſſeau ; on a tant mis de pieces qu'il ne reſte rien de la premiere conſtruction.

Je ſonge que quand je ſerois gentilhomme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique juſqu'aux temps de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit ſi fier un autre, ne m'enorgueilliroit pas un inſtant ; car je ne prouverois autre choſe, ſinon que je tire mon origine d'un *Sicambre* ; c'eſt-à-dire, d'un barbare & d'un demi-ſauvage.

Je me rappelle que Saint Remi, prêt à verſer l'eau du baptême ſur la tête de Clovis, en préſence de ſon armée, lui dit : *Baiſſe le cou, fier Sicambre.*

Et ſi le ciel venoit à découvrir tout-à-coup à nos regards la véritable filiation des généalogies humaines, quel ſpectacle nouveau & curieux ! Point de roi qui ne comptât un eſclave parmi ſes aïeux ; point d'eſclave qui ne comptât un roi.

Le vrai noble ne ſeroit-il pas ce bourgeois qui ſe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de ſix cents ans de roture de pere en fils.*

Qui auroit dit au grand Conſtantin, que les plus brutaux des hommes s'aſſeieroient un jour ſur ſon trône, & s'en diroient fiérement les propriétaires ? Les puiſſantes monarchies ont été fondées par des barbares ; & le deſcendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes ſauvages, portera peut-être un jour la ſuperbe couronne

de France. Que ne fait pas le temps, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas ſur la terre !

Notre premiere origine du moins eſt plus noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus, qui, pour peupler ſa petite ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toſcane, de venir jouir chez lui d'une ſauve-garde infame.

En me promenant donc, je voyage dans l'antiquité. Je me rappelle les époques les plus intéreſſantes. Je me plais à croire que je ſuis deſcendu des Francs qui portoient les cheveux longs, & non du peuple ſubjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me ſens de la race du peuple vainqueur, qui conſervoit ſes cheveux dans toute leur longueur ; & quand je vois les cheveux flottants de nos préſidents, conſeillers & jeunes avocats, je me dis, *voilà les Francs.*

J'aime à me repréſenter cette ville ſuperbe ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point des bœufs, ſans me dire, voilà les courſiers du carroſſe du roi Dagobert :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char à celui qui conduiſoit Louis XVI, le jour de ſon ſacre, dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la poſſibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable & à la rue Tire-Boudin, je vois ſuccéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais-Royal & les Tuileries. Des hameaux ont été le berceau de grands empires ; & des barques de pêcheurs, l'origine de puiſſances maritimes.

A meſure que le cimetière des Innocents vient affliger ma vue, j'apperçois auſſi la tour octogone, où l'on faiſoit ſentinelle contre les Normands, dont les incurſions ſubites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venoient des choux, des carottes & des navets. Là ſe tint le tournois où Henri II fut bleſſé : là ſe battirent depuis & ſe firent juſtice mutuelle les infames mignons de Henri III.

Le quartier de l'univerſité me dit que Philippe-Auguſte aima les lettres & fonda les écoles : ces écoliers peuplerent la ville ; & c'eſt à raiſon de cette population que le parlement devint ſédentaire ſous Philippe le Bel : ainſi les lettres ont toujours été utiles.... Je gliſſe un peu ſur le pavé : cela me fait ſouvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184, & que ce fut un finan-

cier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépense.

Si je traverse la place des Victoires, je me dis : on voloit en plein jour, sur ce terrein où l'on voit aujoud'hui la figure d'un roi qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-Gousset.* Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le souverain est représenté en bronze, en a retenu le nom ; & dans cette place des Victoires, qui a si long-temps révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher de me rappeller ce courtisan (1) qui, selon l'abbé de Choisi, avoit eu le dessein d'acheter une cave dans l'église des Petits-Peres, de la pousser sous terre jusqu'au milieu de cette place, afin de se faire enterrer, & de pourrir religieusement sous la statue de Louis XIV, son maître, *l'homme immortel.*

Je ne traverse point la rue de la Féronnerie, sans voir le coûteau sanglant de Ravaillac sortir fumant de ce cœur généreux, qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

---

(1) Le maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au roi. Il dit : Il a de l'aversion pour moi ; eh bien, je la surmonterai, & je serai son favori.

C'eſt le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-Neuf ; ſon effigie a réjoui ma vue preſque chaque jour de ma vie : mais juſqu'à quand dureront les maiſons ſur les ponts, les marchés infects, étroits & ſans abord, les rues tortueuſes, embarraſſées & malpropres ?

Et je vois la Baſtille que Charles V fit bâtir, ſans en deviner le futur emploi, & que tout ami des loix ne conſidère point, ſans s'indigner & gémir.

C'eſt tout auprès, & ſur le quai des Céleſtins, que je revois en idée l'hôtel Saint-Paul, qu'occupoit le ſage Charles V. La royauté alors avoit un front populaire : la maiſon royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes, & un luxe monſtrueux ne conſternoit pas le regard du citoyen.

Rue des Ecrivains. Le nom de Nicolas Fammel, ſi cher aux adeptes, me revient en mémoire ; il fut bienfaiſant, & conſéquemment ſa mémoire doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, & toutes ſes libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Fammel & Pernelle ſa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philoſophale ou non ; ſes recherches, ſes travaux & ſes fondations annoncent un homme ſupérieur à ſon ſiecle.

Quand je m'embarque ou que je débar-

que au port Saint-Landry, il m'eſt impoſſible de ne pas me ſouvenir que le corps d'Iſabeau de Baviere, cette méchante reine, femme de Charles VI, morte en 1435, fut confié à un batelier qui avoit ordre de le remettre, ſans autre cérémonie, au prieur de Saint-Denis. Les frais de telles obſeques n'étoient pas conſidérables.

L'égliſe Notre-Dame, qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, eſt un monument qui a de la grandeur, de la majeſté, & dans lequel je me promene toujours avec plaiſir. On a reblanchi ce temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obſcurité impoſante qui commande un reſpect religieux.

La Palais, jadis ſéjour des rois de la troiſieme race, incendié il y a trois ans, eſt rebâti au moment que j'écris. Les magiſtrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux conſeillers en robes & en rabats, montés ſur la même mule, débarquer fraternellement ſur les degrès de la grand-ſalle, & s'en retourner de même.

J'entre dans la petite égliſe de Saint-Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée, en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hoſtie des mains du prêtre, en s'écriant: *Quoi toujours cette folie!* Ce jeune homme étoit inſtruit, entendoit très-bien Homere, Ci-

ceron & Virgile. Il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenants, mais qui porte ſur des carrieres beaucoup plus dangereuſes. Saint Louis la donna aux chartreux pour exorciſer ces fantômes : depuis ce temps on n'y vit plus de ſpectres ; & leſdites maiſons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint Louis ; on vient de le mettre à bas, & la place eſt nette. C'étoit là que les prédicateurs faiſoient la répétition des ſermons qu'ils devoient prêcher à la cour.

Rue de la Poterie, commença le ſpectacle françois : c'étoit le procureur du roi qui faiſoit la police, & non les gentilshommes de la chambre, qui faiſoient alors le lit du roi, & rien de plus.

Aux halles, Charles V, encore *dauphin*, haranguoit de toutes ſes forces contre Charles le Mauvais, roi de Navarre ; mais il y fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

Rue des Prouvaires, Alphonſe V, roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier, ainſi que nous avons vu de nos jours l'empereur habiter un appartement garni,

garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'eſt à la Butte-Saint-Roch que la pucelle d'Orléans ſe diſtingua & fut bleſſée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette Butte-Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans, des moulins ſur ſa cime.

Au reſte, le grand Céſar a logé dans la Cité, & l'empereur Julien auſſi, qui aimoit fort les Pariſiens & leur ville, ce dont je lui ſais bon gré.

Rue de l'Univerſité, je ſonge aux privileges de cette univerſité, tombés en déſuétude. Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ſes écoles; plus de leçons théologiques, ſcholaſtiques; plus de ſermons. La cour alarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination: les bulles des ſouverains pontifes régiſſoient ce corps, chez lequel étoient concentrées toutes les lumieres. Il ne lui reſte plus, de cette ancienne & incroyable puiſſance, que quelques formes extérieures. Le recteur fait ouvrir les deux battants chez le roi, & ſe promene dans Paris tous les trois mois, comme le monarque des eſprits: c'eſt ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de ſottiſe. S'il meurt pendant ſon rectorat, l'univerſité a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la ſuite des rois.

L'univerſité toutefois a donné l'idée des poſtes.

Je me rappelle en riant, au ſujet des droits du recteur, que Jules II menaçoit de jeter un interdit ſur le royaume, & de citer Louis XII, le clergé de France & le parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, parce qu'elle donna le ſignal du maſſacre de la Saint-Barthélemi.

La nouvelle égliſe Sainte-Geneviève me prouve que dans tous les temps on a demandé à cette ſainte bergere la guériſon des princes & des rois, ainſi que de la pluie dans la ſéchereſſe, & du beau temps dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle ſubſiſtera long-temps.

Dans l'ancienne égliſe, j'ai baiſé pour mon compte la châſſe découverte de la ſainte, avec toute la populace de Paris, le 10 Mai 1774, au moment même que Louis XV expiroit; & je me ſouviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas, car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je dis: Louis XIV avoit une furieuſe paſſion pour l'architecture; car, malgré tout ſon orgueil, il a traité le cavalier Bernin à l'inſtar

d'un ſouverain ; & néanmoins le deſſin de Claude Perraut, quoique médecin de profeſſion, fut heureuſement préféré ; & c'eſt d'un tel homme que le verſificateur Boileau a eu l'inſolence de vouloir ſe moquer !

Ah ! ſi Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avoit dépenſé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis ſon Verſailles, Paris ſeroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et ſi je me trouve engagé dans la rue Trouſſe-Vache, je me ſouviens que le cardinal de Lorraine, revenant du concile de Trente, & voulant faire une eſpece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency : alors ſa craintive éminence ſe ſauva dans l'arriere-boutique d'un marchand, & de là ſous le lit d'une pauvre ſervante, d'où il ne ſortit que quand celle-ci voulut enfin ſe coucher.

Et le puits d'Amour, rue de la Truanderie ! Je le regarde avec reſpect ; c'étoit l'autel où les amants du bon vieux temps ſe juroient & ſe gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas-du-Louvre, étoit l'hôtel de Rambouillet, bureau d'eſprit, où ſiégeoit mademoiſelle de Scuderi. On n'y traitoit pas des queſtions profondes, politiques, métaphyſiques, &c. mais la converſation y étoit gracieuſe, légere, & avoit

cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide & taciturne politeſſe.

Le burleſque Scarron, qui eut pour ſucceſſeur le grave Louis XIV, lequel épouſa ſa veuve, prude dangereuſe s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand-maître des Templiers; & ce ne fut pas la ſeule victime. Le cruel Philippe le Bel ſe rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la poſtérité. Leurs privileges & leurs poſſeſſions, leur ton qui viſoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe le Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires : leurs biens-meubles furent confiſqués au profit du comte de Provence. Quelle horreur!

C'eſt dans la vieille rue du Temple que fut aſſaſſiné par le duc de Bourgogne le duc d'Orléans, frere unique du roi Charles VI, qui, quoiqu'en démence, porta toujours le ſceptre.

Et quand je paſſe vis-à-vis la nouvelle école de chirurgie, je ne puis m'empêcher de ſonger que la diſſection du corps humain paſſoit encore pour un ſacrilege dans le commencement du regne de François Ier. Combien de découvertes anatomiques depuis ce temps-là! & avec quelle rapidité cette ſcience ſi retardée s'eſt accrue & perfectionnée de nos jours!

Fuyons ce paſſage, *c'eſt la Morne*; c'eſt ce petit caveau où l'on dépoſe les corps morts dont la juſtice ſe ſaiſit, le tout pour qu'on puiſſe les reconnoître. La populace eſt avide de cet affreux ſpectacle; c'eſt bien le plus révoltant que l'imagination puiſſe repréſenter.

Qui croiroit de nos jours, que l'égliſe de S. Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les aſſaſſins? Rien n'eſt plus vrai cependant.

A la place de Greve.... On ne peut traverſer cette place ſans faire, malgré ſoi, des réflexions ſur notre juriſprudence criminelle, qui, par ſon imperfection, contraſte ſi honteuſement avec les lumieres de notre ſiecle.

Quand je paſſe la riviere au quai Malaquais ou des Quatre-Nations, il me revient en mémoire le diſcours de ce batelier qui, tenant Henri IV dans ſon bateau, & ne le connoiſſant pas, diſoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins. *Il y a des impôts ſur tout, juſqu'à ce miſérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre.... Le roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là?... Le roi eſt un aſſez bon homme*, repliqua le batelier; *mais il a une maîtreſſe à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets! & c'eſt nous qui payons*

tout cela : paſſe encore ſi elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle ſe fait careſſer par bien d'autres. Voici mon autorité : *Eſſais ſur Paris*, de Sainte-Foix, tome III, page 278.

Je vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le duc de Guiſe qui, manquant de le faire priſonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne ſur ſa tête, & de commencer en ſa perſonne une quatrieme race Sous cette nouvelle dynaſtie, la France auroit pris ſans doute une toute autre forme, une combinaiſon différente ; les hiſtoriens & hiſtoriographes de France n'auroient pas manqué de.... Mais il ne s'agit point ici de cela ; paſſons à un nouveau chapitre.

CHAPITRE CLXXIX.

La Sainte-Chapelle.

Voyons la Sainte-Chapelle, fondée par Saint Louis, pour remplacer l'oratoire de Louis le Gros.

Nicolas Boileau Deſpréaux, placé ſi mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y eſt enterré préciſément ſous le lutrin qu'il a chanté.

De grands vitraux, qui ont plus de ſix cents ans, & qui ont été vus par la reine Blanche, amante d'un beau cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le ſiecle des Croiſades. Les idées ſingulieres qui regnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

Dans ce même ſiecle, l'empereur Baudouin ayant beſoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de ſa chapelle; & le *dévot* Louis, roi de France, dans la joie de ſon ame, crut faire une excellente acquiſition, en payant *deux millions huit cents mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de la lance dont le côté adorable de Jéſus-Chriſt fut percé, une partie de l'éponge qui ſervit à lui donner du vinaigre, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulcre, &c. Puis il retira, pour une ſomme à peu près pareille, la couronne d'épines, qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala ſon ivreſſe extatique, quand il put raſſembler dans une châſſe ces précieuſes conquêtes.

La nuit du 10 mai 1575, une main ſacrilege déroba le morceau de la vraie croix: quelle déſolation! On mit des gardes aux portes; on fouilla tout le monde; on fit une proceſſion générale pour demander au ciel le recouvrement de la relique; on ne retrouva point les voleurs, ni le vol: on publia que la reine-mere, avide d'argent,

avoit vendu cette relique aux Italiens, qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

Pour conſoler la douleur publique, on puiſa dans le coffre un ſecond morceau de la vraie croix, mais hélas! bien inférieur au premier en longueur, largeur & groſſeur. On l'enchâſſa dans une croix toute ſemblable à celle qui avoit été enlevée: cette croix eſt la même que l'on expoſe aujourd'hui à la vénération des fideles.

Le chef de Saint Louis eſt dans cette égliſe: il appartenoit au tréſor de Saint-Denis; mais le roi Philippe-le-Bel obtint du pape que le chef & une côte de Saint Louis ſeroient tranſportés dans la chapelle de Paris. Néanmoins, pour ne pas trop affliger les bénédictins, qui ſe lamentoient ſur cette perte, on laiſſa au tréſor la *mâchoire* inférieure de ce chef.

Le chantre porte au haut de ſon bâton une tête antique de l'empereur Titus, qu'on a métamorphoſée en tête de Saint Louis, à raiſon de quelques traits de reſſemblance.

Ainſi l'empereur Titus aſſiſte tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'empereur Titus ne s'y attendoit pas!

La nuit du jeudi au vendredi-ſaint, on expoſe publiquement à la Sainte-Chapelle

un morceau de bois de la vraie croix. Tous les épileptiques, ſous le nom de *poſſédés*, accourent en foule, & font mille contorſions en paſſant devant la relique : on les tient à quatre ; ils grimacent, pouſſent des hurlements, & gagnent ainſi l'argent qu'on leur a diſtribué.

On tolere ce ſpectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace l'eſpérance de la guériſon miraculeuſe de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reſte. Pluſieurs de ces prétendus poſſédés, qui ne hurlent qu'à minuit précis, au moment que l'on tire du coffre l'inſtrument du ſupplice du ſauveur du monde, ont le privilege, ce jour-là, de ſe répandre en imprécations publiques ; elles ſont cenſées la pure inſpiration du diable.

J'y ai entendu, en 1777, le plus hardi, le plus incroyable des blaſphémateurs. Imaginez tous les adverſaires de Jeſus-Chriſt & de ſa divine mere ; imaginez tous les impies incrédules mêlés enſemble & ne formant qu'une ſeule voix : eh bien ! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilege, injurieuſe & dériſoire. Ce fut pour moi, & pour toute l'aſſemblée un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme défier publiquement, & d'une voix de tonnerre, le Dieu du temple, inſulter à ſon culte, provoquer ſa foudre, vomir les

invectives les plus atroces ; tandis que tous ces blaſphêmes énergiques étoient mis ſur le compte du diable.

La populace ſe ſignoit en tremblant, & diſoit, le front proſterné contre terre : *C'eſt le démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait paſſer trois fois de force devant la croix (& huit hommes le contenoient à peine), ces blaſphêmes devinrent ſi outrés, ſi épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'égliſe, comme abandonné à jamais à l'empire de Satan, & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuſe. Imaginez une garde publique qui préſide cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un ſiecle tel que le nôtre !

Inſenſé ou maniaque, ou ſimplement acteur ſoudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce perſonnage. Ceux qui auront été préſents, & qui ſe rappelleront ſes licencieuſes paroles, doivent confeſſer qu'il pouſſa ce rôle bien avant, & que le lendemain, à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que ce qu'ils avoient vu & entendu la nuit.

L'année ſuivante, le beau monde ſe rendit en foule, pour voir la ſeconde repréſentation de cette curieuſe comédie, devenue fameuſe par le récit fidele des aſſiſtants. On attendoit *le grand acteur* ; mais il ne parut pas. La police lui avoit fermé la bouche :

le diable ſe tut conſéquemment. Il n'y eut que des convulſionnaires ſubalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils *un petit blaſphéme.* Le diable avoit épuiſé l'année précédente toute ſa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela ſe paſſe à Paris, dans le dix-huitieme ſiecle ? Pourquoi ? Comment ? A quel but ? Je n'en ſais rien, & bien d'autres ſeroient embarraſſés à répondre.

CHAPITRE CLXXX.

L'Egliſe de Sainte-Genevieve.

A Dieu ne plaiſe que je me moque de Sainte-Genevieve, patrone antique de la capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemiſes à la châſſe de la ſainte, lui demander la guériſon de toutes les fievres, & boire, en conſéquence, de l'eau mal-propre qui ſort d'une fontaine réputée miraculeuſe. Mais les échevins, le parlement & les autres cours ſouveraines lui demandent bien de la pluie dans la ſéchereſſe & la guériſon des princes, quand ils agoniſent, on découvre alors la châſſe par de-

grés, comme pour laiſſer échapper plus ou moins de vertu efficace, ſelon le danger. Quand il eſt extrême, alors la châſſe eſt expoſée toute nue.

A Dieu ne plaiſe que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au ſaint ſacrifice de la Meſſe, pour ſe proſterner devant la ſainte bergere! Le ſourire naît d'abord involontairement ſur les levres; mais quand je vois ſur le viſage des dévots la douce chaleur de l'eſpérance qui enflamme & brûle leur cœur; quand j'y lis les ſentiments d'affection dont ils ſont pénétrés, l'attente qui les conſume, la confiance qui les anime; je me reproche de ne point partager ces conſolantes émotions. La raiſon & la philoſophie ne mettent rien à la place de ces heureuſes & profondes illuſions.

Oui, tel ſavetier meurt d'amour pour Sainte-Genevieve, la conſulte dans ſes chagrins, l'invoque dans ſes peines, l'appelle dans ſes afflictions, & reſſent les tranſports de la paſſion la plus enthouſiaſte. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en préſence de la châſſe, de ces voluptés extatiques.

Je ſais que je ne vois pas ailleurs des fronts plus reſplendiſſants devant l'objet de leur tendreſſe. J'ai vu couler des pleurs; j'ai entendu des ſanglots, des ſoupirs qui m'ont ému juſqu'au fond de l'ame; & j'ai reſpecté en ce moment ce culte adapté aux

bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à ſa miſere. Il prie avec ferveur ; il prie de toutes ſes forces : ſon cœur ſe fond, s'amollit, ſe répand ; & l'ame du philoſophe reſte quelquefois ſeche & aride, même lorſqu'il veut s'élever vers un culte plus ſublime & plus pur.... Je retournerai au pied de la châſſe de Sainte-Genevieve ; je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je reſpecterai leur foi & leur confiance.

J'ai vu une femme préſenter trois chemiſes au robuſte Irlandois qui, au moyen d'une longue & peſante gaule, atteint à la châſſe de la ſainte, très-exhauſſée. Les chemiſes ayant ſuffiſamment frotté les parois de la châſſe, redeſcendirent ; mais la femme ſoutint que la chemiſe du milieu n'ayant point touché la châſſe, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuſe. Elle obligea l'Irlandois à reporter ſéparément la chemiſe du milieu au bout de la gaule : pour cette fois, le frottement fut complet, & la femme ſatisfaite. Elle s'aviſa de jetter ſon argent dans un tronc voiſin ; l'Irlandois ſoutint que cet argent devoit être mis dans un plat, & pas dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit priſe ; la femme emporta ſes chemiſes ſans s'embarraſſer de ſes murmures, & elle diſoit en s'en allant : *elles ont bien touché à la châſſe, je m'en vante !*

Curieux enſuite de lire des billets écrits, & appliqués aux colonnes voiſines ; je m'approchai & je lus :

On recommande à vos prieres une jeune femme environnée de ſéducteurs, & prête à ſuccomber.

On recommande à vos prieres un jeune homme qui voit mauvaiſe compagnie, & qui découche.

On recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres philoſophiques.

On bâtit une magnifique égliſe, pour placer cette châſſe ſous une ſuperbe coupole ; elle coûtera bien douze à quinze millions, & au-delà. Quelle énorme & inutile dépenſe qu'on auroit pu appliquer au ſoulagement des miſeres publiques ! Et quel temple peut-on élever, diſent les ſaintes Ecritures, à celui qui a le ciel pour manteau, & la terre pour marche-pied ? Les curieux iront viſiter l'architecture, & la populace la ſainte. On y travaille depuis trente années. Les os de Deſcartes repoſent dans l'ancien temple avec une épitaphe ; les reportera-t-on non loin de la châſſe qui opere des miracles ? Quel alliage ! Sainte-Genevieve & Deſcartes côte à côte ! Ils s'entretiennent dans l'autre monde : que diſent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Deſcartes n'a point de châſſe,

CHAPITRE CLXXXI.

Noviciat des Jéſuites.

O changement ! ô inſtabilité des choſes humaines ! Qui l'eût dit, que des loges de francs-maçons s'établiroient rue Pot-de-Fer, au noviciat des jéſuites, dans les mêmes ſalles où ils argumentoient en théologie ; que le *grand Orient* ſuccéderoit à la *compagnie de Jeſus* ; que la *loge* philoſophique *des neufs Sœurs* occuperoit la chambre de méditation des enfants de Loyola ; que M. de Voltaire y ſeroit reçu franc-maçon en 1778, & que M. de la Dixmerie lui adreſſeroit ces vers heureux :

Qu'au ſeul nom de l'illuſtre frere,
Tout maçon triomphe aujourd'hui :
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

que ſon éloge funéraire, & ſon apothéoſe enfin, ſe célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit Saint-François-Xavier.

O renverſement ! Le vénérable aſſis à la place du P. Griffet, les myſteres maçonniques remplaçant !... Je n'oſe achever. Quand

je ſuis ſous ces voûtes inacceſſibles aux groſſiers rayons du ſoleil; ceint de l'auguſte tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jéſuitiques, qui me lancent des regards furieux & déſeſpérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au ſon des inſtruments, dans la même ſalle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainſi le voulut le grand architecte de l'univers: il fut loué d'avoir combattu pendant ſoixante années le fanatiſme & la ſuperſtition; car c'eſt lui qui a frappé à mort le monſtre que d'autres avoient bleſſé. Le monſtre porte la fleche dans ſes flancs; il pourra tourner ſur lui-même encore quelque temps, & exhaler les derniers efforts de ſa rage impuiſſante: mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il ſatisfaſſe à l'univers.

O jéſuites! (1) auriez-vous deviné tout cela, quand votre P. la Chaiſe enveloppoit ſon auguſte pénitent dans ſes menſonges

(1) Les jéſuites achetoient d'un valet de garde-robe *la chaiſe percée* du feu roi d'Eſpagne, pour tâcher de découvrir, dans les papiers dont Sa Majeſté s'étoit ſervie, quelques éclairciſſemens ſur ce qu'il leur importoit de ſavoir. Un frere blanchiſſoit le papier de ſon mieux, en rapprochoit les morceaux; puis mes ruſés politiques liſoient, & tenoient conſeil. Cette anecdote peu connue eſt très-vraie.

les plus dangereux, & que d'autres de la même robe lui inſpiroient leur barbare intolérance, leurs idées baſſes, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ? Vous avez été les ennemis obſtinés de la lumiere bienfaiſante de la philoſophie ; & des philoſophes ſe réjouiſſent dans vos foyers de votre chûte rapide ! Les francs-maçons, appuyés ſur la baſe de la charité, de la tolérance, de la bienfaiſance univerſelle, ſubſiſteront encore, lorſque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïſme perſécuteur !

CHAPITRE CLXXXII.

Piliers des Halles.

Sous les piliers des Halles, ſubſiſte encore la maiſon où eſt né notre Moliere, le poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de friſpiers, qui vendent de vieux habits dans des magaſins mal éclairés, & où les taches & les couleurs diſparoiſſent.

Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir ; il eſt verd ou violet, & votre habillement eſt marqueté comme la peau d'un léopard.

Des courtauds de boutique, déſœuvrés, vous appellent aſſez incivilement; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent ſur votre route l'aſſommante invitation. La femme, la fille, la ſervante, le chien, tous vous aboient aux oreilles, c'eſt un piaillement qui vous aſſourdit, juſqu'à ce que vous ſoyez hors des piliers.

Quelquefois ces drôles-là ſaiſiſſent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui; ils ſe font un paſſe-temps de ce jeu indécent: on eſt obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur inſolence; mais ils ſont incorrigibles.

Vous y trouvez auſſi de quoi meubler une maiſon de la cave au grenier, lits, armoires, chaiſes, tables, ſecrétaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

Les femmes de ces frippiers, ou leurs ſœurs, ou leurs tantes, ou leurs couſines vont tous les lundis à une eſpece de foire, dite du *Saint-Eſprit*, & qui ſe tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là: elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfants.

Les petites bourgeoiſes, les procureuſes,

où les femmes exceſſivement économes y vont acheter *bonnets*, *robes*, *caſaquins*, *draps*, & juſqu'à des *ſouliers* tout faits. Les mouchards y attendent les eſcrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des ſerviettes & autres effets volés. On les y pince, ainſi que ceux qui s'aviſent d'y filouter. Il paroît que le lieu ne leur inſpire pas de ſages réflexions.

On diroit que cette foire eſt la défroque féminine d'une province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'Amazones. Des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* ſont épars, & forment des tas où l'on peut choiſir. Ici, c'eſt la robe de la préſidente défunte, que la procureuſe achete : là, la griſette ſe coëffe du bonnet de la femme-de-chambre d'une marquiſe. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemiſe.

L'*acheteuſe* ne ſait & ne s'embarraſſe pas d'où vient le *corſet* qu'elle marchande : la fille innocente & pauvre, ſous l'œil même de ſa mere, revêt celui avec lequel danſoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout ſemble purifié par la vente ou par l'inventaire après décès.

Comme ce ſont des femmes qui vendent & qui achetent, l'aſtuce eſt à peu près égale des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe débattent. De près, la ſcene eſt plus curieuſe

encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas là le beau ſexe) contemple des ajuſtements féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

Le ſoir, tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement; il ne reſte pas un mantelet, & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute le lundi ſuivant.

CHAPITRE CLXXXIII.

Rue Tirechappe.

Sortant des piliers des Halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi ? me demandera-t-on. Parce qu'ils y compoſent un habit, à peu près comme un tragique moderne compoſe une tragédie françoiſe, de pieces & de morceaux rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite, où pendent des milliers de fragments d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & ſous toutes les formes poſſibles; & à force d'aller d'une boutique à l'autre, il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le ſcientifique économe la reconnoît à la premiere vue. Son coup-d'œil eſt sûr; il ſait combien il faut de morceaux pour la façture de ſon habit,

& il en a la coupe toute imprimée dans ſon cerveau. Il fait la leçon au tailleur ſurpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle juſteſſe ! quelle préciſion ! Le tailleur ſe tait, admire ; & comme il a rencontré ſon maître, il ſe contente du prix pour la façon.

Cette rue ſemble renfermer un peuple juif, tant il eſt ſale & preſſé. C'eſt la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magaſins ſont comblés ; on ne ſait où couche toute la maiſon : les cloiſons ſont formées de leurs marchandiſes, qui montent juſqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes ſervent de rideaux, & tous dorment enſevelis ſous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi ; & quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon, on le porte à la croiſée, dont les carreaux ſont enduits d'une craſſe lucrative.

Ce peuple juif eſt riche ; il défile du matin au ſoir des morceaux d'étoffes de ſoie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.

CHAPITRE CLXXXIV.

Le Chiffonnier.

Je l'ai prononcé ce mot ignoble ! me le pardonnera-t-on ? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de ſon croc, ramaſſe ce qu'il trouve dans la fange, & le jette dans ſa hotte ? Ne détournez pas la tête ; point d'orgueil, point de fauſſe délicateſſe. Ce vil chiffon eſt la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le tréſor précieux de l'eſprit humain. Ce chiffonnier précede Monteſquieu, Buffon & Rouſſeau.

Sans ſon croc, mon ouvrage n'exiſteroit pas pour vous, lecteur. Ce ne ſeroit pas un grand mal. D'accord ; mais vous n'auriez aucun livre : vous lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît ſi vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui ſervira à conſerver les flammes de l'éloquence, les penſées ſublimes, les traits généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotiſme.

Toutes ces idées volatiles vont ſe fixer auſſi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images, tracées dans l'entende-

ment, s'attacheront, s'imprimeront, ſe colleront; & malgré la nature, qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront déſormais à l'univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au chiffonnier!

CHAPITRE CLXXXV.

Rue de la Huchette.

Une maiſon de quatre étages, toute peuplée, s'écroula dans cette rue le 7 Février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de ſix ans, que deux poutres, en ſe croiſant heureuſement ſur ſa tête, avoient préſervé de la mort; il n'avoit pas la plus légere contuſion.

Les Turcs qui vinrent à la ſuite du dernier ambaſſadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris que la rue de la Huchette, à raiſon des boutiques de rôtiſſeurs, & de la fumée ſucculente qui s'en exhale. On dit que les Limouſins y viennent manger leur pain ſec à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites; les broches ne déſemparent point le foyer toujours ardent. Un tourne-

broche éternel, qui reſſemble à la roue d'Ixion, entretient la torréfaction. La fournaiſe des cheminées ne s'éteint que pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuſe, par la conſtruction de ſes antiques maiſons, toutes de bois, l'incendie ſeroit inextinguible.

CHAPITRE CLXXXVI.

Le Gros-Caillou.

Ce lieu peuplé de guinguettes & ſur le bord de la riviere, au deſſous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gagaures Pariſiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or; mais c'eſt un manger délicieux, quand elle n'eſt pas manquée. Les cuiſiniers les plus fameux baiſſent pavillon devant tel marinier qui ſait mêlanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main groſſiere qui manie l'aviron. Les cuiſiniers ont beau être jaloux; ils accommodent les autres plats, excepté la matelotte: ainſi l'ordonne tout maître friand ou connoiſſeur.

On a voulu, au commencement de la guerre,

guerre, bâtir une frégate au Gros-Caillou, pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations sur mer. Le peuple émerveillé de la nouveauté de ce spectacle, arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déjà que la Seine alloit rivaliser & se fondre avec la Tamise. Une flotte devoit s'élancer de ces plages pacifiques, sur l'Océan, & passer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout prêtoit au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déjà les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formidable chantier. On demandoit deux sols aux curieux : on montroit sur l'arene les canons qui devoient faire respecter le pavillon François..... Mais un ruisseau qui s'enfla dans une nuit, emporta la frégate, & l'espérance superbe des armateurs.

Ne seroit-ce pas là en petit la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes ? *Videbimus infra.*

CHAPITRE CLXXXVII.

Quartier de la Cité.

Le premier & le plus ancien de Paris. C'eſt une isle qui n'a que cinq cents toiſes de longueur. Cette ancienne cité des Pariſiens renferme la cathédrale, l'archevêché, l'Hôtel-Dieu, les Enfants-trouvés, le Palais, & près de vingt égliſes : l'orfévrerie & la bijouterie y dominent. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine ; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Pariſien. La *ciſelure* & *le guillochage* ſoumettent tous les bijoux de l'Europe à paſſer par ſes mains. Il regne par la *gravure*.

Le quai des Orfevres offre enſuite une longue file de boutiques reſplendiſſantes de pieces d'argenterie ; c'eſt un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité ; on y eſt convaincu par ſes propres yeux, que cette ville s'eſt formée au haſard & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maiſons.

Chacun a d'abord choiſi ſon emplacement d'après les édifices publics, les temples, les

places ; on n'a jamais ſongé à l'alignement des rues, c'eſt-à-dire, à l'agrandiſſement futur de la ville : de là les places reſſerrées, les angles, les détours, l'étranglement des iſſues ; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aſpect déſagréable de maiſons petites, écraſées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues ; il faut être habile cocher pour ſe tirer d'affaire. Quelques bâtiments qui dominent, rendent les autres plus meſquins encore.

Dans les nouveaux quartiers, au contraire, tout eſt aligné ; point de places reſſerrées, point de carrefours étroits ; ils ſont vaſtes & réguliers ; on y travaille en grand, comme pour la ville de l'univers qui eſt devenue après pluſieurs ſiecles le chef-lieu de la ſouveraineté, le centre & le cœur du royaume, le reſſort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvements qui agitent la monarchie.

CHAPITRE CLXXXVIII.

L'Isle Saint-Louis.

Cette isle étoit autrefois partagée en deux par un petit bras de la riviere. On a joint les deux isles. C'eſt un quartier qui ſemble

avoir échappé à la grande corruption de la ville ; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaiſe vie n'y trouve un domicile : dès qu'on la connoît, on la pouſſe, on la renvoie plus loin. Les bourgeois ſe ſurveillent ; les mœurs des particuliers y ſont connues : toute fille qui commet une faute, devient l'objet de la cenſure, & ne ſe mariera jamais dans le quartier. Rien ne repréſente mieux une ville de province du troiſieme ordre, que le quartier de l'isle. On a fort bien dit :

L'habitant du Marais eſt étranger dans l'Isle.

On entre dans cette isle par trois ponts. Le Pont-Marie, qui y communique, portoit cinquante maiſons uniformes & profondes de quatre toiſes. Un débordement de la Seine (je le répete) emporta le premier Mars 1658, deux arches & vingt-deux maiſons. Avis renouvellé aux maiſons placées ſur des ponts, & que les inondations ont encore épargnées.

CHAPITRE CLXXXIX.

Plancher d'une partie de la Capitale.

Pluſieurs enfoncements qui ſe ſont faits dans les environs de Paris, particuliérement celui près de la barriere d'Enfer, il y a environ ſept ans, ont forcé le gouvernement à porter ſon attention vers les carrieres. Les premiers ſoins des réparations furent confiés au bureau des finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

Au mois de Juin 1777, ce travail fut donné aux officiers des bâtiments du roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorſque dans le même mois, des remiſes, dans une maiſon rue d'Enfer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

On ſuivoit la réparation de cette maiſon, & l'on commençoit des recherches avec une ſomme aſſez modique, quand, le 27 Juillet 1778, ſept perſonnes furent englouties dans les ruines d'une carriere à plâtre près Montmartre.

Cet accident réveilla de nouveau l'attention du gouvernement: on viſita ces carrieres, dont le vuide de cinquante pieds de hauteur, des piliers d'une nature de pierre

à ne pouvoir durer long-temps, & qui portoient une montagne d'environ quatre-vingt pieds d'épaiſſeur, annonçoient une ruine prochaine. Auſſi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncements affreux, ſous leſquels étoient enſevelis de malheureux ouvriers. Les vuides de ces carrieres étoient encore plus élevés que ceux de Meſnil-Montant; ils avoient juſqu'à ſoixante & dix pieds de hauteur.

Pour arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrieres, & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui exiſtoient.

Le danger étoit imminent. On doit peut-être rendre graces à ce premier accident qui a éveillé les ſecours, & a ſervi à éviter de plus grands déſaſtres.

On a comblé le vuide effrayant de ces carrieres, & affaiſſé les terres & les montagnes ſur elles-mêmes, en briſant les piliers par la mine. Ce fut un ſpectacle curieux & nouveau que donna l'art du mineur entre les mains de M. Vandermarck. On vit une colline conſidérable s'abaiſſer, &, d'après l'expreſſion populaire, *faire la révérence.* Il y eut juſqu'à quarante piliers briſés d'un ſeul coup de feu.

Paris eſt environné de carrieres, parce qu'on n'a pu conſtruire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du ſein de la terre. Il

y a des excavations conſidérables ſous le terrein des avenues & des fauxbourgs de Paris, du côté de Chaillot, de Paſſy, & de l'ancien chemin d'Orléans.

Curieux de viſiter ces carrieres abandonnées, j'y ſuis deſcendu par les caves de l'Obſervatoire.

Jadis un portier hableur vous faiſoit voyager pendant deux heures dans une eſpece de labyrinthe, ſous l'enceinte de l'Obſervatoire ſeulement, & vous perſuadoit fauſſement que vous étiez ſous telle ou telle rue. Dans un endroit où il ſe forme des ſtalactites, il crioit aux crédules Pariſiens : *Vous voilà ſous la riviere de Seine.* Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlataniſme. Tels étrangers ont cru avoir paſſé ſous la riviere, qui n'avoient pas quitté les caves de l'Obſervatoire.

On a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrieres; c'eſt par cette iſſue nouvellement formée que l'on s'introduit dans ces ſouterreins longs & ſpacieux. Je puis aſſurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'eſt une ville ſouterreine, où l'on trouve des rues, des carrefours, des places irrégulieres. On regarde au plancher, tantôt bas, tantôt plus élevé : mais quand on y voit des crevaſſes, & que l'on réfléchit ſur quoi porte le ſol d'une partie de cette ſu-

perbe ville, un frémiſſement ſecret vous ſaiſit, & l'on redoute l'action de la force centripete.

Des cavités, des ciels à demi-briſés, des enfoncements qui n'ont pas encore percé à jour, des fontis, des piliers écraſés ſous le poids qui les preſſe & qui menacent ruine, de doubles carrieres ſur leſquelles portent à faux les piliers de la premiere; quel coup-d'œil! Et l'on boit, & l'on mange, & l'on dort dans les édifices qui repoſent ſur cette croûte incertaine.

Le péril, il eſt vrai, diminue chaque jour, parce que l'adminiſtration a pris les meſures les plus ſages pour obvier au mal. Il étoit impoſſible d'étayer tout de ſuite un vaſte fauxbourg: on a été au plus preſſé, on a aſſûré la voie publique, puis on en viendra aux maiſons des particuliers.

D'abord on alloit au haſard, on établiſſoit des piliers indifféremment par-tout où l'on trouvoit des vuides, ſoit ſous des champs, ſoit ſous des jardins: on ne faiſoit rien aux endroits écraſés, même ſous les rues; on leur tournoit le dos, faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reſte de maſſe qui empêchât de ſuivre les voies & les découvertes, on retournoit encore ſur ſes pas. Voilà comme on dépenſoit beaucoup d'argent ſans parer aux dangers.

Il n'en eſt pas de même depuis que ce

travail a été confié aux bâtiments du roi : on a d'abord adopté le ſyſtême de réparer la voie publique ; plus elle eſt en danger, plus on s'en occupe. On paſſe directement à travers les enfoncements, en ſuivant les rues ; non-ſeulement pour connoître le centre du mal, mais encore pour ſavoir ſon étendue, afin de le réparer sûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenſes, qui étoient interceptées par ces enfoncements.

On fait de même pour des reſtants de maſſes ; on paſſe auſſi à travers ſans ſe déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage, en ce qu'elles ne conſtituent pas l'adminiſtration dans des frais qu'il auroit fallu faire pour paſſer autour de ces maſſes, & aller ſur le derriere rejoindre la direction de la rue ; & en ce que la pierre qui ſort de ces ouvertures ſert à conſtruire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien, par ce moyen, l'on a découvert de mal qui ne ſe ſeroit manifeſté qu'après quelque accident fâcheux.

Deux cents particuliers ont anciennement exploité leurs terreins. Chacun a fermé l'ouverture de ſa carriere. Pluſieurs de ces carrieres ont été réunies ; quelques-unes ſont reſtées entourées de maſſes. Pendant la premiere année de travail, on regardoit ces

maſſes comme non fouillées : mais l'expérience a fait connoître ce vice, & l'on a adopté le ſyſtême de deux galeries qui ſeroient ſuivies à travers le roc & les enfoncements, une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maiſons, & ſont conſolidées par des piliers bâtis de droite & de gauche, dont l'un eſt placé ſous les murs de face qui ſont ſur la rue. Par ce travail on réunira toutes les rues, & l'on ſera en état de faire connoître aux particuliers le deſſous de leurs propriétés. Le projet du gouvernement eſt de forcer chacun d'eux à faire ſes réparations, lorſqu'il y aura du danger.

Il eſt vrai que ce travail important n'eſt avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques, & l'on ignore à quel point le mal exiſte dans les autres quartiers. Mais on fouille, on creuſe, on avance ; & en ſuivant une ligne droite, on s'aſſure de l'état des choſes.

Tous les quartiers qui avoiſinent la riviere paroiſſent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter ; mais Paſſy, Chaillot & les environs de Sainte-Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inſpirer ici des frayeurs déplacées, mais repréſenter en hiſtorien fidele ce que nous avons vu. Aucune maiſon n'a fléchi, ſi ce n'eſt une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant

le mal, nous annonçons le remede. L'administration vigilante a employé tous les moyens capables de raſſurer les eſprits alarmés.

Il ſeroit inutile de taire ce que tout le monde ſait. L'homme eſt par-tout environné de dangers phyſiques ; mais le moins probable de tous eſt celui qu'on a voulu groſſir dans quelques brochures étrangeres, en repréſentant la ville de Paris comme prête à deſcendre avec tous ſes habitants dans une abyme ſans fond.

C'eſt une de ces images qui prêtent à la poéſie deſcriptive. Mais cette image n'en eſt pas moins fauſſe, moins outrée & moins contraire à l'état actuel des choſes. Nous n'avons rien négligé pour nous aſſurer du degré du danger, & nous ne l'eſtimons pas nul, mais foible, du moins pour la génération préſente.

CHAPITRE CXC.

Les J'ai vu, & les Je n'ai point vu.

Je n'ai point vu le diacre canoniſé en 1720, qui faiſoit des miracles au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres ; mais j'ai vu les champions de

Janſenius & les diſciples de Molina diſputer pour la grace *efficace* ou *ſuffiſante* avec un acharnement que l'arme du ridicule, dans les mains d'Ariſtophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

Mais bientôt ces abbés, qui *ergotoient* en grands théologiens, ſont devenus des petits-maîtres aimables, qui prennent la tonſure pour obtenir un bénéfice, qui paſſent gaiement leur temps à parcourir les ſociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paiſible les biens de l'égliſe, & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef l'évêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'aviſoit de dire, en les voyant : ces Meſſieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guittare, qui graſſeyent une chanſon, ſont tous *ſimoniaques ;* les Dames ſe feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diroient : quoi ! lorſque nous avons conclu avec Monſieur un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de M. le jeune prieur au teint de roſes, nous avons participé à la *ſimonie*..... Ah, que cela eſt drôle !

J'ai vu les *convulſionnaires ;* & dans quel temps ! Du vivant de Fontenelle, de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de l'abbé Raynal, de d'Alembert :

ils faiſoient leurs contorſions d'énergumenes, tandis que ces ſages tenoient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV, peu de temps avant ſa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de reſcriptions, pour en avoir huit; c'eſt-à-dire, donner 400 en obligations, pour avoir 100 en argent: mais j'ai vu le gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaiſſelle à l'hôtel des monnoies; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détreſſe. On voit dans une liſte imprimée & annexée au Mercure de France, que tel ſavetier, en généreux citoyen, avoit porté ſa taſſe d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze ſols pour le ſoulagement de l'état.

Je n'ai point vu le cardinal de Fleuri ſigner *ſoixante mille lettres de cachet* pour la bulle: mais j'ai vu cet arbre jéſuitique coupé dans ſes racines, & effacé peu-à-peu de l'univers, qu'il avoit couvert de ſes branches ſouples & obliques. La haine elle-même ſemble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfants de Loyola. Ils reprennent racine dans la Ruſſie-Blanche: le roi de Pruſſe & l'impératrice des Ruſſies les accueillent, quoiqu'ils connoiſſent très-bien & leur politique & leur eſprit.

Je n'ai point vu l'empyriſme de *Laws* donner les convulſions de la cupidité à tout un royaume, & changer le génie des Fran-

çois ; mais j'ai vu la doctrine du ſieur *Quesnai* apporter la famine, tandis que des hommes avides, qui faiſoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers.

Je n'ai point vu la France dans ſon état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoi ; mais j'ai vu une eſpece de guerre inteſtine & puérile entre la cour & la magiſtrature. J'ai vu deux exils de parlement ; & cette lutte petite & ridicule a plus ſéparé les cœurs du trône que tous les autres déſaſtres.

Je n'ai point vu les débats ſanglants pour la ſucceſſion de l'empereur ; mais j'ai vu deux guerres mal entrepriſes, mal conçues, & qui prouvent que la connoiſſance de nos vrais intérêts politiques nous manque, & nous manquera encore long-temps.

Je n'ai point vu l'hôtel-de-ville fermé, & le paiement des rentes ſuſpendu ; mais j'ai vu un miniſtre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux, briſer ceux de ſes voiſins, & faire des opérations vraiment *Cartouchiennes*. Qui le croiroit ? Il paſſa encore pour un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent ; car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui reſtoit au monarque.

J'ai vu la morgue pédanteſque des éco-

nomiſtes, de ces agromanes enflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une régénération univerſelle, ſans ſonger au fondement des loix politiques. Leur emphaſe ridicule, leur ſtyle dur & prolixe n'a pas contribué à faire honorer le *maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains, par les ſpéculations fauſſes, précipitées & précoces, qu'il avoit fait adopter au miniſtere. Et celui-ci, ſatisfait de rejeter la calamité générale ſur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne ſongea qu'à l'argent immenſe qu'il en retira.

J'ai vu les encyclopédiſtes n'accorder du mérite, des talents & même de l'eſprit qu'aux gens de leur parti, & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoiſſances. Ils ont donné priſe ſur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculiſés à leur tour pour avoir manqué d'eſprit en voulant dominer tous les eſprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a très-bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les états d'un tempérament robuſte : mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers ; l'une, *pour des enfants qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas* (1) ; & l'autre, pour *obliger*, à ce

(1) On avoit chargé les exempts de police

qu'il paroît, *le monarque à deſtituer ſon miniſtre qui étoit un honnête homme.* On tua dans la premiere un exempt : dans la ſeconde, on vola les pains chez les boulangers ; & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes, (les premiers venus) lorſque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile ! Le récit des *cauſes* appartient à l'hiſtoire.

J'ai vu enfin le même roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler des larmes à ſa mort. Etoit-ce là le même peuple qui s'étoit montré enthouſiaſte de ſon monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de ſanglots & de gémiſſements, pour obtenir ſa guériſon lorſqu'il étoit malade à Metz ? Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers tranſports ? Qu'avoit-il fait pour exciter des ſentiments abſolument contraires ? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-tour adoré, & vu avec indifférence ? Ce qu'il étoit ? Voici ma réponſe :

---

d'enlever les enfants vagabonds & mendiants ; ils mirent en *charte privée* quelques enfants de petits bourgeois, & ce, pour faire contribuer les parents : dans le même temps il y avoit des *fours*, c'eſt-à-dire, des endroits reculés, où les enrôleurs entraînoient les jeunes gens par force ou par adreſſe ; ils n'en ſortoient qu'aprés avoir ſigné un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

On peut peindre une nation, un peuple, un corps, une aſſemblée ; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes ; on peut deviner les reſſorts de la politique de l'Europe : ces touches hardies, élevées, grandes, majeſtueuſes, ſont à notre diſpoſition, & l'on peut rencontrer juſte. Mais qui a des inſtruments aſſez fins, l'œil aſſez pénétrant, pour approfondir le cœur d'un homme, le décompoſer & le définir ?

J'ai vu le caractere du roi dont je parle, analyſé, retourné, pendant plus de trente ans, & n'être pas encore ſaiſi. Quel homme cependant, dont la vie fut plus publique ?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute ſouvent de la vérité de l'hiſtoire, lorſqu'elle nous parle de certains déſordres dans les gouvernements. Ces faits incroyables paſſent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que pluſieurs autorités viennent à l'appui de l'hiſtorien, pour qu'il oſe peindre ce qui a été. Je ne haſarderai donc point ici une peinture qui paſſeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien aſſemblant les ſénateurs pour ſavoir à quelle ſauce il mettroit un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant ſurpris le ſénat que nous l'imaginions. Nous avons vu des choſes auſſi extraordinaires, ſans y faire beaucoup d'attention, &c. &c. &c.

Mais j'entends ſoutenir d'un côté, que la France poſſede aſſez de numéraire pour toutes ſes opérations ; & j'entends ſoutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ſes finances au niveau de celles d'Angleterre ; que la France a moins de finances que les autres états ; qu'un Hollandois eſt cinq fois plus riche qu'un François ; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulants*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

Enfin j'entends vanter la politique des états, qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on ſauroit par la banque, ajoute-t-on, quel eſt le fonds de l'eſpece qui ſe trouve dans l'état ; connoiſſance qui nous manque, & qui ſeroit utile au gouvernement, puiſqu'il connoîtroit ſes facultés & ſes reſſources.

Voilà les queſtions que l'on agite vivement, au moment que j'écris. Qu'en réſultera-t-il, puiſque l'opinion publique eſt une loi commencée ? Je l'ignore. Etablira-t-on une banque royale à la ſuite de tous ces emprunts, & à cauſe même de ces emprunts, comme en Angleterre ? Mais l'état en Angleterre eſt ſolidaire : tous les citoyens de France ſe rendroient-ils ou pourroient-ils ſe rendre ſolidaires de même ? Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y a loin de ces graves diſputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, ſur le mérite de deux ſonnets.

CHAPITRE CXCI.

Amour du Merveilleux.

Un homme à Londres annonce publiquement, que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places ? On ne peut accuſer les Anglois d'une ignorance crédule ; mais l'amour du merveilleux a agi ſur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, à Vienne. Chacun ſe diſoit : il n'eſt pas poſſible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorſqu'il invite avec éclat tout un public, lorſque des affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur ſe trouvera ſous les yeux d'une nombreuſe & reſpectable aſſemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-deſſous quelque choſe d'extraordinaire, & qui ne ſe devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier : *Venez chez moi, je me mettrai tout entier dans une pinte*, on lui auroit ri au nez : mais au moyen de l'affiche imprimée & collée, au moyen de l'aſſurance ef-

frontée du prometteur, vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité, chacun ſe diſoit ſecrétement : *On ne ſauroit ſe jouer à ce point d'un public reſpectable.* Tel eſt le peuple ; il ne croit pas qu'on puiſſe le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme emportant l'argent des curieux, & laiſſant la bouteille vuide ſur la ſcene ne vint à perſonne. Les promeſſes hardies gagneront toujours le peuple, & ſurtout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France depuis cent ans ?

Depuis, un faiſeur de miracles, ſans y ſonger & ſans le vouloir, a entraîné tout Paris ; & ſans la police, on en faiſoit ſubitemens un dieu (1). Depuis, un enfant *a vu ſous terre*, & des académiciens & des gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres d'une machine *avec laquelle il voyageroit dans l'air ;* & les cent mille livres ont été dépoſés chez un notaire.

(1) En 1772, ſi je ne me trompe, rue des Ciſeaux, trente mille hommes diſoient : *C'eſt un prophete; il guérit en touchant.* La rue ne déſempliſſoit pas d'eſtropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénéſie, mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne ſortit pas d'un caractere calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement ſi commun dans les émotions populaires. Une perſuaſion intime avoit

L'amour du merveilleux nous ſéduit donc toujours ; parce que, ſentant confuſément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre eſt reçu avec tranſport,

Un *peut-être* qui ſe paſſe en nous, nous fait eſpérer quelque choſe de nouveau ; & voilà pourquoi l'enthouſiaſte frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, ſon aſſurance, ſon œil enflammé, ſon air prophétique feront tomber dans le piege, juſqu'à celui qui le connoît.

Les convulſionnaires ont fait des tours de force, qui ſurpaſſent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le ſecret ; auſſi ces contorſions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides & les eſprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut aſſurer que ces tours ont quelque choſe de vraiment extraordi-

---

rendu les eſprits modérés. On s'approchoit de la maiſon, pour ainſi dire, en ſilence. Le *guériſſeur* avoit un air modeſte & ſimple : il étoit devenu *prophete* à ſon grand étonnement, & comme par haſard. On le fit ſortir de Paris avec ſa femme. Le peuple le voyant parti, ſe mit à le bénir, & ſe diſperſa ſans plaintes, ni murmures. On ne vit jamais une ſi grande affluence, & plus de tranquillité dans la multitude.

naire, quoiqu'on ſache de quoi eſt capable l'ardeur du fanatiſme & le deſir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque choſe de ſurnaturel, il eſt très-excuſable.

Un poëte nommé *Guimond de la Touche*, auteur d'une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, eſt mort à Paris, pour avoir vu des convulſionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans ſon délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes; & ne ſachant à quelle cauſe les attribuer, il expira, l'émotion ayant été trop forte pour ſon ame ſenſible.

Une ſecte nouvelle, compoſée ſur-tout de jeunes gens, paroît avoir adopté les viſions répandues dans un livre intitulé *les Erreurs & la vérité*, ouvrage d'un myſtique à la tête échauffée, qui a néanmoins quelques eclairs de génie.

Cette ſecte eſt travaillée d'affections vaporeuſes; maladie ſinguliérement commune en France depuis un demi-ſiecle; maladie qui favoriſe tous les écarts de l'imagination, & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du ſurnaturel. Selon cette ſecte, l'homme eſt un être dégradé, le mal moral eſt ſon propre ouvrage; il eſt ſorti du *centre de vérité*; Dieu par ſa clémence le retient dans la *circonférence*, lorſqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini; le *cercle* n'eſt que l'explo-

ſion du *centre* : c'eſt à l'homme de ſe rapprocher du *centre* par la *tangente*.

Pour pouvoir enfiler cette *tangente*, les ſectateurs de ces idées creuſes vivent dans la plus rigoureuſe continence, jeûnent juſqu'à tomber dans le maraſme, ſe procurent ainſi des rêves extatiques, & éloignent toutes impreſſions terreſtres, afin de laiſſer à l'ame une liberté plus entiere & une communication plus facile avec le *centre de vérités*.

L'activité de l'eſprit humain qui s'indigne de ſon ignorance ; cette ardeur de connoître & de pénétrer les objets par les propres forces de l'entendement ; ce ſentiment confus que l'homme porte en lui-même, & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoiſſances : voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette inveſtigation des choſes inviſibles ; plus elles ſont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & ſe confie aux myſteres. Le monde imaginaire eſt pour lui le monde réel.

CHAPITRE CLCII.

Fumier.

Le fumier abonde dans la capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il ſert à féconder les marais des environs, où croiſſent la ſalade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation eſt forcée, contractent preſque toujours un goût déſagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroiſſement précoce. L'oſerai-je dire ? il en eſt de même des eſprits : on les fume en quelque ſorte ; c'eſt-à-dire, qu'on les pouſſe, qu'on les ſurcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition faſtueuſe ; on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Pluſieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des diſpoſitions dans leurs enfants ; ils ruinent leur ſanté, pour en faire des ſavants. Les malheureux prix de l'univerſité achevent de tourner la tête à ces peres, qui s'imaginent que c'eſt là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés ſur l'écolier qu'embraſſe le premier préſident. Auſſi le Pariſien, qui

qui en général a de l'eſprit à dix-huit ans, eſt un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuiſé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.

CHAPITRE CXCIII.

Jardinage.

Le jardinage eſt cultivé aux environs de Paris ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs qui ſe livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

Les plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyau ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont, pour ainſi dire, des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs ainſi que les légu-

mes participent à cette heureuſe culture ; & l'on apperçoit combien elle eſt précieuſe, quand elle eſt dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins, où le regne végétal brille dans toute ſa pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant ſon extrême opulence, quand il l'emploie à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornements. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers qui enchantent le regard & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellents, ces arbres fruitiers promettent le charme non interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant eſt abſous pour le moment, en faveur de cette abondance, qui ne préſente que des tableaux innocents, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la capitale.

J'ai vu quatre mille pots d'ananas chez le duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit, naturaliſé en Angleterre, croîtroit en France avec plus d'avantage encore, ſi l'on s'attachoit à le cultiver. Le duc en a tous les jours huit à dix ſur ſa table : mais

on a négligé ailleurs cette culture ; elle dépend d'une ſerre chaude, peu coûteuſe, & qui récompenſeroit largement des premieres avances. Je conſeille aux amateurs d'aller à Navarre, étudier les procédés ſimples & ſavants du jardinier Anglois qui dirige cette bonne & admirable eſpece, ainſi que pluſieurs autres, non moins précieuſes. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers eſt celui du duc de Penthievre, à Anet : la vue en eſt mille fois plus agréable que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des ſculptures, qui ornent les châteaux, les palais & les maiſons de plaiſance.

Dans Paris, les jardins de M. le duc de Chartres, de M. le duc de Biron, & de M. Boutin, ſont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il eſt ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ſes barrieres.

CHAPITRE CXCIV.

Bibliotheque du Roi.

Ce monument du génie & de la ſottiſe prouve que le nombre des livres ne fait pas les richeſſes de l'eſprit humain. C'eſt dans une centaine de volumes environ, que réſident ſon opulence & ſa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bibliotheque immenſe, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur ſur *vingt* de hauteur, de théologie myſtique ; *cent cinquante* de la plus fine ſcholaſtique ; *quarante toiſes* de droit civil ; une *longue muraille* d'hiſtoires volumineuſes, rangées comme des pierres de taille, & non moins peſantes ; environ *quatre mille* poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c. ſans compter *ſix mille* romanciers, & preſque autant de voyageurs. L'eſprit ſe trouve obſcurci dans cette multitude de livres *inſignifiants*, qui tiennent tant de place, & qui ne ſervent qu'à troubler la mémoire du bibliothécaire, qui ne peut pas venir à bout de les arranger. Auſſi ne les arrange-t-on pas ; & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne ſert qu'à redoubler la confuſion de ce ténébreux chaos.

S'il faut passer par toutes les sottises imaginables, comme le dit Fontenelle, pour arriver à des choses raisonnables, nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont assurément épuisé toutes les extravagances possibles. Tous ces gros volumes de théologie, de jurisprudence, de médecine, d'histoire, &c. en sont la preuve. L'esprit humain paroît bien misérable dans cette riche collection; & c'est là le vrai lieu pour déplorer la foiblesse de la raison de l'homme, & gémir sur ses incroyables productions.

La folie & la stupidité ont entassé ces *in-folio*; & l'huître dans sa coquille, paisible sur son rocher, paroît supérieure à ce *docteur* qui déraisonne pendant six mille pages, & qui se vante encore d'avoir embrassé *la science universelle*. Rien n'attriste plus que de contempler en silence ces épaisses archives de la démence la plus orgueilleuse & la plus profonde: on est tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poison, & de s'enfuir à toutes jambes.

Cependant la lie des opinions humaines se dépose insensiblement, malgré ceux qui la soulevent & se plongent dedans; & il est à présumer que la boisson dont nous allons jouir sera pure & saine.

Mais qui saisira un flambeau pour anéantir cet absurde ramas de vieilles & folles

conceptions, que le génie méconnoiſſant ſes propres forces & ſe confiant en autrui, va conſulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui font perdre un temps précieux ?... Que dis-je ! réprimons ce premier mouvement : ne brûlons rien. Ceſſez de frémir, peſants érudits, bizarres bibliomanes, faſtidieux compilateurs de faits inutiles : allez, gorgez-vous d'une ſcience déplorable ; copiez les erreurs anciennes, compoſez-en un nouveau magaſin : oubliez votre ſiecle pour celui de Séſoſtris. Votre pédanterie m'amuſe, & le mépris ſuffit... Oh ! diſons-nous quelquefois pour nous inſpirer un ſalutaire retour ſur nous-mêmes : l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres ; & il refera la guerre ſur quelques paſſages de ces énormes volumes.

Mais, comme un ſot devient plus ſot avec des livres, parce qu'il y croit ; un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même faire jaillir une ſeule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, juſqu'à ce qu'il nous en démontre l'abſolue inutilité. Point de flambeau deſtructeur ; la ſottiſe n'eſt point dans le livre, elle eſt dans le lecteur..... M'entendra qui voudra ; je ne veux pas ici être plus clair.

Ce vaſte dépôt n'eſt ouvert que deux fois la ſemaine & pendant deux heures

& demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y eſt mal ſervi, & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les réglements des ſubalternes, pareſſeux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiſer chaque jour dans ces gros volumes, faits pour être conſultés plutôt que pour être lus ? Il faut attendre des mois entiers qu'il plaiſe aux *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuient, & ils ne vous les donnent qu'en *rechignant.*

CHAPITRE CXCV.

Fuſiliers aux Spectacles.

On ne ſauroit repréſenter une comédie ſans trente fuſiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

Il eſt bien des ſifflets, mais nous avons la garde.

Ce vers eſt devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état paſſif; & qu'il ſoit ennuyé, ou foulé, ou briſé, il n'a pas le droit de marquer ſa gêne ou ſon mécontentement.

Ce pauvre public paie néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il deſire. Les fuſils l'environnent, & il lui eſt

tout auſſi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de ſanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre, excepté dans quelques fievres paſſageres, eſt d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifeſter ſon exiſtence, des ſoldats ſont là pour ſaiſir les gens au collet.

On vous mene enſuite chez un commiſſaire; mais *c'eſt l'officier de garde* qui vous *juge* réellement, ſur le rapport incertain de la ſentinelle. Le commiſſaire n'eſt là que pour ſauver les apparences : vous êtes condamné *militairement ;* c'eſt l'officier qui vous envoie en priſon : car le commiſſaire donne aveuglément ſa ſignature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

Cet abus vexatoire eſt aſſez connu ; mais on ne ſavoit pas ſans doute que l'on ne traînoit un citoyen chez un commiſſaire que pour la forme, & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui, quoique vous ſoyez traduit à ſon tribunal.

Nos ſpectacles auroient beſoin d'un écrivain qui les ſurveillât, pour ainſi dire, qui tînt regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des comédiens.

Tous les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies qui pourroient

contribuer à ſa perfection ? En fait des plaiſirs que procure ce bel art, on doit ſe montrer délicat ; & ſi l'illuſion n'eſt pas entiere, elle eſt nulle.

Comment la critique ne repouſſe-t-elle pas ces automates qui aſſaſſinent la ſenſibilité publique, en détruiſant la beauté de nos chefs-d'œuvre ? Tel comédien s'aguerrit aux ſifflets ; & les huées les plus univerſelles n'arrivent plus à ſon oreille que comme un murmure doux & paſſager. Rentré dans la couliſſe, il s'eſſuie le front, & tout eſt oublié juſqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous aſſaſſiner.

Le critique vigilant, qui au nom du public pourſuivroit ce cruel ennemi de ſes plaiſirs, le chaſſeroit infailliblement de la ſcene, ou l'obligeroit à vaincre par ce travail les défauts qui le rendent inſupportable.

Le même cenſeur intimideroit la pareſſe, rappelleroit au théatre (qui le paie) le comédien avide, qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui oſe enſuite toucher un argent qui ne lui eſt pas dû. Il donneroit en même temps de juſtes louanges à l'acteur zélé & aſſidu, & ſur-tout à celui qui ſe prêteroit le plus aux nouveautés théatrales ; tandis qu'il feroit ſentir que, ſi tel autre s'y refuſe, c'eſt autant par l'incapacité de ſaiſir un rôle qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour ſon art.

Tel étoit le Kain : uniquement voué aux productions de M. de Voltaire, il avoit fait le vœu ſecret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément ſe dire malade, lorſqu'il avoit joué ſept ou huit fois dans un hiver. Il abandonnoit le théatre de la capitale, montoit en chaiſe de poſte, & alloit eſſayer s'il ſe porteroit mieux en province, en repréſentant deux fois par jour : alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris, c'étoit ſeulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à peu près ſemblables, qu'il promenoit enſuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus. On le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie françoiſe. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir ſa Melpomene ; il ne lui connoiſſoit qu'un viſage & qu'une attitude : de là ſon jeu circonſcrit ; car il n'appercevoit rien au-delà des vêtements que renfermoit ſon coffre.

Cet acteur trop vanté n'a jamais joué paſſablement dans une piece nouvelle, parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit beſoin d'un travail long & opiniâtre pour produire un grand effet : auſſi ſon

jeu, enfant de la réflexion, n'a-t-il pu embraſſer que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais oppoſées. O ſublime Garrick, que tes moyens, beaucoup plus étendus, étoient d'une toute autre vérité!

CHAPITRE CLCVI.

Petites Loges.

C'eſt un fruit moderne de la licence des mœurs, un uſage indécent qui ſacrifie le ſpectacle & le public à la délicateſſe impérieuſe de deux ou trois cents femmes qui n'ont rien à faire, & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens qui cherchent un délaſſement utile, & dont la fortune ne ſauroit atteindre à cette commodité luxueuſe.

Par l'arrangement des *petites loges*, les comédiens enrichis dès le commencement de l'année, ne ſont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur pareſſe eſt dédaigneuſe; la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence aviliſſante: & tel comédien qui ſe rend inviſible ſix mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-ſept ou dix-huit mille francs. Cette ſomme lui eſt payée par le public de la capitale, qui auroit le droit de réclamer ſa préſence.

On a indiqué le moyen bien ſimple de ſoudoyer chaque acteur par repréſentations. En payant de ſa perſonne, il déploieroit ſes talents: l'émulation naîtroit de la néceſſité; & c'eſt la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites loges*; c'eſt que, contre tout droit & raiſon, les comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent aux auteurs des pieces nouvelles. Auſſi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, ſans que perſonne ait eu le mot à dire.

» Si le public ſe plaint de voir les comédiens diſpoſer ainſi de la ſalle, une petite-maîtreſſe s'écrie: » Comment! l'on veut m'aſtreindre » à entendre une comédie toute entiere, » pendant que je ſuis aſſez riche pour n'en » écouter qu'une ſcene? Oh, c'eſt une ty» rannie! Il n'y a plus de police en France: » puiſque je ne peux pas faire venir la comé» die chez moi, je veux au moins avoir la » liberté d'y arriver à ſept heures, d'y pa» roître en ſimple déshabillé, comme lorſ» que je ſors de mon lit. Je veux y appor» ter mon chien, mon bougeoir, mon vaſe » de nuit: je veux jouir de mon fauteuil, de » ma dormeuſe, recevoir l'hommage de » tous mes courtiſans, & m'en aller avant » que l'ennui me ſaiſiſſe: me priver de tant » d'avantages, c'eſt attenter à la liberté que

» donnent le bon goût & la richeſſe (1). «

Il faut donc, quand on eſt femme, avoir dans une *petite loge* ſon épagneul, ſon couſſin, ſa chaufferette, mais ſur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous inſtruit de tout ce qui entre & de tout ce qui ſort, & qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans ſon éventail une petite ouverture, où eſt enchâſſé un verre; de ſorte qu'elle voit ſans être vue.

Le public reſte à la porte du ſpectacle, ſon argent à la main, à cauſe des *petites loges* louées à l'année, & qui demeurent ſouvent vuides, au détriment des amateurs, qui ſe rejettent ſur les boulevards, déſeſpérés qu'ils ſont de ne pouvoir plus fréquenter le théatre national.

L'avantage de l'art, du public, des auteurs & même des comédiens, exigeroit une ſeconde troupe. Tout Paris la deſire, la demande, en ſent la néceſſité. Mais que fait la voix du public? Les gentilshommes de la chambre ont dit à l'art, *tu n'avanceras point*; au public, *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner*; aux auteurs, *nous ferons de vous ce que nous jugerons à-propos*. Et l'art, & le

(1) Ce morceau avec des guillemets eſt pris d'une brochure intitulée: *Les Vues ſimples d'un bon Homme.*

public & les auteurs ſe ſont vus ſous le joug bizarre des gentilshommes de la chambre.

Comment & pourquoi ces ſeigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions ſur les ouvrages du génie ? Comment s'oppoſent-ils aux progrès d'un art qui intéreſſe tout à la fois la dignité & les plaiſirs de la nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théatre ? De quel droit ſoumettroient-ils un auteur à leur tribunal ? C'eſt ce que perſonne ne ſait ; c'eſt ce qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce ſingulier deſpotiſme, ils l'exercent ſans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit dès que la paſſion s'en mêle, la régence des princes & princeſſes des couliſſes & de tout ce qui a rapport aux planches eſt pour eux une affaire de parti auſſi chaude que s'il s'agiſſoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des auteurs, peres du théatre, nourriciers des comédiens, ont été juſqu'à ce jour ſi incertains & ſi flottants, ſi ſubordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les conſidérer comme nuls.

Ils ſe ſont raſſemblés en corps depuis trois années, pour expoſer leurs droits & les faire valoir. L'orateur eſt M. Caron de Beaumarchais qui, dans ſes plaiſants mémoires, perça de la même épée le rapporteur Goëſman &

ſon parlement : bleſſure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de pluſieurs écrivains qui ont de l'eſprit, & qui doivent avoir du courage & un caractere dans leur propre cauſe. Cela eſt curieux, & ſervira à réſoudre un petit problême moral, que nombre d'obſervateurs ſe ſont propoſé en ſilence & à eux-mêmes (1).

CHAPITRE CXCVII.

Maîtres en fait d'armes.

L'art de tuer ſon homme proprement. Eh bien, il eſt érigé en maîtriſe, en communauté, que dis-je ! en *académie.* L'art d'allonger une botte ſe trouve conſacré par un privilege du ſouverain ! Donnadieu eſt académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en ſignant l'arrêt de mort contre

(1) Les Gens de lettres n'ont rien fait. On les a amuſés, ſachant bien que leur feu s'évaporeroit. Ils ſont tombés dans le piege le plus groſſier, les yeux ouverts ; c'eſt ce qu'avoient prévu les gens du monde, qui avoient dit : *Le corps dramatique* n'aura pas l'eſprit des ſavetiers aſſemblés.

les duelliſtes, ſigna la même année des lettres-patentes en faveur des maîtres en fait d'armes : tant il étoit profond légiſlateur ! On reconnoît bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

Enſeigner la *tierce*, la *quarte*, la *botte ſubtile* & *ſecrete*, & vouloir qu'un habile tireur ne ſoit pas tenté d'appeller ſur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette ſavante eſcrime, c'eſt ne point connoître l'eſprit bretailleur qu'on puiſe dans ces ſalles d'armes.

Il eſt dérivé d'abord de *l'eſprit des tournois* ; il agita enſuite notre orgueilleuſe nobleſſe, puis il eſt deſcendu chez les bourgeois ; il eſt relégué maintenant parmi les ſoldats aux Gardes. On croit devoir le conſerver encore dans les garniſons. Cette fureur qui égaroit notre vaine nation, il n'y a pas un ſiecle, ſemble s'être concentrée là dans ſon dernier aſyle.

La raiſon regarde ces maîtres en fait d'armes à peu près comme les anciens gladiateurs. Je ne ſais à quoi ſervent tous ces *manieurs* de fleurets dans un état policé, où la force & la violence ſont interdites à chaque particulier, où il n'a pas le droit de ſe faire juſtice lui-même. C'eſt une école dangereuſe à celui-là même qui ſe confie en ſes études, & l'on ne peut la conſidérer que comme le reſte impur de ce préjugé

barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

On peut refuſer aujourd'hui un duel, quand le motif n'en eſt pas abſolument *grave*; l'on dit à l'homme qui vous provoque, *je ne me bats point pour cela*; & ſi votre adverſaire vous preſſe en vous diſant, c'eſt une lâcheté que de craindre de mourir, vous lui répondez comme cet ancien philoſophe, *chacun eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.*

Cette férocité des ſiecles précédents eſt donc, pour ainſi dire, anéantie; mais je crains qu'elle ne ſe réveille ſous une forme plus rare, mais cent fois plus odieuſe.

On ne rougit pas de ſe battre au piſtolet, arme favorite des *Nivet* & des *Cartouche*, qui n'admet que le ſang-froid de l'aſſaſſin & la cruelle intrépidité d'une main meurtriere; c'eſt une démence frénétique oppoſée au vrai courage; ſans parler ici de ce courage plus noble qui agit pour la cauſe générale; car toute cauſe particuliere que l'on défend ſi cruellement contre toutes les loix divines & humaines, ne peut avoir pour baſe qu'un orgueil féroce & inſenſé.

Laiſſons aux abominations de la guerre cette arme violente & perfide! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en ſervira au ſein de la patrie & dans nos foyers domeſtiques!

On dit que des hommes (horreur épouvantable !) ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel le fuſil qui ſert dans nos forêts à tuer le ſanglier dévaſtateur & le loup carnaſſier. Eh bien, ſous une figure humaine, les hommes ſi fideles à ce chimérique, à cet horrible point-d'honneur, étoient fort au deſſous des loups & des ſangliers.

Que ne doit-on pas à la philoſophie qui tempere ces atroces fureurs, ou du moins les flétrit de tout ſon pouvoir, en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raiſonnables !

CHAPITRE CXCVIII.

Jeux de haſard.

L'empereur de la Chine a dit : je défends les jeux ; ſi quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie, eſpérez, mais travaillez ; les plus actifs ſeront les mieux traités.

Ces jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail, l'économie, l'amour des arts ; ils proſternent l'homme devant des êtres fantaſtiques, le ſort, le haſard, le deſtin. Au lieu de remédier à

l'inégalité des richeſſes, ils donnent l'or à celui qui en a déjà, & qui en eſt le plus avide. Ils raviſſent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens légitimes; ils nourriſſent, ils enflamment ſa cupidité & la trompent, pour l'abandonner au déſeſpoir.

C'eſt dans ces aſſemblées, où des dupes ſont aux priſes avec des fourbes, qu'il faut voir des phyſionomies défigurées par toutes les paſſions honteuſes, la rage, le remords, la joie féroce; on a raiſon d'appeller ces ſalles un *enfer*. Ce vice ſe punit de lui-même; mais il eſt comme indeſtructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les ambaſſadeurs, c'étoient des maiſons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur: mais elle a déjà repris ſon cours d'un autre côté; c'eſt un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puiſſe ſe flatter de l'extirper en laiſſant croître les autres.

Si l'or du moins ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais non, il remonte toujours vers le banquier de profeſſion, le *tailleur de pharaon*; & les *ponteurs* iſolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite,

il ſeroit toujours condamnable ; mais il ceſſeroit d'être un vol public.

Un tripot eſt accordé par protection à une femme de qualité pour rétablir ſa fortune ; tous frais faits, elle recueille quatre cents livres par ſéance, compte avec ſes valets, & partage avec ſes protecteurs ; on uſe pour dix louis de cartes, la ferme s'en trouve bien, & l'on dit qu'il y a des choſes qu'il faut tolérer. Les intéreſſés trouveroient un raiſonnement contraire fort abſurde. Bientôt on dira avec Mandeville, que *le commerce languiroit, que l'état s'appauvriroit, ſi les femmes s'aviſoient d'être chaſtes, & les peres de famille économes.*

Les tripots ſont dangereux : mais conſidérons en même temps qu'un jeune homme qui voyage en France, ou qui entre dans le monde, & qui jouit de *cinquante mille livres de rente*, ne doit pas craindre d'abandonner certaine ſomme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête : cela dépend du choix des maiſons ; s'il ſe refuſe à ce ſacrifice, on peut aſſurer qu'il voyagera mal, ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir, ſe conduira ignoblement, & tombera peut-être dans la mauvaiſe compagnie, où il fera plus de dépenſes que dans la bonne. La crainte d'être dupe l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels ; & pour un homme riche, il eſt tout auſſi triſte de ne pas jouer

que de jouer avec paſſion, ou bien avec le premier venu.

Tel eſt le langage uſité du monde, & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

Quelle différence entre le rateau que le jardinier promene ſur la terre pour en féconder les préſents utiles, & le rateau que les joueurs promenent ſur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent. La reſſemblance de la dénomination fait naître, malgré ſoi, les idées les plus ſingulieres ſur le travail agreſte de l'un, & l'emploi oiſif & cupide de l'autre.

CHAPITRE CXCIX.

Loix Somptuaires.

On n'en connoît d'aucune ſorte ; les femmes ont pleine licence à cet égard ; elles choiſiſſent leurs ajuſtements comme bon leur ſemble. La femme d'un commis, ou de l'épicier du coin, ſe mettra comme une ducheſſe : le gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné : s'il a payé les impoſitions royales & ſa capitation, permis à lui de ſe ruiner.

Point de Caton à l'humeur ſtoïque, qui

harangue avec force pour la conſervation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur uſage, de porter des habits de diverſes couleurs, de ſe faire voiturer à Rome, &c.

Le ſénat de Berne défend auſſi les rubans, la gaze, les *bouffantes*, les petits cerceaux de baleines : mais à Paris, tout le monde reſſemble au tribun Valerius, qui plaida contre cette loi Oppienne en faveur des dames. Elles ne peuvent figurer, ni dans la robe, ni au pied des autels, ni dans les armées ; elles ne portent point les cordons, les croix, les décorations extérieures, qui rehauſſent les hommes ; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui ſatisfont l'orgueil ou récompenſent les ſervices. Que leur reſte-t-il donc ? La parure, les ajuſtements : voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur, ce petit regne domeſtique ?

Tout cela eſt, je crois, bien dit ; mais enfin, ces brillantes inutilités ſont priſes ſur la ſubſiſtance des enfants. C'eſt un luxe déplorable que celui qui, pour un ſallon doré, des bougies, des dentelles, des habits brodés, des bijoux, des chenets travaillés, retranche à la table, fait jeûner les convives & les domeſtiques ; & ce luxe pué-

rile eſt devenu celui des bourgeois enorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

Les diſſipations des femmes vont leur train ; les petites fortunes ſe renverſent ; le patrimoine des enfants ſe trouve altéré au jour de leur majorité.

Le grand-duc de Toſcane a voulu proſcrire le luxe exceſſif, en menaçant de ſon ſeul *déplaiſir* les infracteurs de ſes invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

On ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir. Les prédicateurs & les économiſtes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des commiſſaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher ces ornements de leurs têtes, qui plaiſent tant aux vendeuſes & encore plus aux acheteuſes de modes.

CHAPITRE CC.

Etrangers.

Un étranger eſt ſouvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'eſt imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriroient les principales maiſons : il s'eſt abuſé ; les Pariſiens redoutent les liaiſons trop étroites & qui deviendroient gênantes. Les maiſons de la haute nobleſſe ſont d'un accès difficile ; celles de la bourgeoiſie riche ne s'ouvrent guere plus aiſément : cette foule prodigieuſe d'aventuriers ſouples & audacieux, qui ſous un extérieur impoſant ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'ailleurs, on a peine à cultiver ſes connoiſſances & ſes amis ; ce n'eſt pas pour donner ſon temps à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Pariſien économiſe les heures, ne ſe livre pas facilement : il eſt poli, mais il n'eſt pas familier.

Les frippons de tout pays ont donc fait beaucoup de tort aux honnêtes gens qui voyagent pour s'inſtruire ; il n'y a que les noms célebres qui faſſent tomber toutes les barrieres

barrieres & qui entrent par-tout. On offre aux autres quelques dîners, on leur rend quelques viſites de cérémonie ; mais ils ne ſont pas admis aux aſſemblées particulieres, où l'eſprit aimable & le caractere original ſe développent en liberté.

L'étranger, qui ſent qu'on le traite cérémonieuſement, éprouve une ſorte de gêne, & ſe jetera le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs & chez les filles : c'eſt là qu'il s'amuſera, qu'il jouira ; mais quand il retournera dans ſa patrie, il ne ſera pas au fait du ton qui regne dans les premieres claſſes. Il prendra le ton de la débauche pour le ton univerſel.

Les amuſements publics le dédommageront de l'eſpece de contrainte qu'il aura éprouvée ; ils ſont nombreux. Il connoîtra donc très-bien l'hiſtoire des ſpectacles, les anecdotes des filles de théatre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour ; mais il ignorera tous les fils ſecrets qui font mouvoir les caracteres, les fortunes, & donnent aux événements publics une ſi prodigieuſe mobilité ; il n'en ſaura pas plus là-deſſus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dreſde ou Pétersbourg.

L'étranger qui n'a point d'amis, conſéquemment de ſociété reglée, marche au haſard au milieu de ſix cents mille ames qui ne s'occupent que de leurs affaires &

de leurs plaiſirs : il peut tomber le même jour dans la paſſable, la mauvaiſe, la déteſtable compagnie ; rien ne lui aura appris à les diſtinguer, & du fond de ſon hôtel garni il ne pourra deviner mille choſes qui abuſent au premier aſpect, mais qu'il faut conſidérer avec attention pour les reconnoître ſous leur véritable point de vue. S'il eſt trois jours ſans ſortir, on le croira parti ; on ne ſongera plus à lui, l'ennui le ſaiſira, & il maudira la capitale.

Il doit donc ſe ménager des connoiſſances dans toutes les claſſes, parce que dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le ſoir ; on court ſans ſe trouver ; & ſi l'on ne s'environne pas d'une compagnie fidelle, on riſque d'être ſeul. Chacun fond ſous vos yeux, en vous donnant la main, court à ſes parties de plaiſir ; & les voilà inviſibles juſqu'à ce que le haſard vous les faſſe rencontrer.

Les étrangers peuvent donc fort bien peindre les ſpectacles, les promenades, les mœurs publiques, tout ce qui eſt vivant, tout ce qui eſt viſible à tous les regards ; mais quand ils voudront parler de l'intérieur des maiſons, de la vie privée des hommes opulents, du caractere des hommes en place, des nuances particulieres, ils en impoſeront à leurs concitoyens.

Un nom fameux eſt la meilleure lettre

de recommandation qu'on puiſſe avoir : alors les hautes claſſes ſont curieuſes de voir & d'examiner l'homme qui le porte ; il peut établir une liaiſon noblement familiere, aſſidue & libre de toute gêne ; & dans tout ce qu'on lui dit, il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas ; car l'homme qui penſe, s'inſtruit ſur tout par ce qu'on lui tait.

De miſérables chaumieres en boue & en charpente ſont, à l'extrêmité des fauxbourgs, les avenues de la capitale. L'étranger croit qu'on l'abuſe, ou eſt tenté de retourner ſur ſes pas, quand on lui dit, *voilà Paris.*

CHAPITRE CCI.

Annonces des Spécifiques.

Ce mal contagieux, puiſé au ſein du plaiſir, & qui dégrade l'eſpece humaine par un poiſon ſubtil & caché, eſt tellement répandu qu'on a ceſſé de lui imprimer une certaine honte ; & c'étoit bien aſſez de la douleur.

Il paroît que ce fléau n'eſt pas dû à la découverte du Nouveau-Monde ; qu'il a préexiſté en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'eſt la lepre des H[illegible] & des Arabes.

Si ce venin diminue à meſure qu'il eſt détaillé, ſi c'eſt *la bourſe de jetons*, comme on dit familiérement; c'eſt à Paris qu'il doit s'annuller par ſa prodigieuſe diſtribution.

Regardez dans les rues combien de viſages pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de conſtitutions ruinées & décompoſées!

C'eſt qu'il y a quelque choſe de plus terrible que la maladie; c'eſt cette foule de prétendus anti-vénériens internes, poiſons deſtructeurs, plus pernicieux les uns que les autres, & ſcellés tous de privileges royaux.

L'empire du charlatanisme a ſur-tout pour baſe la maladie vénérienne. Par-tout des annonces ſéduiſantes rempliſſent nos mains; on n'entend parler que de ſpécifiques décorés de belles épithetes; on ne parle point de l'application du mercure; on vous le fait avaler ſous les jolis noms de dragées, ſyrop, élixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole anti-vénérienne. Que de duppes & de victimes! Ainſi, malgré l'obſervation journaliere, qui conſtate que tous ces prétendus ſpécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en ſert. On vous offre publiquement une méthode *douce*, *amiable*, *ſûre*, qui guérit d'une maniere prompte, paiſible & radicale; & l'imprudente jeuneſſe s'accoutume à croire que le danger eſt moins sûr

que le remede. La douleur ne l'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuiſſance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

Comment connoître le faux du vrai, lorſque tous ces ſpécifiques ont pour garants l'approbation de la faculté de médecine & la pancarte royale ?

CHAPITRE CCII.

Petits Batelets.

Les petits batelets qui vont à Saint-Cloud ſont mal coupés ; les bateliers ſont ignorants pour la plupart ; les Pariſiens les ſurchargent outre meſure, & il leur arrive auſſi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un prépoſé pour avertir le Pariſien de ne pas ſe jeter plus de ſeize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de ſe confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaiſſeau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'autres batelets traverſent la riviere dans l'intervalle des ponts, & ſont faits pour y ſuppléer : c'eſt la *barque à Caron*, on y paſſe à toute heure.

Le nautonnier, l'aviron en main, reçoit

également le laquais & le maître, le savetier, le financier, le soldat & le prêtre; l'enfance, la jeunesse, la vieillesse; tout mortel entre dans la barque, paie le même prix, & aborde sans distinction à la rive opposée. Le même voyage se fait deux cents fois par jour; l'un entre; l'autre sort; c'est, pour qui veut moraliser en passant l'eau, l'image de la succession éternelle de la vie & de la mort.

On paie six deniers, & ce péage qui est affermé, rapporte, tous frais faits, une assez forte somme. Jugez de la circulation des individus.

CHAPITRE CCIII.

Poterie.

Tous nos vases de terre qui servent à nos cuisines, sont enduits d'un vernis qui se dissout, parce qu'il est attaquable par le foie de soufre. Les ustenfiles de terre & de métaux peuvent donc receler un poison secret dans la coction de nos aliments journaliers. *M. Dantic* a composé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'est une découverte inté-

reſſante, propre à occaſionner une révolution ſalutaire, & utile à la conſervation de l'eſpece. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages ſont réels, lorſqu'on a prodigué une protection preſqu'indéfinie à l'art de la porcelaine, art de luxe ? Cette nouvelle invention eſt d'un uſage univerſel ; ſon prix modique eſt à la portée de tous les citoyens ; elle tend à conſerver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du gouvernement.

CHAPITRE CCIV.

Conſeil de Santé.

Il n'exiſte pas encore ; mais ne devroit-on pas l'établir ? Il devroit être compoſé, non de ces médecins ſi dangereux avec leur routine, ſi ignorants avec leurs theſes ; mais de ces chymiſtes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes, qui nous promettent enfin le vrai ſecret de la nature.

Ce conſeil examineroit à Paris tout ce qui ſert à la nourriture de l'homme ; l'eau, le vin, l'eau-de-vie, la bierre, les huiles, le bled, les légumes, le poiſſon, &c. Il reconnoîtroit les perfides mêlanges ; ſouvent la marée eſt corrompue, les huîtres gâtées ;

les légumes récelent des charanſons. De là des maladies dont on ignore l'origine.

Des phyſiciens prépoſés pour examinateurs des denrées & des boiſſons, arrêteroient dans leur ſource les maladies épidémiques. On appelle les médecins lorſque le danger ſe manifeſte : pourquoi ne le préviendroit-on pas ? Mais les médecins ne ſongent pas à conſerver la ſanté de l'homme ; ils attendent le profit de la maladie.

Les chartreux, les bénédictins & les carmes, qui mangent la meilleure marée, ont un frere ſurveillant & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé, venant acheter le rebut des riches, parce qu'il faut qu'il ſoupe pour pouvoir travailler le lendemain, ne ſeroit-il pas ſoumis à une inſpection ſévere, puiſque la faim & la néceſſité le font paſſer ſur la bonté de la marchandiſe ? Du poiſſon pourri ne ſeroit-il pas de la contrebande, comme une livre de tabac d'Alſace ?

CHAPITRE CCV.

Amélioration.

Je me hâte de le publier, le cimetiere des Innocents vient d'être fermé enfin : ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe le Bel !

Il étoit alors loin de la ville, il ſe trouvoit de nos jours au centre. Le parlement écouta les réclamations des habitants qui environnent le cimetiere ; il conſulta des chymiſtes & des phyſiciens. Les connoiſſances nouvellement acquiſes ſur l'air méphitique, furent employées utilement : il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocents étoit le plus inſalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitiſées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit preſſant, le cimetiere fut fermé le 1er Décembre 1780.

Rendons graces au zele du magiſtrat qui a pourſuivi cette bonne œuvre avec une chaleur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans ſon origine une maladie contagieuſe.

C'eſt à la police à interroger ſouvent la chymie, afin de connoître les moyens que l'art emploie pour détruire ces foyers peſti-

lentiels qui tuent la ſanté. Une inſpection active & ſurveillante corrigeroit le défaut qui réſulte d'une vaſte population.

De même le *Quai de Gêvre* eſt porté ſous une vouſſure qui joint le Pont-Notre-Dame au Pont-au-Change. Cette vouſſure formoit un cloaque affreux, où quatre égouts verſoient la fange, où aboutiſſoit le ſang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La riviere, pendant huit mois de l'année, n'arroſoit point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur inſupportable ſe répandoit ſur les quais *Pelletier* & de la *Mégiſſerie*, & l'on ne pouvoit y réſiſter. Nous nous en ſommes plaints dans *l'an* 2440. Enfin le mal étant pouſſé au comble, & les chaleurs de la ſaiſon derniere ayant ajouté à l'infection, l'adminiſtration de la ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéreſſent la ſalubrité de l'air & la ſanté des habitants.

Nous ſerons délivrés de ces exhalaiſons perfides, & voilà deux fléaux de moins après pluſieurs réclamations: il eſt donc bon de peſer ſur les abus, de les offrir ſous leur véritable trait; car à force de clameurs on ſe fait entendre des hommes en place, qui ont toujours l'oreille un peu dure, ou qui ſont diſtraits.

Il en reſte bien d'autres à détruire, c'eſt l'ouvrage du temps & de l'éloquence patriotique ; mais pourquoi les abus les plus intolérables ſubſiſtent-ils malgré les livres & les lumieres, malgré les réclamations univerſelles des bons citoyens ? C'eſt qu'il n'y a pas un ſeul abus dont nombre de perſonnes ne tirent de grands avantages ; c'eſt que certains hommes ne liſent pas, n'ont pas le temps de lire, & qu'ils ne font ſervir leur autorité incertaine & paſſagere qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'eſt à un certain éloignement, c'eſt chez l'étranger, que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'obſervateur.

Approchez du point de confuſion ; mille raiſonnements inſidieux vous déguiſeront la vérité. L'abolition des corvées a fait pouſſer des cris horribles. En vain la juſtice & la ſaine politique s'uniſſoient-elles contre ce régime dangereux ; la voix reconnoiſſante d'un royaume tout-à-coup ſoulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéreſſées.

Ne vous étonnez donc pas que le bien ſe faſſe ſi lentement.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Coup-d'œil général.* pag. 1
CHAP. II. *Les Greniers.* 8
CHAP. III. *Grandeur démeſurée de la Capitale.* 11
CHAP. IV. *Phyſionomie de la grande Ville.* 13
CHAP. V. *Les Carrieres.* 16
CHAP. VI. *Où eſt le Gouvernement féodal?* 17
CHAP. VII. *Patrie du vrai Philoſophe.* 19
CHAP. VIII. *De la Converſation.* 22
CHAP. IX *La nouvelle Athenes.* 24
CHAP. X. *Jouiſſances.* 25
CHAP. XI. *Dangers.* 26
CHAP. XII. *Avantages.* 28
CHAP. XIII. *Eſprit raffiné.* 29
CHAP. XIV. *Pour qui les arts? Hélas.* 30
CHAP. XV. *Au plus pauvre la beſace.* ibid.
CHAP. XVI. *Manque de ſignes.* 33
CHAP. XVII. *Argenterie.* 36
CHAP. XVIII. *Gaieté.* 38
CHAP. XIX. *Beſoins factices.* 40
CHAP. XX. *Le Bourgeois.* 41
CHAP. XXI. *Population de la Capitale.* 46

CHAP. XXII. *Voiſinage.* pag. 50
CHAP. XXIII. *Des Cheminées.* 52
CHAP. XXIV. *Crainte fondée.* 54
CHAP. XXV. *Caractere politique des vrais Pariſiens.* 56
CHAP. XXVI. *Des parfaits Badauts.* 58
CHAP. XXVII. *Petites Bourgeoiſes.* 62
CHAP. XXVIII. *Jeune Mariée.* 65
CHAP. XXIX. *Le Pariſien en Province.* 67
CHAP. XXX. *Du Temps.* 68
CHAP. XXXI. *Eſcrocs polis. Filoux.* 70
CHAP. XXXII. *Perruquiers.* 76
CHAP. XXXIII. *Porteurs de ſel.* 79
CHAP. XXXIV. *Poiſſons de mer.* 80
CHAP. XXXV. *Taxe des Pauvres.* 81
CHAP. XXXVI. *Orthographe publique.* 83
CHAP. XXXVII. *Antiquités.* 86
CHAP. XXXVIII. *Mon Grand-Pere.* 89
CHAP. XXXIX. *Gare! Gare!* 91
CHAP. XL. *Ruiſſeaux.* 93
CHAP. XLI. *Fonte des Suifs.* 95
CHAP. XLII. *Boucheries.* 96
CHAP. XLIII. *L'air vicié.* 98
CHAP. XLIV. *Foſſes vétérinaires.* 106
CHAP. XLV. *Détermination de l'habitude.* 107
CHAP. XLVI. *Noyés. Vapeur du charbon.* 109
CHAP. XLVII. *Chambres garnies.* 115
CHAP. XLVIII. *Fiacres.* 117

CHAP. XLIX. *Porteurs d'eau.* pag. 120
CHAP. L. *Le Pont-Neuf.* 121
CHAP. LI. *Pont-Royal.* 127
CHAP. LII. *Charmant Coup-d'œil.* 129
CHAP. LIII. *Boulevards.* 131
CHAP. LIV. *Nos Grand-Meres.* 132
CHAP. LV. *Des groſſes Fortunes.* 134
CHAP. LVI *Les Dineurs en ville.* 137
CHAP. LVII. *Le Monarque.* 142
CHAP. LVIII. *Mobilité du Gouvernement.* 143
CHAP. LIX. *Eſpions.* 144
CHAP. LX. *Les Colporteurs.* 146
CHAP. LXI. *Homme de la Police.* 149
CHAP. LXII. *Le Guet.* 153
CHAP. LXIII. *Lieutenant de Police.* 156
CHAP. LXIV. *Incendies. Pompes.* 162
CHAP. LXV. *Réverberes.* 165
CHAP. LXVI. *Enſeignes.* 167
CHAP. LXVII. *Les Halles.* 168
CHAP. LXVIII. *Marchés.* 171
CHAP. LXIX. *Quai de la Vallée.* 173
CHAP. LXX. *Tables d'Hôtes.* 175
CHAP. LXXI. *Cafés.* 177
CHAP. LXXII. *L'Homme aux cent ſoixante millions.* 179
CHAP. LXXIII. *Faiſeurs de projets.* 182
CHAP. LXXIV. *La Douane.* 184
CHAP. LXXV. *Tréſor Royal.* 186
CHAP. LXXVI. *Rentiers.* 188
CHAP. LXXVII. *De l'Habit noir.* 191

CHAP. LXXVIII. *Les Egréfins.* 193
CHAP. LXXIX. *Batteur de pavé.* 195
CHAP. LXXX. *Pays Latin.* 196
CHAP. LXXXI. *Colleges*, &c. 197
CHAP. LXXXII. *Anatomie.* 200
CHAP. LXXXIII. *La Sorbonne.* 204
CHAP. LXXXIV. *Les Ecrivains des Charniers-Innocents.* 207
CHAP. LXXXV. *Le Fauxbourg Saint-Marcel.* 209
CHAP. LXXXVI. *Le Marais.* 212
CHAP. LXXXVII. *Portrait d'une Dévote du Marais* 215
CHAP. LXXXVIII. *On bâtit de tout côté.* 216
CHAP. LXXXIX. *Ameublements.* 220
CHAP. XC. *Abbés.* 222
CHAP. XCI. *Evêques.* 225
CHAP. XCII. *Succeſſion des Modes.* 227
CHAP. XCIII. *Canne.* 228
CHAP. XCIV. *Aveuglément.* 230
CHAP. XCV. *Cours gratuits.* 231
CHAP. XCVI. *Bureau de Sûreté.* 233
CHAP. XCVII. *Chanſons. Vaudevilles.* 234
CHAP. XCVIII. *Civilité.* 236
CHAP. XCIX. *Progrès des Arts.* 237
CHAP. C. *Condamnation.* 238
CHAP. CI. *Méchants.* 239
CHAP. CII *Bonne Compagnie.* 241
CHAP. CIII. *Naïveté.* 242
CHAP. CIV. *Uſage du Monde.* 243

CHAP. CV. *Assertions qui en valent bien d'autres.* 245
CHAP. CVI. *Officiers.* 251
CHAP. CVII. *Partisans du Luxe.* 254
CHAP. CVIII. *Milice.* 257
CHAP. CIX. *Jeune Magistrat.* 258
CHAP. CX. *Tabagies.* 259
CHAP. CXI. *Palais* 262
CHAP. CXII. *Juriſdiction conſulaire.* 264
CHAP. CXIII. *Ecole de Droit.* 266
CHAP. CXIV. *Tribunal des Eaux & Forêts.* 268
CHAP. CXV. *Notaires.* 269
CHAP. CXVI. *Echevins.* 273
CHAP. CXVII. *Avocats.* 276
CHAP. CXVIII. *Profeſſeurs de l'Univerſité.* 280
CHAP. CXIX. *Petites Ecoles.* 282
CHAP. CXX. *Juifs.* 283
CHAP. CXXI. *Cenſeurs Royaux.* 284
CHAP. CXXII. *Long-Champ.* 285
CHAP. CXXIII. *Barrieres.* 288
CHAP. CXXIV. *Nouvel Incendie.* 290
CHAP. CXXV. *Prévoyance.* 293
CHAP. CXXVI. *Entremetteurs d'affaires.* 294
CHAP. CXXVII. *Banquiers.* 297
CHAP. CXXVIII. *Banqueroutes.* 301
CHAP. CXXIX. *Oiſifs.* 303
CHAP. CXXX. *Petite Queſtion.* 305
CHAP. CXXXI. *Orgues.* 307

CHAP. CXXXII. *Quéteuſes.* 311
CHAP. CXXXIII. *Pain béni.* 313
CHAP. CXXXIV. *Catéchiſme.* 315
CHAP. CXXXV. *Médecins.* 318
CHAP. CXXXVI. *Société Royale de Médecine.* 323
CHAP. CXXXVII. *Auteurs.* 326
CHAP. CXXXVIII. *Des demi-Auteurs, quarts-d'Auteurs, enfin Métis, Quarterons*, &c. 331
CHAP. CXXXIX. *Secrétaires.* 334
CHAP. CXL. *Commis.* 335
CHAP. CXLI. *Maitres.* 338
CHAP. CXLII. *Libraires.* 340
CHAP. CXLIII. *Livres.* 342
CHAP. CXLIV. *Bouquiniſtes.* 343
CHAP. CXLV. *Brochures.* 346
CHAP. CXLVI. *Equilibre.* 349
CHAP. CXLVII. *La Courtille.* 350
CHAP. CXLVIII. *Des différents Obſervateurs.* 354
CHAP. CXLIX. *Différence des Eſprits.* 357
CHAP. CL. *Qui paye-t-on?* 359
CHAP. CLI. *Affaires.* 361
CHAP. CLII. *Gens d'affaire.* 362
CHAP. CLIII. *Vacations.* 363
CHAP. CLIV. *Etats indéfiniſſables.* 364
CHAP. CLV. *L'Indolent.* 365
CHAP. CLVI. *Les Elégants.* 366
CHAP. CLVII. *L'Homme décidément ſuperficiel.* 368

CHAP. CLVIII. *Indépendants. Contempteurs.* 370
CHAP. CLIX. *Nouvelliſtes.* 371
CHAP. CLX. *Sort d'un Bourgeois.* 374
CHAP. CLXI. *Les Lorgneurs.* 376
CHAP. CLXII. *Palais-Royal.* 377
CHAP. CLXIII. *Du Perſifflage.* 381
CHAP. CLXIV. *Myſtifier. Myſtification.* 382
CHAP. CLXV. *Architecture.* 386
CHAP. CLXVI. *Revendeuſes à la Toilette.* 389
CHAP. CLXVII. *Coëffeurs.* 390
CHAP. CLXVIII. *Parures.* 393
CHAP. CLXIX. *Economie.* 398
CHAP. CLXX. *Les Ecritaux des rues.* 400
CHAP. CLXXI. *Penſions.* 402
CH. CLXXII. *Domeſtiques. Laquais.* 405
CHAP. CLXXIII. *Les Marchandes de Modes.* 408
CHAP. CLXXIV. *Maîtres d'Agréments.* 411
CHAP. CLXXV. *Les Bijoux.* 414
CHAP. CLXXVI. *De la Mode.* 415
CHAP. CLXXVII. *Remarques.* 418
CHAP. CLXXVIII. *Promenons-nous.* 425
CHAP. CLXXIX. *La Sainte-Chapelle.* 438
CHAP. CLXXX. *L'Egliſe de Saiute-Genevieve.* 443
CHAP. CLXXXI. *Noviciat des Jéſuites.* 447

CHAP. CLXXXII. *Piliers des Halles.* 44
CHAP. CLXXXIII. *Rue Tirechappe.* 45
CHAP. CLXXXIV. *Le Chiffonnier.* 45
CHAP. CLXXXV. *Rue de la Huchette* 45
CHAP. CLXXXVI. *Le Gros-Caillou.* 45
CHAP. CLXXXVII. *Quartier de la Cité* 45
CHAP. CLXXXVIII *L'Iſle St. Louis.* 45
CHAP. CLXXXIX. *Plancher d'une par-tie de la Capitale.* 46
CHAP. CXC. *Les J'ai vu, & les Je n'ai point vu.* 46
CHAP. CXCI. *Amour du Merveilleux.* 47
CHAP. CXCII. *Fumier.* 48
CHAP. CXCIII. *Jardinage.* 48
CHAP. CXCIV. *Bibliotheque du Roi.* 48
CHAP. CXCV. *Fuſiliers aux Spectacles.* 48
CHAP. CXCVI. *Petites Loges.* 49
CHAP. CXCVII. *Maitres en fait d'armes.* 49
CHAP. CXCVIII. *Jeux de haſard.* 49
CHAP. CXCIX. *Loix Somptuaires.* 50
CHAP. CC. *Etrangers.* 50
CHAP. CCI. *Annonces des Spécifiques.* 50
CHAP. CCII. *Petits Batelets.* 50
CHAP. CCIII. *Poterie.* 51
CHAP. CCIV. *Conſeil de Santé.* 51
CHAP. CCV. *Amélioration.* 51

Fin de la Table du premier Volume.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

JAN 27 1972

INTERLIBRARY LOAN

JUL 19 1979

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01471 4
DO NO
BUHR A
a39015 01808728 1b
E CARD